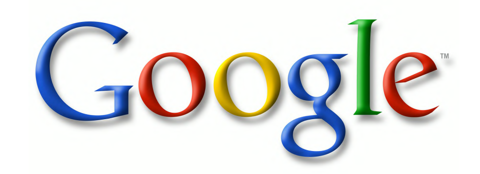
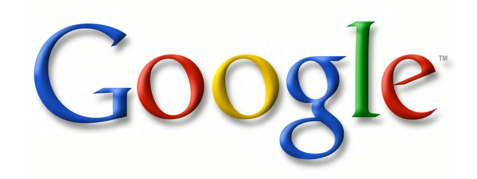
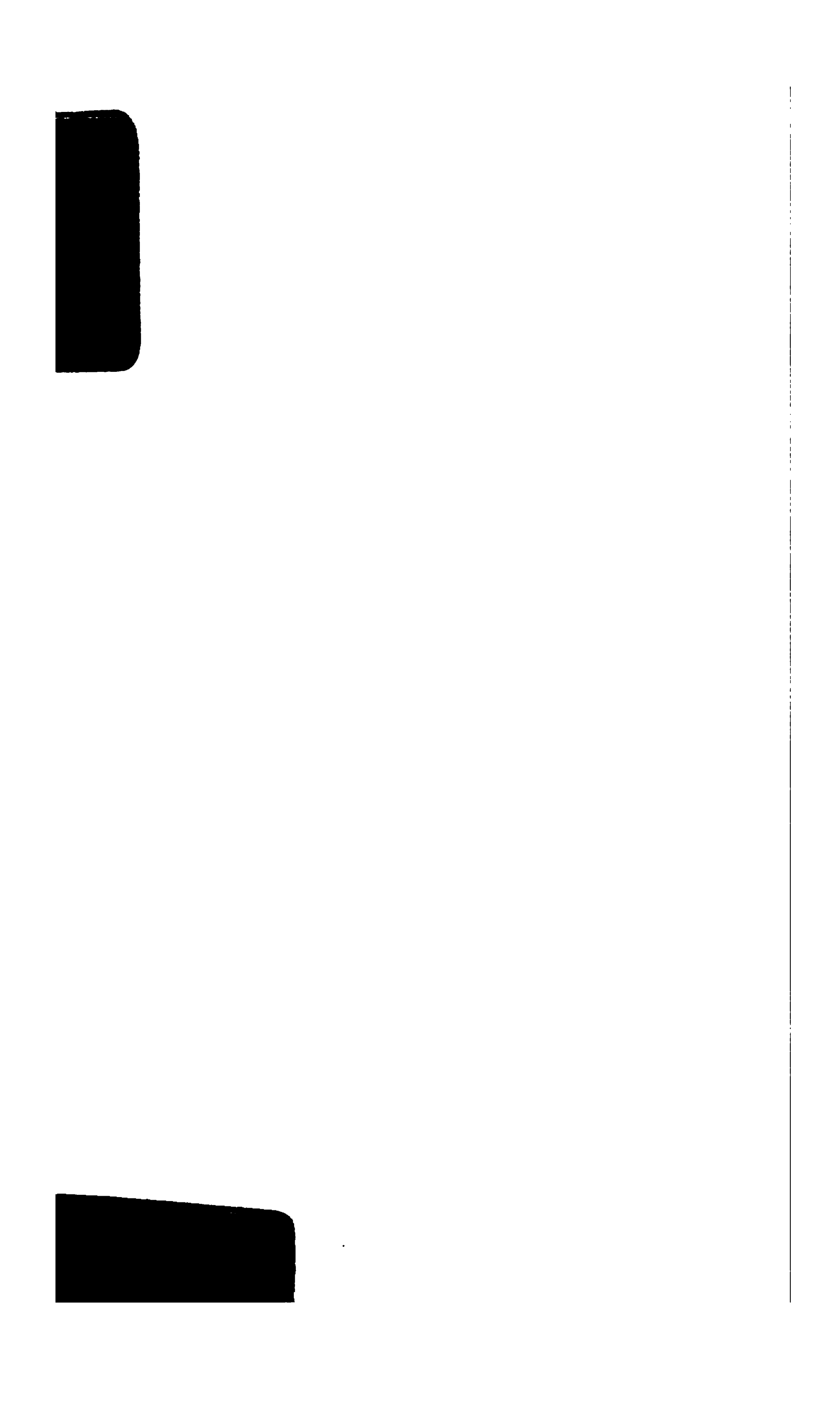





NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 00055874 6



GÉOGRAPHIE.

TOME IV.

GÉOGRAPHIE.

PAR

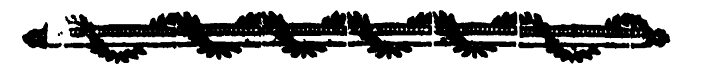
H. DES COMBES.

TOME QUATRIEME.

CONTENANT

L'AMÉRIQUE.

A LAUSANNE,
CHEZ HEUBACH, DURAND ET COMP.
Et chez MOURER, Libraires.
1790.



GÉOGRAPHIE.

QUATRIÈME DIVISION DE LA TERRE.

L'AMÉRIQUE.

CETTE partie de notre Globe est aussi apellée *Nouveau Monde*, parce qu'elle ne nous est connuë que depuis la fin du 15e siécle. On l'apelle aussi quelquefois, *Indes occidentales*, & *Petites Indes*, par oposition aux Indes orientales, ou Grandes Indes. Quand les Anglois parlent des Indes occidentales, ils n'entendent que les Iles Antilles.

On doute encore si l'Amérique a été connuë des anciens; car ce que Sénèque, Aristote, Platon & d'autres, en ont dit, est si vague & si obscur, qu'on n'en peut rien conclure. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, s'ils en ont eu quelque connoissance, elle avoit été entiérement oubliée. Christophe Colomb, Génois, a eu la gloire d'en faire la découverte. Cet habile & hardi navigateur, cherchant une route abrégée des Indes orientales, & ne doutant point qu'il ne découvrît, en même tems, quelque nouvelle terre, se persuada qu'il la trouveroit, en faisant voile à l'O.; mais chacun regardoit son projet comme chimérique, ou du moins, trop hazardeux; de sorte que ce fut en vain qu'il le proposa aux Génois, ses compatriotes; à Henri VII, Roi d'Angleterre, & à Jean II, Roi de Portugal. Il ne fut un peu écouté qu'à la Cour d'Espagne, de Ferdinand & Isabelle, & ce ne fut qu'au bout de 6 ans qu'il obtint, enfin, 3 petits vaisseaux, pour cette entreprise qui a valu tant de Pays & de richesses à l'Espagne. Il

partit de Palos, en Andalousie, le 3e d'Août 1492. Il essuya les plus mauvais tems, & de longs calmes: l'impatience de ses gens risqua de tout perdre: plus d'une fois, ils voulurent le massacrer, ou le précipiter dans la Mer, pour les avoir tant exposés; mais ces conjurations ayant été découvertes, Colomb fit tant, par ses prières & ses remontrances, surtout la dernière fois, qu'ils lui acordèrent encore 3 jours, au bout desquels ils devoient le jetter dans la Mer; comme ils le lui déclarèrent, si on ne découvroit point de terre. Il eut le bonheur que, dans cet intervalle, un matelot, qui étoit sur le grand mât, s'écria, *je vois du feu*. A ce signe manifeste d'une terre habitée par des hommes, tout l'équipage se jetta aux pieds de Colomb, pour lui demander grace. Il vit la terre le 16e d'Octobre, & y aborda le lendemain. Cette Ile étoit une des petites Lucayes, qu'il apella *St. Sauveur*, parce que sa découverte lui avoit sauvé la vie. Il découvrit, ensuite, plusieurs autres Iles, entr'autres, Cuba & St. Domingue. Il bâtit un fort dans celle-ci, & y laissa garnison. Il repartit pour l'Europe, le 16e de Janvier 1493, toucha aux Açores, le 15e de Février; fut poussé à Lisbonne, par une tempête, le 24e du même mois, & arriva à Palos, le 13e de Mars; ayant mis 7 mois & 11 jours, dans cette première expédition. Il fut reçu, par la Cour d'Espagne, avec tous les honneurs dûs à un homme qui avoit découvert un nouveau Monde. Il en fut créé Vice-roi & Amiral. On le fit Duc & Grand d'Espagne. L'aîné de sa famille porte, aujourd'hui, les titres de Duc de la Véraguas, Duc de la Véga & Marquis de la Jamaïque.

Colomb partit pour un 2d voyage, le 15e de Sept. 1493, avec 15 ou 17 vaisseaux. Il découvrit plusieurs des petites Antilles. Dans un 3e voyage, qu'il fit en 1498, il découvrit la Terre ferme. Dans un 4e voyage,

en 1502, il aborda à Honduras. A son retour en Espagne, se voyant négligé, & ne recevant pas les récompenses que tant de services méritoient, il se retira à Valladolid, où il mourut, en 1506. Il avoit déja essuyé bien des dégoûts, dans les intervalles de ses précédens voyages; mais après sa mort, on rendit entiérement justice à sa mémoire: il fut enterré magnifiquement, dans la Cathédrale de Séville, avec cette inscription, sur sa tombe; *Colomb a donné un nouveau Monde aux Royaumes de Castille & Léon.*

Améric Vespuce, Florentin, fut envoyé, par la Cour d'Espagne, en 1497, pour continuer les découvertes de Colomb. Il aborda à une Terre que l'on croit être le Méxique. Dans un 2d voyage, en 1498, il aborda au Brésil. Il prétendit avoir, le premier, découvert le Continent, & il ravit à Colomb la gloire de donner son nom au nouveau Monde. Diverses nations allèrent ensuite à ces découvertes. Dès l'an 1497, Henri VII, Roi d'Angleterre, y envoya Sebastian Cabot, qui, à ce que prétendent les Anglois, découvrit toutes les côtes qui sont au N. du cap de Floride; mais ils ne s'y établirent que longtems après. Les François y allèrent aussi.

L'air de l'Amérique est extrèmement humide, épais & couvert de brouillards; quoique le labour, le feu des habitations, les grands abatis de forêts, le desséchement de quantité de marais, qui, avec les bois, la couvroient presqu'entiérement, ayent changé sa nature, plus ou moins, dans la plûpart des lieux habités par les Européens. Les bois y étoient si épais qu'on ne pouvoit pas y pénétrer. Le froid y est aussi beaucoup plus vif que dans notre Hémisphère: on prétend que la différence est, au moins, de la valeur de dix dégrés. Ce sont les vents du N., & du N. O., qui y sont les plus piquans. Les tems y sont fort inconstans: le froid & le

GÉOGRAPHIE.

PAR

H. DES COMBES.

TOME QUATRIEME.

CONTENANT

L'AMÉRIQUE.

A LAUSANNE,
CHEZ HEUBACH, DURAND ET COMP.
Et chez MOURER, Libraires.

1790.

d'habitans : 1, les Indiens ; 2, les blancs, ou Européens, de diverses nations, qui s'y sont établis ; 3, les *Créoles*, qui sont des descendans d'Européens, nés en Amérique ; 4, les *Métifs*, ou *Mestices*, nés d'un Européen & d'une Américaine, ou d'un Américain & d'une Européenne ; 5, les Nègres, esclaves que l'on y transporte d'Afrique, pour y cultiver la terre, travailler aux fabriques & aux mines ; 6, les *Mulâtres*, nés d'un père Européen & d'une Négresse, ou le contraire ; & 7, les *Marons*, Nègres qui se sont enfuis de chez leurs maîtres, ou leurs descendans : ils habitent dans les bois, & multiplient extraordinairement : ce sont les plus redoutables ennemis des Européens. La plus grande & la meilleure partie de cette région est, aujourd'hui, dans la dépendance des Espagnols. Les Anglois, les Portugais, les François, les Hollandois, y possèdent aussi des Pays considérables. Le reste, qui est l'intérieur, est encore ocupé par les naturels, & nous est fort peu connu.

Quand on découvrit l'Amérique, on n'y trouva ni blé, ni vignes, ni oliviers, ni chevaux, ni chameaux, ni vaches, ni moutons, ni chèvres, ni ânes, ni chiens, ni chats, ni, enfin, la plûpart des animaux qui sont communs parmi nous. Dès qu'on y en eut transporté, ils y multiplièrent merveilleusement, même trop, en certains endroits; car ils y sont devenus sauvages, dans les bois, & fort nuisibles ; quelques-uns même, dangereux aux hommes ; mais ils y ont dégénéré, dans la plûpart des Pays, pour la taille & le courage, au point qu'on a peine à les reconnoître, à la 4e génération. Les chasseurs, surtout dans l'Amérique méridionale, tuent, tous les ans, des multitudes de vaches & de taureaux, dont on envoye les cuirs, les langues & le suif, en Europe : la chair reste sur le lieu, & sert, en plusieurs Pays, de pâture aux chiens sauvages, qui y

abondent aussi. Cette chasse se fait sans armes-à feu, de peur de trop éfaroucher ces animaux : on les poursuit à cheval, & on leur coupe le jaret, avec une espèce de lance, dont le bout est armé d'un fer tranchant, en forme de croissant. On a aussi introduit, dans ces Contrées, toutes sortes de plantes & de fruits de l'Europe & des autres parties du Monde : tout y a très-bien réussi ; excepté qu'on n'a pû y faire du bon vin, qu'en quelques endroits; quoique les raisins y soyent fort bons à manger : on assûre que le meilleur qu'on y fait, ne vaut pas les plus médiocres de l'Europe. Les arbres-à noyau n'y ont réussi qu'avec bien de la peine. Il y a encore plusieurs endroits où l'on ne peut point tirer d'huile des olives. Enfin, il y a des Provinces entières, comme la Pensilvanie, où l'on ne peut point élever de pruniers. On remarque aussi que les vaisseaux, construits avec du chène de l'Amérique, du moins de la septentrionale, ne durent pas la moitié autant que ceux qui sont faits avec du chène d'Europe. On y a trouvé diverses espèces de plantes qui nous étoient inconnuës, entr'autres, le *manioc*, ou *yuca*, espèce de grosse racine qui y est fort commune, & qui fait la principale nouriture des Nègres & des Indiens : on la rape pour la réduire en farine, on la tamise, on la fait cuire en gâteaux &, ensuite, sècher, comme font les Indiens ; ce qui fait une nouriture saine & agréable, qui se conserve longtems ; aussi en porte-t-on quelquefois sur Mer, en lieu de biscuit. On en fait particuliérement usage aux Antilles, dans la Nouvelle Espagne & dans toute l'Amérique méridionale. Lorsqu'on presse le manioc, pour en faire ce pain, qu'on apelle *cassave*, il en sort un suc laiteux, qui est un poison mortel. Il y a diverses sortes de maniocs, qu'on prépare aussi diversément: on en fait, même, des friandises. Il y en a une sorte dont le suc n'est point un poison,

& dont on mange beaucoup en racine, bouilli, ou rôti : il a beaucoup de raport avec la pomme de terre. La *banane* est une autre racine qui se mange de même. Les Nègres mangent aussi les rats qu'ils atrapent dans la campagne, des chats, des serpens & d'autres insectes.

On a aussi trouvé, en Amérique, diverses espèces d'animaux sauvages que nous ne connoissions pas; entr'autres les *pumas*, espèce de lions, mais beaucoup moins redoutables que ceux d'Afrique, ou d'Asie: on assûre même qu'ils sont timides, & qu'ils fuyent à l'aspect d'un homme. Le *jaguar*, par contre, quoique pas plus gros qu'un dogue, est un animal fort dangereux & terrible: c'est une espèce de tigre: il vit de proye; mais, pour le faire fuir, il n'y a, dit-on, qu'à lui présenter un tison allumé. On dit aussi que, lorsqu'il est repû, il perd tout son courage, toute son agilité & sa vivacité, au point qu'un chien sufit pour lui donner la chasse. L'animal qu'on nomme *couguar*, & *tigre rouge*, paroît être de la même espèce: il est très-léger à la course: il grimpe sur des arbres toufus, où il se tient caché jusqu'à ce qu'il se présente quelque proye, sur laquelle il puisse s'élancer. On y trouve aussi des espèces de *bisons*, ou bœufs-à bosse, dont le poil est plus doux que la laine la plus fine: ils sont aussi plus petits que ceux de notre hémisphère. Il y a des ours, des cerfs, des élans, qu'on y apelle *orignacs*, des renards, des castors, des poules, quantité de gros serpens, entre lesquels on remarque ceux à sonnète; diverses espèces de singes, de charmans perroquets & d'oiseaux qui nous étoient inconnus, entre lesquels on remarque le *colibri*, qui est de la grosseur d'un hanneton, & d'une beauté admirable: il ne cède, en petitesse, qu'à l'*oiseau-mouche*, autre espèce de colibri; mais il le surpasse par le brillant de ses couleurs, qui imitent le rubis, l'émeraude, l'or & l'ébène. Les mâles

ont, sur la tète, une petite hupe, où sont rassemblées toutes les couleurs qui brillent dans leur corps. On dit que ces merveilleux oiseaux ne vivent que de la rosée & du suc des fleurs. Ils se tiennent dans les climats chauds.

Entre les insectes nombreux & singuliers de l'Amérique, on remarque l'*acudia*, espèce de mouche, de la grosseur & longueur du petit doigt, & si lumineuse pendant la nuit, qu'elle répand une grande clarté, surtout en volant: on assûre qu'on peut, parfaitement, lire & écrire à cette clarté, & qu'elles servent de chandèles, aux Indiens, surtout lorsqu'ils marchent de nuit: ils en atachent une, à chaque pied, & ils en portent à la main. Elles ne paroissent point lumineuses de jour. On ne peut guères les garder plus de 15 à 20 jours, en vie. Lorsqu'elles soufrent, leur éclat s'afoiblit, & elles n'en ont plus, du tout, lorsqu'elles sont mortes. Quand on les laisse voler dans les maisons, elles furètent par-tout, & dévorent les cousins, si incommodes dans la plûpart des Pays de l'Amérique. On ne sait pas si cet insecte est le même que le *cucujo*, *cocojus*, ou *coucoujou*, & même, que le *porte-lanterne*, qui ont les mêmes propriétés. Il y a d'autres espèces de mouches luisantes; mais qui ne sont guères plus grosses que nos mouches ordinaires. Les Indiens se servent aussi, en plusieurs Pays, pour s'éclairer, d'un certain bois compact & résineux, qu'on apelle *bois de chandèle*.

L'Amérique est divisée en septentrionale & méridionale, qui sont jointes par l'isthme de Panama, d'environ 8 li. de largeur. Elle renferme les principales Contrées suivantes; du N. au S.; 1, Labrador; 2, Canada; 3, Nouvelle Ecosse; 4, Exalbie; 5, Floride; 6, Vieux Méxique; 7, Iles Antilles; 8, Terre ferme; 9, Pays des Amazones; 10, Brésil; 11, Paraguai; 12, Pérou; 13, Chili; & 14, Terres Magellaniques. Les

Les brutes sont aussi en fort petit nombre dans ce Pays; soit pour les espèces, soit pour les individus. Les rennes y sont les plus communes: les femelles y ont des cornes, aussi bien que les mâles. Il y a des ours blancs, & des noirs, des renards, des loups, des porc-épics, des marmotes, des martres, quelques hermines, des écureuils, des chats sauvages, des castors, des loutres, des liévres, des lapins, plusieurs espèces de grosses perdrix, des oiseaux de passage, comme oies, canards, cignes &c. On n'y trouve point de reptiles vénimeux; excepté les crapauds, qui, même, y sont fort râres: mais les mouches y sont fort incommodes. Les aigles, les vautours, les hiboux, les faucons rouges & une espèce de petites poules campagnardes, sont les seuls oiseaux terrestres qu'on y trouve; mais les aquatiques y abondent. Presque tous les animaux, tant oiseaux que quadrupèdes, y deviennent blancs, en hyver. Selon quelques rélations, il n'y a guères d'autres poissons que des baleines, des moruës & des saumons: selon d'autres, le poisson, tant d'eau douce que d'eau salée, y abonde. Il y a très-peu de coquillages, & point d'écrevisses de Mer. En hyver, on prend les poissons, en faisant, à la glace, des trous où ils viennent prendre l'air; mais il faut, pour cela, que l'eau ait plus de dix pieds de profondeur; car les lacs & les eaux dormantes, moins profondes, y gêlent jusqu'au fond; & le poisson pérît. On assûre que les chats & les chiens qu'on y a transportés, s'y sont garnis, à l'aproche de l'hyver, d'un poil plus long, plus doux & plus serré qu'ils n'avoient en Europe. On prétend qu'on y aperçoit, en divers endroits, des indices infaillibles de mines de cuivre.

La *Baye d'Hudson*, à l'O. du Labrador, est un grand golfe de la Mer du Nord, avec laquelle il communique par le grand détroit d'Hudson, au N. du La-

brador. La baye & le détroit ont pris leur nom d'un Capitaine Anglois, qui y fit 4 voyages, depuis l'an 1607 jusqu'en 1611, pour chercher un passage aux Indes orientales: plusieurs autres l'ont cherché depuis, encore en 1747, toujours sans succès. Cependant, les Anglois se sont établis sur les côtes, &, dès l'an 1681, ils formèrent une Compagnie de commerce pour y trafiquer. Les François y ont aussi eu des établissemens, & y avoient construit plusieurs forts; mais en 1714, à la paix d'Utrecht, ils ont tout cédé aux Anglois. Les principaux forts sont ceux de *Charles*, de *Rupert* &c, au fond de la baye; Churchil, Nelson, *New-Severn* & *Albany*, sur la côte occidentale. On trouve, dans la baye, une multitude d'Iles, surtout vers les côtes, & des glaçons d'une grosseur si prodigieuse qu'on les prend, de loin, pour des Iles fort élevées. Plus on avance vers le N., plus on en trouve; ce qui y rend la navigation fort dangereuse, surtout dans les tems obscurs, parce que les vaisseaux vont s'y briser. On en voit qui s'élèvent de cent pieds au-dessus de l'eau; quoique les 2 tiers de leur masse soit cachée au-dessous. Quand le froid diminuë, ces glaces se rompent, se détachent & flotent au gré des vents. On trouve quantité de baleines dans cette Mer. L'aridité de la terre des environs, surtout au N., est telle qu'elle n'est, presque, susceptible d'aucune culture, & ne produit quasi rien du tout. Cependant il y a, auprès des forts, d'assez bons jardins, où tous nos légumes viennent fort bien. Le sol y est inégal, & semé, partout, de pierres d'une grosseur prodigieuse. On n'y trouve point de sources; mais les lacs, & les étangs formés par les pluies & les neiges, y sont presque contigus. Il n'y a point de plaines sur la côte orientale: tout y est montagne ou vallée. On n'y voit point d'herbe; mais, seulement, quelques buissons, & un peu

de mousse. Il y a, dans les vallées, quelques arbres nains & tortueux, des sapins, des bouleaux & une espèce de cèdres. Au fond de la baye, au S., on trouve des grands arbres & quantité d'herbages. On croit même que le blé y pourroit réussir: mais, vers le N., la terre est couverte de neiges, à la hauteur de 10 à 12 pieds, pendant environ les 3 quarts de l'année; & la Mer y est glacée, presqu'à la même profondeur; de sorte que les Anglois qui y sont établis, sont obligés de rester renfermés, dans leurs maisons, pendant tout ce tems-là. Ils tuent des bœufs, des moutons &c, à l'entrée de l'hyver: ces viandes se conservent très-bien, par le gel: mais, lorsqu'on les veut cuire, on les dégèle, en les mettant, un peu longtems, dans de l'eau froide; sans quoi elles ne vaudroient absolument rien, & auroient, dit-on, le goût de putréfaction.

Les Anglois ont apellé *New Wales*, c.à d. *Nouveau Pays de Galles*, la côte occidentale de la baye, qu'ils divisent en septentrionale & méridionale. Vers la Mer, les terres y sont basses, marécageuses & couvertes d'arbres de diférentes espèces, comme peupliers, bouleaux, aulnes, saules, & de diverses sortes d'arbrisseaux. Plus avant, dans les terres, on trouve des grandes plaines couvertes de mousse & entrecoupées de toufes d'arbres, de quelques collines & de quelques lacs. La terre y est, partout, noirâtre, comme celle des tourbes. Il croît beaucoup de riz sauvage, sur les bords des lacs & des rivières. On y trouve diverses sortes de minéraux, en quantité, comme de la mine de fer, de plomb, une mine de cuivre très-riche, diférentes espèces de talc & de cristal de roche, de plusieurs couleurs, surtout du rouge & du blanc. L'asbeste y est fort commun, aussi bien qu'une espèce de pierre noire & unie, qui se détache par feuilles minces & luisantes; diférentes sortes de marbres, dont les uns sont parfaitement

tement blancs; les autres, tachetés de rouge, vert & bleu. Les habitans ſont de taille moyenne, & bazanés: leurs cheveux ſont noirs, longs & droits: leurs traits ne ſont pas uniformes, comme ceux de pluſieurs autres peuples de l'Amérique: on les dit de très-bon caractère, afables, & honnêtes dans le commerce. Ils ne s'habillent preſque point, en été; mais ils ſe frotent le corps avec de la graiſſe d'ours, ou de l'huile de poiſſon, pour empêcher les moucherons, les punaiſes & autres inſectes, de les piquer. En hyver, ils s'habillent de peaux de caſtors, qu'ils engraiſſent auſſi, pour empêcher le froid de les pénétrer. Ils ont des cabanes couvertes de mouſſe, ou de peaux de bêtes fauves. Ils ne vivent ni de fruits, ni d'autres productions de la terre; mais, de la chaſſe & de la pêche. Plus au S., on trouve les *Kiliſtinons*, *Chriſtinaux*, ou *Kriqs*, qui, avec les *Aſſiniboels*, ou *Aſſenipoils*, ſont les plus nombreux de ces quartiers. On les dit vifs, toujours en action, vaillans, aimans la danſe & les chanſons. Ils vivent errans. Tous ces peuples des environs de la baye ramaſſent, pour leur chauſage, les bois que les flots jettent ſur le rivage.

Le commerce des Anglois, à la Baye d'Hudſon, eſt fort avantageux: il eſt dirigé par une Compagnie, à Londres. Elle en tire des peaux de caſtors, d'ours, de martes, d'hermines & d'autres fourures précieuſes, qui abondent dans ces climats. Les peaux de caſtor ſont beaucoup plus eſtimées que celles qu'on tire de la Nouvelle York, & font la baſe de ce commerce, dont les huiles & la colle de poiſſon forment auſſi une branche conſidérable. La Compagnie y envoye des groſſes étofes de laine, des bas, des chapeaux, des couvertes de lit, des chemiſes, des couteaux, des hâches, des fuſils & d'autres armes & ouvrages de fer, de la poudre, du plomb, de la quincaillerie, du tabac,

de l'eau de vie, que tous les habitans de ces Contrées aiment passionément &c. Salmon dit que les Anglois gagnent 20 pour un, à ce commerce, qui se fait par échanges.

Le fort *Nelson*, ou *York*, apellé *Bourbon*, du tems que les François le possédoient, est la principale des factoreries Angloises. Il est situé à l'embouchure d'une assez grande rivière de même nom, vers le milieu de la côte occidentale, autour du 57[e] dégré de latit. Il est quaré, flanqué de 4 bastions; avec quelques petites piéces de canon, & 25 ou 30 hommes. Il y vient, annuellement, environ un milliet d'Indiens, avec quelques femmes, dans environ 600 canots. Ils viennent de fort loin, & sont fort longtems à faire le voyage; étant obligés de descendre à terre, tous les jours, pour chasser; leurs canots n'étant pas assez grands pour pouvoir contenir leurs provisions, mais seulement 2 personnes, avec une centaine de peaux de castors. En Juin 1742, ils y aportèrent 50 mille de ces peaux, & 9 mille martes. Ils portèrent, cette même année, 20 mille peaux de castors, à la factorerie de *Churchill*, qui est environ 70 li. plus au N.

SECONDE DIVISION DE L'AMÉRIQUE.

CANADA; au S. du Labrador.

Ce Pays n'a point de bornes, à l'O.; parce que ce sont des vastes Contrées inconnuës. Il a été rétréci, au S. & à l'E., en 1783, par la paix qui a donné l'indépendance aux Etats unis, dont les Pays le bornent de ces côtés-là. Les François & les Anglois s'en sont, longtems, disputé la découverte & la possession: les premiers l'ont eu pendant 2 siécles; mais, en 1762,

Ils l'ont cédé aux Anglois, qui y dominent aujourd'hui. Quoique situé au milieu de la zone tempérée, l'air y est fort froid ; ce qu'on atribue au grand nombre de vastes forêts, de lacs & de rivières qui s'y trouvent, aussi bien qu'aux brouillards, & aux neiges qui y durent depuis Novembre jusqu'en Avril. Cependant, à mesure qu'on y défriche les terres, & qu'on les découvre, en détruisant les forêts, on croit s'apercevoir que l'air y devient plus tempéré. Le terroir y est assez fertile : le blé y vient fort bien & fort bon, aussi bien que la plûpart des légumes, surtout les pois : on y recueille aussi beaucoup de maïz & de beau lin ; mais la vigne n'y a pas réussi ; quoique les bois y soyent remplis de vigne sauvage. Il y a des forêts immenses, de toutes sortes d'arbres, dont quantité nous sont inconnus. Il y en a une espèce, dont la sève rend une liqueur admirable, qui est un sirop précieux, agréable & fort sain. Il distille, d'une autre espèce, un baume très-estimé pour la guérison des blessures, apellé *thérébentine du Canada*. On y trouve aussi la fameuse racine de genseng, dont on a parlé, à l'article du Léaoton, en Chine. Il y a quantité de mines de charbon de terre & de divers métaux, surtout de cuivre, de plomb & de fer. Il y en a une fort bonne, de plomb, près de Québec. On prétend qu'il y en a d'argent.

Ce Pays nourit quantité d'animaux sauvages, entr'autres, des ours, des cerfs, des chamois, des chèvres d'une grosseur extraordinaire, des renards, des castors, des loutres, des orignacs, ou élans, des martes &c. Le *castor* est un animal amphibie, de la grosseur d'un petit mouton : il est couvert d'un poil serré, très-fin & doux comme du duvet, ordinairement noir, & dont on fait les plus beaux chapeaux. Sa queue, longue & un peu plate, est toute couverte d'écailles,

comme celles des poissons; elle lui sert de truelle pour maçonner: ses pattes de devant sont comme des mains & il s'en sert avec une adresse admirable: celles de derrière sont comme des pieds d'oies, & lui servent à nager. Il se distingue des autres animaux, par la sagacité de son instinct, qui aproche tellement de l'intelligence humaine qu'on peut le regarder comme faisant la nuance entre l'homme & les quadrupèdes, comme il l'est entre les quadrupèdes & les poissons. Ces animaux forment des sociétés très-bien réglées; se bâtissent des cabanes en maçonnerie, quelques-unes à plusieurs étages, qui forment des espèces de hameaux, ou villages, où ils sont au nombre de 2 ou 3 cent. Les digues qu'ils forment, sur des rivières considérables, quelquefois de cent pieds de largeur, pour tenir l'eau à un niveau toujours égal, auprès de leurs habitations, font l'admiration de tous ceux qui voyent ces ouvrages, où l'on voit une intelligence surprenante. Ils les construisent de pieux & de gros troncs d'arbres, qu'ils coupent avec les dents. Ils enfoncent les pieux dans la terre, les entrelacent de branches, & font, ainsi, un pilotage ferme & serré, qu'ils bouchent avec de la glaise. Les pieux, tous de hauteur égale, sont plantés perpendiculairement, & apuyés, du côté d'en-bas, par d'autres, plantés en talus; de façon que la digue, qui a de 10 à 12 pieds d'épaisseur, à la base, n'en a que 2 ou 3 au-dessus. Les hommes se servent de ces digues, comme de ponts, pour passer les rivières. On ne sauroit faire 4 ou 5 li. dans les bois du Canada, & d'autres Pays voisins, surtout vers le N., sans trouver quelcune de ces habitations. Le génie & les talents des castors ne se font bien apercevoir que lorsqu'ils sont réunis en société; ce qui n'a lieu que dans les Pays déserts, où ils ne sont pas tant inquiétés par les hommes. On prétend qu'un bon chasseur Indien tuë, quel-

quefois, jusqu'à 6 cent castors, dans une saison. Les *loutres* ressemblent assez aux castors: ce sont aussi des animaux amphibies, qui vivent de poisson, dont ils détruisent beaucoup: leur pelisse, lice & brillante, sert à faire des manchons: plusieurs Indiens s'en habillent. La volaille & le gibier abondent aussi au Canada. Les rivières, les lacs & les étangs y fourmillent d'excellens poissons, d'une infinité d'espèces.

Le principal commerce du Canada consiste dans les pellèteries, surtout celles de castor. Les Indiens les aportent aux Anglois, comme on a dit qu'ils font à la baye d'Hudson. On leur donne, en échange, des grains, de l'eau de vie, des armes, de la quincaillerie, des utenciles, des habits. La pêche, surtout celle de la moruë, est aussi une source de richesse pour ce Pays.

La rivière de *St. Laurent* traverse tout le Canada: on n'en connoît pas encore la source, quoiqu'on l'ait remontée l'espace de 7 à 8 cent li.: elle traverse plusieurs grands lacs, dont il y en a 4 qui ont, chacun, plus de cent li. de tour: elle est fort large, en dessous de Québec, où elle a depuis 5 jusqu'à 25 li. de largeur: mais elle n'est navigable, en plusieurs endroits, que dans une partie de sa largeur, qui forme un canal fort étroit & tortueux, où l'on rencontre des bas-fonds, des courans & des écueils, dont plusieurs sont cachés sous l'eau, ou à fleur d'eau: l'ancrage n'y est pas sûr: on n'y peut point naviger pendant la nuit: elle n'est, d'ailleurs, praticable que depuis May jusqu'en Octobre; à cause des brouillards épais & des glaces qui la couvrent ordinairement, pendant tout le reste de l'année. Depuis le lac Ontario, jusqu'à Trois-rivières, qui est environ 25 li. en dessus de Québec, le courant est si fort qu'à moins qu'on soit bien favorisé du vent, on ne peut le surmonter qu'en tirant les canots

avec des cordes, le long de la côte, ou en piquant le fond avec des perches. Entre le lac Ontario & Montréal, il y a 5 ou 6 sauts qui obligent à décharger les canots, & à les porter, un certain espace, avec les marchandises; de sorte qu'il faut environ 50 jours, pour remonter de Québec à ce lac, tandis que, sans ces dificultés, on pourroit le faire en 10 ou 12 jours. En dessus de ce lac, il y a encore plusieurs cataractes, qui y rendent la navigation impossible: celle de *Niagara*, 4 li. en dessus de ce lac, est la plus grande qu'on connoisse. Toute la rivière, qui a environ ¼ li. de largeur, en cet endroit, s'y précipite de 156 pieds de hauteur perpendiculaire: (quelques rélations disent cent toises.) On en entend le bruit épouvantable à plus de 10 li. de distance. La violence, avec laquelle l'eau tombe sur des rochers, en fait élever un brouillard qui monte jusqu'aux nues, & se voit de la distance de 5 li. Il s'y forme des arcs-en-ciel admirables, lorsque le soleil donne dessus. En dessous de cette cataracte, l'eau bouillonne avec tant de force qu'on ne peut naviger que 6 li. plus bas. La marée remonte jusqu'à Trois-rivières; l'eau s'élève, à Québec, à la hauteur de 18 à 20 pieds; ce qui y cause un courant si violent qu'une chaloupe à 6 rames ne peut aller contre. Le lac *Supérieur*, le plus occidental des 5 grands lacs du Canada, a près de 3 cent li. de tour: c'est le plus grand qu'on connoisse en Amérique: il y a quantité de courans & d'écueils qui en rendent la navigation dificile: il renferme plusieurs grandes Iles: il se décharge dans celui des *Hurons*, par un canal fort large, d'environ 25 li. de longueur. Ce lac, qui n'est guères moins grand que le premier, a aussi plusieurs grandes Iles: il se décharge dans le lac *Erié*, par un canal d'environ 20 li. de longueur: enfin, l'Erié se décharge dans l'*Ontario*, par le canal qui forme le saut

de Niagara : la navigation est bonne dans ce dernier lac, qui communique aussi avec celui des Hurons, à un portage près, par la rivière *Tanaouate*, d'où l'on a le portage, de 7 à 8 li., jusqu'à celle de *Toronto*, qui se jette dans le lac des Hurons : on évite, par-là, le saut de Niagara, & un détour de plus de cent li. ; pour aller au lac Supérieur. Le lac *Michigan*, ou des *Ilinois*, qui est aussi fort grand, se trouve, aujourd'hui, tout renfermé dans les Etats unis : il se décharge dans celui des Hurons par un canal fort court. Entre ces 2 lacs & l'Erié, est une grande Presqu'ile, d'environ 50 li. de longueur, & autant de largeur, qui n'est qu'une vaste plaine élevée.

Les *Canadiens*, sont olivâtres. Quelques auteurs disent que leur teint est naturellement blanc, mais qu'ils le colorent par artifice. Ils sont grands, fluets, droits, bien faits, vigoureux, alertes : ils ont les yeux grands & noirs : il y en a qui s'arachent les cils & sourcils. Il y en a très-peu qui soyent difformes, ou privés de quelque sens, malgré le peu de soin que les mères prennent de leurs enfans, & les fatigues qu'ils endurent dès leur plus bas-âge. Quelques rélations disent que les mères les roulent dans la neige, pour les endurcir. On dit, cependant, que les liqueurs spiritueuses, pour lesquelles ils sont passionnés, tant les femmes que les hommes, ont bien fait du tort à leur tempéramment ; car ils s'en énivrent fréquemment ; ce qui les rend furieux. Dès qu'ils sont mariés, ils se couvrent autour de la ceinture ; mais auparavant, ils vont entiérement nuds, du moins en été ; car il paroît qu'en hyver, ils se couvrent de peaux : il y en a qui portent des chemises, qu'ils achètent des Européens. On les représente comme perfides & vindicatifs, au-delà de toute expression : ils sont sauvages & errans : ils vivent de la chasse & de la pêche : cependant, il pa-

roît que les femmes cultivent quelques petits champs, & qu'ils ont des hutes, composées de quelques pieux, plantés en terre, qui forment une piramide, où il reste une ouverture, au-dessus, pour laisser sortir la fumée, & couverts d'écorce d'arbres. Partout où il y a un nombre considérable de ces hutes; on les fortifie de palissades. On dit que ces peuples ne connoissent presque point la proprieté personnelle, & qu'ils se secourent mutuellement, de tout ce qu'ils ont, sans se faire prier. Ils n'ont point de loix; point de métiers. On assûre qu'ils suportent les désastres les plus fâcheux, & même la douleur, avec une parfaite égalité d'ame, & qu'ils ont un empire inconcevable sur toutes leurs passions, excepté la vengeance, à laquelle ils se livrent avec une barbarie presqu'incroyable. Lorsqu'ils font des prisoniers, à la guerre, ils ne se contentent pas de les scalper: ils les atachent, quelquefois, à des arbres; leur coupent des grands morceaux de chair; les piquent avec des fers chauds; leur arachent les ongles & les yeux; les écorchent vifs; les fouetent dans cet état: quelquefois, ils les lardent, pour ainsi dire, par tout le corps, avec des petits morceaux de bois qu'ils allument: ils leur lèvent le crâne, & mettent, sur leurs cervelles, des charbons ardens, ou de l'eau bouillante. Un malheureux, dans ces tourmens, pendant plusieurs heures, quelquefois un jour entier, ne pousse pas la plus petite plainte; au contraire, il excite ses bourreaux, en leur rapellant tout le mal qu'il a eu fait à leur nation; en les raillant sur leur peu d'habileté à le tourmenter. Ils le délient souvent, pour le remettre un peu, & le laissent tranquile un instant. Il tombe, quelquefois, dans un sommeil si profond qu'on ne le réveille qu'à force de nouveaux tourmens. Les principaux de l'habitation, tranquiles spectateurs de ces scènes éxécrables, sont assis en cercle, & fu-

ment : mais, ce qui est bien plus incroyable, c'est que le patient, dans les petits intervales de ses tourmens, fume aussi, & s'entretient, avec eux, de choses indiférentes. Ce tableau horrible, & probablement, il faut l'espérer, le plus abominable de tous ceux que l'humanité puisse ofrir, tout incroyable qu'il paroît, est atesté par tant de voyageurs, qu'on ne peut pas, tout-à-fait, se refuser à croire qu'il y a du vrai. Il est dégoutant, horrible à tracer : mais il faut faire connoître les hommes : on ne se seroit, assurément, pas atendu à trouver de tels monstres. Après cela, on pourra croire que ces peuples ayent été antropophages, lorsqu'on découvrit le Canada ; comme plusieurs rélations l'assûrent ; quoiqu'on ne voye plus d'éxemples de cette barbarie. On dit qu'ils entreprennent des guerres sur les plus légers prétextes : quelquefois un caprice, un rève, sufit pour leur faire ataquer une nation qui ne s'y atend pas ; & une guerre, une fois commencée, ne finit que très-rârement, autrement que par la ruïne d'une des deux nations : c'est pourquoi ce Pays est si dépeuplé qu'on prétend que les 5 nations confédérées, qui ocupent une Contrée plus grande que la France, ne pourroient pas, aujourd'hui, rassembler 3 mille guerriers ; car ils ne sont qu'environ 16 mille ; en comptant les viellards, les femmes & les enfans. On croit aussi qu'il s'en est retiré un grand nombre plus avant dans les terres, dans des Pays encore inconnus aux Européens. Chaque nation a son *Sachen*, ou Chef. Ils choisissent toujours les plus vaillans ; mais ils n'entreprennent rien, en commun, sans une délibération du Conseil, qui est composé de tous les anciens ; car la vieillesse est fort honorée parmi eux. On se fait un plaisir de dire qu'ils ont aussi des bonnes qualités. Toutes ces nations ont, entr'elles, une espèce de symbole, qui leur sert de

ſceau, de ſignal & d'ôtages, pour la paix, les alliances, la ſûreté &c: ce n'eſt qu'une longue pipe, ornée de plumes & de breloques: on l'apelle *calumet*. Un étranger eſt en ſûreté, & bien honoré, quand on lui fait fumer du tabac, dans le calumet d'une habitation; on eſt ſûr, auſſi, d'être bien reçu chez une nation, quand on lui préſente le calumet de la part d'une autre nation amie. Ils reſpectent donc les traités, l'amitié. Que ne reſpectent-ils de même l'humanité! Ils ſe ſervent, aujourd'hui, des armes à feu que les Européens leur fourniſſent. Les nations les plus connuës & les plus nombreuſes du Canada ſont les Iroquois, les Hurons, les Algonquins, & les Ilinois. On dit que chaque nation a ſa langue particulière; mais il y en a 3 principales, dans le Canada; la Hurone, l'Algonquine & la Siouze. Les miſſionaires François y ont fait bien des proſélites.

Les *Iroquois* ſont les plus belliqueux de tous les peuples connus de l'Amérique. Ils demeurent principalement autour du lac Ontario. Ils s'étendent auſſi ſur les derrières de la Penſilvanie, de la Nouvelle York & même de la Nouvelle Angleterre, autour du lac Champlain. Ils aiment extrêmement la danſe & le jeu: ils ſont un peu mélancoliques & fort pareſſeux. Ils ſe ſont ſoumis aux Anglois, à diverſes fois; après avoir ſubjugué un grand nombre de peuples, le long des rivières des Ilinois & Ohio, & du lac Erié, où étoit un peuple dont ce lac tire ſon nom. Ils ſont diviſés en 5 nations étroitement alliées, qui tiennent une aſſemblée générale, pour leurs afaires communes, à *Onondaga*, au centre du Pays. Ces 5 nations parlent une même langue, qui eſt mâle & ſonore. Elles ſe ſont alliées avec 3 autres nations, de ſorte que l'union eſt, aujourd'hui, de 8 nations. Quand les Iroquois vont à la guerre, ils ſe peignent le viſage, aparemment

pour se rendre plus terribles. Les femmes sont folles du vermillon.

Les *Hurons* sont à l'O. & au N. des Iroquois, autour du lac de leur nom; surtout entre ce lac & ceux d'Erié & d'Ontario. Ils étoient autrefois fort puissans; mais ils sont, aujourd'hui, dans la dépendance des Iroquois, qui les ont soumis, en 1650. Il paroît qu'ils leur payent tribut. On dit que la plûpart ont embrassé le Christianisme. Ils passent pour les plus spirituels des Canadiens. Ils ont un chef héréditaire, qui n'est, jamais, le fils de son prédécesseur, mais de sa plus proche parente. Lorsqu'il est trop jeune, on lui donne un Régent: il ne peut être Chef de guerre qu'après avoir été simple soldat, & avoir fait quelque exploit remarquable. On dit que les femmes ont, parmi eux, la principale autorité; qu'elles délibèrent, les premières, séparément, & qu'elles donnent le résultat de leurs délibérations, au Conseil général des anciens, qui le suit ordinairement.

Les *Algonquins* sont au N. des Hurons & du lac Ontario, & autour du lac Supérieur. Ils ont été réduits presqu'à rien, par les Iroquois. Leur langue est la plus répanduë de toutes celles de l'Amérique septentrionale: il paroît que toutes les autres nations voisines l'entendent, excepté, peut-être, les Iroquois & les Hurons.

Les *Ilinois* sont au S. O. des Iroquois & des Hurons, surtout autour du lac de leur nom. Il paroît qu'ils ont aussi été soumis, ou du moins considérablement diminués, par les Iroquois. Leur Pays est fort bon & fort étendu; il est, aujourd'hui, renfermé dans les Etats unis. Il produit une grande quantité de fruits, dont les Ilinois se nourissent, aussi bien que de la chair des bœufs sauvages qui y abondent. On dit qu'ils cultivent aussi beaucoup de maïz.

Québec, sur la rive gauche du fleuve de St. Laurent, à environ 140 li. de son embouchure ; capitale, Ville fort commerçante, où l'on compte de 12 à 15 mille ames, fondée par les François, en 1606. Elle est bien bâtie, & défenduë par une bonne citadelle, qui en est près, & où réside le Gouverneur. Il y a une bonne rade, un bon & vaste port, très-profond, où les plus grands vaisseaux peuvent ariver. Elle est divisée en haute & basse; celle-ci est le long de la rivière, au pied d'une montagne, sur laquelle est la haute, où sont des larges & grandes ruës. Il y a un assez beau collège. Du tems que les François en étoient les maîtres, il y avoit un Evêque, qui ne rélevoit que du Pape, avec un chapitre de 9 chanoines, & plusieurs Communautés réligieuses. Il paroît qu'ils y sont encore, dans le même état, avec un grand nombre de François, qui y sont demeurés. Tout près de Québec, en dessous, on trouve une assez grande Ile, apellée *Ile d'Orléans*.

Mont-Réal, ou *Ville-Marie*, dans une Ile de même nom, de la rivière de St. Laurent, environ 50 li. en dessus de Québec; belle Ville, presqu'aussi grande que Québec, bien fortifiée & fort commerçante, dans une très-belle situation, au pied d'une montagne. Elle est bâtie réguliérement: ses maisons sont élégantes. L'Ile a de 10 à 12 li. de longueur, sur 4 de largeur: elle est très-fertile & bien peuplée: l'air y est fort bon. Il y a une poste établie entre Mont-Réal & Québec.

Trois-rivières, sur la rive gauche du fleuve St. Laurent, environ 25 li. en dessus de Québec; bonne petite Ville, agréable, dont les habitans sont bien logés & à leur aise. C'étoit, avant l'établissement de Mont-Réal, le bureau général du commerce avec les sauvages.

Tadoussac, sur la rive gauche du fleuve St. Laurent, environ 35 li. en dessous de Québec, dans l'en-

droit où la rivière de *Saguenay* s'y jette; bonne Ville, forte & commerçante; avec un bon port. La rivière y a environ 6 li. de largeur.

Frontenac, ou *Cataracouï*, fur le bord oriental du lac Ontario, près de l'endroit où le fleuve St. Laurent en fort, eft un fort, bâti pour contenir les Iroquois, & fort avantageufement fitué pour commercer avec eux; dans un lieu charmant.

Il y a un très-grand nombre d'autres forts, difperfés dans le Canada, conftruits par les François, pour contenir les fauvages. Ils en avoient auffi élevé plufieurs, à l'O. du lac Supérieur, dont le plus occidental en eft éloigné d'environ 300 li. Ils font fur une longue fuite de rivières & de lacs, où l'on avoit pouffé les découvertes au point d'efpérer de pouvoir, bientôt, parvenir à la Mer du Sud, où l'on prétend que l'on avoit déja fait des grandes découvertes. On a beaucoup parlé de celles que l'Amiral de Fonte, Efpagnol, doit avoir faites au N. de la Californie, en 1640. Quoiqu'on ait, peut-être, lieu de douter de quelques circonftances de la rélation qu'on en a, on en donnera, ici, un abrégé. On la tient des Anglois, & l'on fait, d'un Oficier Efpagnol qui a acompagné les académiciens François, au Pérou, qu'elle eft connuë dans ce Pays.

Bart. de Fonte, étant venu, avec quelques vaiffeaux & chaloupes, au *cap Blanc*, au N. O. de la Californie, s'avança, en fuivant les côtes, au N. N. O., l'efpace de 456 li., jufqu'à une grande rivière, qu'il nomma *Rio-los Reyes*, laquelle vient du N. E., & abonde en excellent poiffon. Avant que d'y ariver, il avoit traverfé un parage de 260 li., où il avoit trouvé un grand nombre d'Iles, & qu'il avoit nommé *Archipel de St. Lazare*. Il dépêcha le Capitaine Bernarda, avec un vaiffeau, pour faire une route diférente de la fienne, & découvrir la Mer de Tartarie: après quoi,

étant entré dans la rivière de los Reyes, il ariva à une belle ville, ou un beau village d'Américains, nommé *Conoſſet*, ou *Canoaſſete*, dont la ſituation eſt très-agréable, & les habitans ſont fort humains & civils : des Jéſuïtes y avoient demeuré 2 ans en miſſion : il eſt ſur le bord d'un lac, que l'Amiral nomma *Belle*, & où il trouva des poiſſons très-délicats. Ce lac doit être ſous le 65e dégré de latit., & le 110e de longit. orientale. L'Amiral le traverſa avec des chaloupes, & vint, au moyen d'un portage, à une rivière qu'il apellà *Parmentier*, laquelle a 8 cataractes, & le conduiſit à un autre lac, au N. E., latit. 70°, qu'il apella *de Fonte*, & qui a 160 li. de longueur, ſur 60 de largeur : il abonde en morues des meilleures eſpèces, & contient pluſieurs Iles, entr'autres, une grande, qui eſt fertile & bien peuplée. On y trouve des bêtes fauves & des oiſeaux, des poules de bois, des coqs-d'inde &c ; mais on n'y voit que des arbriſſeaux, des ceriſiers, des groſeillers, des fraiſiers ſauvages &c. De ce lac on paſſa, toujours au N. E., dans un autre, qu'il apella *de Ronquillo*, latit. 72°, longit. occidentale 75°. Alors on s'aperçut que le Pays devenoit mauvais, de plus en plus, tel que dans les Régions ſeptentrionales. Enfin, on ariva à une ville, ou un village Américain, où l'on aprit, qu'à peu de diſtance, il y avoit un grand vaiſſeau. Les Eſpagnols y allèrent & y trouvèrent un vaiſſeau Anglois, venu de Boſton : après quoi ils revinrent à Conoſſet, le 16e d'Août 1640, un mois après en être parti. On s'y pourvut de blé d'Inde, de gibier & de poiſſon, qu'on ſala : après quoi on deſcendit la rivière de los Reyes, à l'embouchure de laquelle on retrouva le Capitaine Bernarda, qui étoit de retour de ſes découvertes. Ce capitaine, s'étant avancé un peu au-delà de la rivière de los Reyes, vers le N., trouva un village Américain, apellé *Minhaſſet*, près

de l'embouchure d'une belle rivière, qu'il nomma *de Haro*, & qu'il remonta. Il entra dans un grand lac, de 436 li. de longueur, qu'il nomma *Velasco*, & qu'il trouva rempli d'Iles, & abondant en saumons, truites &c. Au milieu, latit. 70°, est une Presqu'île très-peuplée, nommée *Conchasset*, ou *Conibasset*, dont les habitans sont polis. Il parcourut ce lac avec 3 chaloupes Américaines, de 50 à 60 pieds de longueur, faites de gros arbres. Il trouva que l'extrêmité de ce lac, au N. E., s'étendoit jusqu'au 77e dégré de latit. septentrionale. Il entra ensuite dans une grande rivière, qui sort du lac, au S. O., & qui a 3 sauts dans l'espace de 80 li. de cours. Le Pays d'alentour abonde en gibier & en poisson. Par cette rivière on vint à la Mer, &, tournant au N., on continua à naviger au N. E., sur la Mer de Tartarie, jusqu'au 79e dégré de latit., en suivant toujours les côtes. Bernarda envoya dans les terres, avec les naturels du Pays, un de ses matelots, qui lui raporta qu'il avoit vû l'extrêmité de la baye de Baffin; qu'il y avoit, en cet endroit, un grand lac d'eau douce, à 80 dégrés de latit., & vers le N. & le N. O. des montagnes prodigieuses de glaces; d'où Bernarda conclut qu'il n'y a point de communication entre la baye de Baffin & la Mer du Sud.

Cette rélation, qu'on a regardée comme fabuleuse, non sans raison, à divers égards, a cependant quelque conformité avec celles que les Russes ont publiées, de leurs découvertes au N. E. de l'Asie, & dont on parle, à l'article du Kamschatka. Selon ces rélations, les habitans des terres qui sont au N. O. de l'Amérique, sont sauvages, épais, trapus & robustes: ils ont les épaules larges; leur taille est moyenne; leurs cheveux sont noirs & pendans; leur visage est plat & bazané, leur nez écrasé, leurs yeux noirs comme du charbon; ils ont les lèvres épaisses, peu de barbe &

le cou court. Leurs chaussures & leurs culotes sont faites de peaux de veaux marins, teintes avec de l'écorce d'aulne; comme celles des Kamschatdales. Ils pendent, à leur ceinture, des couteaux de fer. Leurs chapeaux, en forme de parasols, sont faits d'herbes entrelassées, peints en vert & rouge, & ornés, par devant, avec des plumes de faucons, &c. Ils vivent, principalement, de poisson & d'herbes douces. Ils font aussi sécher de l'écorce de peupliers & de pins, qu'ils mangent, comme divers peuples de la Tartarie Russienne. Pour se bien parer, ils se font des trous dans les jouës, pour y mettre des pierres de diverses couleurs, ou des morceaux d'ivoire. Quelques uns se mettent, dans les narines, des crayons d'ardoise; d'autres, des os, comme des tuyaux de plumes, sous la lèvre inférieure, où au front. Ils vont en Mer, avec des canots d'environ 12 pieds de longueur, sur 2 de hauteur, dont les 2 bouts sont pointus, & le fond, plat; & qui sont faits de perches recouvertes de peaux de veaux marins, teintes en rouge. Ils sont tout-à-fait fermés, excepté l'endroit où un homme se place, & où une peau, qui s'ouvre & se ferme, à volonté, s'atache autour de son corps; de sorte que l'eau n'y peut pas entrer. Ils n'ont qu'une rame, longue de quelques toises, qu'ils tiennent par le milieu, & dont ils frapent l'eau, tantôt d'un bout, tantôt de l'autre, & avec tant d'agilité & d'adresse qu'ils ne craignent point de se trouver en Mer par les plus fortes tempêtes. Ces canots sont si légers qu'un homme les porte d'une seule main.

En 1741, Béring, parti du port d'Avatcha, au Kamschatka, avec le capitaine Tchirikow, courut la Mer de Tartarie, acompagné de l'astronome Delisle-de la Croyère. Après une navigation de 41 jours, le 26e de Juillet, ils virent une côte de l'Amérique; lat. 55° 36; mais

mais, ne pouvant s'aprocher, avec les vaisseaux, qu'à 1 li. de terre, on y envoya une chaloupe, avec 11 hommes, que l'on n'a plus revû : cependant, le capitaine Tzirikow les ayant atendus longtems, inutilement, & ayant fait bien des courses, le long de cette côte, pendant tout le mois d'Août, fut forcé de retourner au Kamschatka. On avoit aperçu, sur ces côtes désertes, des canots de cuir, conduits par des hommes semblables aux Canadiens. En retournant, on vit, au N., vers le 51e dégré de latit., une longue côte couverte d'herbe, & l'on aborda, à l'O., dans un golfe, où l'on vit des hommes, dont plusieurs vinrent vers les vaisseaux ; chacun dans un petit bateau. Ils ressembloient aussi aux Canadiens, & avoient des calumets, comme les sauvages voisins du Mississipi. Cette grande terre s'étend, à l'O., jusques vers le 168e, ou 169e dégré de longit. occidentale : elle est vis-à-vis l'embouchure de l'Anadir, en Tartarie, à la distance de 100, ou 120 li. On croit que c'est une grande Presqu'ile, adhérente à l'Amérique. Les habitans s'apellent *Puchochotskes*, ou *Pogukotskes* : ils ont une langue & des mœurs diférentes des peuples des côtes de l'Asie qui en sont voisines, & où ils vont trafiquer, en hyver, en passant sur la glace. En s'en retournant, *Béring* mourut dans une Ile, à laquelle il donna son nom, environ 100 li. O. de la grande terre dont on vient de parler ; latit. 56° ; longit. occidentale, 174°. Il y a plusieurs autres Iles, aux environs de celle-là ; & d'autres, plus au S., & au S. E. Mr. Delisle mourut à son retour au port d'Avatcha.

Un peu à l'O. de la Nouvelle Albion, mais, 5 ou 6 dégrés plus au N., le capitaine Cook a trouvé le Pays de *Nootka*, ainsi nommé par les naturels. " C'est, dit la rélation de ce voyage, " une vaste Contrée, assez " peuplée, à en juger par la multitude de pirogues

„ qui vinrent pour faire des échanges, & qui paroiſ-
„ ſoient n'être pas novices dans cette eſpèce de com-
„ merce : ils parurent, même, jaloux de cet avantage;
„ ne voulans point ſoufrir la concurrence de leurs
„ voiſins. Ils échangèrent du poiſſon frais, ou ſéché,
„ & des pelleteries, contre des morceaux de fer, ou
„ d'autres métaux, dont ils connoiſſoient déja l'uſage
„ & le mérite : cependant, ils ne donnèrent lieu, en
„ aucune manière, de croire qu'ils euſſent jamais vû
„ de vaiſſeaux Européens ; de ſorte qu'on croit qu'ils
„ tirent le fer de quelque peuple d'Amérique, qui a
„ communication avec les établiſſemens Européens. "
Depuis ce Pays, (de *Nootka*,) le Continent d'Amérique ſe prolonge environ mille li. plus loin, à l'O. ; mais ſi fort au N., que ces Pays ſont fort miſérables & fort mal peuplés. Cependant ſi, dans un ſens, on peut regarder les habitans comme ſauvages ; ils ne le ſont point par leur intelligence. Voici comment parlent, d'une de ces peuplades, les navigateurs Anglois.
„ Chacun de leurs ouvrages eſt achevé, comme s'ils
„ avoient tous nos outils : les coutures & les treſſes
„ qu'ils font avec des nerfs, les deſſeins qu'on voit
„ ſur leurs petits ſacs, peuvent être comparés à ce
„ qu'on a de plus parfait, en ce genre, en Europe.
„ Si on réfléchit à l'état de groſſiéreté & de barbarie,
„ dans lequel vivent, d'ailleurs, ces peuples ; à la
„ rigueur de leur climat, & aux miſérables outils dont
„ ils ſe ſervent, on jugera qu'ils ne ſont au-deſſous
„ d'aucun autre peuple, pour l'eſprit d'invention, &
„ l'adreſſe de leurs ouvrages mécaniques. Ils ſont,
„ d'ailleurs, très-propres, dans leur manger & ſur
„ leurs perſonnes. Il eſt à obſerver que, dans toute
„ cette vaſte partie de l'Amérique occidentale, on
„ trouve très-peu d'oiſeaux ; beaucoup moins qu'aux
„ mêmes latitudes méridionales, & même, de l'Amé-

„ rique ſeptentrionale, du côté de l'E. Avant que
„ d'arriver à l'extrêmité occidentale de l'Amérique,
„ on trouve, au S. E. du détroit qui la ſépare de l'A-
„ ſie, une multitude d'Iles, en divers groups, dont
„ l'un, aſſez conſidérable, a pour chef-lieu, l'Ile
„ d'*Oonalaska*, que les Ruſſes ont aſſujetie, depuis,
„ de même que tout le group, où ils ont déja quel-
„ ques établiſſemens. Les peuples de ces Iles ſont fort
„ honnêtes; mais leur façon de vivre eſt des plus groſ-
„ ſières : ils mangent du poiſſon crud. Ils ont des
„ éguilles d'os, avec leſquelles ils couſent leurs vê-
„ temens, & font des broderies très-curieuſes. Au
„ lieu de fil, ils employent des nerfs, qu'ils décou-
„ pent de la groſſeur convenable. Ils font, avec de
„ l'herbe, des paniers très-jolis & très-ſolides. La
„ plûpart de leurs ouvrages ſont d'une fineſſe & d'une
„ élégance qui annoncent un eſprit inventif, que la
„ peine ne rebute pas. "

Voici ce qu'on trouve, dans une Lettre ajoutée à la fin de l'édition Françoiſe du voyage autour du Monde, par Mrs. Banks & Solander. " Vers le N., on
„ rencontre, dans le Continent de l'Amérique, ces
„ lacs, où des hommes barbus ramaſſent de l'or; &
„ ceux où, ſelon Mr. Jérémie, tous les utenciles, les
„ chaudières même, ſont d'argent. Entre ces nations,
„ on en diſtingue 4 principales: 1, celle qui tient des
„ Chinois, mais qui ſe couvre la tête d'une eſpèce de
„ turban: 2, les *Têtes pelées*, peuple ainſi nommé,
„ parce qu'il n'a ni cheveux ni barbe: 3, les *Hom-*
„ *mes barbus*, qui portent des bonnets, &, 4, les
„ *Tahuglauks*, qui ſont les plus policés, & habitent
„ ſur les bords d'un lac, de 300 li. de tour, ſur 30,
„ de largeur. On compte plus de cent belles Villes, ſur
„ les bords de ce lac: les maiſons y ſont de pierre, en-
„ duites de terre graſſe, ſans toits & en manière de

» plate-formes. Ils ont des barques de 200 pieds de
» longueur, pour naviger sur le lac : ils cultivent les
» arts, ils font des étofes & toutes sortes d'utenciles
» de fer & de cuivre : leur gouvernement est sembla-
» ble à celui des Turcs. Les peuples y sont aussi nom-
» breux, disent les *Mosceemleks*, leurs voisins, que les
» feuilles des arbres. Ils atachent des bœufs à la cha-
» ruë, pour labourer la terre. Ils préparent les cuirs
» des bœufs, & les peaux des veaux, dont ils font des
» chaussures & des vètemens. Ils ont la barbe assez
» longue. Ils portent un habit en tunique, qui des-
» cend jusqu'aux genoux ; un bonnet piramidal, d'une
» hauteur excessive ; des botines qui leur cachent
» toute la jambe. Ils sont toujours armés d'un bâton
» ferré. Leurs femmes sont enfermées. Ils aiment la
» guerre, & la font presque toujours. L'usage des ar-
» mes-à feu est, parmi eux, de la plus haute antiquité. ".

TROISIÈME DIVISION DE L'AMÉRIQUE.

NOUVELLE ÉCOSSE;

entre le Canada & la Mer du Nord.

CE Pays a été, comme le Canada, un long sujet de querelle, entre les François, qui y étoient établis depuis l'an 1604, & les Anglois, auxquels il a, enfin, aussi été cédé, en 1762. Il est, presque tout, couvert de bois, & entrecoupé de montagnes, de lacs & de rivières ; ce qui y rend l'air fort froid & humide. Les brouillards y sont aussi fort fréquens. Dans les lieux qu'on a défrichés, & dont les meilleurs sont dans la Presqu'ile d'Acadie, il produit abondamment, du blé, des fruits, des légumes &, surtout, du chanvre & du lin. Les vignes y donnent des raisins excellens ; mais

il ne paroît pas qu'on aît pû, jusqu'à présent, en faire du vin passable. Les pâturages y sont abondans & fort bons. On y trouve de la poix, du goudron, des mines de fer & de cuivre, des carrières & des pierres à chaux, des bonnes salines &c. Il y a des bois propres pour la construction & la mâture des vaisseaux, & qu'on dit préférables à ceux d'Europe: ce sont des sapins, des chènes, des cèdres. Les eaux y sont claires & légères. La chasse, de toute espèce de gibier, & la pèche, y sont fort abondantes. Les castors & les loutres y sont fort communs. On y trouve aussi des renards, des loups cerviers, des orignacs, dont les pelisses font un objet considérable du commerce de ce Pays. Les rivières y sont fort profondes. La principale est celle de *St. Jean*, ou *Ovigondi*, dont la source est à 10 ou 12 li. E.S.E. de Québec, & qui se jette dans la *Baye-Françoise*, ou de *Fundi*, qui forme la grande Presqu'île d'*Acadie*. Elle est grande, belle, fameuse par la pèche du saumon, & navigable en toute saison. Les François faisoient souvent passer du monde & des marchandises à Québec, par cette rivière, pour éviter celle de St. Laurent, à cause des inconvéniens dont on a parlé. Ils avoient bâti 2 forts, sur ses bords; l'un, à l'embouchure; l'autre, un peu plus haut. La pèche qui se fait sur les côtes, surtout celle de la morue, est si abondante qu'elle vaut des revenus très-considérables, tant aux Anglois qu'aux François: car ces derniers se sont réservé le droit d'y pècher. On y pèche aussi des harengs, & des loups marins, qui donnent une huile douce, bonne à manger, lorsqu'elle est fraiche. On y trouve quelques baleines. Les Indiens, originaires de la Nouvelle Ecosse, sont réduits à très-peu de chose. Ils sont errans & fort semblables aux Canadiens; excepté qu'ils paroissent plus doux. Ils se barbouillent de noir & de rouge. Il y en a qui se percent le tendon du nez,

& y atachent des grains, en guise de pendans. Au N. est la Presqu'ile de *Gaspésie*, formée par l'embouchure de la rivière de St. Laurent, & la baye des *Chaleurs*, ou *Sterling*. On y trouve les Monts de *Notre Dame*, qui sont fort hauts, & d'où l'on tire des bonnes mâtures. Elle est comprise dans le gouvernement de Québec, aussi bien que tout ce qui est entre le fleuve St. Laurent & les hautes terres qui séparent les rivières qui tombent dans ce fleuve, d'avec celles qui vont à la Mer.

Les colonies Angloises de ce Pays prospèrent beaucoup. En 1775, on y compta 33 mille ames, & plus de cent mille arpens de terre, cultivés. Tout y a bien prospéré, dès-lors.

Halifax, vers le milieu de la côte méridionale, sur la baye de *Chebouctou*, à 3 ou 4 li. de la Mer, capitale, Ville forte, fondée en 1750, & déjà très-florissante. On y compte de 15 à 16 mille ames.

Annapolis, surnommée *royale*, environ 25 li. O. d'Halifax, un peu au N., au fond d'une baye fort profonde, dont l'entrée est dans la grande baye de Fundi, à 10 ou 12 li. de là; petite Ville, à laquelle les François, qui l'avoient bâtie, avoient donné le nom de *Port-royal*, & dont ils avoient fait la capitale du Pays. Il y a des courans qui rendent l'entrée de la baye fort dificile & dangereuse. À cela près, la nature n'a presque rien épargné pour en faire un des plus beaux ports du Monde: il peut contenir plus de mille vaisseaux.

En 1783, il s'est établi, dans ce Pays, 2 nouvelles Villes, *Shelburn* & *St. Jean*, dont les commencemens sont assez brillans; car les nouvelles de 1784 disent qu'elles égalent déjà Halifax, par le nombre des maisons.

Les François s'étoient aussi établis à l'*Ile de Sable*, qui est à environ 30 li. S. S. E. du cap *Cançeau*, au

S. E. de la Nouvelle Ecosse; mais on l'a abandonnée, parce qu'elle manque d'eau douce. Elle a environ 6 li. de longueur, sur une, de largeur. Elle est commodément située pour la pêche de la morue; étant sur un des bancs où elle se fait.

De la Nouvelle Ecosse dépendent encore les Iles d'Anticosti, de St. Jean & du Cap Bréton. On y joindra encore celle de Terre neuve; pour n'en pas faire un chapitre à part.

1. L'Ile d'*Anticosti* est à l'embouchure du fleuve St. Laurent, qu'elle partage en 2 passes, à peu-près égales, de 12 à 15 li. de largeur. Elle a environ 33 li. de longueur, sur 10, dans sa plus grande largeur. Les François en étoient aussi en possession. Elle est couverte de bois & de rochers. Il n'y a point de bon port, si ce n'est, peut-être, le *Port aux Ours*, qui en est le meilleur endroit. On pêche de fort grandes morues sur les côtes.

2. L'Ile de *St. Jean* est près des côtes orientales de la Nouvelle Ecosse, dont elle n'est séparée que par un canal de 3 à 5 li. de largeur. Elle a environ 35 li. de longueur, sur 10 à 15, de largeur. Elle apartenoit aussi, ci-devant, à la France. Elle est agréable & fertile. Il y a beaucoup de gibier & de bons pâturages.

3. L'Ile du *Cap Bréton*, ou l'*Ile Royale*, est tout près de la pointe du S. E. de la Nouvelle Ecosse. Le détroit, qui l'en sépare, apellé *passage de Fronsac*, a 5 ou 6 li. de longueur, & moins d'une de largeur. L'Ile a près de 40 li. de longueur, du N. au S., & de 15 à 25, de largeur, de l'E. à l'O. Elle apartenoit aussi aux François. Elle est coupée par un grand nombre de bras de Mer, golfes ou lacs, dont le principal la divise en 2 parties, qui ne sont jointes que par un isthme, au S., d'environ 200 pas de largeur. Il y a aussi plusieurs petites rivières & quantité d'excellens ports. L'air y est assez sain; quoi-

que les brouillards y soyent fréquens & épais. Le froid y est fort piquant, & le terroir peu fertile : cependant, elle produit la plûpart des choses nécessaires à la vie. Le froment & d'autres grains, les fruits, les légumes, le chanvre, le lin, y sont aussi bons qu'au Canada, mais moins abondans. Il y a des arbres de toutes les espèces, entr'autres, des chènes d'une grandeur prodigieuse, des sapins propres pour les mâts, toutes sortes de bois de charpente, le cèdre, le frène, le platane, l'érable, le tremble. On y trouve d'abondantes mines de charbon de terre. Tous les animaux domestiques, les chevaux, les bœufs, les cochons, les moutons, les chèvres, la volaille, y trouvent amplement leur nourriture. La chasse & la pêche peuvent nourir ses habitans une bonne partie de l'année. On prétend qu'il n'y a point d'endroit, au Monde, où l'on puisse tant pêcher de morues, & où l'on ait plus de commodités pour la faire sècher.

Louïsbourg, apellé autrefois, *Havre-à l'Anglois*, au S.-E., petite Ville, bien bâtie & très-bien fortifiée. Elle est sur une langue de terre qui ferme l'entrée du port, qui est un des plus beaux & des meilleurs de l'Amérique. Il a près de 4 li. de tour, &, partout, 7 brasses de profondeur. Son entrée est défenduë, de part & d'autre, par des bateries de canons. La Ville fut fondée en 1713.

Le *Port-Ste. Anne*, ou *Port Toulouse*, au S., vers l'O., pourroit contenir mille grands vaisseaux.

4. L'Ile de *Terre-neuve* est vis-à-vis l'embouchure du fleuve St. Laurent, & près des côtes du Labrador, dont elle est séparée par le détroit de *Bellisle*, de 8 à 10 li. de largeur, ainsi nommé d'une petite Ile qui est à l'embouchure septentrionale. Terre-neuve ferme le *golfe de St. Laurent*, à l'E. Elle a plus de 300 li. de tour. Elle fut découverte vers la fin du 15e siécle. Depuis le

commencement du 17e, les François & les Anglois y ont été établis ; mais, par le traité d'Utrecht, en 1713, les premiers ont cédé, aux Anglois, la partie qu'ils y ocupoient, où est le bourg de Plaisance : cependant, ils s'étoient réservé le droit d'y pècher la morue, & de la sécher dans la partie septentrionale ; mais, en 1762, ils leur ont entiérement abandonné l'Ile ; sans autre réserve que de pouvoir pècher sur les bancs des environs ; avec la propriété de 2 petites Iles, *Miquelon* & *St. Pierre*, qui sont au S., de 30 à 35 li. N. E. du Cap Bréton ; pour y sécher leur poisson. Les côtes de Terre-neuve sont fort sujettes aux brouillards. Le ciel y est, presque toujours, couvert de nuages, & la terre, de neige. Son sol est montueux, pierreux & presque stérile. Il y a un grand nombre de vastes & bons ports. Elle abonde en bois de constructions, dont les montagnes sont couvertes, & qui sont peuplés de daims, de lièvres, de renards, de loups, d'ours, de castors, de loutres. On n'en connoît que les côtes, où l'on fait sécher la morue ; car c'est le seul objet d'intérêt, pour les Européens, dans cette Ile. En hyver, il n'y reste pas plus de mille familles d'Européens. Les naturels sont sauvages, comme les Canadiens. Il paroît que ce sont des Eskimaux ; du moins, ceux de la partie septentrionale.

Plaisance, sur la côte méridionale, vers l'E., petite Ville, ou bourg, chef-lieu de l'Ile ; avec un des plus beaux & des plus vastes ports de l'Amérique, sur une grande baye.

Le *Grand banc* de Terre-neuve, à l'E. de cette Ile, si fameux pour la pèche de la morue, a plus de 200 li. de longueur, & de 50 de largeur. Il est toujours couvert de 20 à 25 brasses d'eau. On y voit, tous les ans, en Eté, de 4 à 5 cent vaisseaux, de presque toutes les nations maritimes de l'Europe, surtout des Anglois, des François & des Hollandois. Les morues y abon-

dent tellement que, quelquefois, dit-on, elles embarassent les vaisseaux. Un bon pêcheur en prend jusqu'à 4 cent par jour ; quoique cette pêche ne se fasse qu'à la ligne. On dit que le fond du banc est couvert de coquillages & de petits poissons, dont les moruës se nourissent. Cette pêche se fait depuis le commencement d'Avril jusqu'à la fin d'Octobre. En hyver, ce poisson quitte le banc. On compte que les Anglois emploient environ 3 mille voiles à cette pêche ; ce qui ocupe un très-grand nombre de personnes, tant sur les vaisseaux qu'à terre, pour nétoyer & encaquer le poisson ; & qu'elle leur vaut, annuellement, de 7 à 8 millions de liv. de France. On y pêche aussi beaucoup de baleines. Quantité d'autres sortes de poissons y abondent également. À l'E. de ce banc, on en trouve un autre, beaucoup plus petit, apellé *Banc Jaquet*, ou *Petit banc* de Terre-neuve.

QUATRIÈME DIVISION DE L'AMÉRIQUE.

EX-ALBIE, ou ÉTATS UNIS ;
au S. du Canada.

CES Pays, dont l'indépendance a été reconnuë en 1783, après une assez longue guerre contre les Iles Britaniques, dont ils étoient des colonies, ont été bornés comme suit. Du côté de la Nouvelle Ecosse, par tout le cours de la rivière *Ste. Croix*, qui se jette dans la baye de Fundi, vers l'entrée, &, depuis la source, par une ligne tirée, droit au N., jusqu'aux hautes terres qui séparent les rivières qui se déchargent dans le fleuve St. Laurent, de celles qui se jettent dans la Mer ; de là, du côté du Canada, tirant au S. O., le long de ces hautes terres jusqu'à la source du N. O. de la Con-

necticut : de là, descendant par le milieu de cette rivière, jusqu'au 45e dég. de lat. ; puis, par une ligne tirée droit à l'O., jusqu'au fleuve St. Laurent, qu'elle suit, par le milieu, jusqu'au lac Ontario, qu'elle traverse de même, par le milieu, aussi bien que ceux d'Erié, des Hurons & Supérieur ; ce dernier, au N. des Iles *Royales* & *Philipeaux*, jusqu'aux lacs *Longs* ; puis à celui *des Bois* ; passant toujours par le milieu des communications, par eau, entre tous ces lacs. Du lac des Bois à la rivière de Missisipi, qu'elle suit, par le milieu, jusqu'au 31e dég. de lat., d'où elle prend, droit à l'E., sous ce 31e dég., jusqu'au milieu de la rivière *Apalachicola*, ou *Cartouche*, qu'elle suit jusqu'à sa jonction avec la rivière *Flint*, d'où elle va, droit à la source de la rivière *Ste. Marie*, qu'elle suit jusqu'à la Mer du Nord. D'après ces limites, ces États ont de 4 à 5 cent li., du N. au S., & de 2 à 3 cent, de l'E. à l'O., & renferment un espace d'environ 120 mille li. quarées : mais, comme la plus grande partie ne consiste qu'en bois, lacs & terres incultes, dont on ne connoît guères, jusqu'à présent, que les bords des principales rivières que l'on a remontées, & que la partie qui est, actuellement, habitée par des Européens, ou des originaires de l'Europe, se trouve, presque toute, resserrée entre la Mer & les Monts Apalaches, on ne peut guères compter, à ces États, plus de 50 li. de largeur, sur environ 450 li. de côtes ; ce qui donne de 22 à 23 mille li. quarées.

Le terroir de ces Pays, en général, n'est pas des meilleurs. Presque tout le long de la côte, même assez avant dans les terres, il est sablonneux : ailleurs, il n'est guères bon que le long des rivières. Les meilleures sont entre les 35e & 41e dég. de lat. Au S. de cet espace, on les trouve plus mauvaises, à mesure qu'on avance vers le midi, jusqu'à-ce qu'enfin on trouve des sables

brûlans. Au N., par contre, on trouve quantité de rochers, plus ou moins couverts de neiges. On peut juger, par-là, que l'agriculture n'y est pas fort avantageuse; surtout, si on considère la longueur & la rigueur des hyvers qu'on y a, & les chaleurs excessives dont ils sont rapidément suivis. On y recueille cependant du froment, du seigle, de l'orge, de l'avoine &, surtout, du maïs, qui est le grain qui y réussit le mieux; aussi fait-il la subsistance la plus assûrée des Américains. Les autres denrées principales que ces Pays fournissent sont, le riz, les légumes, les fruits, comme oranges, citrons, olives, noix &c, le tabac, le chanvre, le lin, le coton, l'indigo. Il y vient de fort grands arbres: rien n'est plus commun, dit-on, que d'en voir dont le tronc seul a de 50 à 70 pieds de hauteur, & de 30 a 36 pieds de circonférence. On en fait des canots d'une seule pièce. Il y a des chènes, des sapins, des cyprès, des meuriers. On y trouve une espèce d'arbre d'où découle une huile d'une vertu extraordinaire pour la guérison des plaies; & une autre espèce qui rend un baume peu inférieur, dit-on, à celui de la Mecque. Dans les parties septentrionales, où l'agriculture est moins heureuse, & où les habitans, plus nombreux, consomment presque toutes les productions de la terre, ils s'adonnent à la pèche, qui fait une bonne partie de leur subsistance; outre qu'ils en débitent pour plus de 6 millions de liv. de France. Les laines y sont aussi belles que celles d'Angleterre. On y élève des vers-à soye, dont le cocon est fort gros, & la soye très-forte. On manque de sel dans plusieurs de ces Pays: on en va chercher dans l'Amérique méridionale Espagnole, où il abonde. Il y a quantité de cerfs & de busles dans les bois: on y trouve aussi des ours & des loups; mais on dit que, quand on ne les irrite pas, ils ne font du mal à personne.

Les Monts *Apalaches* couvrent beaucoup de terrein, ſur les derrières de ces établiſſemens, ſurtout depuis la Caroline méridionale juſqu'à la Nouvelle Jerſey : ſi, pourtant, on peut les apeller des Monts ; car on dit que, du côté de l'O., on ne voit qu'une très-grande élévation, mais inſenſible, du ſol ; de ſorte qu'on n'a preſque point à deſcendre, de ce côté-là. Plus loin, à l'O., le Pays eſt aroſé par la rivière *Ohio*, *Allegany*, ou *Belle-rivière*, qui a ſes ſources à l'E. du lac Erié, & ſe décharge dans le Miſſiſſipi, vers le 37e dég. de lat., après un cours de plus de 300 li. Quelques rélations diſent que les Pays qu'elle aroſe ſont des plus beaux & des plus fertiles du Monde : ce ſont des vaſtes prairies, bien aroſées, où les bœufs ſauvages paiſſent par milliers. Pluſieurs peuples, que les Iroquois ont totalement détruits, les habitoient autrefois. Il y a cependant encore quelques Indiens, mais fort clair-ſemés.

Les principaux objets du commerce de l'Exalbie, ſont, toutes ſortes d'articles néceſſaires pour la conſtruction des vaiſſeaux ; des mâts, du bois de charpente, du fer, du goudron & de la poix ; du chanvre, du lin, du coton, de l'indigo, du tabac, du gingembre, de la gomme, de la potaſſe, des peaux, des fourures, de la mine de cuivre &c. On dit cependant que les envois des bois, pour l'Europe, n'ont plus guères lieu ; parce que les fraix abſorbent preſque tout le profit, & que le commerce des pellèteries y tombe auſſi de jour en jour, au point qu'il ne fait déja plus un objet conſidérable. Par contre, il s'y eſt établi un ſi grand nombre de manufactures, de toutes eſpèces, que les habitans eſpèrent de pouvoir, bientôt, ſe paſſer de celles de l'Europe.

On ne voit plus guères des anciens naturels du Pays vers les côtes : par contre, les deſcendans des Euro-

péens s'y multiplient extraordinairement : on prétend que la population y double dans l'eſpace de 20 ans. En 1783, on y comptoit autour de 3 millions d'ames. Quelques perſonnes en comptent davantage ; même au-delà de 4 millions : d'autres, par contre, en comptent un peu moins de 3 millions. Les Indiens reſſemblent beaucoup à ceux du Canada, pour la figure & le caractère : ils ſont bazanés, ou couleur de cuivre : ils ſe peignent le viſage, la poitrine & les épaules, de diverſes couleurs ; plus ſouvent, de rouge. Leurs traîts ſont bien faits, ſurtout chez les femmes, & leurs membres bien formés. En Eté, leur habillement ne conſiſte, qu'en une pièce de peau, dont ils ſe couvrent autour de la ceinture, & qui deſcend juſqu'aux genoux : mais, en hiver, ils ſe couvrent de bonnes fourures. Une pièce de peau leur ſert auſſi de ſouliers, ou botines. Leurs Sachems, ou chefs, portent, à la tête, un cercle en forme de couronne, orné de grandes plumes, tout autour. Ils ſe parent auſſi de pendans d'oreilles de cuivre, de coquillages, de plumes & de grains, autour du cou ; de braſſelets &c. Ils ſont ſpirituels, ingénieux, actifs, mais ſauvages. Ils ſe ſervent de l'arc avec une adreſſe étonnante : on dit qu'ils tuent les oiſeaux à la volée ; les poiſſons, dans l'eau ; & les bêtes ſauvages, à la courſe : ils décochent leurs flèches avec une force prodigieuſe. Ils vivent diſperſés dans des hameaux de 10 à 12 cabanes, ſitués dans les bois, ou ſur les bords de quelques rivières. Ils ont des petites plantations de maïs & de racines ; mais qui ſont bien éloignées de ſufire à leur ſubſiſtance. Ils vendent aux Exalbiens des peaux d'ours, de caſtors, d'orignacs, de loutres &c.

Les 13 États unis ſont autant de Républiques indépendantes, unies enſemble de façon qu'elles forment une Puiſſançe reſpectable. Leur gouvernement eſt démocratique, à peu-près ſemblable dans tous. Leurs

Députés réunis forment le *Congrès*, qui se tient à Neu-York : c'est la Diète générale de tous ces Etats, dont chacun y envoye le nombre de Députés qu'il juge à propos, jusqu'à sept; car ils n'y en peuvent pas envoyer davantage, & pas moins de 2; aucun État ne pouvant y vôter sans qu'il y aît 2 de ces membres présents. Sept États représentés forment un Congrès. Il faut aussi que 7 États soyent d'accord, pour déterminer toutes sortes de questions : il en faut 9, d'accord, pour les questions pécuniaires. Les Etats possèdent, en commun, des Pays fort étendus, qui sont à la disposition, & sous la souveraineté, du Congrès. Il y a fort peu de places fortes, dans ces Pays : on a seulement élevé, çà & là, quelques forts, pour empêcher les incursions des sauvages. Chaque État a sa milice. Il n'y a pas encore des postes établies partout.

Les *Exalbiens* étant, la plûpart, Anglois d'origine, ont la même langue & la même réligion que les Anglois ; ou plûtôt, ils suivent la secte qu'on nomme *indépendante*. Chaque église, chaque congrégation, se dirige comme bon lui semble, sans reconnoître aucun supérieur ècléśiastique. D'ailleurs, chacun y suit, librement, sa propre conscience : personne n'y prétend avoir droit d'éxiger des autres de croire ce qu'il croit ; pas même le Gouvernement ; de sorte que la croyance d'un bon sujet n'y est point un obstacle à son avancement aux emplois ; à ce qu'il puisse être utile à la patrie, dans les talents qu'il peut avoir. Il y a des Juifs, des Catholiques Romains &c.

Les 13 États unis, suivans, qui composent l'Exalbie, ont fourni, en 1785, leur contingent pour les dépenses communes, à peu-près, dans la proportion ci-après, pour faire 720. 1, Neu Hampshire, 25 ; 2, Massachuset, 108 ; 3, Connecticut, 64 ; 4, Rhode-Island, 16 ; 5, Neu-York, 61 ; 6, Pensilvanie, 98 ; 7, Nouvelle

Jersey, 40; 8, Maryland, 68; 9, Delaware, 11; 10, Virginie, 122; 11, Caroline septentrionale, 52; 12, Caroline méridionale, 46; & ; 13, Géorgie, 9.

Les 4 premiers composent la *Nouvelle Angleterre*, qui est la principale partie de l'Exalbie, & qui a toujours été la plus florissante de ces colonies. L'air y est fort sain : les chaleurs y sont fort grandes, en été, & le froid vif & constant, en hyver : les vents y sont fort impétueux dans cette saison : ceux du N. O. y sont extrêmement froids. En général, les tems y sont assez constans, & le Ciel y est assez serein. Les terres sont basses, vers la Mer ; mais, dans l'intérieur du Pays, elles s'élèvent en collines, jusques à ce qu'enfin, on trouve le sol montueux & couvert de rochers. Le Pays est arosé d'un fort grand nombre de rivières, dont plusieurs sont assez considérables, & de lacs. On y recueille beaucoup de blé, surtout de maïs, dont il y a 3 sortes; du bleu, du blanc & du jaune. Selon quelques rélations, on n'y recueille guères autre chose. Il y a quantité de fruits d'Europe, & d'autres, de légumes, lin, chanvre, tabac, bétail, gibier, volaille, poisson. Les forêts sont garnies de chênes, de diverses sortes de sapins, de cèdres, de cyprès. Ces arbres y viennent extrèmement gros, surtout les sapins, dont on fait quantité de mâts : ils fournissent aussi quantité de poix, de goudron, de résine, de térébentine, de gommes, de baume &c. On y trouve aussi le *sumac*, arbrisseau gommeux, dont les feuilles sont propres à la teinture & à la tannerie. Il y a toutes sortes d'animaux d'Europe, une multitude d'oiseaux, de diverses espèces, des perdrix, des pigeons, des oies, des cannes, des coqs-d'inde. Les forêts sont remplies de bêtes sauvages, comme bufles, cerfs, chevreuils, ours, loups, castors, martes. La pêche est extraordinairement abondante, tant dans les rivières que sur les côtes, où

où l'on trouve plusieurs sortes de baleines, &, assez souvent, de l'ambre, sur le rivage. Le commerce y est très-considérable. Les habitans portent, aux Iles Antilles, à Surinam, des chairs salées, des farines, des biscuits de Mer, des légumes secs, du poisson salé, des chevaux, des bois de construction, des planches, des douves &c. Ils font aussi un commerce considérable en Europe. Ils vont jusqu'aux Indes orientales. Comme le Pays fournit tout ce qu'il faut pour la construction des vaisseaux, ils en construisent quantité, pour les vendre; aussi bien que des canons, des ancres, des voiles: c'est un objet considérable de leur commerce. Ils envoyent à la pêche de la baleine, sur les côtes du Groenland & de Terre neuve. Il s'est établi, dans le Pays, plusieurs manufactures de draps, de toiles, d'outils & d'utenciles de fer, de chapeaux, de papiers, des rafineries de sucre, &c. Les Indiens y sont réduits à un si petit nombre qu'on les connoît presque tous. Ils sont assez traitables, lorsqu'on en use bien avec eux. On n'a pas pû parvenir à leur faire cultiver la terre.

I. NOUVEAU HAMPSHIRE; au N. vers la Nouvelle Ecosse.

On compte environ 150 mille ames dans cet Etat. Les bois de construction sont sa principale richesse. Le peuple choisit ses Représentans à l'Assemblée qui gouverne.

Porthsmouth, sur la Mer, vers le S., à l'embouchure d'une petite rivière, qui y fait un petit golfe, environ 25 li. N. de Boston: c'est la principale Ville du Pays.

II. MASSACHUSET; au S. de la Nouvelle Hampshire.

Cet État, le plus puissant & le plus ancien de tous, se divise en 10 Comtés. La Province de *Main*, au N.

E., enclavée dans Neu-Hampshire, en fait partie. On y renouvelle, tous les ans, l'élection des 28 membres du Conseil, qui, avec les Députés des Villes, compose l'Assemblée générale du Pays. On y compte environ 400 mille ames.

Boston, sur la Mer, vers le 42 ½ dég. de lat.; capitale, Université: c'est la Ville la plus commerçante, & une des plus grandes de l'Exalbie: on y compte environ 30 mille ames. Les ruës y sont larges & bien pavées, & les maisons, bien bâties; les unes, en briques; les autres, en bois. Elle a un port excellent, dont l'entrée, dificile, est défenduë par un fort & 2 bateries. Il est au fond d'un golfe qui pourroit contenir la plus grande flote, & à l'entrée duquel on trouve plusieurs rochers au-dessus de l'eau. Ce golfe est parsemé de plusieurs Iles, dont quelques-unes sont habitées, & sur l'une desquelles est une forteresse très-régulière, garnie de cent pièces de canon. Il n'y a qu'un canal propre pour les vaisseaux; avec un fanal & un môle de 2 mille pieds, où les plus grands vaisseaux peuvent être chargés & déchargés. Cette Ville a plusieurs manufactures d'étofes, un hôpital, un magazin de grains, une banque & une académie des sciences, établie en 1780.

III. CONNECTICUT;
au S. de Massachuset, vers l'O.

Cet État reçoit son nom d'une grande & belle rivière qui le traverse du N. au S. On y compte environ 200 mille ames. Il fournit quantité de bois de construction & de charpente. On y trouve des mines de cuivre, de plomb, de fer.

Neu-Haven, vers le milieu de la côte, en est la principale Ville. Elle est belle & commerçante. Il y a un collège pour la jeunesse.

IV. RHODE-ILAND ;

à l'E. du Connecticut, & au S. du Massachuset.

Cet État, un des plus petits de l'Exalbie, comprend l'Ile de Rhode & la Province de *Providence*. On y compte environ 60 mille ames. La plûpart des habitans sont des Quakers. L'Ile de Rhode a de 5 à 6 li. de longueur, & d'une à 2, de largeur. On l'apelle le *paradis de la Nouvelle Angleterre*, à cause de sa fertilité extraordinaire, & de la bonté de son air, dont la température y est plus égale qu'ailleurs.

Newport, dans l'Ile, est la principale Ville de cet État: on y compte environ 7 mille ames. Elle est bien bâtie, & elle a un bon port, défendu par une bonne forteresse. On y fabrique des draps, des camelots, de la belle porcelaine.

V. NOUVELLE YORK ;

à l'O. de la Nouvelle Angleterre.

Cette Colonie a beaucoup prospéré : on y compte, aujourd'hui, environ 250 mille ames. Le sol, & le climat y sont, à peu-près, les mêmes que dans la Nouvelle Angleterre. Son principal commerce consiste en pellèteries, tabac, grains, plomb, bois, chevaux, pourceaux, bœufs &c. On dit qu'il n'y a point de sortes de grains, d'arbres, d'arbustes & de plantes, en Angleterre, qui ne vienne mieux encore, & en plus grande abondance, dans ce Pays ; surtout dans Long-Iland. Cependant, on compte qu'il n'y a qu'environ le tiers des terres qui soit cultivé. On dit aussi que le blé, qui fait sa principale production, aussi bien que dans le Jersey & la Pensilvanie, n'y prospère plus comme autrefois ; lorsque l'acre donnoit jusqu'à 60 boisseaux de froment ; au lieu qu'il est râre qu'il en produise, aujourd'hui, plus de 20 ; tant le terroir s'est rapidément détérioré dans ces Provinces. La Nouvelle

York se divise en 10 Comtés. La rivière d'*Hudson*, qui la traverse du N. au S., est extrêmement avantageuse pour son commerce. La marée la remonte jusqu'au-delà du fort Albany, à 60 li. dans les terres. La navigation y est si sûre que les vaisseaux y voguent de nuit comme de jour. Depuis Albany, ceux qui trafiquent avec les sauvages transportent leurs marchandises, par terre, l'espace de 5 ou 6 li., jusqu'à *Corlaer*, ou *Skenectady*, où ils les rembarquent sur la rivière des *Aniez*, *Mohawks*, ou *Maquas*: on a encore un portage, d'environ 1 li., pour arriver à une autre rivière qui se décharge dans le lac *Oneida*, d'où ils descendent, avec le courant, dans le lac Ontario, près duquel passent tous les sauvages qui viennent des 4 autres grands lacs, pour trafiquer avec les Européens.

Neu York, à l'embouchure de la rivière d'Hudson, capitale, Ville assez considérable; avec un bon port. Les Hollandois, qui l'avoient fondée, l'avoient nommée *Nouvelle Amsterdam*. C'est, aujourd'hui, le lieu de l'assemblée du Congrès de l'Exalbie. Elle est bien bâtie, bien fortifiée & munie d'une bonne citadelle. On dit que c'est la plus agréable de toute l'Exalbie. Les maisons y sont construites de brique & de pierre. Il y a plusieurs manufactures d'étoffes. Elle est située au bout méridional d'une Ile, de 4 li. de longueur, sur 1 li. de largeur. La rivière y a 1 li. de largeur. Vis-à-vis, & fort près, est l'*Ile longue*, *Long Island*, qui s'étend l'espace d'environ 50 li. de l'E. à l'O., au S. du Connecticut, sur 6 li. de largeur. On la dit charmante, très-fertile en grains & en fruits, & bien peuplée. On y fabrique de la porcelaine, avec des coquillages.

Albany, sur la rivière d'Hudson, environ 60 li. en dessus de Neu York; forteresse qui est l'entrepôt des pelléteries, & le lieu ordinaire des conférences avec

les Sachems des Indiens. Les Hollandois l'avoient nommée *Fort-Orange*. Il y a près de 3 cent familles, dont la plûpart sont d'origine Hollandoise.

VI. PENSILVANIE ; au S. O. de la Nouvelle York.

Ce Pays, dont le nom veut dire Forêt de Pen, a été ainsi nommé par Guillaume Pen, à qui la proprieté en fut acordée par le Roi d'Angleterre, Charles II, en 1681. Lorsque ce Propriétaire y ariva, il ne se contenta pas de cette concession ; mais il l'acheta des Indiens, & obtint ainsi les droits les plus incontestables sur ce Pays. Ses héritiers en sont encore en possession. Ils n'ont jamais été en guerre avec aucuns de leurs voisins. La colonie est, aujourd'hui, une des plus florissantes de l'Exalbie. Le climat, le terroir, les productions & le commerce y sont, à peu-près, les mêmes que dans la Nouvelle Angleterre, & surtout, dans la Nouvelle York : de plus, on y recueille un peu de riz. L'air y est pûr, & tempéré, en été, par des vents frais. Les terres y sont cultivées jusqu'à 50 & 60 li. en dessus de Philadelphie. On y a quantité de moutons, dont la laine est fort belle. On y fait beaucoup de soye, de l'excellente poudre à canon, du fort bon salpêtre &c. Il y a des manufactures de toiles & de draps ; des verreries, des forges, des tanneries. Le fer y est abondant. La vigne n'y a réussi que médiocrement ; de sorte qu'on n'y peut pas faire du bon vin de garde. La boisson ordinaire des habitans est le cidre & la biére. Ils vont chercher du vin & des eaux de vie, aux Iles Canaries, aux Madères, aux Açores. On trouve, au S. du lac Erié, un très-bon Pays de chasse, habité par des Iroquois : c'est le rendez-vous de tous ceux des 5 nations. On en tire beaucoup de sel.

Le gouvernement de ce Pays est fort doux. Quoique le Propriétaire soit revêtu de l'autorité souverai-

ne, il ne fait point de Loix sans la concurrence des Etats, composés de 8 Représentans de chacun de ses 8 Comtés, & convoqués, en son nom, tous les ans, le 1er d'Octobre. Il nomme le Gouverneur, les Juges de paix, le Conseil & les autres magistrats. Il lève, sur chaque colon, une rente fonciére, proportionnée au nombre d'arpens qu'il possède. On achète de lui, à un prix fixé, tout le terrein qu'on veut défricher. Cet impôt & ce prix d'achat sont peu de chose pour le colon; mais l'étenduë du Pays les rendent considérables pour le Propriétaire.

On compte, aujourd'hui, dans ce Pays, environ 350 mille ames, dont on prétend qu'il y a près d'un tiers d'Allemands. La secte principale qu'on y trouve est celle des *Quakers*, ou *Trembleurs*, dont étoit G. Pen, 1er Propriétaire, qui chercha, particuliérement, à y atirer des gens de cette secte. On compte qu'il y en a environ le tiers, ou, du moins, la 5e partie. Cette secte, ou plûtôt, cette réforme de toute secte, bizare à certains égards, mais si raisonnable dans la plûpart de ses principes, est aussi répanduë en divers Pays de l'Europe; en Allemagne, en Hollande &, surtout, en Angleterre. Il n'y en a, peut-être, point, sur la Terre, dans laquelle on trouve des gens de meilleure foi, plus simples, plus doux & plus modestes. C'est, surtout, chez eux, que l'égalité des hommes est avouée & le mieux observée. Ils ne jurent jamais: ils tutoyent tout le monde, même les Rois: ils n'ôtent point leur chapeau, pour saluer personne: ils ne rendent jamais injure pour injure, ni coup pour coup; bien loin d'être jamais agresseurs: ils détestent, par conséquent, la guerre, & ne s'y trouvent jamais. Ils n'ont point de prêtres. Ils ont donné, en Pensilvanie, la liberté à tous les esclaves, & défendu l'importation d'aucun nouveau Nègre, & tout trafic de ce genre infame. Les

autres sectes ont la même liberté, dans ce Pays, & entrent, également, dans les emplois. Chaque Communauté choisit ses ministres.

Philadelphie, vers le S. E., sur la Delaware, à 30 li. de la Mer, vers le 40e dég. de latit.; capitale, Université, grande & fort belle Ville, très-commerçante, fondée en 1682, par G. Pen, qui composa son nom de 2 mots Grecs, qui signifient, *amour fraternel*. La rivière *Schuyskil*, ou *Skookil*, s'y jette, au S., dans la Delaware, qui est au N. On y compte environ 30 mille ames. Les maisons y sont propres & bien bâties, en brique; toutes, à 2 étages. Les ruës sont fort larges & très-bien alignées. La principale a cent pieds de largeur; les autres, 30. C'est une des plus riches & des plus florissantes Villes de l'Exalbïe; ce qu'elle doit, principalement, à sa situation entre 2 rivières navigables; à la sûreté & commodité de son port & à la bonté de ses eaux. Il y a des quais fort spacieux & très-beaux. Le principal a 200 pieds de largeur; un vaisseau de 5 cent tonneaux en peut aprocher à l'aise. La Delaware y a près de ½ li. de largeur: elle est navigable environ 70 li. plus haut. La Ville n'a, pour fortification, qu'une baterie qui domine vers la rivière. L'Université fut fondée en 1749. Il y a un Conseil de régence, pour tout le Pays, un grand hôpital, des fabriques de porcelaine, où l'on peut faire, dit-on, avec une terre récemment découverte, une porcelaine, non-seulement supérieure, en beauté, à celle de la Chine; mais qui a aussi la proprieté de résister au plus grand feu, mieux que les meilleurs creusets. Il y a, aux environs de la Ville, de fort beaux jardins, & des belles allées.

VII. NOUVELLE JERSEY.

Ce Pays est borné, à l'E., par la rivière d'Hudson, qui le sépare de la Nlle York; à l'O., par la Delaware,

qui le sépare de la Pensilvanie. L'air y est sain; le sol, uni & fort bon: il est bas & marécageux, le long des côtes. Les Hollandois s'y étoient établis, en 1608; aussi bien que dans la Pensilvanie & la Nouvelle York; & avoient donné, à ces Pays, le nom de *Nouveaux Pays bas*, ou *Nouvelle Hollande*. Les Suédois y avoient aussi formé un petit établissement; mais les Anglois s'en sont emparés, & en ont été entiérement les maîtres, dès l'an 1664. On dit que, de tous les 13 États unis, c'est celui où l'on recueille le plus de froment; (aparemment, à proportion de son étenduë.) On en fait de grandes exportations. Cependant, sa fertilité a bien diminué; car on compte qu'un arpent de terre n'y rend plus qu'environ le tiers de ce qu'il rendoit dans les commencemens. On y recueille aussi du bon tabac. La pêche y est fort abondante. Il y a des riches mines de cuivre. On y compte environ 130 mille ames. Il se divise en 13 Comtés. Il n'y a point de villes considérables. *Elizabeth-town*, vers le N.E., en est la principale, & le siége du Gouvernement. Les Suédois l'avoient apellée *Christina*.

VIII. MARYLAND; au S. de la Pensylvanie.

L'air de ce Pays est extrêmement chaud, en été, pendant quelques mois; & fort froid, en hyver; surtout par le vent du N. O.: mais cette saison n'y dure que 3 ou 4 mois, dont il n'y a guères que le quart de mauvais tems. Le Ciel y est ordinairement clair & serein, pendant tout le reste de l'année. Les brouillards y sont râres. On a défriché la plûpart des forêts qui le couvroient. Il produit tout ce qui est nécessaire à la vie, en assez grande abondance, surtout des grains. Il paroit cependant que le tabac fait sa principale richesse: on l'y cultive avec autant de soin qu'en Virginie. Il y a une infinité de sources, qui forment un fort

grand nombre de rivières, dont plusieurs sont navigables pour les plus grands vaisseaux ; ce qui facilite extraordinairement son commerce ; aussi bien que la grande & belle baye de *Chesapeak*, qui divise ce Pays en oriental & occidental, & qui est navigable, presque par-tout, pour les gros vaisseaux. La Potowmack, à l'O., qui le sépare de la Virginie, est aussi une belle rivière, navigable plus de cent li. dans les terres. On y fait du cidre excellent : c'est la boisson ordinaire des habitans, qu'on estime au nombre de 220 à 250 mille ames. Quelques rélations disent 320 mille.

Charles I, Roi d'Angleterre, détacha ce Pays de la Virginie, en 1632, & le donna au Lord Baltimore, pour lui & ses héritiers, qui en sont encore en possession aujourd'hui ; de sorte que le Gouvernement y est le même que dans la Pensylvanie. Il est divisé en 10 ou 12 Comtés. Il n'y a point de Ville considérable ; les planteurs vivans dispersés dans leurs plantations : la principale est *Ste. Marie*, à l'embouchure de la Potowmack : elle est bien bâtie. Les assemblées du Pays s'y tiennent.

IX. DELAWARE ; à l'E. du Maryland.

La grande baye, qui sépare ce petit Pays de la Nouvelle Jersey, lui donne son nom. Il a été détaché de la Pensilvanie. Il se divise en 3 Comtés. On y compte 35 mille ames.

X. VIRGINIE ; au S. O. du Maryland.

On trouve ce Pays tout plat & uni, jusqu'à plus de 30 li. dans les terres ; sans une seule colline, ni même, dit-on, une pierre. Les tems y sont fort inconstans : on dit qu'à un jour chaud, succède quelquefois une nuit si froide que des grandes rivières se gêlent ; surtout par les vents du N., ou du N. O., qui sont aussi, quelquefois, fort orageux ; mais, ordinairement, acom-

pagnés d'un Ciel clair: ceux du S. & du S. E. y sont, par contre, excessivement chauds. Les hyvers y sont ordinairement fort rigoureux, mais ne durent pas longtems; & l'air y est, presque constamment, clair, sec & fort agréable. La neige y dure rârement plus d'un jour ou deux. En Avril, les pluies y sont fréquentes. En May & Juin, les chaleurs y sont tempérées par des vents frais, fort doux & fort agréables, qui se lèvent vers les 9 heures du matin, & durent tout le jour; diminuans à mesure que le soleil baisse. En Juillet & Août, ces vents cessent, & les chaleurs sont excessives. Il survient souvent, tout-à-coup, des grandes pluies: alors, l'air y est mal sain. Le Pays est arosé de quantité de belles rivières, qui viennent des Monts Apalaches, & dont les 4 principales se jettent dans la baye de Chesapeak. Une grande partie est encore couverte de bois & de marais. Ce n'est que depuis l'an 1679 que la Colonie a commencé à fleurir. Le terroir y est maigre & sabloneux: cependant, selon plusieurs rélations, il est, aussi bien que celui du Maryland, fort supérieur à celui des autres Etats. La culture du tabac fait la principale ocupation des habitans. Aucun Pays n'en produit une aussi grande quantité. Lorsqu'on a défriché & préparé une terre neuve, il se passe encore 2 ou 3 ans avant qu'elle puisse produire du tabac; à moins qu'on l'engraisse bien. On prétend que cette plante dévorante a entiérement épuisé les terres légères & peu profondes de ce Pays; aussi bien que des autres où l'on en cultive; de sorte qu'on n'y en recueille pas, aujourd'hui, le tiers de ce qu'on faisoit autrefois: on prétend même que les terres, semées en graines, y dépérissent également: cependant, le maïz y vient fort bien. Il y a une infinité de sortes d'arbres & de fruits, tant d'Europe que d'Amérique; quantité de racines, dont les Indiens font du pain, & des seps

de vigne sauvage, qui vient dans les bois, & produit des bons raisins, & de cannes à sucre, qui viennent vers les côtes. Les arbres y viennent, dans les bois, d'une grosseur & d'une hauteur surprenante. Il n'y a point de buissons, ni d'arbrisseaux, par dessous; de sorte qu'on y voyage facilement, même à cheval. On tire, de ces bois, de la thérébentine, de la résine, diverses sortes d'encens & de gommes douces, qui distillent des arbres. Outre les bois, propres pour mâts & planches, le Pays fournit tout ce qu'il faut encore pour construire & agréer des vaisseaux; la poix, le goudron, les cordages, les voiles, le fer &c: cependant, on n'y en construit que fort peu. Les plaines & les vallées y sont parées, presque toute l'année, d'une infinité de diverses fleurs naturelles; entre lesquelles on remarque le laurier, qui porte, pendant plusieurs mois, des tulipes d'une odeur charmante. Il y croît aussi, naturellement, une sorte de lin, apellé *herbe-soye*, dont les Indiens font du fil, des rubans, & dont on pourroit aussi faire des toiles & des étofes; car il est aussi fin que le lin, & beaucoup plus fort que le chanvre. Quelques rélations disent qu'on y recueille de la belle soye. On y a aussi du miel & de la cire. On y trouve quantité de loutres & d'autres animaux dont les peaux sont fort estimées, des lions, des ours, des cerfs, des lapins; quantité de coqs d'Inde, de perdrix & d'autres oiseaux. Les quadrupèdes, de diverses espèces, que les Européens y ont transportés, comme chevaux, vaches, moutons, cochons, s'y sont extrêmement multipliés, & plusieurs sont devenus sauvages, dans les bois, où ils fourmillent; de sorte que la grosse viande y abonde, aussi bien que la volaille, le gibier & le poisson. On dit qu'il n'y a point d'auberges, dans tout le Pays; mais que toutes les maisons y sont ouvertes à quiconque s'y présente; excepté, peut-

être, dans les Villes, dont il y a fort peu, aussi bien que de villages; encore sont-elles fort petites; parce que chacun se tient dans ses plantations, qui sont isolées, & presque toutes le long des rivières, des bayes & des côtes de la Mer. Il y a peu de planteurs bien riches; mais aussi, on n'y trouve point de pauvres. On y a grand soin de ceux que leur âge, ou des infirmités, rendent incapables de travailler. On fait monter le nombre des habitans à environ 400 mille. Quelques rélations disent beaucoup moins; d'autres, beaucoup plus. On y a une fort grande quantité d'esclaves Nègres, pour cultiver le tabac. Le Pays est divisé en 24 Comtés.

Jamestown, vers le S. E., sur la rivière de *James*, petite Ville, bien bâtie & bien fortifiée, fondée en 1606. On croit que c'est la première que les Anglois ont bâtie sur le Continent de l'Amérique. Le nom Indien de la rivière est *Powhatan*. Elle est navigable l'espace d'environ 30 li., & elle a plus de ½ li. de largeur, dans une grande partie de son cours.

Williamsbourg, près de Jamestown, au N., est une Ville plus nouvelle, où l'on a transféré, de Jamestown, le siège du gouvernement du Pays. On y a établi une Université; avec 6 ou 7 professeurs, & des pensions pour cent étudians. Il y a aussi des fonds pour faire instruire les enfans des Indiens.

Aléxandrie, ci-devant, *Belhaven*, sur la *Potowmack*, qui sépare la Virginie du Maryland, à environ 50 li. de la Mer; belle Ville, où le commerce commence beaucoup à fleurir, & qu'on dit la principale Ville du Pays, pour la beauté, la grandeur, le commerce & l'opulence. Il en part fréquemment des vaisseaux, pour les Iles Antilles, pour la Nouvelle Orléans. On y construit quantité de grands bâtimens pour le commerce. Il y a des quais & des magasins. La rivière y a

environ 3 quarts de li. de largeur, & elle est si profonde que des vaisseaux de ligne, du 1.er rang, pourroient y aborder. Elle est navigable environ 35 li. plus haut, pour les plus grands vaisseaux, & 70 li., pour les petits bâtimens. Sa largeur est de ¾ li., à 2 li. jusqu'à son embouchure dans la Chesapeak, où elle est de 8 à 10 li. On représente les situations des maisons de campagne, sur les bords de cette superbe rivière, tant dans le Maryland que dans la Virginie, comme si charmantes qu'on peut, à peine, s'en faire une idée.

XI. CAROLINE SEPTENTRIONALE; au S. de la Virginie.

On dira, ici, ce qui apartient à la Caroline, en général, & qui convient aussi bien à la méridionale qu'à la septentrionale. Les Espagnols & les François s'y étoient établis dès le commencement du 16e siécle; mais ils s'en chassèrent réciproquement. En 1622, quelques Anglois, fugitifs de la Virginie & de la Nouvelle Angleterre, où les Indiens les massacroient, vinrent s'établir sur cette côte. En 1663, Charles II, Roi d'Angleterre, donna ce Pays à 8 Anglois; mais ces propriétaires eurent tant de querelles, entr'eux, qu'en 1728, sept d'entr'eux remirent leurs portions à la Couronne. Le 8e, dont le successeur actuel est un Comte de Granville, garda sa portion, qui, selon les Cartes Angloises, est au N., tout le long de la frontière de la Virginie; ayant, partout, un dégré de latit., ou 25 li. de largeur, du N. au S. Cette portion fait les 2 tiers de la Caroline septentrionale. L'air de ce Pays est fort sain; du moins, depuis Mars jusqu'à la fin de Juin. Les chaleurs de l'été y sont suportables, & les hyvers, si doux que les plantes les plus délicates les suportent. Toute la côte est basse & unie, comme en Virginie. Depuis St. Augustin, dans la Floride,

jusqu'au Maryland, on ne trouve pas la moindre colline : ce n'est qu'à plus de 30 li. des côtes que les terres s'élèvent en collines, graduellement, jusqu'aux Apalaches. Dans ces lieux, où le sol s'élève, on ne trouve plus que des sables arides, coupés, de loin en loin, par des pâturages, de la nature du jonc. Toutes les terres qui n'ont pas encore été défrichées sont couvertes de bois. Il y pleut beaucoup, & les eaux, n'ayant point d'écoulement, forment des marais très-mal-sains, mais où le riz réussit à merveille : il en est de même dans la Géorgie & la Floride. La Caroline est arosée d'un fort grand nombre de rivières fort poissonneuses, dont plusieurs sont navigables ; de sorte que le commerce intérieur se fait très-commodément. Quoique le sol y soit sablonneux & peu profond, on dit qu'on n'a jamais besoin d'y engraisser la terre, qui est naturellement fertile & très-aisée à cultiver. On y recueille, surtout, une quantité prodigieuse de fort bon riz ; toutes sortes de grains, de fruits excellens & de légumes, du tabac &c. Cependant, il ne paroît pas qu'on y recueille une bien grande quantité de grains : ils y sont, d'ailleurs, d'une qualité si inférieure qu'ils se vendent, partout, de 25 à 30 pour cent, moins que les autres. Tous les végétaux de l'Europe y réussissent fort bien ; de sorte que les vivres y sont à grand marché. On y a de toutes sortes de bois de charpente, surtout des pins, de plusieurs espèces. Les muriers blancs y abondent naturellement. Il y a des citroniers, des orangers, des figuiers, des oliviers, des chateigniers, des noyers. On y a fait des grandes plantations de vignes qu'on avoit, d'abord, annoncées comme réussissant fort bien : mais on a apris, depuis, qu'elles n'ont pas répondu aux espérances qu'on avoit eués ; tant à cause des pluies & des brouillards, que parce que les grandes chaleurs succèdent promtement aux

pluies ; de forte que le raisin n'y est, simplement, qu'un fruit d'été, & que le vin qu'on en fait ne se conserve pas. On y cultive aussi beaucoup d'indigo ; mais fort inférieur à celui de St. Domingue : il faut le changer de place chaque année. On y recueille aussi du coton, dont il se faisoit, ci-devant, un assez bon commerce ; mais il paroît qu'on n'y en cultive plus que pour la consommation du Pays. Il en est, à peu-près, de même de la soye qu'on y recueille : la majeure partie s'y employe, mêlée avec de la laine : on en fait des petits droguets. Les *mirtes-à-chandèle*, ou *arbres-ciriers*, y sont en plus grand nombre, & y viennent mieux que dans les autres Etats. Ils croissent dans des Iles, ou sur quelques bancs, près de la Mer. Ils produisent des grapes, comme des raisins, dont on tire, par décoction, une huile qui se durcit en se refroidissant, & dont on fait des chandèles. Le miel y abonde : on en fait des liqueurs excellentes. On trouve de l'ambre gris, sur le rivage de la Mer.

Il y a, dans ce Pays, quantité de bêtes fauves, de gibier, de volaille, de pigeons & de bétail d'Europe, comme chevaux, vaches, moutons, cochons, qui y ont extraordinairement multiplié, & qu'on laisse courir dans les bois, sans gardiens ; mais on les ramène, tous les soirs. La laine des moutons ne cède point à celle d'Angleterre. Les insectes y sont fort incommodes. Les bois sont remplis de serpens ; mais qui n'ont point de venin, excepté ceux à grelots. Il y a, dans les rivières, des goulus de Mer, des crocodiles & d'autres grands poissons, fort dangereux. On y fait travailler les terres par des Nègres, dont on compte qu'il y a plus de 50 mille. Il s'y est établi quantité d'étrangers, surtout de François Calvinistes, qui y ont établi une fabrique de toiles. Le commerce y est, à présent, fort considérable : il consiste surtout, en riz,

indigo, goudron, poix, térébentine, salpêtre, cire, suif, peaux de daims & autres fourures, bois de construction, provisions de toutes sortes, que l'on porte, surtout, aux Antilles, &c. Cependant, il y a peu de bons ports dans la Caroline septentrionale; ou, du moins, qui ne soit de dificile accès; la Mer étant si peu profonde, tout le long de la côte, à cause d'un banc de sable qui la borde, qu'un vaisseau un peu gros n'y peut aborder qu'en peu d'endroits. Les meilleurs ports sont ceux de ***Roanoak***, vers le N., à l'embouchure de la rivière *Albemarle*; de *Pimlico*, ou *Pamtigough*, vers le milieu, & de *Cap-Fear*, vers le S., à l'embouchure de la rivière de ce nom, près d'*Edenton*, ou *Oldtown*. On fait monter la population de la Caroline septentrionale à 300 mille ames.

On parle, à l'article de la Floride, des peuples qui sont sur les derrières de la Caroline; à l'O. des Monts Apalaches.

XII. CAROLINE MÉRIDIONALE, au S. de la septentrionale.

Comme on a parlé, ci-dessus, de la Caroline en général, on se contentera de dire, ici, que la méridionale est beaucoup plus commerçante que la septentrionale, & qu'il y a de beaucoup meilleurs ports. C'est un des plus florissants Etats de l'Exalbie. On compte que la seule exportation du riz ocupe plus de 200 bâtimens. On le débite principalement, en Espagne, en Portugal, en Hollande & dans les Pays du Nord. On en a porté jusque dans le Levant, d'où la semence en étoit venuë. On estime que la population de ce Pays monte à environ 225 mille ames.

Charlestown, vers le milieu de la côte; capitale, Ville fort commerçante, & la seule, des 2 Carolines, qui soit un peu considérable. On y compte mille maisons. Elle est située sur une langue de terre, entre 2 rivières,

rivières, dont l'une est navigable l'espace de 15 li. Elle est bien fortifiée par la nature & l'art. Le port est fort bon ; mais une bare empêche les vaisseaux de plus de 200 tonneaux d'y entrer. On dit que le séjour de cette Ville est tout-à-fait agréable. Le luxe y règne déjà beaucoup : on y voit même de somptueux équipages. La plûpart des maisons sont bâties en pierre. Les environs sont charmans.

Purybourg, sur la *Savannah*, qui sépare ce Pays de la Géorgie, à environ 20 li. de son embouchure ; petite Ville, nouvelle, fondée par un Suisse, nommé Pury, & dont presque tous les habitans sont Suisses. Il y a quelques Vaudois. On a construit 2 ou 3 forts, sur les bords de la rivière.

Port-royal, vers le S., est un excellent port, qui pourroit contenir les plus grandes flottes.

XIII. GÉORGIE ; au S.

Cette Colonie a toujours suivi le sort de la Caroline, dont elle a fait partie, jusqu'en 1732, lors qu'elle en fut séparée. Le Pays est encore, presque tout, couvert de bois, & n'est pas, à beaucoup près, aussi bon que ceux qui sont plus au N. ; quoiqu'arosé de plusieurs belles rivières navigables ; dont les 2 principales, la Savanna, qui le sépare de la Caroline, & l'*Alatamaha*, ou *Attamaha*, sont des bons ports, à leurs embouchures. On dit que l'air y est fort humide & mal-sain. Les mûriers y abondent ; mais l'humidité de l'air y fait périr les vers-à-soye ; de sorte qu'on n'y peut recueillir que très-peu de soye. La vigne y vient sans culture ; mais des nuées d'insectes, que l'humidité fait éclore, dévorent les raisins. On dit que le terroir y est très-fertile, & qu'il produit, abondamment, du riz, de l'indigo, du coton, du froment, de l'orge. Nos meilleurs fruits y viennent sans culture. Les olives &

les oranges y parviennent à une parfaite maturité. Le gibier y est nombreux & varié. On n'y compte qu'environ 25 mille ames.

Savannatown, sur la Savanna, à 3 ou 4 li. de la Mer; capitale, petite Ville, fort régulière, d'environ 150 maisons, & de 12 à 15 cent habitans; dans une position avantageuse pour le commerce; la rivière, qui est grande, belle & fort poissonneuse, étant navigable l'espace d'environ 50 li. dans les terres, savoir jusqu'à *Augusta*, autre petite Ville, dans un quartier très-fertile, & qui fait un bon commerce. On dit que, depuis Savannatown, on voit le cours de la rivière, jusqu'à la Mer; &, du côté d'enhaut, l'espace d'environ 7 li. On a construit 2 ou 3 forts sur ses bords. Il y a, près de la Ville, un fort grand jardin public, où l'on a cultivé toutes les principales plantes de l'Europe, pour connoître celles qui réussiroient le mieux dans le Pays.

Ebenezer, vers l'embouchure de la Savanna, sur une Ile; petite Ville, toute peuplée d'émigrans du Pays de Saltzbourg, en Allemagne.

CINQUIÈME DIVISION DE L'AMÉRIQUE.

FLORIDE; au N. du golfe du Méxique.

CETTE Région, que les François avoient aussi apellée *Louisiane* & *Missisipi*, s'étend depuis la Mer du Nord jusqu'à la rivière de *Norte*, ou *Brava*, qui la sépare du Méxique. Ses bornes septentrionales ne sont fixées que pour la partie orientale, qui est bornée par l'Exalbie. Les 2 Carolines & la Géorgie en ont fait partie. En 1680, un François, nommé Cavalier de la Salle, ayant, avec plusieurs compagnons, remonté le

fleuve St. Laurent, & traversé 4 des grands lacs du Canada, ariva à la rivière des Ilinois qui le conduisit au fleuve de Missisipi. On éleva, dès-lors, quelques forts dans ces quartiers; mais ce ne fut qu'en 1720 qu'on commença à y former des établissemens. Les Espagnols s'y établirent aussi; ils ont eu, à ce sujet, diverses querelles avec les François, & des guerres cruelles avec les sauvages. Par le traité de Fontainebleau, en 1762, ces 2 nations cédèrent, aux Anglois, tout ce qu'elles y possédoient à l'E. du fleuve Missisipi; & les François cédèrent, aux Espagnols, tout ce qu'ils possédoient au-delà. En 1783, les Anglois ont cédé, aux Etats unis, toute la partie orientale, au N. du 31e dégré de latit., & rendu, aux Espagnols, toute la partie qui est au S. de ce dégré; de sorte que les Espagnols sont, aujourd'hui, seuls possesseurs de la Floride, selon les bornes ci-dessus, qui y laissent encore un espace d'environ 60 mille li. quarées; en n'étendant la partie occidentale que jusqu'au 40e dégré de latitude.

L'air de la Floride est fort sain : on dit qu'il n'est pas rare d'y voir des personnes âgées de 150 ans. Les chaleurs y sont fort grandes : cependant, elles sont ordinairement tempérées par des vents de Mer, du moins vers les côtes. Il n'y pleut pas beaucoup; mais il y tombe des rosées très-abondantes. Il y a un fort grand nombre de rivières, dont plusieurs se débordent tous les ans, & fertilisent extraordinairement les terres. La côte est sabloneuse & stérile; mais, plus avant, le terroir est excellent. On dit qu'on y moissonne 2 fois, même jusqu'à 3 fois, par an, & que le blé y multiplie au centuple; de sorte que les vivres y abondent. Le riz y vient aussi très-bien, & excellent. On y recueille encore quantité de fruits, du coton, de la cochenille, de l'indigo, du tabac, de la cire

végétale, des gommes d'un parfum exquis, des baumes admirables. Le salpêtre y abonde. Il paroît qu'on y cultive aussi des cannes-à-sucre, du lin, du chanvre, du safran, de la soye &c. Tous les légumes qu'on y a portés d'Europe y réussissent admirablement. Le Pays est encore, presque partout, couvert de vastes forêts de hauts chênes & de cèdres très-propres à la construction des vaisseaux. On y trouve des chateigners, des palmiers, des oliviers, des mûriers blancs, des bois de teinture, du sassefras. Il y a de fort bonnes mines de cuivre & de fer. On ne doute pas qu'il n'y en ait aussi d'or; car les rivières charient des paillètes de ce métal. On y trouve quantité de perles & d'ambre gris. Les bois fourmillent d'ours, de lions, de bœufs, de cerfs, de daims, de chevreuils, de chats sauvages. La chair & la peau de la plûpart des ces animaux sont fort utiles. Les moutons y donnent une fort belle laine. Le poisson & le gibier y abondent, aussi bien qu'une infinité d'espèces d'oiseaux, surtout des pigeons. Il y a des dindons sauvages, plus beaux, plus gros & meilleurs que ceux d'Europe. On y pêche des esturgeons, des saumons, des truites, des brochets, des carpes. Malgré tous ces avantages, les colonies n'y sont pas encore dans un état bien florissant, & ne s'étendent que peu dans les terres. On y emploie des esclaves Nègres pour cultiver la terre. On y est tourmenté d'une infinité de mosquites & de moustiques, 2 espèces de moucherons. On y voit quantité de ces mouches luisantes dont on a parlé en traitant de l'Amérique, en général. Il y a aussi quantité de fort gros serpens, surtout de ceux à sonnètes.

Plusieurs peuples sauvages habitent ce Pays. Ils sont grands, olivâtres, tirans sur le rouge, à cause, dit-on, d'une huile dont ils se frotent. Ils vont presque nuds. Il paroît que, pour le caractère, ils ressemblent fort

aux Canadiens. Ils prennent plusieurs femmes. Ils sont fort légers à la course, & habiles nageurs, tant les femmes que les hommes, même, dit-on, en tenant leurs enfans dans leurs bras. Ils grimpent sur les arbres avec une agilité incroyable. Les femmes acompagnent les hommes à la chasse & à la guerre. Ces peuples vivent séparés, comme en petites tribus : chaque village est une espèce de souveraineté & de famille, tout ensemble ; ayant un chef indépendant de tout autre. Tout le maïz que la Communauté recueille se partage entre les familles, selon le nombre de personnes qui les composent. Il paroît cependant, par les rélations du Général Oglethorpe, qu'il y a des Princes qui ont une certaine supériorité sur les autres, d'une même nation, pour les assembler, avec leur tribu, & leur proposer des intérêts communs à traiter. Les vieillards, seuls, opinent dans ces assemblées : après leurs délibérations, ils font entrer les jeunes gens, pour leur remettre le soin d'éxécuter ce qu'il peut y avoir à faire. Les Chefs n'ont pas le droit de punir de mort. Dans les cas d'assassinat, le meurtrier est remis entre les mains des parens du défunt, qui le traitent comme il leur plaît. Dans les cas d'adultère, on remet, de même, la vengeance au mari, qui se contente, ordinairement, de couper les oreilles à celui qui l'a ofensé. On dit qu'ils ont traité ainsi quelques Anglois. Ils sont, souvent, en guerre ; mais ils ne la font guères que par embuches & par surprise. Il paroît qu'ils ont quelque vénération pour le Soleil & la Lune, & qu'ils ont des espèces de prètres, ou plûtôt, de médecins. Ils détestent les Chrétiens. Ils connoissent plusieurs simples, qui ont des vertus admirables, en médecine, surtout contre les morsures vénimeuses & les playes. Ils mangent, comme un mèts délicat, les crocodiles, qui y sont fort communs, dans les rivières. Les principaux de ces peuples

ſont les *Creeks*, à l'O. des Monts Apalaches ; les *Chaçtaws*, à l'O. des Creeks, vers le fleuve Miſſiſſipi, à l'E., ſurnommés, *têtes plates*; les *Acanſas*, autour de la rivière de ce nom, qui ſe jette dans le Miſſiſſipi, dans la Floride occidentale, vers le 34ᵉ dégré de latit. : ils paſſent pour les plus grands & les mieux faits de tous les ſauvages : on les ſurnomme les *beaux hommes*.

Le fleuve *Miſſiſſipi*, diviſe la Floride en orientale & occidentale, & borne l'Exalbie, à l'O. Par le traité de 1783, la navigation en doit être libre, depuis ſa ſource juſqu'à la Mer, aux Eſpagnols, aux Exalbiens & aux Anglois. Les François, qui l'avoient reconnu plus de 800 li. dans les terres, l'avoient apellé *St. Louïs*, & avoient bâti, ſur ſes bords, ainſi que ſur ceux de nombre de grandes rivières qui s'y jettent, quantité de forts, dont pluſieurs ſubſiſtent encore. Sa ſource n'eſt pas encore bien connue : on croit qu'elle eſt vers le *lac des Brochets*, au Pays des *Sioux*, au N. O. On dit qu'au ſaut de *St. Antoine*, vers le 44ᵉ dégré de latit., il a déja 30 braſſes de profondeur ; mais qu'il a pluſieurs chutes qui en rendent la navigation dangereuſe : d'ailleurs, ſon cours n'eſt point rapide, excepté lorſqu'il ſe déborde. Il y a cependant des rélations qui diſent que, depuis l'entrée, la navigation y eſt très-belle, ſans cataractes ni ſables, excepté l'embouchure où une barre empêche le paſſage aux vaiſſeaux qui prennent plus de 15 à 18 pieds d'eau ; mais que, dès qu'on l'a paſſée, on trouve cent braſſes d'eau. Il ſe déborde tous les ans, & inonde les campagnes des environs, fort au loin ; ce qui les rend très-fertiles.

Nouvelle Orléans, ſur le bord oriental du Miſſiſſipi, à environ 30 li. de ſon embouchure ; capitale, Ville aſſez conſidérable, fondée en 1717. Ses ruës ſont bien alignées. Il y a un hôpital, 2 couvens, divers beaux bâtimens de brique, & un grand nombre de maiſons, à 4 & à 5 étages.

Manchac, 10 à 12 li. N. de la Nouvelle Orléans, ſur une rivière de ſon nom, qui ſe décharge dans le lac *Maurepas*, au N. O. de celui de *Pontchartrain*; Ville bâtie depuis peu, dans une ſituation fort avantageuſe. C'eſt un grand entrepôt de marchandiſes.

Mobile, à environ 40 li. E. de la Nouvelle Orléans, ſur une grande baye; petite Ville, qui s'eſt formée auprès d'un fort, bâti par les François, en 1710.

Penſacola, ſur la côte méridionale, environ 20 li. E. de Mobile; petite Ville, bien fortifiée, ſituée ſur une baye.

St. Auguſtin, ſur la côte orientale, environ 80 li. S. de Charleſtown; Ville médiocre, régulièrement bâtie & aſſez bien fortiée; avec un très-bon port & une petite citadelle. Elle eſt ſur un canal, formé par une Ile qui eſt vis-à-vis, dans la Preſqu'ile de *Tegeſte*, où l'on dit que l'air eſt aſſez mal-ſain, & le terroir ſabloneux. On commence cependant à y faire quelques bons établiſſemens. Il y a quelques autres places fortes.

SIXIÈME DIVISION DE L'AMÉRIQUE.

MÉXIQUE, ou NOUVELLE ESPAGNE; vers le milieu.

LE Méxique eſt cette langue de terre, qui s'étend, entre la Mer du Sud & le golfe du Méxique, l'eſpace de 8 à 9 cent li., ſur une largeur de 50 à 200 li., & contient environ 100 mille li. quarées. Les Eſpagnols, qui en ſont les maîtres, le découvrirent l'an 1518, & ils y envoyèrent, auſſi-tôt, de l'Ile de Cuba, Fernand Cortez, qui ne mit qu'un peu plus de 3 ans à en faire la conquête; quoiqu'il n'eut que 9 cent fantaſſins & 80 cavaliers. Les Méxicains furent tellement éfrayés

des armes à feu des Espagnols ; surtout de leur artillerie, quoique fort peu nombreuse ; qu'ils les prirent, d'abord, pour des Dieux, qui lançoient le tonnère. On compte qu'il en périt environ 120 mille, au siége de la Ville de México. Quelques rélations de cette expédition, où les Espagnols montrèrent tant de valeur, disent qu'ils commirent des cruautés inouïes sur les malheureux Indiens. L'histoire de cette conquète est des plus curieuses & des plus intéressantes. Le Pays étoit gouverné, depuis 135 ans, par des Rois, ou Empereurs, électifs, dont *Montezuma*, qui règnoit alors, étoit le 9e. Il avoit 30 vassaux. L'histoire le représente comme le tiran le plus ambitieux & le plus fier de la terre ; qu'il n'étoit permis, à personne, de regarder, sous peine de mort ; qui ne posóit jamais ses pieds à terre, mais se faisoit porter, par des hommes, sur leurs épaules ; ne buvant qu'une fois dans la même coupe ; ne portant qu'une fois le même habit. Il eut une fin des plus tragiques. Les Espagnols trouvèrent, dans ce Pays, une police & une magnificence admirables.

Ce Pays est le plus beau, & un des plus fertiles & des plus riches, de toute l'Amérique. Quoiqu'il soit, presque tout, dans la zone torride, l'air y est cependant assez tempéré, du moins le long des côtes, & fort sain, excepté sur la côte orientale, qui est basse & couverte d'eau, une grande partie de l'année, & où les chaleurs sont les plus grandes. Les pluies qui y tombent dans le tems des grandes chaleurs, savoir, depuis la fin de May jusqu'en Septembre, & les vents d'O., qui y règnent presque toute l'année, y rafraichissent admirablement l'air ; aussi bien que les fortes rosées qui y tombent toutes les nuits, & raniment toutes les plantes. Le long des côtes occidentales, on a les vents périodiques des moussons, & des vents frais de

terre & de Mer, comme aux Indes orientales. Presque toutes ces côtes sont bordées de hautes montagnes, couvertes de beaux bois de charpente ; mais dont plusieurs sont des volcans, sujets à des éruptions, qui causent des tremblemens de terre. Entre ces volcans, on remarque ceux de *Popocampéche* & de *Popocatepec.* Par contre, les côtes orientales sont basses & si embarassées de joncs, d'arbres, d'arbrisseaux & de buissons, qu'il est fort dificile d'y voyager. Sur le golfe du Méxique, comme sur les Mers d'alentour, on a de violens vents du N., depuis Octobre jusqu'en Mars, dans les tems de la pleine & de la nouvelle Lune.

Les principales productions du Méxique sont, le blé d'Europe, le *maïs*, ou *blé d'Inde*, qu'on apelle encore *blé* de Turquie, blé Lombard, & gros blé, des fruits excellens, comme oranges, citrons, figues &c, outre quantité d'autres qui nous sont inconnus. Les raisins n'y viennent pas à une maturité convenable pour faire du bon vin ; à cause des pluies qui y tombent lorsqu'ils meurissent. On y a des olives ; mais on n'en fait point d'huile. On y recueille beaucoup de cacao, de vanille, de soye, de coton, de sucre, de miel, de cochenille, d'indigo, de tabac, d'aloës, de gingembre, de baumes excellens, de manne, de casse, de sel. Presque tous les fruits & plantes de l'Europe y ont fort bien réussi. Les pâturages y sont abondans & excellens. On y nourit une quantité prodigieuse de bétail. On dit qu'il y a des Espagnols qui en ont jusqu'à 40 mille pièces, & que les vaches, les chèvres & les brebis y portent 2 fois l'année. Les moutons y donnent une belle laine. Les mulets y sont fort recherchés. On y trouve diverses sortes d'arbres fort utiles, qui nous étoient inconnus ; entr'autres, le *maguey*, dont les Espagnols parlent comme d'une merveille, & qui, au moyen de quelques préparations diférentes, fournit

du vin, du vinaigre, de l'huile, du ſirop, du miel. On dit même que ſes branches & ſes feuilles ſont bonnes à manger. On en tire encore des éguilles, du fil, des étofes & du bois propre à bâtir. Son bois eſt creux & mol; il entretient le feu, comme une mêche : ſon fruit ſert comme du ſavon. Les Indiens ont toujours quelques-uns de ces arbres autour de leurs habitations. On en trouve en d'autres Pays de l'Amérique, ſurtout au Pérou ; mais on n'y en tire pas autant d'avantages qu'au Méxique. Le *maho* eſt un arbre dont l'écorce eſt compoſée de fibres ſemblables à celles du chanvre, & dont on fait des cordes. Le *bois léger* eſt ainſi nommé, parce qu'il eſt extraordinairement léger, comme le liége. On en fait des radeaux, ſur leſquels on élève 2 ou 3 étages, pour porter des marchandiſes, le long des côtes. Le *cabage* eſt remarquable par la hauteur extraordinaire de ſa tige, qui eſt de 100 à 120 pieds : il n'a des branches qu'au ſommet. L'abricotier méxicain porte un fruit dont la chair reſſemble à celle de nos abricots ; mais d'une figure bien diférente. On trouve, dans ce Pays, des mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, d'alun. Outre l'or des mines, on en trouve, en poudre, parmi le ſable des rivières, &, en grains, dans les montagnes couvertes de rochers & dans les lieux déſerts : ce ſont des petits morceaux d'or très-pûr, qui n'a pas beſoin d'être rafiné. La plus grande quantité d'or ſe trouve dans les rivières & les torrens, après les pluies. Les mines d'argent y ſont nombreuſes & abondantes. On prétend que le Roi d'Eſpagne en tire, annuellement, un million de livres peſant. On compte 5 pêcheries de perles, ſur les côtes.

On trouve, au Méxique, diverſes eſpèces d'animaux, comme tigres, lions, ſinges &c, une multitude prodigieuſe d'oiſeaux, remarquables par leur chant agréable & la beauté de leur plumage ; entre leſquels

on rèmarque le *senfoutlé*, ou *cent voix*, dont le chant est des plus harmonieux; le *cardinal*, qui est tout rouge, avec une petite hupe, de même couleur; le *cinçon*, couvert du plus merveilleux plumage, & qui, dit-on, se nourit de la rosée & du suc des fleurs, & s'atache, en Octobre, à une branche, où il reste endormi, jusqu'au mois d'Avril. On y trouve des troupeaux de porcs qui ont le nombril sur le dos; l'animal qu'on apelle *paresseux*, à cause de la lenteur extraordinaire de sa marche, telle qu'il met 8 ou 9 minutes à remuer une de ses jambes. Il est de la taille d'un petit chien: il a des grifes, & se nourit de feuilles d'arbres; mais il reste tant de jours à descendre d'un arbre, & à remonter sur un autre, qu'il devient maigre, dans ce voyage. Les coups ne l'engagent point à hâter son pas. On trouve de ces animaux, en d'autres Pays de l'Amérique, & même, de notre hémisphère. Il y a des bœufs sauvages, dont la chair est fort bonne, & dont quelques-uns pèsent jusqu'à 6 quintaux. On y trouve un insecte, apellé *migua*, si petit qu'on ne peut l'apercevoir qu'avec peine, qui s'atache aux jambes des hommes, & pénètre, si on n'y prend garde, jusques dans la chair, où il fait quantité d'œufs qui deviennent de la grosseur d'un pois, & mettent en danger de perdre la jambe. La *cochenille*, petit insecte rouge & très-précieux, qu'on trouve plus communément dans ce Pays que dans aucun autre, sert à faire la belle couleur écarlate. Il naît, ou se rassemble, sur les fleurs de certains arbrisseaux. Dans la grande chaleur, on secouë l'arbre, & les insectes tombent & meurent bientôt. Selon quelques rélations, on plonge les cochenilles dans de l'eau chaude, pour les faire mourir, & on les fait sécher au soleil, ou dans un four.

Le Roi d'Espagne envoye au Méxique un Vice-roi, qui se change tous les 5 ans; à moins qu'il ait le crédit

de se faire confirmer. On dit qu'il a cent mille ducats d'apointemens fixes, par an, & que le casuel lui vaut 2 fois autant; outre qu'il fait, ordinairement, un monopole qui lui vaut encore des sommes immenses. Le Roi d'Espagne a, seul, la direction de tout le commerce du Méxique, qui est des plus avantageux & fort étendu. Les particuliers, qui veulent y prendre part, lui payent tant pour cent. Les riches marchandises que les Espagnols tirent de l'Asie, surtout des Iles Philipines, arivent à Acapulco, d'où on les transporte, sur des mulets, ou des chevaux, à México, & de-là, à Vera-cruz, pour y être rembarqués pour l'Europe. Le Méxique fait aussi un grand commerce avec le Chili & le Pérou, par la Mer du Sud, & avec les Antilles Espagnoles. Quoiqu'il ne soit pas permis, aux étrangers, de commercer dans ce Pays, ni même, d'y aborder; non plus, dit-on, qu'aux autres Pays de la domination Espagnole, hors de l'Europe; cependant, les Anglois, les François & les Hollandois, y font un commerce clandestin fort considérable. Ils y portent, de leurs établissemens en Amérique, toutes sortes de provisions & autres denrées; en échange desquelles ils reçoivent de l'or & de l'argent monnoié. Les principales choses que les Espagnols en tirent sont, du bois de teinture, du bois d'aigle, ou de calambouc, de la cochenille, des cuirs, des peaux, du suif, de l'or, de l'argent, du cuivre, des pierres précieuses, de l'ambre, du musc, du vitriol &c.

Les *Méxicains* naturels sont bazanés, ou bronzés, bien faits, assez doux, fidèles, adroits, industrieux, bons ouvriers, mais paresseux & sensuels: cependant, ils s'apliquent, avec succès, aux arts & au commerce. Ils font, avec les plumes des plus beaux oiseaux de leur Pays, des tableaux dont les nuances sont admirables, & imitent parfaitement celles de la peinture. C'étoit, avant l'arivée des Espagnols, leur seule façon

de conserver la mémoire de quelqu'événement. Ils ne se servoient de l'or & de l'argent que pour des ornemens ; car ils n'avoient point de monnoie : tout leur commerce se faisoit par échange. Les amendes de cacao leur servoient de petite monnoie; on dit qu'ils s'en servent encore, à México. Ils étoient idolâtres & avoient des temples magnifiques, où ils immoloient quelquefois des hommes ; du moins, dans celui de México. Leur principal hommage s'adressoit au soleil. La plûpart ont embrassé le Cristianisme ; ils sont même fort bigots, & soumis à leurs prêtres, qui sont, tous, Espagnols. Ceux qui retiennent l'idolâtrie, ou qui sont sans culte, vivent dans les montagnes, dans une espèce d'indépendance. Les Espagnols favorisent, tant qu'ils peuvent, les mariages des Méxiquains, même avec leur nation, pour augmenter la population ; de sorte que les familles Indiennes se sont si bien incorporées avec les Espagnoles, que les 2 nations semblent n'en plus faire qu'une ; du moins, dans plusieurs Villes & Provinces. On compte encore, dans le pays, plus de 2 millions d'Indiens. On dit qu'il n'y a point de contrée où l'espèce humaine se propage plus facilement que dans celle-ci.

Le Méxique, beaucoup plus étendu, aujourd'hui, que n'étoit l'ancien Empire, se divise en 3 Audiences royales, ou Gouvernemens, savoir, Guadalajara, qui renferme les 8 premières Provinces ci-après ; México, qui renferme les 7 Provinces qui suivent, & Guatimala, qui contient les 8 dernières Provinces. Celui de México abonde en mines d'argent. On ajoutera, à ces 23 Provinces, le Nouveau Méxique & la Californie, pour n'en pas faire des chapitres à part.

1. *Cinaloa*, au N. O., sur la Mer Vermeille. L'air de cette Province est fort sain, & le terroir très-fertile, surtout en fruits, légumes, maïs, coton &c. On y

trouve des mines d'or & d'argent. La Ville capitale est *Cinaloa*, ou *St. Jaques*.

2. *Culiacan*, ou *Culhuacan*, au S. E. de Cinaloa, aussi sur la Mer Vermeille, a des riches mines d'argent, & une Ville, de même nom, pour capitale.

3. *Nouvelle Biscaye*, à l'E. du Culiacan, est très-étenduë & fort considérable par ses riches mines, surtout celles d'argent; qui sont aux environs de la Ville capitale, apellée *Ste Barbe*.

Durango, au S. O.; Evêché, petite Ville, dans un terroir fertile, où il y a des bonnes salines.

4. *Nouveau Léon*, au S. de la Nouvelle Biscaye, dans laquelle on le trouve, quelquefois, compris, a des montagnes qui renferment des mines. Il n'y a point d'habitation considérable.

5. *Zacatécas*, au S. O. de la Nouvelle Biscaye, abonde en riches mines d'argent. La Ville capitale porte le même nom. Quelques auteurs y mettent une Ville d'*Avinna*, avec un Evêché, & les plus riches mines.

6. *Chiametlan*, à l'O. du Zacatécas, sur la Mer. Quelques auteurs apellent cette petite Province, *Nouvelle Gallice*. Son terroir est très-fertile. Il y a des mines d'argent. On y recueille quantité de miel & de cire. On dit que ses anciens habitans étoient antropophages.

7. *Xalisco*, au S. du Chiametlan, sur la Mer du Sud; a, pour capitale, *Nouvelle Compostelle*.

8. *Guadalajara*, à l'E. du Xalisco, est fertile en grains, pâturages &c. Le bétail y abonde. Sa Ville capitale, de même nom, est assez considérable, commerçante & siége d'un Evêque. Il y a 2 couvens d'hommes. Elle est dans un terroir des plus fertiles.

Le Gouvernement de Guadalajara, qu'on apelle aussi *Nouvelle Gallice*, & qui comprend les 8 Provin-

ces ci-dessus, est un des plus fertiles Pays que les Espagnols possèdent en Amérique. L'air y est assez tempéré, & fort sain. On y vit longtems. Il abonde, surtout, en blé, légumes, fruits, mines d'argent, de cuivre & d'autres métaux. Les Indiens du Pays se peignent le corps & se parent de divers plumages. Ils aiment passionément la danse.

9. *Panuco*, ou *Guastéca*, au S. du Nouveau Léon, sur le golfe du Méxique, a des veines d'or, & des salines fort abondantes, qui sont sa principale richesse. La Ville capitale, qui s'apelle aussi Panuco, est assez bien peuplée & située sur une rivière de même nom, à quelques li. de la Mer. Quelques auteurs disent qu'il y a un Evêque.

10. *México*, au S. du Panuco, est une Province fort peuplée, riche & commerçante, où l'on jouït d'un éspèce de printems perpétuel.

México, vers le milieu, latit. septentrionale, 20°; capitale de tout le Méxique, Université, Archevèché, résidence du Vice-Roi, siége d'une Cour souveraine, d'une Chambre des monnoies, d'un tribunal d'inquisition &c. Cette Ville passe pour la plus grande, la plus opulente & une des plus belles de toute l'Amérique. Elle n'a point de fortifications. On varie beaucoup sur sa population, qu'on fait monter de 40 mille à 300 mille ames. Il paroît, par les calculs les plus récens, qu'on n'y en peut guères compter moins de 200 mille. Elle est située sur le bord d'un lac d'eau salée. On dit que la plûpart des maisons n'y sont construites qu'en bois; mais les rues y sont grandes, belles & tenues fort propres, au moyen des canaux qui y conduisent les eaux du lac. Il y en a une qui est toute bordée de superbes maisons. La grande place du marché est si vaste que, lorsqu'on y donne des combats de taureaux, le peuple n'en remplit qu'à peine le tiers. Cinq

ruës, qui y aboutissent, sont si larges que les voitures à 6 chevaux y tournent sans peine. Un des côtés de la place est orné de portiques, où l'on voit des riches boutiques, garnies de toutes sortes de soyes &c. Vis-à-vis est le palais du Vice-roi, qui est magnifique, extraordinairement vaste & acompagné de grands jardins. Les autres principaux édifices de la Ville sont, les palais de l'Archevèque & de l'Inquisition, un grand nombre de superbes églises & couvens, l'Université, le Collège, ocupé, ci-devant, par les Jésuïtes, &c; outre quantité de magnifiques maisons de particuliers opulens. Il y a toutes sortes d'artisans, quantité de fabriques de soye, une imprimerie, une monnoie, où l'on fabrique la moitié de tout l'argent qui se tire des mines du Pays. Le luxe y est prodigieux. On y voit un nombre étonnant de superbes équipages, surtout à la promenade, où il y en a, tous les jours, autour de 2 mille, dans une plaine; avec une grande suite de laquais, & des beaux chevaux, dont la botte est, dit-on, armée d'argent, au lieu de fer. Presque tout le monde y est vêtu de soye. On dit que tous les hommes y portent, à leurs chapeaux, des cordons d'or, avec des roses de diamans; que les plus chétives servantes ont un colier de perles, & des boucles d'oreilles d'or, enrichies de diamans, & que, même, les esclaves ont des coliers & des bracelets de perles, & des boucles d'or, avec quelques pierres précieuses. Il y a un fort grand nombre d'orfèvres extraordinairement riches. Enfin, l'opulence & le luxe y sont tels qu'on a peine à s'en faire une idée. Selon quelques rélations, les Espagnols & les Indiens habitent des quartiers séparés par une rivière. Les histoires disent que, lorsque les Espagnols arivèrent devant cette Ville, la première fois, elle étoit beaucoup plus grande & plus peuplée, & qu'elle contenoit 80 mille maisons bien bâties, & 300 mille ames. Elle fut presqu'entiérement

qu'entiérement ruïnée, pendant le siége, d'environ 3 mois, qu'elle soutint contre Cortez, qui s'en rendit maître, le 13e d'Août 1521. Les historiens disent qu'il y périt environ 120 mille Indiens, après s'être défendus de ruë en ruë; mais que Cortez la fit rebâtir, dans le goût Européen; que, dans l'espace de 20 années, il y bâtit cent mille maisons, mais qu'il en couta encore la vie à plus d'un million d'Indiens, que le trop rude travail fit périr.

Le lac, sur lequel la Ville est située, a environ 8 li. de longueur, sur 5 de largeur. On dit qu'il a un flux & reflux, comme la Mer. Il n'est séparé d'un autre lac presqu'aussi grand, mais dont l'eau est douce, que par une digue, qui, s'étant rompuë, en 1629, causa une grande inondation dans la Ville, & fit périr beaucoup de monde. Pour prévenir un pareil malheur, les Espagnols ont fait construire, au travers d'une montagne, un grand canal, pour donner issuë aux eaux.

L'Archevêché de México fut érigé en 1547. Il a 9 sufragans.

Acapulco, sur la côte occidentale, environ 70 li. S. de México, Ville assez considérable, belle & commerçante, avec une très-bonne citadelle & un port fort commode. Les ruës y sont tirées au cordeau. L'air y est mal-sain, & on y manque de bonne eau: on en fait venir de fort loin. Le port, le plus beau & le plus sûr de toute la côte, a une li. de circuit, & peut contenir jusqu'à cent vaisseaux. C'est d'ici que partent les galions, ou gros vaisseaux, qui font le commerce des Philippines. On dit que, quoique ce commerce soit très-considérable, un ou 2 galions, de mille à 1200 tonneaux, sufisent. Ils apartiennent au Roi, qui paye l'équipage. Ils sont ordinairement montés de 4 à 6 cent hommes, & de 50 canons. Leur charge, au départ d'Acapulco, est composée d'argent & de marchandises.

tant du Méxique que d'Europe. Les retours sont en étofes de soye, en bas & autres ouvrages de la Chine, en perles, pierres précieuses, or en poudre & autres choses précieuses. On compte que leur charge va, ordinairement, autour de 3 millions de piastres. Le galion qui part d'Acapulco au commencement d'Avril, arrive aux Philipines au commencement de Juillet. A la fin du même mois, le galion de l'année précédente part pour Acapulco, où il arrive vers Noël. Les vents de la Mer du Sud sont si réguliers qu'on peut compter sur le tems de l'arivé, à peu de jours près; quoique le trajet soit si considérable. Acapulco n'est bien peuplé qu'à l'arivée des galions, qui y atirent une espèce de foire, où il se rend des marchands de toutes les Provinces du Méxique.

11. *Méchoacan*, à l'O. de la Province de México, est un Pays très-riche, & abondant en tout ce qui est nécessaire à la vie, surtout en poisson, miel, cire &c. On y recueille une fort grande quantité de soye. *Méchoacan*, ou *Valladolid* vers le milieu, environ 50 li. O. de México, un peu au S., près d'un grand lac, capitale, Evèché, assez belle Ville, commerçante.

12. *Tlascala*, au S. E. de la Province de México, s'étend d'une Mer à l'autre, & abonde en tout ce qui est nécessaire à la vie, surtout en grains. On y recueille aussi une grande quantité d'excellente cochenille. Il y a, dans la partie septentrionale, des hautes montagnes couvertes d'arbres.

Tlascala, de 25 à 30 li.E. de México, un peu au S., capitale, Ville considérable & commerçante; quoique beaucoup moins qu'autrefois. Quelques rélations disent qu'il y a encore environ 50 mille ames. Elle est située, en partie, dans une plaine, & en partie, sur une hauteur, auprès d'une rivière qui va dans la Mer du Sud. Il y a quantité d'artisans: on y fabrique, entr'autres, de

la poterie qui est fort belle. Elle jouït de grandes franchises, pour avoir aidé Cortez à faire la conquête du Méxique. C'étoit, alors, une République considérable.

Puebla-de-los Angelos, ou, simplement, *los Angelos*, à 4 ou 5 li. S. de Tlascala, sur la même rivière, ou fort près; Evêché, Ville considérable, assez belle, fort peuplée & fort commerçante, fondée en 1530, & où l'on compte environ 20 mille ames. Il y a une fort belle place, entourée de portiques de tous côtés, une magnifique église cathédrale, plusieurs manufactures, entr'autres, une de draps fort estimés; plusieurs moulins-à-sucre, une verrerie, la seule du Pays; &c: mais ce qui contribue le plus à l'enrichir, est sa monnoie, où l'on fabrique la moitié de tout l'argent qui se tire des mines du Pays. L'air y est excellent. La fertilité de son terroir est extraordinaire: il abonde surtout en froment. Il y a, près de la Ville, une montagne extraordinairement haute, où l'on monte, l'espace de 30 li, en tournoyant: c'est un volcan d'où il sort, presque tous les jours, des gros tourbillons de fumée, & quelquefois, quantité de cendres; sans qu'on y ait encore point vû de feu. Le terroir des environs est le meilleur du Pays. On croit qu'il y a quelque communication entre ce volcan & les montagnes de Tlascala, & que c'est ce qui cause les éclairs & les tonnères prodigieux qu'on a quelquefois dans ces quartiers.

Vera cruz, sur le golfe du Méxique, environ 70 li. E. S. E. de México; Ville assez considérable, où arive la flote qui aporte toutes les marchandises de l'Europe pour le Méxique & les Îles Philippines. On l'apelle nouvelle, pour la distinguer de la vieille, qui est un peu plus au N., & que les Espagnols ont quitée depuis longtems; quoiqu'il y eut aussi un port. Vis-à-vis est la petite Ile de *St. Juan-d'Ulloa*, où il y a un bon fort, en face de la Ville.

13. *Guaxaca*, au S. E. de Tlascala, s'étend auſſi d'une Mer à l'autre. Elle eſt très-riche, ſurtout en froment, maïz, fruits excellens, pâturages &c. On y recueille auſſi une quantité prodigieuſe de ſucre & de cochenille excellente, de l'indigo, de la ſoye, du cacao, de la caſſe. On y trouve des mines d'or, d'argent, de criſtal. Le bétail y abonde, ſurtout les moutons, qui donnent une fort belle laine. Il y a un volcan terrible.

Guaxaca, environ 80 li. S.S.E. de México, capitale, Evêché, Ville commerçante, d'environ 2 mille ames, ſituée dans une vallée de 15 li. de longueur. Il y a une fort belle cathédrale. Tout le monde y eſt à ſon aiſe. Il y a des réligieuſes qui compoſent une poudre qu'on dit être la plus exquiſe de toutes les odeurs, & dont il ſe fait un débit prodigieux en Amérique, & même en Eſpagne; auſſi bien que des confitures délicieuſes qui ſe font dans cette même Ville. La vallée nourit des chevaux qui paſſent pour les meilleurs de la Nouvelle Eſpagne.

Aguatulco, ou *Guatulco*, vers le milieu de la côte de la Province, ſur la Mer du Sud, bonne Ville; avec un grand & bon port, d'où partent les vaiſſeaux qui portent, au Pérou, les marchandiſes de l'Europe & du Méxique.

14. *Tabasco*, à l'E. du Guaxaca, ſur la baye de Campèche, Province très-fertile, ſurtout en cacao, qui fait ſa principale richeſſe. Les pâturages y ſont abondans & excellens. Il y a une très-grande quantité de bétail, ſurtout de brebis ſauvages. Les pluies continuelles, qui y tombent pendant environ les 3 quarts de l'année, y rendent l'air fort humide.

Tabasco, ou *Nueſtra ſenora - de - la Vittoria*, vers le milieu de la côte, ſur une rivière de même nom; petite Ville, bien peuplée, avec un port. Il croît, lelong de la rivière à *Tacotalpo*, une eſpèce

de cacao blanc, qui, dit-on, ne vient point ailleurs.

15. *Yucatan*, au N. E. du Tabasco. C'est une grande Presqu'île, entre les bayes de Campêche & de Honduras. Ce Pays est sec & peu fertile, si ce n'est en maïz, sucre, casse &c. On en tire beaucoup de miel, de cire, de sel, de cuirs, de salsepareille &, surtout, de bois de teinture & de construction pour les vaisseaux, dont il est rempli. On y trouve une espèce de serpent extrêmement dangereux, apellé *polpoch*, de ce qu'il semble prononcer ce mot, en sifflant. Il est de la grosseur du bras, & long d'environ 2 pieds & demi. Sa tête & sa queuë sont également nuisibles. On en voit plusieurs qui s'atachent à des arbres, pour pouvoir mieux s'élancer sur leur proye. Ils ateignent facilement un homme. Leur sifflement est éfrayant, & s'entend de fort loin. Leur morsure est si vénimeuse que, dans l'espace de 3 jours, la chair pourit & tombe: les os dépouillés deviennent jaunes & d'une puanteur insuportable. Les Indiens disent qu'on ne ressent pas une grande douleur de cette morsure; que ce n'est qu'un grand engourdissement par tout le corps, & qu'on est comme ivre jusqu'au moment où l'on meurt.

Mérida, à 12 ou 15 li. de la côte septentrionale, un peu à l'O., capitale, Evêché.

Campêche, vers le milieu de la côte occidentale, Ville bien bâtie & commerçante; avec un port & une forte citadelle. Elle étoit autrefois beaucoup plus considérable qu'à présent. Elle a donné son nom à la baye qui la borde & à une espèce de bois de teinture, qui est fort abondant dans cette Province, & tout le long des bayes de Campêche & de Honduras. Il croît dans les terres basses, qui sont inondées, ou marécageuses. Il ressemble beaucoup à l'épine blanche, mais il est incomparablement plus gros; car il y a des plantes qui ont jusqu'à 5 ou 6 pieds de circonférence. Le cœur

du bois eſt rouge. Les Anglois ont obtenu, par divers traités, le droit de venir couper de ce bois.

Cozumel, Ile, vers la côte orientale, un peu au N., fertile en fruits, légumes &c. Le bétail & la volaille y abondent. Elle eſt comme abandonnée aux Indiens.

16. *Chiapa*, au S. du Tabasco, & à l'E. du Guaxaca. Cette Province abonde en bétail; ſurtout en chevaux, les plus eſtimés de la Nouvelle Eſpagne, en gibier, volaille, fruits, cacao, ſucre, miel, cochenille, coton &c. On y recueille auſſi du baume excellent. Son commerce eſt fort conſidérable.

Chiapa-el réal, ou *Ciudadréal-de Chiapa*, vers le S.O., capitale, Evêché. On y compte 400 familles Eſpagnoles. Il y a une autre Ville, à 12 li. de là, qui porte auſſi le nom de *Chiapa*, avec le ſurnom *de los Indios*, ou *des Indiens*; parce qu'elle eſt, preſque toute, peuplée d'Indiens, au nombre de 4 mille familles. On dit que le Gouverneur même eſt Indien. Elle a de fort grands privilèges.

17. *Soconuſco*, au S. du Chiapa, ſur la Mer du S. Il s'y fait un grand commerce de peaux & de cuirs. La Ville capitale porte le même nom.

18. *Vera-paz*, à l'E. du Chiapa, au fond du golfe de Honduras. Cette Province eſt toute hériſſée de hautes montagnes & de forêts épaiſſes, & entrecoupée de quantité de rivières. On y recueille beaucoup de maïz, de la caſſe, de la ſalſepareille. On dit qu'il y a quantité d'Indiens qui ſont encore ſauvages. La Ville capitale, de même nom, eſt vers l'O.

19. *Guatimala*, ſur la Mer du S., au S. de la Province de Vera-paz, abonde en tout ce qui eſt néceſſaire à la vie; en ſucre, maïs, coton, indigo, cochenille &c. Il y a quantité de bétail. On y recueille encore du baume, du paſtel. On trouve des bains

chauds à *Amatitlan*. Elle est fort sujette aux tremblemens de terre.

Guatimala, ou *San-Jago-de Guatimala*, vers le milieu, capitale, Université, Evêché. C'étoit, ci-devant, une Ville considérable, fort riche & fort comerçante; mais, en 1773, elle a été abîmée par un tremblement de terre, qui, dit-on, y a fait périr 8 mille familles. Une autre Ville, de même nom, à quelques li. de distance, avoit déja été abîmée, en 1586, par un tremblement, causé par un volcan terrible, d'une hauteur prodigieuse, qui en est près; & qui, pendant les 6 mois précédens, n'avoit cessé de vômir des flammes, comme un fleuve de feu. De l'autre côté de la Ville étoit une autre montagne qui vomissoit de l'eau bouillante. On avoit abandonné cet emplacement, & on avoit bâti la nouvelle Ville, que le tremblement de 1773 a aussi renversée. On dit que l'opulence, le luxe & les désordres qu'il entraîne, y étoient aussi grands qu'à México. Il y avoit plusieurs couvens d'une magnificence extraordinaire, particuliérement celui des Dames de la Conception, où l'on dit qu'il y avoit environ mille, tant religieuses que jeunes demoiselles qu'elles instruisoient, & domestiques. On ne sait pas encore si on l'a rétablie. On voit le volcan de fort loin, en Mer.

Cette Ville donne son nom au Gouvernement qui renferme les 8 dernières Provinces, de 16 à 23, inclusivement, & dont c'est la capitale. Il abonde, extraordinairement, en cacao. On y trouve du baume excellent & des mines d'or fort riches.

La *Trinité*, bourg près duquel est un très-bon port, où l'on décharge des vaisseaux pour Guatimala. On y fait de la belle vaisselle de terre.

20. *Honduras*, le long du golfe de ce nom. Cette Province a près de 200 li. de longueur. Elle abonde en maïs, bétail, miel, cire, coton, excellente coche-

nille, mines d'or & d'argent &c. Elle eſt aroſée d'un grand nombre de rivières, qui engraiſſent la terre, par leurs débordemens, & qui abondent en poiſſons : mais il y a auſſi quantité de crocodiles & de goulus, fort dangereux.

Valladolid, ou *Comavagua*, vers le milieu, capitale, Evêché.

Truxilo, ſur la côte ſeptentrionale, vers le milieu, Ville médiocre, avec un bon port, le meilleur du golfe. Elle eſt entre 2 rivières & d'épais bocages.

21. *Nicaragua*, au S. E. de Honduras, s'étend d'une Mer à l'autre. C'eſt une des plus belles & des plus fertiles Provinces de la Nouvelle Eſpagne. L'air y eſt ſain; mais les chaleurs y ſont fort grandes. La ſaiſon des pluies y commence en May, & dure 6 mois. Il y a quantité de riches prairies & de beaux bois. Elle abonde en ſucre, coton, cacao excellent, baume, thérébentine, ambre, teinture d'écarlate. On trouve, ſur les côtes, un petit poiſſon à écaille, qui fournit la pourpre. Le Pays fourmille de dindons & de perroquets. Quelques rélations diſent qu'il y a des arbres ſi énormes que 12 hommes auroient peine à les embraſſer. Il y a un fort grand lac, très-profond & navigable, qui a flux & reflux, comme la Mer, & nourit quantité de crocodiles. Il renferme une Ile, où eſt un volcan, dont les flammes ſemblent ſortir du ſein des eaux. Il y a, ſur la côté orientale de cette Province, quantité de petites Iles, vers leſquelles on pêche des perles.

Nicaragua, ou *Léon-de Nicaragua*, à la pointe occidentale du lac, ou plûtôt, ſelon quelques Cartes, ſur un autre petit lac, à l'O. du grand, avec lequel il communique; capitale, Evêché, aſſez grande & belle Ville, fort commerçante, où l'on fait quantité de cables & de voiles. Les environs fourniſſent beaucoup de bois pour la marine. Il y a, près de là, un volcan

qui vômit sans cesse du feu, & fait des ravages continuels.

Grenade, sur le bord méridional du lac, vers l'O., Ville commerçante, qu'on dit plus riche & mieux bâtie que Léon. Il y a 4 couvens extrêmement riches.

22. *Costa-rica*, au S. du Nicaragua. Cette Province s'étend aussi d'une Mer à l'autre. Son nom, qui veut dire, côte riche, lui a été donné à cause de ses riches mines d'or & d'argent: mais on dit que la dificulté du travail a fait qu'on les a abandonnées. Elle abonde en excellens pâturages & en bétail. Elle fournit quantité de bois pour la construction des vaisseaux. On y pêche près du *golfe des Salines*, sur la Mer du S., quantité de ces poissons qui servent à teindre en pourpre.

Cartago, vers l'E., au milieu des terres, capitale, Evêché, Ville assez considérable, fort riche & fort commerçante, où l'on compte environ 400 familles.

23. *Veragua*, au S.E. de Costa-rica, est aussi baignée des 2 Mers, qu'elle sépare par un espace d'environ 24 li. C'est un Pays fort montueux, & abondant en mines d'argent & d'or extraordinairement pûr.

La *Conception*, vers le milieu de la côte septentrionale, capitale, avec un bon port. Quelques auteurs disent que c'est un Evêché.

Santa Fé, vers le milieu de la frontière orientale, Ville remarquable par ses belles fonderies.

24. Au N. du Méxique est un Pays que les Espagnols ont nommé *Nouveau Méxique*, borné, à l'E., par la Floride; à l'O., par la Mer Vermeille & le *Rio-Colorado*, qui se jette au fond de cette Mer. Ses bornes septentrionales ne sont pas déterminées. En les étendant jusqu'au 40e dég. de lat., il renfermeroit environ 50 mille li. quarées. Quelques auteurs l'étendent jusqu'au golfe du Méxique, aux dépens de la Floride,

qu'ils bornent à environ 50 li. O. du fleuve Mississipi. L'air y est assez tempéré & fort sain ; mais le sol est fort montueux & pierreux. Il y a quantité de landes : cependant, on y trouve des vallées où le terroir est assez bon ; surtout le long des rivières, & où les pâturages sont abondans. On y recueille du maïz, des melons, diverses sortes de légumes. On y trouve des mines, extraordinairement riches, d'or & d'argent ; des turquoises, des émeraudes, du cristal, des perles. Il y a diverses espèces d'animaux sauvages & domestiques, comme lions, tigres, ours, sangliers, cerfs, chèvres sauvages, chevaux, vaches &c. On y remarque une espèce de brebis qui, dit-on, sont de la taille d'un cheval : elles ont les cornes fort longues, & la queuë, fort courte. Les Indiens de ce Pays sont assez semblables à ceux de la Floride, pour le caractère & la figure. On les apelle *Apaches*. Les Espagnols disent qu'ils sont d'une férocité indomptable : cependant, il paroît qu'à force de les poursuivre, ils sont parvenus à les éloigner de leurs établissemens, où ils faisoient des incursions, & exerçoient les plus grandes cruautés.

Santa Fé, vers le 37ᵉ dég. de lat., & sur (ou près de) la rivière de Norte qui traverse tout le Pays, du N. au S. ; Ville peu considérable, quoique capitale de cette colonie & résidence du Gouverneur & d'un Evêque sufragant de México. On n'y compte qu'environ 600 Espagnols. Toutes les maisons y sont de pierre, & assez bien bâties. Les Cartes marquent plusieurs établissemens, à la distance de 50 à 100 li., autour de cette Ville : c'est, proprement, ce qu'on apelle *Nouveau Méxique*.

On a apellé *Nouvelle Navarre*, & *Sonora*, 2 colonies qui sont à l'O., vers la Mer Vermeille : il n'y a point encore de place considérable. La Province de Sonora, au S., abonde en mines d'or & d'argent. On

y en a découvert plusieurs, en dernier lieu, qui sont des plus riches du Monde & très-faciles à exploiter. Quelques auteurs la comprennent dans la Nouvelle Espagne, & l'unissent à la Province de Cinaloa, sous le nom commun de *Nouvelle Andalousie.*

25. La *Californie*, à l'O. du N. Méxique, fut découverte, par les Espagnols, en 1535. On a crû, longtems, que c'étoit une Ile; avant qu'on eut pénétré jusqu'au fond du long *golfe de Californie*, ou *Mer Vermeille.* Ses côtes ne sont pas encore bien connuës; & l'intérieur, encore moins. Les Espagnols y ont bâti plusieurs forts, entr'autres, dès l'an 1703, celui de *Notre Dame de Guadeloupe*, ou *Lorette*, sur la Mer Vermeille, à environ 50 li. de son embouchure. L'air y est sain. Les chaleurs sont très-grandes, dans l'intérieur. Le terroir y est sec, sabloneux &, selon quelques rélations, très-stérile: cependant, selon d'autres, il produit toutes sortes de grains & de fruits; ce qui paroît assez vraisemblable, si, comme on le dit, la population des Indiens y est assez considérable. Les missionaires, que les Espagnols y ont envoyés, y ont cultivé des vignes, qui ont bien réussi, & dont le vin est, dit-on, comme le moindre de Madère; ce qui veut dire qu'il est bon. On le transporte au Méxique. Au printems, il tombe, dans ce Pays, avec la rosée, une espèce de manne fort douce, qui se durcit sur les feuilles, où l'on la ramasse. La Mer & les rivières y sont fort poissonneuses. On y a trouvé des mines d'or, qui promettent beaucoup. Les Indiens de cette Presqu'ile ont, dit-on, plusieurs usages semblables à ceux des Tartares; ce qui a fait soupçonner qu'ils en pourroient bien être une colonie. Ils se tiennent plus dans l'intérieur que vers les côtes, surtout vers le N. Ils n'ont point de maisons: des arbres leur en tiennent lieu, en été, par leurs branches qui les couvrent: en hyver, ils se ca-

chent dans des trous, en terre. On les représente comme paisibles & dociles ; cependant, très-vifs & railleurs. Leur ocupation ordinaire, tant des hommes que des femmes, est de filer ; (aparemment pendant l'hyver.) Les missionaires ont formé, parmi eux, plusieurs établissemens, dont le principal est au S., vers le cap *St. Lucas*, où ils ont rassemblé plusieurs familles d'Indiens, qu'ils ont formés à l'agriculture & aux arts mécaniques. Ils se sont étendus d'une Mer à l'autre. Quelques rélations disent que le Capitaine Rogers y trouva une peuplade de Nègres, qu'on n'auroit pas soupçonnés en Amérique. On pèche quantité de fort belles perles, dans la Mer Vermeille ; & on trouve, sur ses côtes, une très-grande quantité de coquilles, plus belles qu'en aucun autre endroit qu'on connoisse. Elles sont d'un bleu de lapis, aussi beau que le vernis le plus transparent, & qui présente un mélange de couleurs si brillantes qu'elles surpassent la nacre de perle.

Monte-Rey, sur la côte occidentale, vers le N., est un port excellent, découvert sous Philipe II ; mais qui avoit été tellement oublié qu'on n'avoit pas pû le retrouver, jusqu'en 1769. On espère qu'il sera d'une grande utilité dans le trajet des Philipines en Amérique. On y a établi une colonie & une mission. Il doit être un peu au S. du port *St. François*, vers le 38e dégré de latit.

On prétend qu'on a découvert, au N. de la Californie, une Mer, dans les terres, qu'on a apellée *Mer de l'Ouest*, & qui communique avec la grande Mer du Sud, par un canal, qui seroit celui que doit avoir découvert, en 1603, Martin d'Aguilar, Espagnol, dont il porte le nom, & qui se trouve, dans les Cartes modernes, un peu au N. du *cap Blanc de St. Sébastien*, & du *cap Mendocin*. On prétend que nombre de sauvages des parties occidentales du Canada ont dit qu'ils

avoient vû cette Mer, & que quelques-uns ont ajouté qu'il y a, aux environs, une nation qui porte des longues robes, qui a des forteresses, & qui vend des couteaux diférens de ceux des Européens.

Septième division de l'Amérique.

ILES ANTILLES;
entre l'Amérique septentrionale & la méridionale.

C'est proprement à ces Iles qu'on donne le nom d'*Indes occidentales*. Elles furent découvertes par Colomb, dans ses 1ers voyages en Amérique, en 1492 & 1495. Leur latitude annonce assez que l'air y est fort chaud: éfectivement, les chaleurs y seroient insuportables, sans les vents qui s'élèvent, tous les jours, de la Mer, à mesure que le soleil monte sur l'horizon, & rafraichissent tellement l'air qu'on y peut vaquer à ses afaires, en plein midi. Lorsque le soleil se couche, il s'élève, de terre, comme du milieu de chaque Ile, un vent frais, qui soufle de tous côtés, à la fois, vers la Mer; ce qui y rend les nuits si fraiches qu'on ne sauroit y demeurer découvert, sans s'exposer beaucoup. Lorsque le soleil est vers le Tropique du cancer; c. à d., presque perpendiculaire sur ces Iles, il y atire une si grande quantité de nuages, qu'elles sont, presqu'entiérement, à l'abri de ses rayons. Ces nuages, tombans en pluie, contribuent aussi à rafraichir l'air: mais ces pluies sont des *à verses* si prodigieuses qu'elles forment, en un instant, des torrens, des lacs & des grandes inondations; & elles sont, souvent, acompagnées d'orages si violens qu'il est dificile de s'en faire une idée, à moins de s'y être trouvé. Ils font quelquefois des dégats afreux: ils déracinent les plus grands arbres, renversent les

maiſons, briſent, ou abîment les vaiſſeaux &c. Quelquefois encore, ils ſont acompagnés de tremblemens de terre, & d'afreux gonflemens de la Mer. Ces ouragans arivent, ſurtout, aux environs du mois d'Août. C'eſt le plus grand fléau de ces parages. Les ſécheresſes y règnent ordinairement, depuis le commencement de Janvier juſqu'à la fin de May : cependant, on dit que les arbres y ſont verds toute l'année. L'air y eſt mal-ſain, du moins pour les Européens, dont un fort grand nombre y trouvent leur tombeau.

La principale production de ces Iles eſt le ſucre, qui y vient très-bien, & excellent : c'eſt le réſidu de la ſève d'une ſorte de roſeaux,de 5 à 6 pieds de hauteur,qu'on apelle *canne-à-ſucre*, & qu'on écraſe entre des rouleaux, ou ſous une rouë, par le moyen d'un moulin, pour en exprimer le ſuc, qu'on fait, enſuite, cuver, fermenter & cuire. Les ſèls qui reſtent, après tout ce travail, ſont le ſucre qu'on rafine, enſuite. Les autres productions ſont, le café, le cacao, l'indigo, le coton, le tabac, les bois de teinture, les bois d'ébène, tant vert que noir, le bois de roſe, le bois de gayac, qui eſt fort compact & fort dûr, le rocou, la caſſe, la canelle batarde &c. On y a quantité de fruits excellens, propres à ces climats, de légumes, de racines & autres jardinages. Les grains d'Europe n'y réuſſiſſent pas : on n'y a que du blé d'Inde & de Guinée ; le froment n'y vient qu'en herbe. La caſſave y tient lieu de pain. La vigne ne réuſſit que dans quelques-unes de ces Iles, & il ne paroît pas qu'on puiſſe en faire du vin. Les oliviers n'y donnent point de fruit. Les cocotiers y abondent. Il y a dans les grandes Antilles, & aux Lucayes, quantité de *mahagonis*, arbres dont le bois eſt fort compact, dûr & fort beau : il ſert beaucoup en menuiſerie : on en aporte beaucoup en Europe. On y trouve diverſes autres ſortes d'arbres, qui nous ſont inconnus,

entr'autres le *bois épineux*, qui eſt fort tendre, mais qui croît avec une promtitude étonnante. Le Père du Tertre dit qu'un bâton de ce bois, de la groſſeur du bras, mis dans une bonne terre, eſt, au bout de 4 ans, de la hauteur de nos plus grands arbres, & que deux hommes auroient peine à l'embraſſer. Ses feuilles épaiſſes donnent un bel ombrage. Le *latanier* vient fort haut; quoiqu'il aît peu de groſſeur : l'intérieur n'eſt qu'une eſpèce de filace; mais l'envelope eſt un bois qui a la dureté du fer, & dont il paroît qu'on pourroit faire d'excellens aqueducs. Les Indiens en font des lances, & en arment leurs flèches. Ils ſe ſervent des feuilles, qui pendent en petits faiſceaux, au ſommet des rameaux, pour couvrir leurs cabanes, & à divers autres uſages. Le *manchenilier* eſt un fort bel arbre; mais fort dangereux : il croît communément au bord de la Mer. Lorſqu'on fait une inciſion à ſon écorce, il en ſort auſſitôt un ſuc laiteux, qui eſt un poiſon âcre, brûlant & promt. Les Indiens y trempent le bout de leurs flèches, dont ils ſe ſervent dans les combats. Ces flèches & autres armes, ainſi trempées, conſervent très-longtems cette qualité vénimeuſe : c'eſt ce qu'on a expérimenté au bout de cent quarante ans. Le fruit, apellé *manchenille*, eſt de la plus grande beauté, & reſſemble à nos pommes-d'api; mais il renferme auſſi un des plus ſubtils poiſons qu'on connoiſſe. Les feuilles ſont auſſi un poiſon, & font un ulcère à la peau, quand on en touche. Il eſt dangereux de ſe repoſer à l'ombre de cet arbre: les yeux s'enflamment bientôt, & on enfle par le corps. La roſée & la pluie, qui tombent de deſſus ſes feuilles, font naître des veſſies ſur la peau. Les poiſſons qui mangent du fruit qui tombe dans les eaux, ſont empoiſonnés, & leur chair devient un poiſon. Cet arbre croit en divers autres Pays de l'Amérique. Son bois eſt très-beau, dûr, compact & marbré : on en

fait des meubles. On trouve encore, dans ces Iles, diverses sortes de simples, des écailles de tortuës &c.

On est fort incommodé, dans ces Iles, par les *mous-tiques*, espèce de petites mouches, si petites qu'on a peine à les apercevoir, & qui, cependant, font des piquûres très-douloureuses; de sorte qu'il n'est pas possible de s'arêter, le soir, ou le matin, sur le bord de la Mer, où elles fourmillent; mais elles se retirent la nuit. Les *maringoins* sont une autre sorte de mouches, qui sont grosses & dont la piquûre est aussi fort douloureuse: elles se remplissent tellement de sang qu'elles ont peine à voler. On trouve aussi, dans ces Iles, quantité de ces mouches luisantes, qui éclairent, la nuit, comme des chandèles, & une infinité d'oiseaux, charmans par leur plumage, entr'autres, le colibri.

On dit qu'on ne trouve plus d'Indiens originaires de ces Iles, que dans quelques-unes; particuliérement à St. Vincent & à la Dominique. Les Européens les ont détruits dans les autres, ou transportés ailleurs. Ils sont bien faits: ils ont le teint olivâtre; le front & le nez, aplatis. Ils vont nuds. Ils sont vigoureux, mais paresseux; d'un tempéramment triste & rèveur. Ils viennent fort vieux; communément jusqu'à l'âge de cent ans. Ils mettent leurs enfans dans des corbeilles de coton, sans maillots. On dit qu'à l'âge de 4 mois, ils marchent à quatre, & qu'ils s'y acoutument tellement que, quand ils sont un peu grands, ils courent de cette manière plus vîte qu'un Européen sur ses jambes. Les femmes acouchent sans peine, & vaquent à leurs afaires, dès le lendemain, comme à l'ordinaire. Ils prennent plusieurs femmes, & sans aucun égard au dégré de parenté. A la mort d'un d'entr'eux, ils font des danses lugubres, & poussent des cris épouvantables. Ils enterrent, avec lui, ses meubles & son chien. On dit qu'avant l'arivée des Européens, ils mangeoient

geoient leurs prisoniers de guerre, après les avoir fait jeûner pendant quelques jours. Leurs facultés naturelles sont fort supérieures à celles des Européens. Le P. du Tertre vante, surtout, leur justesse à tirer, avec des flèches, les oiseaux, au vol, & les poissons, dans l'eau. Ils parlent la même langue que les Indiens de la Guyane: on les apelle *Caraïbes* & *Cannibales*.

Les Européens sont, aujourd'hui, en possession de toutes ces Iles, qu'on divise en Grandes & Petites. Les 1ères sont Cuba, St. Domingue, la Jamaïque & Porto-rico. Les petites sont les *Caraïbes*, au S. E. des grandes, & les Lucayes, au N. de Cuba & de St. Domingue.

I. CUBA; à l'entrée du golfe du Méxique.

Cette Ile a environ 280 li. de longueur, de l'E. à l'O., sur 25, dans sa largeur moyenne, & contient autour de 6 mille li. quarées. Colomb la découvrit dans son 1er voyage en Amérique, en 1492. Les Espagnols la soumirent en 1510, & ils l'ont toujours gardée, dès-lors. L'intérieur est tout hérissé de montagnes, & peu fertile; ou, du moins, produit peu de chose, faute de culture; mais, le long des côtes, les terres sont basses, unies, bien arosées de petites rivières, & inondées dans la saison des pluies. Ses principales productions sont le tabac, qui y est excellent, & le sucre. On y recueille assez de maïz; mais le blé d'Europe, non plus que la vigne, le chanvre & le lin, n'y réussissent pas bien. Les pâturages y abondent, aussi bien que le bétail, de toute espèce. Il y a quantité de perdrix, de tourterelles, de peroquets. Les montagnes sont couvertes de bois, & renferment des mines d'or: on trouve des grains de ce métal, dans les rivières. Il y a, au S. E., une vallée toute pleine de cailloux, si ronds qu'on s'en sert pour boulets de canon. Il y a plusieurs bons ports: les principaux sont ceux de la Havane, de St. Jago &

de *Xagua* : celui-ci, vers le milieu de la côte méridionale, un peu à l'O. Les principaux objets du commerce de l'Ile sont, le tabac, le sucre, les cuirs, les peaux & les suifs. On en tire aussi de l'indigo, du coton, de la casse, du gingembre, de l'aloës, du mastic, de la salsepareille, du poivre long, de la *canique*, ou *caningue*, qui est l'écorce d'une espèce d'arbres, qui a le goût de la canelle & du clou de girofle, & dont on se sert pour assaisonner les viandes, &, en médecine, au lieu de casse. Enfin, on en tire des écailles de tortues, de l'or, du cuivre, des confitures sèches, &c. On trouve quantité de crocodiles, sur les bords de la Mer, & dans les rivières.

Les Espagnols ont détruit, ou transporté ailleurs, tous les anciens habitans de cette Ile, au nombre d'environ 600 mille; après avoir éxercé, contr'eux, les plus grandes cruautés, pour les engager à découvrir leurs trésors, & à embrasser le Christianisme. On dit qu'on y voit plus d'églises que de fermes, plus de moines que de planteurs, & plus de bigots paresseux que de laboureurs. Il paroît, malheureusement, qu'on en pourroit dire autant de la plûpart des Pays de l'Amérique, soumis aux Espagnols & aux Portugais. Les esclaves Nègres y sont, presque, tout le travail. On en compte 28,765 dans l'Ile.

La *Havane*, sur la côte septentrionale, vers l'O.; capitale, Ville assez considérable, où l'on compte environ 2 mille maisons. C'est une des plus riches, des plus commerçantes, des plus fortes & des plus importantes de l'Amérique. Elle a un port excellent & si vaste qu'il pourroit contenir mille vaisseaux : cependant, son embouchure est si étroite qu'il n'y peut entrer qu'un seul bâtiment, à la fois; de sorte qu'on peut le fermer avec une chaine, & qu'il est à l'abri des vents les plus violens. Il est aussi défendu par une citadelle,

& deux bons châteaux. C'eſt le rendez-vous des flotes de la Vera-cruz & de Carthagène, qui viennent en Europe. Il s'y tient, à leur arivée, une grande foire de toutes les marchandiſes que l'Ile fournit. Les vivres y ſont, alors, fort chers.

St. Jago, ſur la côte méridionale, vers l'E., Evêché, Ville médiocre & forte, ſituée ſur une rivière de même nom, au fond d'une baye; avec une citadelle & un fort bon port. Elle fut, d'abord, la capitale de l'Ile. L'Evêque eſt ſufragant de St. Domingue. Il réſide à la Havane.

Il y a, au S. de Cuba, un grand nombre de petites Iles, qui forment un Archipel qu'on apelle *jardin de la Reine*, & remarquable par les grandes tortuës de Mer qu'on y trouve. On dit qu'il y en a qui peuvent marcher, en portant 5 hommes.

II. St. DOMINGUE; à l'E. S. E. de Cuba.

On apella d'abord cette Ile, *Hiſpaniola*. Elle a environ 150 li. de longueur, ſur une largeur moyenne de 35 à 40 li.; & contient de 3 à 4 mille li. quarées. Elle eſt, preſque toute, entourée de rochers & d'écueils fort dangereux. Les chaleurs y ſeroient inſuportables, pendant 6 mois, ſans le vent d'E., & les pluies fréquentes qui y tombent. Ces pluies y cauſent une humidité fort incommode, qui corompt, en fort peu de tems, les viandes, le pain, les fruits, & y rendent l'air mal-ſain, du moins pour les Européens, qui n'y réſiſtent qu'avec peine. Il y a une variété d'air étonnante. Le milieu de l'Ile eſt couvert de montagnes, dont la plûpart ſont garnies de forêts de grands arbres: les autres ne ſont que des rochers arides. Le reſte conſiſte en belles plaines, d'une fertilité admirable, & aroſées d'un nombre prodigieux de rivières. Les principales productions de l'Amérique s'y trouvent abondamment.

Tous les légumes, toutes les plantes & tous les animaux, qu'on y a transportés d'Europe, y ont très-bien réussi & multiplié; excepté le blé & la vigne. On y recueille, abondamment, du maïs, des fruits délicieux, de la racine de cassave, du sucre, du café, du tabac, du cacao, de la vanille; du fort beau coton; du rocou, de l'indigo, de la cochenille, de la casse, de l'aloès, du gingembre; de la canelle blanche, du mastic &c. On en tire aussi beaucoup d'or. Quelques rélations disent même qu'il n'y a point d'Ile, au Monde, où il y aît des mines d'or plus abondantes. On y ramasse aussi beaucoup de poudre d'or, dans les rivières & les torrens. On y a aussi découvert des mines d'argent, de cuivre, de fer, de talc, de cristal, d'antimoine, de soufre, de charbon de terre. Il y a des carrières de marbre & d'autres pierres à bâtir. Le bétail, surtout les chevaux & les bœufs, y sont devenus sauvages, dans les bois, où l'on va les tuer, à la chasse, pour en avoir le cuir & le suif, plû-tôt que la chair, qu'on abandonne aux oiseaux de proye, & aux chiens, qui y sont aussi devenus sauvages, si nombreux & si gros qu'ils sont le fléau des hommes; car ils sont fort dangereux, & mangent les moutons. On récompense ceux qui en tuent. On y trouve aussi le cucuju, cette espèce de mouche luisante, dont on se sert, pour s'éclairer, comme d'une chandèle. On dit qu'il y a, dans la partie occidentale de l'Ile, au pied d'une montagne, plusieurs cavernes où des ruisseaux se précipitent avec tant de bruit qu'on l'entend à la distance de 7 à 8 li.

On ne trouve plus, dans l'Ile, aucun Indien originaire; quoiqu'elle fut extraordinairement peuplée, lorsque les Espagnols y arivèrent. On assûre qu'ils en ont fait périr plus de 3 millions, en 17 ans, & qu'ils ont transporté le reste en d'autres Pays, pour les faire travailler à des mines. Elle étoit, alors, divisée en plusieurs États,

dont chacun avoit son Cacique, ou Prince. Les Espagnols n'en possèdent plus que la partie orientale. Vers la fin du 17ᵉ· siécle, les François s'établirent dans l'occidentale, qui leur fut cédée en 1697. Ils en tirent, annuellement, 1,230,000 quintaux de sucre; ce qui, avec les autres exportations, produit autour de cent millions de liv. de France. On compte, dans cette partie, près de 44 mille libres, dont plus de la moitié de blancs, & plus de 304 mille esclaves.

St. Domingue, sur la côte méridionale, un peu à l'E., capitale de la partie Espagnole, Archevêché, assez grande & belle Ville; avec un bon & vaste port, défendu par un bon fort. On y compte de 25 à 30 mille ames. Elle est située à l'embouchure d'une petite rivière. Il y a une fort belle cathédrale, un fort bel hôpital, une audience royale, une académie, que quelques auteurs apellent Université, un hôtel des monnoies &c. L'Archevèque est Primât des Indes occidentales.

Les lieux suivans sont dans la partie Françoise.

Cap François, ou, simplement, *le Cap*, sur la côte septentrionale, environ 35 li. E. du cap *St. Nicolas*, qui est le plus près de Cuba; Ville assez considérable & assez peuplée, mais mal bâtie; avec un bon port, le plus fréquenté de la partie Françoise de l'Ile, & dont l'entrée est très-bien fortifiée. On compte, dans la Ville, de 8 à 10 mille ames, tant blancs que noirs. Elle est située dans une belle plaine, fertile & bien peuplée. Il y a un Gouverneur, un bon hôpital & un Conseil supérieur, pour tout le quartier du Nord; comme il y en a un autre, au *Port-au-Prince*, où le Roi a encore établi, en 1759, aussi bien qu'au Cap, une Chambre d'agriculture & de commerce, composée de 4 habitans & de 4 négocians. Chacune de ces deux Chambres a, comme celles de commerce des Villes de France, le privilège d'avoir, à Paris, aux fraix du Roi,

un Député, qui siége au Conseil royal de commerce.

Port-paix, entre le Cap François & le Cap St. Nicolas, bourg, avec un fort. A 2 li. N. de là, est une Ile apellée la *Tortuë*, à laquelle on donne 6 li. de longueur, sur 2 de largeur. Elle est inaccessible du côté du N., à cause des rochers qui l'environnent. On dit que tout y vient fort bien, & que, s'il y avoit de l'eau, ce seroit une des meilleures Iles des Antilles. Cependant, il paroît que les François l'ont abandonnée.

Léogane, dans le quartier du S., au fond de la grande baye de la côte occidentale; bonne Ville, située dans une belle plaine où tout abonde, les cannes-à sucre, le cacao, l'indigo, le tabac, le rocou & tout ce qui est nécessaire à la vie; mais l'air n'y est pas fort bon. Le luxe des habitans leur cause, dit-on, des grandes maladies. Il y a un hôpital.

L'*Esterre*, tout près de Léogane, avec laquelle on l'a réunie, étoit, ci-devant, la Ville la plus propre & la plus agréable de la partie Françoise, & la résidence du Gouverneur & des principaux négocians.

Les *Petit* & *Grand Goaves*, sont 2 bourgs, sur la même baye que Léogane, mais plus à l'O.; avec des ports.

St. Louïs, sur la côte méridionale, un peu à l'O., est une autre habitation, avec un bon fort.

Port-Dauphin est cité, par quelques auteurs, comme l'un des plus beaux & des meilleurs ports de l'Amérique; avec un bon fort.

III. JAMAÏQUE;

environ 40 li. S. de la partie orientale de Cuba, & autant, O., de St. Domingue.

Cette Ile a de 50 à 60 li. de longueur, de l'E. à l'O.; environ 24 li., dans sa plus grande largeur; & contient près de mille li. quarées. L'air y est extrêmement

chaud, & mal-ſain ; du moins, vers les côtes ; car on dit que, ſur les hauteurs, il eſt aſſez pûr &, même, aſſez tempéré. Les vents de terre & de Mer, les pluies & les roſées de la nuit, y tempérent beaucoup la chaleur : cependant, on n'y peut guères travailler dans le milieu du jour. Les chaleurs font auſſi que les viandes fraiches ne s'y conſervent pas ; mais ſe corompent, au bout de 4 ou 5 heures : c'eſt pourquoi les bouchers tuent, tous les matins, avant le jour. Vers les 7 heures, les boucheries ſont déjà fermées. Les viandes ſalées, même, ne peuvent pas s'y garder pluſieurs jours. La bonne eau eſt râre ſur les côtes : celle des puits eſt trouble & mal-ſaine. Pendant la nuit, les vents de terre y ſouflent en tous ſens ; ainſi que ceux de Mer, pendant le jour ; excepté dans les mois de Décembre, Janvier & Février, pendant leſquels les vents du N. régnent avec une violence extraordinaire, & arètent, dans la partie ſeptentrionale, la pouſſée de tous les végétaux : mais, une chaine de montagnes qui traverſent l'Ile, dans ſa longueur, garantit la partie méridionale. Les vents du Sud y ſont ordinairement pluvieux. Les pluies y ſont extraordinairement abondantes en May & en Octobre : il pleut quelquefois, alors, pendant 15 jours de ſuite, jour & nuit. Il y tombe quelquefois de la groſſe grêle. Les tonnères y ſont afreux, mais râres ; quoiqu'il y aît des éclairs, preſque tous les ſoirs. L'Ile eſt fort ſujette aux violens ouragans & aux tremblemens de terre, qui y ont, ſouvent, cauſé des bouleverſemens épouvantables. Les montagnes n'y ſont pas fort hautes : la plûpart ne ſont que des rochers de claye fort dûre, preſque ſans terre, &, cependant, couverts des plus beaux arbres, dont les racines ſortent des fentes des rochers. Elles ſont entrecoupées par des précipices & des ravins afreux, cauſés par les violentes pluies qui tombent, preſque

tous les jours, fur ces montagnes, & forment des torrens impétueux. Il en defcend auffi quantité de charmans ruiffeaux, qui, avec les arbres toujours verds, les collines & les vallées, font des payfages enchantés. De chaque côté de la grande chaine de montagnes, on en trouve d'autres, moins hautes, entrecoupées de vaftes vallées, fort unies & extraordinairement fertiles; furtout dans la partie méridionale: on n'y trouve point de pierres. Elles font fort agréables, après la faifon des pluies; mais arides & brûlées, dans les tems fecs. Elles font encore, en grande partie, couvertes de bois; de forte que les 2 tiers de l'Ile font encore incultes: cependant, c'eft, aujourd'hui, une des plus floriffantes colonies de l'Amérique. Elle produit abondamment tout ce qui eft néceffaire à la vie. Les principaux objets de fon commerce font, le fucre, eftimé meilleur qu'en aucune autre colonie Angloife, le tabac, le café, le cacao, la vanille, le rum, le coton, qui y eft fort fin, l'indigo, les cuirs, le fuif, les bois de teinture, de menuiferie & de conftruction, furtout pour la marine, le poivre long & le rouge, la canelle fauvage, le gingembre, la falfepareille, les tamarins, la caffe, les gommes, les herbes & racines médecinales & autres drogues, le fel, que l'on tire des marais falans, ou fources falées qui s'y trouvent, les écailles de tortues, l'ambre gris, le cinabre &c. Suivant Mr. Raynal, la Colonie exporte annuellement, 800 mille quintaux de fucre, 16 millions de pots de rum, 1200 mille pots de mélaffe, 6 mille quintaux de coton, autant de piment, 18 mille quintaux de café, 3 mille quintaux de gingembre, des bois de teinture & de marquèterie, pour la valeur de 400 mille liv. de France; le tout montant à plus de 40 millions de liv. de France. L'Ile a quantité de bons ports.

On recueille encore, dans l'Ile, quantité d'excellens

fruits, comme oranges, citrons, limons, noix de cocos &c. Entre les arbres, on y remarque le mahagony, qui, dit-on, y vient plus gros qu'en aucun autre Pays de l'Amérique; (on dit, qu'on y en trouve qui ont plus de 20 pieds de circonférence;) des cèdres de très-bonne qualité, le gayac, le manchenilier &c. Il y en a qui donnent de l'huile : d'autres donnent un fruit qui est une espèce de savon, dont il tient lieu. On y trouve, dans les montagnes, un arbre de médiocre grandeur, apellé *lagetto*, dont l'écorce intérieure, qui paroît, d'abord, blanche & assez solide, est composée de 12 ou 14 couches, qui se séparent aisément, & qui sont autant de piéces d'étofe, ou de toile. La première est comme un drap assez épais pour en faire des habits; les autres ressemblent à de la toile : on en fait des chemises &c. Ces couches, dans les petites branches, sont comme des dentelles très-fines. Toutes ces toiles sont assez fortes pour suporter le lavage.

On trouve, dans cette Ile, les mêmes animaux que sur le Continent des environs; des bœufs, des chevaux & une quantité prodigieuse d'autre bétail. Les vaches sauvages y abondent & fournissent quantité de cuirs & de suif. Il y a des moutons; mais leur laine n'est pas belle. Les tortuës & le poisson y abondent. Il y en a de fort dangereux, tels que les requins, les goulus & une espèce de crocodiles, qui sont communs dans les rivières, dans les bayes. Les rats fourmillent dans les campagnes, & font de grands dégats dans les plantations de cannes à sucre. Lorsque les Espagnols découvrirent cette Ile, en 1493, elle étoit fort peuplée; mais ils y massacrèrent 60 mille Indiens. Un Historien de leur nation, Evêque de Chiapa, dit qu'ils en rôtirent plusieurs, vivans; qu'ils en firent déchirer d'autres par des chiens, & qu'ils transportèrent, en d'autres Pays, le reste de ces malheureux. Cependant,

quelques rélations disent qu'il s'y en trouve encore quelques-uns. En 1656, les Anglois s'emparèrent de cette Ile, qu'ils possèdent encore. Plusieurs des Nègres, esclaves des Espagnols, s'étant retirés sur les montagnes, s'y défendirent contre les Anglois. Leur nombre s'étant acru, ensuite, par quantité d'autres Nègres, fugitifs des plantations Angloises de l'Ile, ils sont devenus très-formidables, & on n'a point pû les subjuguer, quoiqu'on ait envoyé, contr'eux, des troupes règlées. On a été obligé de les reconnoître indépendans; mais ils se sont engagés à ne plus recevoir de fugitifs parmi eux. Ils sont gouvernés par leurs propres Chefs, & vivent, à présent, en assez bonne intelligence avec les Anglois, qui y sont au nombre de 30 à 40 mille; avec environ 120 mille esclaves: (174 mille, selon quelques rélations.) Il y a aussi quelques Juifs. Les esclaves travaillent nuds; excepté une piéce de toile qui les couvre autour de la ceinture. Leurs maîtres leur donnent ordinairement, au nouvel an, une paire de culotes & une petite veste, de canevas, pour les jours de fète: d'ailleurs, ils les traitent avec une grande sévérité. Le luxe est extraordinaire, dans cette Ile: on dit que les mœurs y sont aussi fort dérèglées; même plus que dans les autres Antilles Angloises: l'éducation des enfans y est extrèmement négligée. Il y à des planteurs fort riches. Leur boisson ordinaire est du *punch*, liqueur fort agréable, qui est un mélange, que l'on fait lorsqu'on veut en boire, avec du rum, 4 ou 5 fois autant d'eau, selon la force qu'on lui veut donner, du jus d'orange & de citron, & du sucre. On y a de la bière & du cidre; mais peu; parce qu'ils ne peuvent pas s'y conserver. On y boit aussi du vin; surtout du Madère.

Le Roi d'Anglèterre nomme le Gouverneur de l'Ile & le Conseil. Il y a encore une Assemblée de Députés

du peuple, choisis par les citoyens des 14 distriĉts de l'Ile; de sorte que le gouvernement y est, à peu-près, semblable à celui d'Angleterre, ainsi que dans les autres Antilles Angloises. Le Gouverneur représente le Roi; le Conseil & l'Assemblée des Députés représentent les 2 Chambres du Parlement. Ces Assemblées font telles Loix qu'elles trouvent à propos; mais il faut qu'elles soyent aprouvées par le Roi, pour avoir force. Il y a une milice, établie pour la défense de l'Ile. On compte que l'emploi de Gouverneur vaut plus de 230 mille livres de France, par an, & que ce Gouvernement est, après celui d'Irlande, le plus lucratif de tous ceux que le Roi donne.

Kingston, sur la côte méridionale, vers l'E., & sur la baye de Port-royal, au N.; capitale, Ville bien bâtie & bien située, où l'on compte plus de mille maisons, & qui devient, tous les jours, plus considérable. Les Juifs y ont 2 synagogues.

Port-royal, sur la baye de son nom, près de Kingston, est un des plus beaux ports de l'Amérique; mais l'air y est fort mal-sain. Il a environ 3 li. de largeur, & il est si profond qu'un vaisseau de 7 cent tonneaux peut s'y mettre, de flanc, contre le rivage, pour être chargé & déchargé. Il est défendu par plusieurs forts & bateries de canons; le fort Charles, entr'autres, l'un des meilleurs de l'Amérique, garni de cent canons. La Ville de Port-royal a été fort malheureuse. Avant qu'elle fut détruite, par un tremblement de terre, en 1692, c'étoit la capitale de l'Ile: on y comptoit environ 1500 maisons, qui se louoient, dit-on, aussi cher qu'à Londres, dans les ruës les plus commerçantes. Elle étoit située sur la pointe d'une langue de terre fort étroite, qui s'avance, de l'E. à l'O., entre le port, au N., & la Mer, au S., & n'est qu'un sable mouvant, où l'on ne trouve ni herbe ni eau. La Ville

ayant été rebâtie, près de l'endroit où étoit l'ancienne, fut entiérement consumée, par un incendie, en 1702. On la rebâtit encore, à cause de la bonté du port; mais, en 1722, elle fut encore détruite par un ouragan, & une inondation. La Mer s'étant élevée, par la violence des vents, à une hauteur prodigieuse, submergea, en un instant, une grande étendue de terrein; fit périr quantité de vaisseaux, de personnes & d'animaux, & détruisit quantité de maisons. La Ville se trouva remplie de pierres, que la Mer y avoit jettées, par dessus les murailles. En 1744, un autre ouragan y causa encore un dommage infini.

Spanish-town, 4 li. N. O. de Kingston, Ville bien bâtie & fort peuplée, où l'on compte environ mille maisons. Elle est agréablement située dans une belle plaine, sur une rivière qui se jette, à 2 li. de là, dans la baye de Port-royal. On y vit fort agréablement. Il y a une fort belle promenade. C'étoit, autrefois, la capitale de l'Ile. Il y a, dans les montagnes des environs, des bains chauds, fort estimés.

IV. PORTO-RICO;
environ 20 li. E. de St. Domingue.

On donne, à cette Ile, près de 50 li. de longueur, de l'E. à l'O., sur 15 de largeur. Elle contient environ 600 li. quarées. Les Espagnols, qui y sont établis, la trouvérent fort peuplée; mais ils firent périr environ 600 mille de ses habitans. Quelques rélations disent qu'il y en a encore autour de 10 mille. Elle s'apelloit *Boriquée*; mais on lui donna le nom qu'elle porte aujourd'hui, qui veut dire Port-riche, à cause de la quantité d'or qu'on y trouva. L'air y est passablement tempéré, pour le climat, excepté quelques mois, qu'il est fort chaud. Il est mal-sain, dans la saison des pluïes. L'Ile est sujette à des grandes sécheresses & à des ouragans terribles. Elle est hérissée de

montagnes, dont quelques-unes ſont fort hautes. Il y a auſſi des collines, & des vallées très-fertiles, aroſées de quantité de rivières. Elle produit, abondamment, les mêmes choſes que les 3 autres grandes Antilles; particuliérement, du ſucre, de la caſſe, des gommes. Les bœufs ſauvages y abondent : on les tue, pour en avoir le cuir : on abandonne la chair aux chiens. On y trouve de l'or & une infinité d'arbres ſinguliers. On y compte 6,540 eſclaves.

St. Jean, ſurnommée *de Portoricó*, ſur la côte ſeptentrionale, vers l'E.; capitale, Evêché, Ville bien bâtie & bien peuplée; avec un grand & excellent port, où les plus grands vaiſſeaux ſont en toute ſûreté; défendu par pluſieurs bons forts; dont 2 ſont à l'entrée. La Ville eſt ſituée dans une petite Ile qui communique avec la grande par une chauſſée. On n'y a point d'eau douce que celle de pluie, qu'on conſerve dans des citernes, & qui ſe corompt ſouvent, avant qu'on puiſſe en avoir de l'autre. Les fenêtres n'y ont point de vitres; parce, dit-on, que l'ébranlement qu'y cauſent les violens éclats de tonnère; les mettroient toutes en pièces. L'Evêque eſt ſufragant de St. Domingue.

A 2 ou 3 li., S. E., de Porto-rico, eſt la petite Ile de *Biéque*, qui paroit auſſi dépendre des Eſpagnols; mais eſt déſerte. On la dit cependant agréable & très-fertile, ſurtout en ſucre, fruits excellens, caſſe, gingembre &c. Le bétail, le gibier & les oiſeaux y ſont fort communs. L'air y eſt ſain, & les eaux, bonnes. Quelques auteurs diſent qu'elle apartient, en commun, aux François & aux Anglois. Ceux-ci l'apellent *Crab*, à cauſe des crabes qui y abondent.

5. *St. Thomas*, environ 14 li. E. de Porto-rico; ne contient que 6 ou 7 li. quarées; quoiqu'elle ait près de 5 li. de longueur. Elle apartient aux Danois. Il y a un bourg avec un port & un fort. Ses principa-

les productions sont le sucre, l'indigo & le tabac. On y compte environ 4, 300 esclaves Nègres.

6. *Ste Croix*, 14 li. S. de St. Thomas, & 16 li. S. E. de Porto-rico, a environ 10 li. de longueur, sur 2 de largeur, & 20 li. quarées de surface. Elle apartient aussi aux Danois. Elle est fort agréable, très-fertile & arosée de quantité de ruisseaux; mais l'air y est fort mauvais; du moins, en certains tems de l'année. Elle est fort plate. On y compte 350 plantations; chacune de 150 arpens, de 4 mille pieds quarés, & plus de 22200 esclaves. Les 2 tiers des plantations sont en sucre. Il y a 3 bons ports & un fort. On annonça, il y quelques années, qu'on y avoit découvert une mine d'or très-fin, des plus abondantes.

7. *St. Jean*, 4 li. S. E. de St. Thomas, & 6 li. N. de St. Croix, apartient aussi aux Danois. Elle est, à peu-près, de la grandeur de St. Thomas. On y compte plus de 2, 300 esclaves.

Cette Ile avec St. Thomas, Ste Croix & les 3 suivantes, *Tortola*, 5 ou 6 li. E. de St. Thomas; *Anegada*, 8 li. N. E. de Tortola, & *Virgin-gorda*, 3 ou 4 li. S. d'Anegada; forment un peloton d'Iles qu'on apelle *les Vierges*. Il paroit que les 3 dernières apartiennent aux Anglois. Il y en a quantité de beaucoup plus petites.

8. *Anguille*, 50 li. E. de Porto-rico, a environ 8 li. de longueur, du N. E. au S. O., sur 2 de largeur, & de 10 à 12 li. quarées de surface. Elle apartient aux Anglois. Elle est peu fertile: cependant, elle produit du sucre, du tabac, du maïz. Il y a passablement de bétail. On dit qu'il n'y a, ni Gouverneur, ni Magistrats, ni ministres. On compte entre cette Ile & Tortola, 3 mille blancs, & 14 mille noirs. On en tire environ 120 mille quintaux de sucre par an.

9. *St. Martin*, 3 li. S. d'Anguille, contient envi-

ron 15 li. quarées. La partie orientale, qui eſt la plus grande & la meilleure, apartient aux François : l'occidentale, qui eſt la plus agréable, eſt aux Hollandois, qui y ont plus de 3,500 eſclaves. L'Ile produit du tabac, eſtimé le meilleur des Caraïbes. Il y a pluſieurs ſalines ; mais l'eau douce y manque. Il n'y a point de port.

10. *St. Barthelémi*, 3 li. S. E. de St. Martin, ne contient qu'environ 3 li. quarées. Elle apartenoit, ci-devant, aux François, qui y avoient une petite colonie, dès l'an 1648 ; mais il paroît qu'ils l'ont cédée à la Suède, en 1784. Elle n'a point d'eau douce que celle de pluie, & rien d'important qu'un bon havre, bien défendu. Son principal produit eſt du tabac, & du manioc, dont on y fait du fort bon pain.

11. *St. Chriſtophe*, 5 li. S. de St. Barthelémi, & 28 li. N. N. O. de la Guadeloupe, contient environ 25 li. quarées. Elle apartient aux Anglois, qui l'apellent *St. Kits*. Les François s'y étoient établis, dans la partie méridionale, en 1625, en même tems que les Anglois, dans la ſeptentrionale : ils ont cédé leur portion en 1713. Elle eſt fort ſujette aux ouragans. L'air y eſt fort chaud, mais pûr, ſain &, ordinairement, tempéré par des vents frais. Le tems y eſt conſtamment beau, excepté dans la ſaiſon des pluies, qui y ſont fort abondantes. Elle eſt traverſée, dans ſa longueur, par une chaine de montagnes aſſez hautes, d'où coulent pluſieurs ruiſſeaux. La terre y eſt légère & ſabloneuſe : on compte qu'il n'y en a que 24 mille arpens de bonne : cependant, après la Barbade, elle produit plus de ſucre qu'aucune autre des petites Antilles Angloiſes : il y a, même, des années où elle en produit autant que la Barbade. On y recueille auſſi beaucoup de tabac, de coton, de gingembre, d'indigo. On y a beaucoup de fruits. Il y a des ſalines & une

ſoufrière. On y compte de 6 à 8 mille blancs, & de 30 à 36 mille noirs. Quelques rélations diſent ſeulement environ 3 mille blancs, & 20 mille Nègres. Il y a pluſieurs forts.

Baſſe terre, ſur la côte méridionale, vers l'E., eſt la principale habitation de l'Ile. Les maiſons y ſont bien bâties. Il y a une égliſe, un hôpital, un hôtel de ville & de fort riches planteurs, qui y vivent avec beaucoup de luxe.

12. *St. Euſtache*, 3 ou 4 li. O. de St. Chriſtophe, ne contient qu'environ 2 li. quarées. Elle apartient aux Hollandois, qui y ſont établis dès l'an 1635. Sa ſituation, aidée d'un bon fort, la rend une des plus fortes des Caraïbes. Ce n'eſt qu'une montagne qui s'élève en forme de cône, & dont le ſommet eſt creux. Cependant, elle eſt fort peuplée, car on y compte environ 5 mille blancs, & de 8 à 15 mille Nègres. Le tabac, le ſucre & l'indigo ſont ſes principales productions. Il y a, ordinairement, des grands magaſins, remplis de toutes les marchandiſes de l'Europe, propres pour les Antilles.

13. *Saba*, 4 ou 5 li. O. de St. Euſtache, un peu au N.; eſt encore plus petite que cette dernière, & apartient auſſi aux Hollandois. Elle eſt agréable & fertile, cependant mal peuplée. Il n'y a point de port. On y cultive, principalement, de l'indigo & du coton.

14. *Barbude*, environ 20 li. E. de St. Chriſtophe, un peu au N., contient environ 10 li. quarées, & apartient aux Anglois. Elle eſt bien peuplée, & produit de l'indigo, du tabac & quantité de fruits. Le bétail & le gibier y abondent.

15. *Névis*, ou *Niéves*, 1 li. S. E. de St. Chriſtophe, n'a que 3 ou 4 li. quarées de ſurface. Elle apartient aux Anglois, qui s'y établitent en 1628. Elle produit beaucoup de ſucre, de coton, de tabac. On dit qu'il y

a des brebis qui n'ont ni laine ni cornes. Il n'y a point de bon port. On y compte 2 mille blancs (selon quelques rélations, 5 mille) & 10 mille esclaves. On en tire, annuellement, près de 100 mille quintaux de sucre.

16. *Antigoa*, de 20 à 25 li. S. E. de St. Christophe, & 10 li. N. de la Guadeloupe. Sa figure est fort irrégulière; parce qu'il y a quantité d'anses fort profondes, qui y font autant de bons ports; mais l'accès en est dificile, à cause de quantité d'écueils qui l'environnent. Elle contient de 25 à 30 li. quarées. Elle apartient aux Anglois, qui y sont établis depuis l'an 1666. Les chaleurs y sont fort grandes: elle est fort sujette aux ouragans. Il n'y a que peu de sources, & point de rivières, ni de ruisseaux. On y boit de l'eau de pluie, gardée dans des citernes, & dont, même, on a souvent grande disette. Dans ces cas, on est obligé d'en aller chercher à la Guadeloupe, ou, en tems de guerre, à Montferrat. Cependant, la Colonie est florissante. On y compte 79 mille arpens de terre; 6 mille blancs, & 30 mille noirs. (Selon quelques-uns, 8 mille blancs, & 36 mille noirs.) Le sucre & le tabac sont ses principales productions. On compte qu'elle exporte, année commune, de 120 mille à 200 mille quintaux de sucre, outre une fort grande quantité de rum. On y recueille aussi du coton, des pommes de pin, des platanes & d'autres fruits de ces climats. Le bétail & le gibier y sont fort communs. L'Ile est divisée en 5 paroisses. *St. John*, ou *St. Jean*, au fond d'un golfe de la côte occidentale, vers le N., en est la principale habitation. C'est une petite Ville, d'environ 200 maisons, très-bien bâtie. Salmon dit que c'est la résidence ordinaire du Gouverneur général des Caraïbes Angloises.

17. *Montserrat*, 7 ou 8 li. S. O. d'Antigoa, & 8

ou 9 li. N. O. de la Guadeloupe, n'a qu'environ 3 li. quarées de surface, & apartient aussi aux Anglois, dès l'an 1632. On y compte 2 mille blancs, & 9 mille noirs. (Quelques-uns disent, 4, 500 blancs.) On y recueille du sucre, du tabac, de l'indigo, du coton : mais son sucre n'est pas si estimé que celui de la Jamaïque ou de la Barbade. On compte qu'elle en exporte, annuellement, environ 72 mille quintaux. Il y a des montagnes couvertes de cèdres & d'autres arbres utiles. A 3 ou 4 li., N. O., de là, & environ 10 li. O. d'Antigoa, est l'Ile de *Redonda*, à peu-près de même grandeur que Montserrat, & qui apartient aussi aux Anglois.

18. *Guadeloupe*, environ 80 li. S. E. de Porto-rico, 10 li. S. d'Antigoa, & 20 li. N. de la Martinique. C'est la plus grande des Caraïbes. Elle est divisée en 2 parties, à peu-près égales ; chacune, d'environ 15 li. de longueur, sur 7 ou 8 li. de largeur ; le tout faisant environ 150 li. quarées. Elle apartient aux François, qui s'y établirent en 1635. L'air y est pûr, sain & moins chaud que dans la plûpart des autres Caraïbes. Elle est très-fertile & bien peuplée. On y a compté, en 1787, environ 14 mille blancs & 83 mille noirs. Ses exportations vont à environ 15 millions de liv. de France. Ses principales productions, sont le sucre, le coton, qui est de la plus grande beauté, le tabac, l'indigo, le gingembre, la casse, les bananes, les pommes de pins & autres fruits excellens, du cinabre &c. Il paroît qu'on y cultive aussi beaucoup de café, du riz, du maïz &c. On y recueille plus de sucre qu'en aucune des Caraïbes Angloises. Entre divers arbres & plantes remarquables & utiles, qu'on y trouve, sont le *copou*, arbre fameux pour son huile, ou baume, qu'on dit admirable dans toutes sortes de maux, tant internes qu'externes, & l'*arbrisseau-à-lait*, qui donne un jus

dont les vertus aprochent beaucoup de celles du copou. On y trouve le cucuju, ou la mouche luisante, & une espèce d'abeilles, plus petites que les nôtres, noires & rondes, qui ne piquent point, & font leur miel dans les creux des arbres. Il y a un grand nombre de ports naturels, excellens & si profonds qu'on peut amarer les vaisseaux aux palmiers qui bordent le rivage. Il y a aussi plusieurs bons forts & bonnes redoutes. Les 2 parties de l'Ile sont séparées par un bras de Mer, apellé *Rivière salée*, de cent à 300 pieds de largeur, sur 2 ou 3 li. de longueur, qui n'est navigable que pour les canots, ou des petites barques. Il est admirablement ombragé par les bois qui le bordent. Son entrée septentrionale est une grande rade, apellée *Grand Cul de sac* : la méridionale, moins large, mais plus profonde, est apellée *Petit Cul de sac*. On trouve, dans l'une & l'autre, plusieurs petites Iles ; & d'autres, aux environs. Les tortues y abondent, aussi bien que les moucherons. La *Guadeloupe orientale*, est apellée *Grande Terre*. La plus grande partie est unie ; moins arosée de ruisseaux que l'autre, mais cependant très-fertile, surtout en cannes à sucre & en coton. On y trouve des arbres d'une grandeur prodigieuse, & des salines naturelles. La partie occidentale, qui est la *Guadeloupe propre*, se distingue par le nom de *Basse Terre*. Elle est beaucoup plus fertile & plus peuplée que l'autre, quoiqu'elle soit hérissée, vers le milieu, de hautes montagnes, dont les unes sont couvertes de beaux arbres, ornés d'une verdure perpétuelle : les autres ne sont que des rochers pelés & afreux ; mais, toutes fournissent quantité de ruisseaux qui rendent l'Ile très-agréable & fertile, surtout en fruits, de toutes les sortes, propres à ce climat. Une de ces montagnes, vers le S., est apellée la *Soufrière*, parce qu'on y trouve beaucoup de soufre. C'est un

volcan, qui vomit continuellement de la fumée &, quelquefois, des flammes. L'eau des ruiſſeaux qui en deſcendent a un goût de ſoufre. Les eaux ſont fort abondantes & excellentes, dans cette Ile : on y vient, pour s'en pourvoir, de pluſieurs autres, des environs, qui en manquent. On y trouve des ſources chaudes, en quelques endroits ; entr'autres une, vers le milieu de la côte occidentale, près de la petite Ile de *Goyave*, qu'on dit excellente contre l'hydropiſie. La principale habitation de l'Ile porte auſſi le nom de *Baſſe terre* : elle eſt ſur la côte occidentale, à une bonne li. de la pointe méridionale. Il y a une bonne rade, défendue par 2 bons forts ; pluſieurs égliſes, magaſins &c. La Guadeloupe a un Préſidial & un Gouverneur particulier.

19. La *Deſirade*, 2 ou 3 li. E. de la Guadeloupe, a 6 ou 8 li. quarées de ſurface, & apartient auſſi aux François, ſous le Gouverneur de la Guadeloupe.

20. *Marigalante*, 5 li. S. de la Guadeloupe orientale, contient de 18 à 20 li. quarées, & apartient auſſi aux François, qui s'y établirent vers l'an 1647. Son ſol eſt aſſez plat ; mais entrecoupé de petites montagnes & de bois. Ses principales productions ſont le ſucre, le coton, le tabac, l'indigo. Il y a des tems où l'eau y manque.

Environ 4 li. O. de Marigalante, & 2 li. N. N. O. de la Dominique, on trouve 3 petites Iles, en triangle, apellées, les *Saintes*, qui apartiennent auſſi à la France, ſous le Gouverneur de la Guadeloupe, & font environ 3 li. quarées. Il y a des bonnes terres ; quoique montueuſes. Le coton, le tabac, le manioc, les patanes &c, y viennent très-bien. Celle du S. O. eſt apellée *Terre de Bas*, ou Ile *Baſſe* : celle du S. E. s'apelle *Ile haute*. Elles n'ont, l'une & l'autre, qu'environ 3 li. de tour. La ſeptentrionale n'eſt, guères, qu'un rocher, avec un bon port.

21. La *Dominique*, 3 li. S. S. O. de Marigalante, & 5 li. N. de la Martinique, contient de 25 à 30 li. quarées, & apartient aux Anglois, depuis l'an 1762. Auparavant, elle étoit réputée neutre, c'eſt-à-dire, n'apartenir à aucune Puiſſance Européenne; mais ſeulement, aux Caraïbes, qui y ſont encore, & dont le nombre eſt conſidérable; parce que la plûpart de ceux qui ont été chaſſés des autres Iles, ſe ſont retirés dans celle-ci. Elle eſt fort montueuſe: il y a quantité de jolis ruiſſeaux d'excellente eau. Son terroir eſt, à peu-près, de même qualité que celui de la Guadeloupe. Ses principales productions ſont le coton, le manioc, les patates. On y trouve les plus beaux arbres des Antilles, quantité de cochons ſauvages & de poiſſon, ſurtout des anguilles; des ſerpens d'une groſſeur monſtrueuſe &c. Il y a un Gouverneur particulier. On y compte 4 mille blancs & 15 mille noirs. On en tire, annuellement, environ 240 mille quintaux de ſucre.

22. La *Martinique*, environ 24 li. S. S. E. de la Guadeloupe, & 5 li. S. de la Dominique, a 20 li. de longueur, du N. O. au S. E., ſur 7 à 8, de largeur, & contient environ 130 li. quarées. Elle apartient aux François, qui s'y établirent en 1635. C'eſt la Colonie la plus conſidérable & la plus floriſſante des Caribes. Il y a, vers le milieu, des grandes montagnes couvertes de belles forêts. L'inégalité de ſon ſol l'a faite comparer à une table couverte de pains de ſucre. Elle eſt aroſée de quantité de jolis ruiſſeaux. Il y a des belles vallées, d'une fertilité admirable. Ses principales productions ſont le ſucre, le café, meilleur que dans les autres Antilles, & le plus eſtimé après celui du Levant, le cacao, le tabac, la caſſe, le plus beau coton qu'on connoiſſe, le gingembre, l'indigo, la canelle, l'aloës, le caret, diverſes ſortes de fruits excellens, & en quantité, ſurtout des figues d'Inde, des ana-

nas, des melons. Les pommes-de-terre y viennent abondamment, aussi bien que le manioc, dont on y fait de l'excellent pain de cassave. On y a quantité de poissons, de tortues, de dindons, de cochons, de pigeons, d'ortolans. On y est incommodé de quantité de serpens fort dangereux, qui se glissent dans les maisons, jusques dans les lits. Il y a aussi une quantité prodigieuse de fourmis rouges, qui dévorent les productions de la terre. En 1772, elles firent de si grands ravages que les habitans perdoient l'espérance de pouvoir y tenir plus longtems. Enfin, on y aprit qu'on trouve, en d'autres Pays de ces mêmes climats, une autre espèce de fourmis, noires & fort petites, qui, sans faire aucun mal aux productions de la terre, détruisent ces fourmis rouges, & même, les rats, les lézards, les serpens & d'autres animaux nuisibles. On en aura, sans doute, introduit à la Martinique. Les habitans de cette Ile avoient, déja auparavant, été exposés à divers maux acablans : une maladie épidémique les avoit rendus fous: ils couroient comme des enragés : les uns se noyoient; d'autres grimpoient au haut des arbres & des rochers, pour voler, & s'abîmoient, en se précipitant. Le mal de Siam, autre fléau terrible, en fit encore périr un grand nombre. Des tremblemens de terre & des ouragans afreux ont aussi désolé l'Ile, en divers tems. Malgré tous ces maux, la Colonie a prospéré au point qu'on y a compté, en 1787, plus de 11 mille blancs, de 4,500 Noirs libres, & de 70, 200 Nègres. Il y a des Caraïbes, qui paroissent compris dans les Noirs libres. Ces habitans, originaires de l'Ile, s'étoient d'abord oposés, de toutes leurs forces, à l'établissement des François, dont ils sont, aujourd'hui, les meilleurs amis. On fait monter à environ 20 millions de livres de France, les exportations annuelles de l'Ile, & à 60 mille quintaux,

le ſucre qu'on en tire. On y a établi pluſieurs rafineries de ſucre. Elle eſt diviſée en 12 ou 13 paroiſſes. Il y a un Gouverneur général, & un particulier, un Intendant, 2 Lieutenans de Roi, pluſieurs bons forts, avec des bonnes habitations; entr'autres, le *Fort Royal*, & le *Fort St. Pierre*, ſur la côte occidentale, & la *Trinité*, ſur l'orientale.

Le *Fort Royal*, vers le milieu de la côte, eſt auprès d'une petite Ville, où demeurent les principaux Commandans & Oficiers du Roi.

23. *Ste Lucie*, ou *Ste Alouſie*, 10 li. S. de la Martinique, contient de 36 à 40 li. quarées. Elle a été cédée aux François en 1783. Ils s'y étoient déja établis pluſieurs fois auparavant, auſſi bien que les Anglois. Ces 2 nations s'en étoient chaſſées tour à tour. L'air n'y eſt pas des meilleurs. On y voit 2 hautes montagnes qu'on apelle les *Pitons*, qui la font reconnoître de fort loin. Il y a des bons bois, & dans la partie occidentale, pluſieurs bayes & havres profonds. Le terroir y eſt bon: on dit que la Colonie commence bien à fleurir. On y a compté, en 1787, plus de 2,100 blancs, 1667 Noirs libres, & 16, 689 eſclaves. Il y a encore un aſſez grand nombre de Caraïbes.

24. *St. Vincent*, 6 li. S. de Ste Lucie, contient de 20 à 25 li. quarées. Elle a été au nombre des Iles neutres, juſqu'en 1762, lorſqu'elle a été cédée aux Anglois. La partie intérieure eſt hériſſée de montagnes d'où pluſieurs torrens ſe précipitent. Il y a des vallées très-fertiles. Ses principales productions ſont, le ſucre, des meilleurs des Antilles, & le tabac. Il y a des bons bois. Elle eſt encore peuplée de ſes anciens habitans originaires, les Caraïbes, & de Nègres fugitifs, dont le nombre l'emporte même ſur celui des Caraïbes: on y en a compté de 14 à 15 mille; ils ont de fort bons villages. On y compte 4 mille blancs. On en tire, annuelle-

ment, autour de 120 mille quintaux de ſucre. En 1784, on a apris qu'il s'eſt ouvert un grand volcan, dans la partie ocupée par les Caraïbes. L'Ile eſt compriſe dans le Gouvernement de la Grenade.

A 2 ou 3 li. S. S. O. de St. Vincent, eſt la petite Ile de *Békia*, ou *Becoya*, d'environ 3 li. quarées de ſurface. Elle a un bon havre; mais elle manque d'eau douce; ce qui fait qu'elle n'eſt fréquentée que de quelques Caraïbes de St. Vincent, qui y vont, quelquefois, pour pècher, ou cultiver des légumes. Il y a quantité de vipères fort dangereuſes.

25. *Barbade*, 30 li. S. E. de la Martinique, & 24 li. E. de Ste Lucie, un peu au S., contient environ 25 li. quarées de ſurface, & apartient aux Anglois. C'eſt leur plus floriſſante colonie des Caribes. Ils s'y établirent en 1625, & y proſpérèrent en peu de tems; après avoir abatu les bois qui la couvroient. Cependant, ils eurent à lutter, comme dans les autres Antilles, contre les ouragans, les tremblemens de terre, des maladies épidémiques &c. Il paroît que leur état le plus floriſſant a été vers la fin du 17e ſiécle: on y compte encore environ 20 mille blancs & 80 mille noirs. L'air y eſt fort chaud & aſſez mal-ſain. Le ſol y eſt aſſez uni: il n'y a que quelques petites collines. L'eau y eſt un peu râre: il y a cependant, quelques bonnes ſources. On y conſerve l'eau de pluie, dans des citernes. Il n'y a point d'eau courante qu'un ruiſſeau, ſur lequel nage une liqueur graſſe qui brûle comme de l'huile, & dont on ſe ſert, en effet, dans les lampes. Le terroir y eſt très-fertile: les arbres y ſont toujours verds. Ses principales productions ſont le ſucre, le coton, l'indigo, le gingembre. On y a quantité de fruits excellens, dont on fait de très-bonnes confitures, ſurtout des pommes de pin, des guaves, des platanes, des oranges, des citrons. On y fait, avec l'écorce du citron, une liqueur délicieuſe, qu'on apelle *eau de Bar-*

bade, dont il ſe fait un fort grand débit, auſſi bien que de ſon rum : mais, ſon plus grand revenu provient du ſucre. En 1730, on en exporta près de 300 mille quintaux : il paroît qu'on en tire beaucoup moins, à préſent. La Colonie tire plus de 3 mille Nègres par an, pour recruter ceux qui cultivent ſes terres. Il y vient, en certains tems, de la Terre ferme, une fort grande quantité d'oiſeaux. La Mer y abonde en poiſſons d'une infinité d'eſpèces : il y a auſſi des tortuës vertes. On y trouve des ſerpens & des ſcorpions ; mais point de grenouilles ni de crapauds. Les mouches & moucherons, de pluſieurs eſpèces, y fourmillent, & ſont fort incommodes. Il y a auſſi des mouches luiſantes. Il y a un gouverneur, un Conſeil de 12 perſonnes, & une Aſſemblée de 22 Députés, que les 11 paroiſſes nomment tous les ans.

Bridgetown, ſur la côte occidentale, eſt une Ville d'environ 1200 maiſons, bâtie en pierre, bien peuplée, belle, forte, riche, fort commerçante & défenduë par pluſieurs forts. Elle paſſe pour la plus grande & la plus belle des Caribes. Ses ruës ſont larges & droites. On y trouve toutes ſortes d'artiſans, qui y font fort bien leurs afaires. Il y a une baye, qui ſert de port, un bel hôtel de ville, un collège où l'on enſeigne les ſciences &c.

Il y a pluſieurs autres habitations ; mais il ne paroît pas qu'il y aît point de bon port.

26. La *Grenade*, 20 li. S. S. O. de St. Vincent, & à 35 li. du Continent, contient environ 40 li. quarées. Les François, qui y étoient établis, depuis l'an 1652, l'ont cédée aux Anglois, en 1762. Ils y avoient trouvé des Caraïbes, & l'avoient achetée d'eux : mais ceux-ci, s'étant répentis de leur marché, maſſacrèrent les François. Une nouvelle colonie de François maſſacra ces perfides, pour n'être pas expoſée à leurs ſurpriſes

& à leurs infidélités, de forte qu'il n'y en a plus, à ce qui paroît. On y compte 7 mille blancs & 30 mille noirs. On dit que l'air y eſt mal-ſain ; mais qu'elle n'eſt pas auſſi ſujette aux ouragans que les autres Caribes. Elle eſt bien aroſée, & ſon terroir eſt très-fertile. Elle produit, abondamment, du ſucre, du café, du cacao, de l'indigo, du tabac, du gingembre. On y fait une grande quantité de rum excellent. Les progrès de la colonie ont été très-rapides. En 1779, on compta que ſes productions avoient valu environ 24 millions de livres de France. On compte qu'on en tire, annuellement, 430 mille quintaux de ſucre, en y comprenant les Grenadilles. Il y a pluſieurs bons ports, & des bonnes bayes. Elle a un Gouverneur particulier, dont dépendent St. Vincent & les *Grenadilles*, qui ſont une ſuite de fort petites Iles, entre la Grenade & St. Vincent. On dit qu'il y a, dans une de ces petites Iles, un lac, dont l'eau eſt rouge, comme du ſang.

27. *Tabago*, 33 li. E. S. E. de la Grenade, 43 li. S. de la Barbade, un peu à l'O., & 14 li. N. E. de la Trinité, contient environ 25 li. quarées, & apartient aux François, auxquels les Anglois l'ont cédée en 1783. Elle leur avoit déja apartenu auparavant, auſſi bien qu'aux Hollandois. Elle eſt auſſi moins ſujette aux ouragans que les autres Caribes. Elle eſt bien aroſée & très-fertile. Ses principales productions ſont le ſucre, le tabac, l'indigo, le coton. Il y a du bois d'ébène noir, & du vert, qui ſert auſſi en teinture, & donne un beau vert naiſſant. On pêche quantité de perles ſur les côtes. On y compte 425 blancs, de 15 à 20 mille noirs, 60 ſucreries ; outre pluſieurs plantations de coton & d'indigo. On dit qu'elle a été ſouvent ravagée par les ſauvages du Continent, qui y viennent tous les ans.

28. La *Trinité*, ou *Trinidad*, à 7 ou 8 li. du Con-

tinent, à l'entrée du golfe de *Paria*, un peu au N. des bouches de l'Oronoque, contient de 400 à 450 li. quarées, & apartient aux Espagnols, qui y ont une colonie. Ils sont, souvent, inquiètés par les sauvages de l'Ile. L'air y est mal-sain ; mais le terroir est fertile, & produit du sucre, du tabac, de l'indigo, du gingembre, du coton, du maïz. Il y a, au fond d'un golfe de la côte occidentale, une Ville, apellée *St. Joseph*, qui est assez commerçante & capitale de l'Ile.

Plusieurs auteurs font dépendre cette Ile de la Terre ferme, ne la comprenant pas dans les Caribes, non plus que les 4 suivantes, qu'on apelle *Iles sous le vent* ; parce que le vent souflant toujours de l'E.N. E., dans ces parages, elles sont sous le vent, par raport aux précédentes Caribes, qu'on apelle *Iles sur le vent.*

29. *Marguerite*, ou *Margarita*, 40 li. O. S. O. de la Grenade, & de 8 à 10 li. N. du Continent, contient environ 120 li. quarées, & apartient aux Espagnols. En 1626, les Hollandois la ravagèrent : on dit que dès-lors, elle n'a été habitée que par des mulâtres, & les Indiens originaires. Les Cartes y marquent cependant une habitation, sous le nom de *Macanao*, à l'O. Elle est fertile, mais elle manque d'eau ; on est obligé d'en aller chercher dans le Continent. Cependant, on dit que sa verdure en rend l'aspect fort agréable. Les Espagnols y ont fait, longtems, la pèche des perles, qui sont fort abondantes sur ses côtes, (du moins, l'étoient autrefois.) Cette pècherie étoit estimée la principale de l'Amérique ; moins pour l'abondance des perles, que pour leur beauté & leur grosseur. On en trouvoit le plus auprès de la petite Ile de *Cubagua*, entre la Marguerite & le Continent.

Environ 13 li. O. de la Marguerite, on trouve l'Ile de *Tortuga*, qui est, à peu-près, de la grandeur de la Barbade, & apartient aux Espagnols. Elle abonde en mines de sel.

30. *Buen-aire*, ou *Bon-air*, 134 li. O. de la Grenade, & à 27 li. du Continent, contient de 8 à 10 li. quarées, & apartient aux Hollandois, qui y tiennent un Gouverneur. Il y a un port assez grand, une source d'eau douce, un bon marais salant, quantité de chèvres &c.

31. *Curaço*, 16 li. O. de Bon-air, & à 20 li. du Continent, contient de 25 à 30 li. quarées, & apartient aussi aux Hollandois, qui la prirent sur les Espagnols, en 1632. C'est la plus considérable de leurs Caribes; ou plû-tôt, la seule qui soit un peu considérable. Elle est fort unie & assez fertile. On dit cependant qu'on n'y a point d'eau que de celle de pluie. Ses principales productions sont, le sucre, le tabac, le gingembre, des fruits, des racines. On en tire aussi des laines & des cuirs. Il y a beaucoup de bétail, des salines dont le produit est fort considérable &c; mais, ce qui surtout la rend considérable pour les Hollandois, c'est le commerce qu'elle leur facilite avec les Espagnols du Continent, & qui leur vaut, dit-on, jusqu'à 24 millions de liv. de France par an. Il y a plusieurs forts, & une Ville, de même nom, assez considérable & jolie; avec un port, très-commode pour les gros vaisseaux, & protégé, aussi bien que la Ville, par une forte citadelle. Les Juifs y ont une synagogue.

32. *Oruba*, 10 ou 12 li. O. de Curaço, autre petite Ile, qui apartient aussi aux Hollandois. On en tire des chèvres, des brebis & quelque peu de sucre.

33. *Bahama*, 38 li. E. de la Presqu'ile de Floride, & 94 li. N. de Cuba, est la plus septentrionale des Antilles. On dit qu'on y trouve une espèce d'araignée, qui a deux pouces de longueur, & 6 yeux. Autour de l'Ile, surtout au N., est un grand banc de sable, qui envelope aussi celle de *Lucaye*, ou *Lucayonèque*, environ 15 li. E. de Bahama. Ces 2 Iles donnent leur

nom à toutes les Iles de ***Bahama***, ou ***Lucayes***, qui ſont au N. de Cuba & de St. Domingue, au nombre de 4 à 5 cent; mais dont la plûpart ne ſont guères que des rochers: il n'y en a que 12 qui ſoyent un peu conſidérables. Elles apartenoient, autrefois, aux Eſpagnols, qui paroiſſent les avoir tout-à-fait abandonnées. On dit même qu'ils les ont dépeuplées, pour faire travailler les Indiens à leurs mines, dans d'autres terres. Les Anglois ſe ſont mis en poſſeſſion de quelques-unes, en dernier lieu. L'aproche en eſt fort dangereuſe; parce qu'elles ſont environnées de rochers. Le terroir, en général, y eſt aſſez fertile en maïs & en fruits. Il y a quantité d'arbres de mahagonis, ſurtout à Bahama. Le paſſage qui ſépare ces Iles de la Floride, eſt apellé ***Canal de Bahama***. Il eſt fort dangereux, à cauſe des tempêtes qui y ſont fréquentes, &, ſurtout, de la violence d'un courant qui va du S. au N., & paſſe pour le plus rapide de l'Amérique. Cependant, les flotes d'Eſpagne y paſſent ordinairement, à leur retour du Méxique & de la Havane. On trouve de l'ambre gris, ſur le rivage de ce canal.

34. ***Providence***, ou ***Abacoa***, 38 li. S. de Bahama, un peu à l'E., & 60 li. N. de Cuba, a environ 15 li. de longueur, ſur 5 ou 6, de largeur. Les Anglois, qui s'y ſont établis, y ont des plantations de ſucre, de coton, d'indigo, d'ananas &c. Mr. Valmont-de Bomare dit que la chair de la plûpart des poiſſons des environs de cette Ile, eſt vénimeuſe: (peut-être, pour avoir mangé du fruit du manchenilier.)

Bermude, lat. ſeptentrionale, 32½°, longit. 49°, 300 li. E. de Charleſtown, dans la Caroline, & 350 li. N. de Porto-rico, eſt une petite Ile, qu'on ajoute ici, pour n'en pas faire un chapitre à part, quoiqu'elle ne ſoit pas des Antilles. On ne lui donne que 6 li. de longueur, & une, de largeur. Elle donne ſon nom à quel-

ques autres Iles, plus petites encore, qui en sont près, découvertes en 1522, ou 1527, par Bermude, Espagnol. En 1609, un Anglois, nommé *Summers*, dont elles portent aussi le nom, y fut porté par la violence des vents, & son vaisseau fut brisé contre les rochers qui les environnent de tous côtés, & en rendent l'abord très-dificile. Les Anglois s'y établirent peu de tems après : ils y sont, aujourd'hui, au nombre d'environ 10 mille. Elles ne contiennent qu'environ 20 mille arpens de terre, entre toutes. Selon quelques rélations, il y règne un printems perpétuel, & il n'y a point d'endroit, au Monde, où l'air soit plus pûr, & le climat plus tempéré; ni où l'on jouïsse d'une meilleure santé, ni, enfin, où l'on trouve, plus abondamment, ce qui est absolument nécessaire à l'entretien de la vie, excepté l'eau. La viande, le poisson, la volaille, les herbes, les racines, les fruits, surtout les oranges, y abondent. On y fait 2 moissons par an; en Juillet & en Décembre. Outre le blé, on y recueille quantité de tabac, de la soye, de la cochenille &c. D'autres rélations disent que l'air n'y est plus si pûr qu'autrefois, & que la plûpart de ces Iles sont si stériles que ni les Espagnols ni les François ne se sont souciés de s'y établir. Elles ajoutent que leur principale production est le tabac, fort inférieur à celui du Continent; qu'on y recueille assez de blé d'Inde & d'excellens fruits, & qu'on y trouve des bois propres à la construction des vaisseaux, entr'autres, des cèdres, de la plus grande espèce. D'un autre côté, ces Iles sont fort exposées aux tempêtes. Les tonnères & les éclairs y sont afreux. On y manque absolument d'eau douce. On y a creusé des puits, pour conserver l'eau de pluie, ou celle qu'on va, dit-on, chercher jusques dans la Caroline. Il y a des tortues d'une grosseur prodigieuse, dont la chair est fort délicate. On trouve, sur les côtes, des perles & de l'am-

bre gris. Les animaux vénimeux n'y peuvent pas vivre. Il paroît cependant qu'il y a de fort grosses araignées : on dit, même, qu'elles y font des toiles si fortes que les petits oiseaux s'y prennent. On trouve de fort grandes baleines, dans la Mer d'alentour.

St. George, dans la Bermude, est une Ville d'environ mille maisons, bâties en bois de cèdre. On dit qu'elle est défenduë par 7 ou 8 forts, & 70 pièces de canon. C'est la résidence du Gouverneur & du Conseil, tous deux nommés par le Roi. Il y a aussi une assemblée des Représentans de 3 paroisses : de sorte que le gouvernement y est sur le même pied qu'à la Jamaïque. Les habitans construisent des petits vaisseaux légers, excellens voiliers, qu'ils vendent aux colonies des Caribes ; aussi bien que des provisions, &c.

Huitième division de l'Amérique.

TERRE FERME ;

au N. de l'Amérique méridionale.

Cette Contrée fut ainsi nommée par Colomb, parce que ce fût la 1ere Terre ferme qu'il découvrit; savoir, dans son 3e voyage, en 1498. Comme elle est, toute, située dans la zone torride, les chaleurs y sont fort grandes ; quoiqu'elles soyent un peu tempérées par les vents du N., & par les pluies, qui y durent près de 4 mois. L'air y est mal-sain, dans les lieux bas, le long des côtes ; à cause de quantité de marais qui s'y trouvent. Les terres y sont fertiles. On y recueille particuliérement du maïz, toutes sortes d'excellens fruits, du sucre, du cacao de la meilleure qualité, du tabac excellent, de l'indigo, du coton, du gingembre, de la cochenille, des baumes, diverses gommes, & plantes

médecinales. Il y a d'excellens pâturages & quantité de bétail. On y trouve des riches mines d'or, d'argent & de pierres précieuses, comme saphirs & émeraudes. On y trouve aussi de la poudre d'or, parmi le sable des rivières, du jaspe &c. Il y a les mêmes animaux qu'au Méxique & au Pérou, surtout une quantité prodigieuse de singes. Les Cordilières s'y divisent en deux chaines : l'occidentale s'étend vers Panama, & renferme beaucoup d'or. On dit qu'outre qu'on y en trouve de fort gros grains, on tire souvent 5 ou 6 marcs d'or ; quelquefois jusqu'à 20 marcs, d'une tranchée de 40 pieds de longueur, sur 5 ou 6 de largeur. La branche orientale, après avoir passé par Santa Fé, va se terminer à la Mer du N., vers Caracas. La principale rivière de cette Contrée est l'*Orenoque*, qui a sa source dans le Popayan : elle se jette dans la Mer, par 16 embouchures principales : ses débordemens sont si grands que les peuples, qui habitent le long de son cours, sont, dit-on, obligés de se faire, dans ces tems, des espèces de tentes, sur des arbres. Il y a diverses pêcheries de perles, sur les côtes.

Lorsque les Espagnols s'établirent dans la Terre ferme, elle étoit fort peuplée, mais ils firent périr un nombre prodigieux de ses habitans ; quoiqu'ils en eussent été bien reçus, & que ces Indiens se fussent même soumis sans résistance. L'Evêque de Chiapa a donné, des cruautés exercées par les Espagnols, ses compatriotes, contre ces malheureux Indiens, une rélation qui fait dresser les cheveux. Il dit qu'on en fit périr plus de 4 millions, dans la Vénézuéla ; qu'on fit expirer, dans les tortures les plus cruelles, leurs Princes & autres Chefs, pour les obliger à découvrir l'or qu'on supposoit qu'ils cachoient ; qu'on emmena, en esclavage, 2 millions d'Indiens, des côtes de la Guyane & de la Nouvelle Andalousie, dont plusieurs périrent en Mer,

faute

faute de provisions ; d'autres, dans les mines, ou à la pèche des perles : qu'enfin, les Espagnols se faisoient un jeu de couper les mains & le nez de ces malheureux, pour les donner à leurs gros chiens, qu'ils tenoient exprès pour les faire poursuivre & déchirer en pièces. Le grand nombre de témoins, qui ont déposé contre ces atrocités inouïes, dans les diverses poursuites qui s'en faisoient devant les tribunaux, en Espagne, ne permettent pas d'en douter ; quelqu'éxagérées & incroyables qu'elles paroissent.

Les Indiens de Terre ferme ont le visage rond ; le nez court ; des grands yeux, pleins de feu ; un grand front ; les dents blanches & égales ; les lèvres minces, & de beaux traits. Leurs cheveux sont noirs, grossiers & forts : ils les portent fort longs, & les laissent floter sur leurs épaules : les femmes les atachent, & les laissent aussi pendre derrière le dos. Plusieurs vont encore nuds ; excepté autour de la ceinture, où ils se couvrent d'une espèce de tablier. Ils se frotent le corps avec de l'huile, ou d'autres graisses, & se peignent de diverses couleurs, avec des figures, même au visage. Il y a cependant des rélations qui disent que la plûpart s'habillent, à présent, & qu'ils ont, pour leurs jours de fètes, des espèces de robes de toile de coton, qui leur descendent jusqu'aux pieds. Ils se parent le cou de chaines de grains & de coquillages, fort pesantes, qui leur descendent presque jusqu'au ventre. Ils portent aussi, à leurs lèvres & au nez, des boucles, ou anneaux, & d'autres pendans ; comme font plusieurs autres peuples de l'Amérique. Les hommes s'ornent la tète d'un cercle de jonc, ou de roseaux, garni de plumes, en forme de couronne. Ils vont toujours armés d'un arc, de flèches, d'une lance, d'un poignard. Plusieurs commencent à se servir d'armes à feu, qu'ils achètent des Européens. Ils sont bons soldats & fort

adroits à lancer leurs traits. On dit que, pour en rendre les blessures mortelles, ils les trempent dans le sang de certains serpens vénimeux. Leurs maisons sont construites de grandes poutres, & si spacieuses qu'une seule contient, souvent, plusieurs centaines de personnes. On dit que les Espagnols trouvèrent, à leur arivée, 10 mille personnes logées dans 8 maisons.

On divise la Terre ferme en 9 Provinces; 1, Panama; 2, Carthagène; 3, Ste Marthe; 4, Rio-de la Hacha; 5, Vénézuéla; 6, Nouvelle Andalousie; 7, Nouvelle Grenade; 8, Popayan, &, 9, Guyane. Les 8 premières composent la Terre ferme propre, qu'on apelle aussi *Castille d'or*, & qui apartient, toute, aux Espagnols; aussi bien qu'une grande partie de la 9ème.

I. PROVINCE DE PANAMA, ou de DARIEN, au N. O.

L'Isthme de Panama fait la plus grande partie de cette Province, qui abonde en pâturage; mais, d'ailleurs, est assez stérile. On y voit, par-tout, des montagnes d'une hauteur prodigieuse, & des vallées profondes, inondées pendant la plus grande partie de l'année. Le Ciel y est presque toujours couvert: cependant l'air y est fort chaud, ce qui le rend mal-sain; surtout depuis May jusqu'en Novembre. Les côtes, de part & d'autre, ne sont guères que des sables arides, ou des terres marécageuses, qui produisent, à peine, quelques grains. Les arbres y sont toujours verds & poussent quantité de feuilles; mais point de fruits. On y trouve des riches mines d'or, & une sorte d'herbe, qui sert de chanvre, aux habitans. Le flux de la Mer est extraordinairement grand, sur les 2 côtes. On dit qu'on trouve, dans ce Pays, une race d'Indiens, apellés *Dariens*, peu nombreuse, de plus petite stature & d'une compléxion plus délicate que les autres. Leur taille ne passe pas 4 pieds: ils sont blancs, d'une blan-

cheur de lait : tout leur corps eſt couvert d'une eſpèce de fin duvet, ou coton, court & blanc : leurs cheveux & leurs ſourcils ſont auſſi blancs : ils ont des grands yeux, rouges & foibles, qui ne peuvent pas ſoutenir la lumière du ſoleil : ils voyent admirablement bien, à la clarté de la lune : ils habitent dans des cavernes. Ils ſont peu vigoureux, ou plûtôt, ils ſont éféminés.

Panama, ſur la Mer du Sud, au fond d'une belle baye; capitale, Evèché, Ville d'environ 5 mille ames, aſſez belle, & ſiége d'une audience royale. Elle eſt défendue par une bonne citadelle de pierre. Il y a un port; mais il ne peut recevoir que des petits bâtimens. Les plus gros s'arètent à *Périco*, à 2 li. de là. La rade n'eſt jamais ſans vaiſſeaux. Cette Ville eſt comme l'entrepôt des richeſſes du Pérou, du Chili &c, & le centre du commerce entre ces Pays & l'Eſpagne. On tranſporte les marchandiſes, de là, à Porto-bélo, par terre. Il y a, ordinairement, 2 mille hommes employés à cela. L'Evèque eſt ſufragant de Lima : il ſe qualifie de Primat de Terre ferme. On apelle auſſi la Ville, *Nouveau Panama*, pour la diſtinguer du Vieux Panama, 2 ou 3 li. plus à l'E., qui fut détruite en 1670.

L'*iſthme de Panama*, ou *de Darien*, qui unit l'Amérique ſeptentrionale à la méridionale, n'a qu'environ 14 li. de largeur, dans une longueur de plus de 50 li., & il y a, en pluſieurs endroits, de part & d'autre, des rivières dont les ſources paroiſſent fort peu éloignées, & dont les unes ſe jettent dans la Mer du S.; les autres, au N.; de ſorte qu'il paroît qu'il ne ſeroit pas dificile, en s'aidant de ces rivières, dont on agrandiroit les lits, de percer cette langue de terre, dans le petit eſpace que laiſſent ces rivières; dût-on le faire par un canal ſoûterrain, ſi on ne pouvoit pas, abſolument, couper entièrement les montagnes qui paroiſſent règner dans toute la longueur de l'iſthme. Tant

de grands ouvrages, qui ont illuſtré divers peuples, ſurtout les anciens Romains, nous permettent de juger que celui-ci ne ſeroit pas impraticable. Quant à l'utilité d'un tel canal, pour la jonction des 2 Mers, il ne paroît pas qu'elle aît beſoin d'être démontrée; ſurtout, après tant de recherches inutiles, & très-diſpendieuſes, d'un paſſage qui évitât le grand détour de l'Afrique, pour aller aux Indes orientales. On auroit encore, ici, l'avantage de voguer ſur la tranquile Mer du Sud, où les vents ſont réguliers & conſtans.

Environ 15 li. S. S. E. de Panama, on trouve un grand nombre d'Iles, apellées *Iles Royales* ou *des Perles*, autour deſquelles on pèchoit, autrefois, quantité de perles. Il paroît qu'on a diſcontinué; quoique quelques rélations en parlent comme ſi on y en pèchoit encore.

Porto-bélo, ſur la côte ſeptentrionale, environ 15 li. N. de Panama; Ville forte & très-importante, qui tire ſon nom de la beauté de ſon vaſte & excellent port, défendu par 3 bons forts. L'or, l'argent & les autres riches productions du Pérou & du Chili, dépoſés, d'abord, à Panama, comme on vient de le dire, ſont voiturés ici, en partie, ſur des mulets, ou, ſelon quelques rélations, ſur une eſpèce de gros moutons, apellés *vieuves*, qui ſont les véritables mulets du Pays; &, en partie, par la *Chagre*, rivière navigable, qui paſſe à la diſtance de quelques li. de Panama, & ſe jette dans la Mer du N., 15 li. O. de Porto-bélo. Le fort de *Chagre* défend ſon embouchure. Toutes ces marchandiſes ſont enſuite embarquées à Porto-bélo, ſur la flote royale, pour l'Europe. Celles qui y arivent de l'Europe ſont, de même, dépoſées dans ce port, & tranſportées à Panama, pour être embarquées de nouveau, pour leur deſtination. A l'arivée de la flote, il ſe tient, à Porto-bélo; (ou, du moins, il ſe tenoit, ci-devant,) une

des plus fameuſes foires du Monde, qui duroit de 2 à 6 ſemaines. Le concours des marchands y étoit ſi grand que les moindres boutiques s'y louoient, dit-on, mille écus. Les vivres y étoient auſſi, alors, d'une cherté exceſſive; la livre du bœuf s'y vendoit juſqu'à 30 ſols de France; tandis qu'en d'autres tems, elle ne coute guères plus de demi ſou. On prétend que la malignité exceſſive de l'air de cette Ville, qui enlevoit un très-grand nombre de perſonnes, a fait abandonner ces foires, car il y mouroit juſqu'à 300 perſonnes par ſemaine.

Ste. Marie, environ 40 li. S. E. de Panama, ſur une rivière de ſon nom, à 6 ou 7 li. de ſon embouchure dans le golfe de St. Michel; Ville aſſez conſidérable, bâtie par les Eſpagnols, après la découverte des riches mines d'or qui ſont auprès. La rivière eſt navigable.

II. CARTAGÈNE;
à l'E. de la Province de Panama.

Ce Pays eſt rempli de montagnes d'une hauteur prodigieuſe, & de forêts. On prétend qu'on voit les montagnes de 60 à 70 li. loin. Elles ſont partie de la longue chaine des Cordilières des Andes, qui s'étendent juſqu'au détroit de Magellan. Les vallées y ſont aſſez fertiles. On en tire du baume, des gommes & d'autres drogues fort eſtimées, des émeraudes, du miel, du poivre, de la poix, du ſang-de dragon & d'autres fines couleurs. On pêche des perles autour des Iles qui ſont vers les côtes. Ce Pays eſt borné, à l'E., par une grande rivière apellée *Rio-grande*, formée de celles de la Madelaine & de Ste. Marthe.

Cartagène, ſur la Mer, vers le N.; capitale, Univerſité, Evêché, grande & belle Ville, fort riche, très-commerçante & très-forte, bâtie en 1562. C'eſt une des plus conſidérables & des plus importantes de toute l'Amérique. On y compte 40 mille Eſpagnols, & un

plus grand nombre d'Indiens. Elle eſt ſituée dans une Ile, qui communique avéc le Continent par une chauſſée de 250 pas. Les ruës y ſont larges, & les maiſons, bien bâties, en pierre. Elle eſt défenduë par 3 forts. L'air y eſt fort mal-ſain : les eaux y ſont auſſi fort mauvaiſes; mais il y a un port fort commode, qui paſſe pour un des meilleurs de l'Amérique, & qu'on peut fermer avec une chaine. C'eſt le rendez-vous des galions d'Eſpagne, qui vont à Porto-bélo. Ils y déchargent une partie de leurs marchandiſes. On y tranſporte auſſi tous les revenus que le Roi tire de la Terre ferme. On y remarque les palais du Gouverneur & de l'Evêque, qui ſont fort beaux, auſſi bien que pluſieurs couvens. L'Evêque eſt ſufragant de la Nouvelle Grenade.

Tolu, environ 30 li. S. de Cartagène, ſur une rivière, à quelques li. de la Mer ; Ville remarquable, par ce qu'on en tire le fameux baume de Tolu, qui diſtille d'un arbre ſemblable aux bas-pins, qu'on trouve auſſi dans la Nouvelle Eſpagne, mais plus communément dans l'Ile de Tolu, près de cette Ville. Ce baume a les mêmes vertus que ceux de Judée & du Pérou.

III. STE. MARTHE;
à l'E. de la Province de Carthagène.

Ce Pays, comme le précédent, eſt couvert de fort hautes montagnes & de forêts. Il produit cependant beaucoup de grains, ſurtout du maïz, quantité de coton & d'excellents fruits ; particuliérement des oranges, des limons, des grenades &c. On y trouve des mines d'or, de cuivre, d'émeraudes, de ſaphirs & d'autres pierres précieuſes ; des bois de Bréſil, des ſalines, du marbre, du porphire, du jaſpe, de l'ambre gris. On y fabrique de la très-belle poterie. Il y a une pêcherie de perles, ſur les côtes. Il fait exceſſivement chaud dans les vallées, ſurtout près de la Mer ; pendant que les

montagnes y font éternellement couvertes de neige ; particuliérement celle de *Ste Marthe*, qui est vers le S. O., à laquelle on donne de 30 à 40 li. de tour, & 2 li. de hauteur perpendiculaire. On prétend qu'on l'aperçoit de l'Ile St. Domingue, à plus de 200 lieuës.

Ste Marthe, sur la Mer, vers l'O., capitale, Evêché, Ville médiocre, située dans un lieu fort sain ; avec un bon port, commode & environné de hautes montagnes. On dit que les maisons n'y sont construites que de roseaux. On pèche des perles, aux environs. L'Evèque est sufragant de la Nouvelle Grenade.

Baranca, surnommée *de Malambo*, à l'O., sur le Rio grande, près de la Mer ; Ville commerçante, avec un bon port.

IV. RIO-DE LA HACHA ;

au N. E. de la Province de Ste. Marthe.

Ce Pays, qui est fort petit, abonde en blé d'Inde & en bétail. Il y a des salines fort considérables.

La Hacha, ou *Rio-de la Hacha*, sur la Mer, environ 50 li. E. de Ste Marthe, sur la rivière de son nom, capitale, petite Ville, d'environ cent maisons ; avec un assez bon port. Elle étoit, autrefois, très-riche par la pèche des perles qui se faisoit sur ses côtes, près des *Rancheries*, petits villages d'Indiens. Son terroir est très-fertile.

V. VÉNÉZUÉLA ;

au S. E. de Rio-de la Hacha.

Cette Province est entrecoupée de quantité de montagnes fort hautes, entre lesquelles on trouve des petites vallées. Elle est très-fertile, surtout en grains, pâturages, fruits, bétail, sucre, cacao, coton, tabac, gibier &c. On y fait, souvent, 2 récoltes par an. Il y a des mines d'or : on trouve aussi de la poudre d'or dans le sable des rivières. Il croit une grande abondance de bois de campèche, sur les côtes, où les An-

glois le viennent couper, depuis la Jamaïque. Le Pays est fort peuplé : cependant, il fournit plusieurs autres Colonies de provisions ; car tout y abonde. On pêche des perles en plusieurs lieux de la côte.

Vénézuéla, ou *Coro*, sur la Mer, au S. de Curaço, capitale, Evêché, assez bonne Ville, située dans une Ile, & bâtie sur pilotis. Il y a d'abondantes salines. L'Evêque est sufragant de St. Domingue.

Maracaibo, sur le grand lac de son nom, au N., & près du golfe de Vénézuela ; Ville assez considérable, riche, commerçante & bien bâtie. Quelques auteurs en font la capitale de la Province, à laquelle ils donnent aussi son nom. Il y a un fort bon port, où l'on construit des vaisseaux. Il s'y fait un grand commerce de cuirs, de cacao, d'excellent tabac. Il y a, le long du golfe, de fort belles prairies, où l'on cultive du tabac, des cannes-à sucre, de l'indigo.

Varinas, ou *Vérine*, environ 75 li. S. de Coro, bourg fameux par son tabac, estimé le meilleur qu'on connoisse. On en tire aussi du coton, des peaux & des bézoards. Quelques Cartes mettent ce bourg dans la Province de Nouvelle Grenade.

Caracas, *Léon-de Caracas*, ou *St. Jago-de Léon*, vers le milieu de la côte, environ 70 li. E. de Coro, quelques li. dans les terres ; Ville assez considérable, & riche par son commerce de cacao. L'air y est sain. Elle est dans une belle plaine, fort vaste & abondante en bétail, aussi bien qu'en cacao. Elle donne son nom à la *Côte des Caraques*, qui s'étend plus de 20 li., & si fameuse par l'abondance extraordinaire de *cacao* qu'elle fournit, estimé le meilleur qu'on connoisse. Les *cacaoyers* y croissent naturellement, aussi bien qu'en diverses autres Contrées de la zone torride, en Amérique. Ils font la principale richesse de ce Pays. La tige de l'arbre a de 7 à 8 pieds de hauteur, sur 4 ou 5, de

circonférence. Il ressemble assez à l'oranger. Il produit de 30 à 50 grosses gousses, de la taille de nos concombres les plus longs, dont chacune renferme de 60 à 80 amandes, avec lesquelles on fait le chocolat, & qui servent de petite monoie en divers Pays de l'Amérique.

Nouvelle Ségovie, vers le milieu du Pays; Ville bâtie en 1552, sur une rivière, près d'une fort haute montagne, où l'on trouve des mines d'or.

VI. NOUVELLE ANDALOUSIE; à l'E. du Vénézuéla.

L'embouchure orientale de l'Orénoque borne cette Province, à l'E. Les Espagnols ne sont guères établis que sur les côtes. Ses principales productions sont le sucre, le tabac, le sel, des gommes, des drogues, du bois de Brésil & plusieurs autres sortes de bois de teinture, &c. On pêchoit, autrefois, des perles, sur les côtes. Quelques auteurs comprennent toute la Guyane, sous le nom de Nouvelle Andalousie.

Comana, *Corduba*, ou *Nouvelle Cordouë*, sur la Mer, au S. de l'Ile Marguerite, vers l'O.; capitale, bonne Ville, forte, située à l'entrée d'une petite baye.

VII. NOUVELLE GRENADE; au S. de Rio-de la Hacha, & de Ste. Marte.

Des hautes montagnes environnent tout ce Pays. Il est riche en mines d'or, où l'on fait constamment travailler de 12 à 15 mille Nègres. Il y en a d'autres, de cuivre, de fer, d'acier, de pierres précieuses, surtout d'émeraudes. Il abonde en bons pâturages, en grains, fruits, bétail &c. On y a, surtout, quantité de chevaux & de mulets. Le commerce & l'agriculture commencent à y fleurir.

Santa Fé-de Bagota, vers le S. O., sous le 4e. dég. de lat. septentrionale; capitale, Université, Archevêché, Ville assez considérable, située sur une petite

rivière près des montagnes. C'eſt le ſiége d'un tribunal ſouverain, & la réſidence d'un Vice-roi, dont l'autorité s'étend, non-ſeulement ſur cette Province, mais auſſi ſur toute la Terre ferme Eſpagnole, & même, ſelon quelques-uns, ſur la Province de Quito, au Pérou. La rivière, fait, à 10 li. de là, une cataracte, qu'on dit de 300 toiſes.

Pampelune, vers le milieu, de 70 à 80 li. N. E. de Santa-Fé, & autant S., de Maracaibo; Ville renommée par ſes mines d'or, & par la quantité de moutons que ſon terroir nourit.

Tacayma, ſur la rivière de Santa Fé, près de ſon confluent avec celle de la Madelaine; bonne Ville, dans un terroir abondant en toutes ſortes de fruits, & en cannes-à ſucre. Il y a, auprès, des bains chauds, entre deux torrens fort froids.

Tunja, 20 li. N. N. E. de Santa Fé; Ville capitale d'un canton de ſon nom, où l'on trouve beaucoup d'or & d'éméraudes. Elle eſt ſituée au haut d'une montagne.

VIII. POPAYAN; au S. O.

Cette Province eſt traverſée, du N. au S., par une chaine de hautes montagnes ſtériles, preſqu'impraticables, dont quelques-unes ſont des volcans; mais, à l'O., vers les côtes de la Mer, le ſol eſt bas, uni & inondé pendant une grande partie de l'année. On y trouve des riches mines d'or, d'argent & de pierres précieuſes; & de la poudre d'or, dans les rivières & les torrens; ce qui y a atiré un grand nombre d'Eſpagnols; quoique le Pays ſoit des plus déſagréables & des plus mal-ſains, & qu'il ſoit peuplé d'Indiens ſauvages, indomtés, barbares, courageux & ruſés, qui leur font une rude guerre. On dit qu'il y pleut pendant les 3 quarts de l'année. On en tire auſſi du ſucre.

Popayan, environ 80 li. dans les terres, ſur la ri-

vière de *Cauca*, capitale, Evèché & résidence du Gouverneur de la Province. Les habitans sont, presque tous, créoles. On estime que son sol est élevé de 8 ou 9 cent toises au-dessus du niveau de la Mer. Il croît cependant du fort bon blé aux environs. L'Evèque est sufragant de Santa Fé-de Bagota.

Cali, sur le bord occidental de la Cauca, environ 20 li. en dessous de Popayan; Ville médiocre, où, selon quelques-uns, réside le Gouverneur de la Province. Elle est dans une vallée agréable.

Gorgone, sur les côtes; Ile remarquable, par l'abondante pècherie de perles des environs.

IX. GUYANE; à l'E.

Quelques auteurs renferment cette Contrée dans la Nouvelle Andalousie : d'autres ne la comprennent pas même dans la Terre ferme. Selon les plus nouvelles Cartes, elle est bornée, à l'O. & au N. O., par l'*Orénoque* & le *Rio Nègro*, qui sont 2 grandes & belles rivières, dont la dernière paroît un bras de l'Orénoque, & se jette dans celle des Amazones, qui est la borne méridionale; de sorte que la Guyane, renfermée dans ces bornes, seroit une Ile, de plus de 250 li. d'étenduë du N. au S., & de 3 à 4 cent li., de l'E. à l'O. : mais quelques auteurs ne l'étendent, au S., que jusques vers l'Equateur. Il y en a qui ont nommé *Dorade*, la partie méridionale, & *Caribanie*, la septentrionale. L'intérieur de cette Contrée nous est fort peu connu; n'étant presque point fréquenté des Européens; quoique beau & fertile. Il est peuplé de nations Indiennes très-nombreuses. L'air y est excessivement chaud & mal-sain; surtout dans les lieux qui n'ont pas encore été défrichés, & qui sont, par conséquent, encore couverts de bois. Tout le Pays est arosé d'un nombre prodigieux de rivières, dont quelques-unes sont

fort grandes. Les côtes sont basses & sujettes aux inondations, dans la saison des pluies. Il y croît beaucoup de maïs & de manioc. Les Européens y cultivent aussi du sucre, du café, du tabac, du coton. Ils en tirent encore des pellèteries, des gommes, des bois de teinture & de senteur. Quelques rélations disent qu'on y recueille aussi de la soye. On y trouve une infinité d'espèce d'animaux; surtout d'oiseaux. Les perroquets & les singes y sont fort communs. On y est incommodé d'une infinité d'insectes. Il y a quantité de couguars, ou tigres rouges, de serpens à sonnette, & d'autres grands serpens, qui ont jusqu'à 30 pieds de longueur. Les habitans Indiens sont sauvages, brutaux & fort vindicatifs. On dit que plusieurs ont leurs huttes sur des arbres, comme des nids; surtout ceux qui demeurent autour de l'Orénoque. Ils viennent fort vieux. On assûre qu'il s'en trouve plusieurs qui vivent jusqu'à 160 ans; & qu'il y a des femmes qui ont des enfans jusqu'à l'âge de 80 ans. Les côtes sont ocupées par les Espagnols, les Hollandois, les François & les Portugais.

1. La Guyane Espagnole est le long de l'Orénoque, assez avant dans les terres, où il y a une Ville, apellée *St. Thomas*, près de ce fleuve, à environ 150 li. de son embouchure.

2. La Guyane Hollandoise tient depuis la rivière de *Pomaron*, à l'O., jusqu'à celle de *Maroni*, à l'E. ce qui fait environ 150 li. de côtes: mais elle ne s'étend que de 25 à 30 li. dans les terres. Il y a des cataractes qui empêchent de remonter les rivières plus haut. Elle est divisée en 2 colonies, très-florissantes, qui prennent leurs noms de 2 rivières, Suriname & Berbice, le long desquelles elles sont, principalement, établies. Les Anglois s'étoient établis sur les bords de la Suriname; mais ils y renoncèrent en 1667, par la

paix de Bréda. L'air y est, ordinairement, fort chaud; mais, depuis la fin de Novembre jusqu'en Juillet, le vent du N. E., qui y règne alors, sans discontinuer, & des pluies fréquentes, y tempèrent beaucoup les chaleurs. Près de la Mer, le sol est bas & marécageux; mais, plus avant dans les terres, il est haut & plus sain. Les arbres y sont toujours verds, & la plûpart répandent une odeur agréable. Les fruits, le poisson & le gibier y abondent. On y recueille une fort grande quantité d'excellent sucre, de tabac, de café, de cacao, de coton, de gingembre, de gommes &c. Il y a beaucoup de bois propre à la teinture, & une plante nommée *orellane*, qui sert aussi à la teinture, & se cultive, à peu-près, comme l'indigo. Les fourmis y sont fort incommodes: elles ravagent les plantations. On y est aussi tourmenté par les moucherons. Les Indiens sont peu nombreux dans les environs: ils se sont familiarisés avec les Européens, & viennent librement manger chez eux. Ils vont nuds; hommes & femmes. Les Marons sont assez nombreux, dans les bois, & quelquefois dangereux. Les plantations sont bordées de forêts, composées, principalement, de bois de fer, & d'arbres fruitiers qui nourissent les Marons, retirés dans ces vastes forêts. Chaque plantation a de cent à 3 cent Nègres, sous les ordres de 2 blancs, Européens, dont l'un, subordonné à l'autre, est obligé de veiller, sans cesse, sur les esclaves, pour les faire travailler; aidé d'autres subordonnés, qui sont des Nègres de confiance, mieux traités que les autres. On dit que, pour les tenir dans le devoir, on est obligé d'user d'une extrême sévérité; qu'on excuse, en alléguant leur naturel pervers & malin, & leur paresse. On les fouète, quelquefois jusqu'à la mort: on leur fait soufrir divers tourmens afreux; surtout lorsqu'ils se rebellent, ou qu'ils fra-

pent un blanc. Chaque Nègre a sa femme, & vit avec elle & ses enfans, dans une chaumière séparée; de sorte que leur habitation forme un village. Ils ont, autour de leurs chaumières, un espace de terre, dont on donne une portion à chacun, pour y cultiver les fruits & racines qui leur servent de nouriture, avec le poisson sec, le tabac & le rum qu'on partage à chacun, tous les 6 mois; en leur laissant le soin de les ménager. Ils ont des tâches journalières, après lesquelles, ceux qui sont diligens ont encore assez de tems pour cultiver leurs propres plantations de racines, qui éxigent fort peu de travail. Ils n'ont du repos que les dimanches, & le 1er jour de l'année, qui est une grande fête pour eux, & pour lequel on leur acorde quelques petites douceurs. Dans leurs recréations, ils dansent, ils chantent & jouent d'un instrument qui a quelque raport avec une caisse de tambour; mais si long qu'il ressemble à un tuyau de fontaine, & dont le son est lugubre. Leurs chansons ne sont guères qu'une ennuyeuse répétition d'un refrein très-insipide, qui n'a point de sens, & auquel une femme répond. Les airs en sont plutôt éfrayans qu'agréables. Leurs danses ne consistent qu'en un certain trépignement, sans changer de place, aussi insipide que leurs chansons. Les 2 blancs, dont la demeure est éloignée d'un jet de pierre de celle des Nègres, mènent une vie très-solitaire; n'ayant personne à fréquenter; vu le trop grand éloignement d'une plantation à une autre. Ils ont, chacun, une Nègresse, qui leur tient lieu d'épouse, racommode le linge & a soin du ménage. Une autre Nègresse sert de cuisinière. On est entré dans ce petit détail, pour donner une idée de la manière dont les Nègres vivent & sont traités, dans les Colonies, & compléter le tableau qu'on a fait de la traite des Nègres, à l'article de la Guinée.

La Colonie de *Surinam*, qui eſt, de beaucoup, la plus conſidérable, a deux propriétaires, qui ſont, la Ville d'Amſterdam, pour 3 cinquiémes, & la Compagnie des Indes occidentales, pour les 2 autres cinquiémes : mais la Souveraineté apartient aux Etats-Généraux. Elle eſt gouvernée, à Amſterdam, par un Collège de dix Directeurs, dont 5 ſont nommés par la Ville d'Amſterdam, & les 5 autres, par la Compagnie. Ces Directeurs nomment, avec l'aprobation des Etats-Généraux, un Gouverneur de la Colonie, qui y éxerce l'autorité ſouveraine, au nom des Etats & de la Direction ; excepté dans les cas importans, pour leſquels il doit conſulter les Conſeils, de juſtice & de police, dont il eſt préſident. On y tient toujours quelques troupes réglées ; outre qu'il y a une milice établie. On y compte 60 mille Nègres.

Parmaribo, à 2 li. de la Mer, ſur la rive gauche de la Suriname, à ſon confluent avec une autre rivière ; Ville de 4 à 5 cent maiſons, la ſeule de la Colonie ; avec un fort, où demeure le Gouverneur. La plûpart des maiſons ne ſont que des baraques de bois, ſans vitres. Les ruës y ſont unies, droites, fort larges & fort propres. Elles ont, de chaque côté, des larges bandes de gazon, & des grands arbres, bien taillés & toujours verds, ſurtout des orangers : le milieu eſt couvert de coquillages, qui en rendent le ſol ferme, comme un pavé. La rivière y eſt fort large ; les plus gros vaiſſeaux arivent juſqu'à la Ville ; même aſſez près des maiſons. On la rèmonte, avec des bateaux, pour aller aux plantations. Les forts, Midelbourg & Amſterdam, en défendent l'entrée.

La Colonie des *Berbices*, ou de *la Berbice*, a un [illegible]verneur particulier, & environ 7 mille Nègres.

[illegible] Françoiſe, qu'on apelle auſſi *France-*[illegible] environ 150 li. de côtes, depuis la

rivière de Maroni jusqu'au *cap de Nord*, vers le 2e dég. de latit. septentrionale. L'Ile de *Cayenne*, qui en est la partie la plus florissante, est vers le 5e dég. de lat. On lui donne 7 li. de longueur, sur 3 de largeur. Elle a la rivière d'*Ouya*, à l'E.; la rivière de Cayenne, à l'O. Un bras, formé par cette dernière rivière & celle d'*Orapu*, la sépare du Continent. Les François s'y établirent vers l'an 1635; mais, s'étant retirés, les Anglois y furent jusqu'en 1664; lorsque les François y revinrent. Elle est, presque toute, sabloneuse & entrecoupée de quantité de collines, que l'on cultive jusqu'au sommet: ailleurs, le sol est fort bas, &, en certains endroits, si marécageux qu'on ne sauroit aller, par terre, d'un bout à l'autre, sans de fort grands détours. Le terroir en est bon: c'est un sable noir, facile à travailler, de 2 pieds de profondeur. Au-dessous, on trouve une terre rouge, propre à bâtir, à faire des briques & des tuiles, & même, de la belle poterie. On espère que, lorsque l'Ile sera entiérement défrichée, & qu'on y aura fait, par tout, des canaux, pour écouler les eaux, elle sera encore plus fertile, & que l'air y sera fort bon; car il est déjà beaucoup meilleur que lorsqu'on s'y est établi. On y étoit, alors, sujet à des maladies très-fâcheuses. On y est encore incommodé d'une infinité de mouches & d'insectes, de toutes espèces, dont on espère aussi d'être délivré, du moins, en grande partie, lorsque toute l'Ile sera défrichée & desséchée. En 1787, on y a compté 1346 blancs, 1762 noirs libres, & 10,430 esclaves. Les principales productions de la Colonie sont, le tabac, le cacao, qui y abonde plus qu'en aucune des Antilles, le sucre, toutes sortes de fruits, le coton, qui y est très-fin & très-beau, le rocou, qui sert à la teinture, l'indigo, qui y est excellent, le café, la vanille, la canelle sauvage, toutes sortes de

fort

fort beaux bois, propres à la marquéterie, le manioc & d'autres racines, le baume de copahu, l'huile d'un arbre plus fécond que l'olivier, &c. On y trouve des mines d'argent.

Cayenne, sur la pointe du N. O. de l'Ile, capitale de toute la Colonie; petite Ville, où l'on ne compte guères plus de 200 maisons, & qui a la Mer, au N., & le port, à l'O. C'est une espèce d'éxagone irrégulier, entouré de murailles & de 5 bastions; avec quelques demi-lunes & un fossé. Il y a encore, dans cette enceinte, un fort, au bord de la Mer, qui commande la Ville & le port. Il y a une place d'arme, des casernes, un hôpital, un Gouverneur, un Conseil souverain & une garnison d'environ 300 hommes de troupes réglées; outre qu'à la moindre alarme, les habitans, tant de la Ville que de la campagne, sont obligés de prendre les armes.

Remire, dans la partie orientale, 2 li. S. E. de Cayenne, est un bourg. Il y a encore quelques autres habitations. L'entrée de la rade de l'Île est dificile; à cause des courans rapides qui y règnent. La rade qui est du côté du continent est plus sûre & plus commode.

4. La Guyane Portugaise prend depuis le cap de Nord jusqu'à la rivière des Amazones, & s'étend, dans les terres, jusqu'au Rio-Négro, où les Portugais ont fait, en dernier lieu, de nouveaux établissemens; y ayant, dit-on, découvert de nouvelles mines de diamans & d'or.

NEUVIÉME DIVISION DE L'AMÉRIQUE.

PÉROU; sur la Mer du Sud; entre le 2e dég. de latit. septent. & le 26e de lat. mérid.

CE Pays a de 7 à 8 cent li. de côtes. Sa largeur est, en plusieurs endroits, de 250 li.; mais, dans la plu-

part, seulement de cent li.; selon les bornes qu'on lui donne communément; de sorte qu'il peut contenir environ 100 mille li. quarées. Il fut découvert en 1514, par des vaisseaux envoyés de Panama, par les Espagnols. On n'y fit cependant point d'établissement alors; mais, en 1530, deux avanturiers obscurs Pizarro & Almagro, qui, apparemment, avoient fait quelque fortune aux Indes, munis de pouvoirs du Roi d'Espagne, & suivis de quelques troupes, osérent entreprendre la conquête de ce puissant Empire, & y réussirent; sécondés de la division de 2 frères, cohéritiers de l'Empire, qui se le disputoient. S'étant rendus maîtres d'*Atabalipa*, l'un de ces Princes, qui avoit vaincu son frère, & l'avoit fait mourir, ils le firent aussi mourir, contre la foi promise. Peu de tems après, ces heureux avanturiers, qu'on représente comme des monstres de cruauté, de perfidie & d'avarice, se firent la guerre entr'eux, & s'entredétruisirent. Il y eut un grand nombre de révolutions pareilles, avant que le gouvernement pût y prendre une forme réglée & stable.

Les Rois, ou Empereurs, du Pérou, étoient apellés Incas. Il y avoit 400 ans, (ou, selon quelques auteurs, 600 ans,) que l'Empire étoit fondé, lorsque les Espagnols le conquirent. Ces Princes ornoient leur origine de fables pompeuses, & se disoient descendus du Soleil. Ils surpassoient tous les autres Princes de l'Amérique, dans l'art de gouverner, & dans la discipline militaire. Ils avoient divisé leur empire en 4 parties, & distribué le peuple, à-peu-près, comme il l'est à la Chine, en dixaines, cinquantaines, centaines & milliers, de personnes; avec des Oficiers, pour veiller à l'entretien du bon ordre. Il y avoit, dans chaque village, des Juges, pour terminer tous les diférens. On avoit un soin tout particulier de labourer & d'ense-

défricer les terres ; &, comme l'eau y est râre, on les arrosoit par des canaux tirés des rivières. Elles étoient divisées en 3 portions ; une, pour le Soleil ; une, pour le Roi ; la 3e, pour le peuple. Celle-ci étoit subdivisée en autant de portions qu'il y avoit de familles, selon le nombre de personnes qui les composoient. Lorsque la portion du peuple ne suffisoit pas à son entretien, on prenoit sur les 2 autres. Dans le labourage des terres, on commençoit par celles des orphelins, des veuves, des vieillards, des impotens & des soldats qui étoient, pour lors, à la guerre ; & tout ce travail se faisoit en commun. Ensuite, chaque famille labouroit son champ : enfin, on cultivoit, encore en commun, les terres du Gouverneur de chaque lieu ; & celles du Roi & du Soleil.

Le Pérou est un Pays unique par des singularités qu'on ne trouve dans aucun autre. La nature l'a divisé en 3 régions, tout-à-fait diférentes ; qui régnent dans toute sa longueur. La 1re est celle de la Côte ; sur une largeur de 10 à 30 li. ; plus ou moins, selon les lieux : elle est fort élevée ; mais assez unie. On l'apelle *Llanos*. La 2de, qu'on apelle *Sierra*, est une chaîne de montagnes assez arides & pelées, qui tiennent une largeur de 20 à 30 li. La 3e est celle des *Andes*. C'est aussi une chaine de montagnes, éloignées de 20 à 40 li. de celles de la Sierra, qui quoiqu'assez hautes, ne semblent que des humbles collines, auprès des Andes, dont la largeur est de 40 à 50 li. On pourroit ajouter, pour 4e région, le sol, extraordinairement élevé, qui se trouve entre la Sierra & les Andes, & qui va toujours en s'élevant, depuis la Sierra jusqu'aux Andes. Il n'est pas étonnant que des régions si diférentes, diférent extraordinairement, par leur terroir & leurs productions, aussi bien que par divers phénomènes, fort étranges, de la nature.

Au-delà du 3ᵉ ou 4ᵉ dégré de latit. méridionale, il ne pleut jamais dans la région des Lanos, excepté en très-peu d'endroits. Les maisons n'y sont couvertes que de quelques nates, sur lesquelles on jette une légère couche de cendres, pour absorber la rosée & l'humidité de la nuit. Cependant, le Ciel y est fréquemment couvert de nuages; surtout lorsque le Soleil est au S. de l'Equateur. On croit que la cause pourquoi il n'y pleut point, est la grande hauteur des montagnes de la Sierra, dont l'abri empêche qu'il y soufle d'autres vents que celui d'entre le S. & le S. O., qui régne, constamment, sur la côte; lequel ne trouvant point d'oposition, ne comprime pas assez les nuages pour exprimer les vapeurs qu'ils renferment, & qui se convertissent, toutes, en bruines. Ce qui confirme cette opinion, c'est qu'il pleut, quelquefois, sur les collines de la côte, qui ont le moins d'abri; comme sont les rochers d'Atico & d'Aréquipa, la hauteur de Guyaquil, & les lieux situés en delà d'Ariqua. Les bruines y arosent sufisamment les terres; au point que les sables secs & brûlans s'y revêtent d'herbe & de fleurs; & fournissent de bons pâturages. D'ailleurs, on a soin d'arroser tous les lieux où l'on peut conduire de l'eau des rivières & des ruisseaux: mais les hauteurs sont, presque toutes, incultes & inhabitables. On n'y a, jamais, ni tonnères, ni éclairs, ni orages, ni grèle, ni neige. Le vent constant, de S. ou S. O., qui y règne, contraire à celui qui règne, ordinairement, dans les autres Pays de la zone torride, y est merveilleusement agréable, doux & sain; au lieu qu'ailleurs, il est le plus violent de tous, le plus tempétueux & le plus contraire à la santé. Sans ce vent, toute la côte seroit inhabitable; à cause des grandes chaleurs. La terre y est si sèche, qu'on n'y trouve ni sources ni puits, si ce n'est à la profondeur d'environ 80 pieds, & seulement

près des rivières. Cependant, on dit que les nuits y sont, quelquefois, si froides qu'on a peine à les suporter. Au N. du 3e ou 4e dégré de latit. méridionale, jusqu'à Panama, on a, dit-on, des pluies si fortes & si fréquentes; surtout, lorsque le soleil y est vertical, & l'humidité qu'elles y répandent, y rend l'air si pernicieux à la santé, que, quoique ces Pays soyent pleins de paillètes d'or, qui s'y trouvent dans le sein de la terre, il ne se trouve que peu de personnes qui ayent le courage d'y aller demeurer. Il pleut dans la Sierra, par intervales, comme en d'autres Pays; surtout depuis Septembre jusqu'en Avril. Il y neige & il y fait froid.

Les *Andes*, qu'on apelle aussi *Cordilières*, sont des montagnes qui passent pour les plus hautes du Monde. On leur a trouvé, en plusieurs endroits, plus d'une li. & demie de hauteur perpendiculaire, au-dessus du niveau de la Mer. Elles forment une chaine des plus longues que l'on connoisse; car elle s'étend dans toute la longueur de l'Amérique méridionale, depuis l'isthme de Panama jusqu'au détroit de Magellan; espace de près de 2 mille li. Leur sommet est toujours couvert de neige, par-tout, quoique dans la zone torride. Plus bas, il pleut presque toute l'année. Acosta raporte que l'air est fort pûr, sur ces montagnes, & si subtil qu'en les traversant, avec plusieurs Espagnols, ils furent, tous, saisis d'un tel vomissement, qu'ils rendirent quantité de sang, & que plusieurs furent violemment purgés; ce qui dura quelques heures; jusqu'à ce qu'ils fussent un peu redescendus; & sans mauvaise suite. Les bêtes sont aussi exposées à ces éfets; aussi n'y en trouve-t-on point; si ce n'est quelques vigognes. L'herbe y est, souvent, brûlée & toute noire. Les Espagnols traversoient autrefois ces montagnes, pour aller au Chili; mais, ayant toujours perdu beau-

coup de monde, dans ces traverſées, ils vont à pré-ſent par Mer ; ou bien, ils cotoyent les montagnes ; ce qui eſt auſſi acompagné de dangers ; car on y trouve des déſerts arides & brûlans, où l'on a beaucoup à ſouffrir des chaleurs exceſſives & du manque d'eau. Le même Acoſta dit encore qu'il avoit apris, du Général Coſtilla, qui avoit perdu 3 ou 4 orteuils, en traverſant ces montagnes, qu'ils étoient tombés ſans aucune douleur, même ſans qu'il s'en fût aperçu ; & qu'un grand nombre de ſes ſoldats étoient tombés morts, tout-à-coup ; ſans que leurs corps euſſent, dans la ſuite, donné aucune puanteur, ni ſe fuſſent corompus. Acoſta raporte divers témoignages de ces effets ſurprenans de l'air, dans ces traverſées. Cet air eſt vif & froid ; mais point violent. Pluſieurs de ces montagnes ſont des volcans terribles, qui vomiſſent des flammes. On en compte de 15 à 20 principaux. Ils cauſent ſouvent de violens tremblemens de terre, qui ſont plus fréquens, au Pérou, qu'en aucun autre Pays du Monde.

Les vallées ſont les meilleurs quartiers du Pérou ; car elles ſont d'une très-grande fertilité ; ſurtout celles qui ſont un peu avant dans les terres, entre les montagnes de la Sierra. Elles abondent en toutes ſortes de grains & de fruits excellens. Ce ſont auſſi les quartiers les mieux peuplés, & où l'air eſt le plus tempéré. Il y a pluſieurs lacs, dans les montagnes. Les principales productions du Pérou, en général, ſont le maïz, le froment, le ſeigle & d'autres grains d'Europe, le coton, le ſucre, le cacao, le tabac, la cochenille, la ſalſepareille, le ſang de dragon, l'azur en pierre & autres belles couleurs, le fameux baume du Pérou, qui a les mêmes vertus que celui de Judée, le ſtorax, le gayac & pluſieurs autres gommes & drogues. On dit qu'on y ſème, plante, recueille & moiſſonne dans tous les tems de l'année indiféremment. Il y a auſſi des vallées qui donnent du fruit toute l'année ; même des raiſins. Acoſta dit

qu'il y a des arbres dont une moitié donne du fruit durant 6 mois ; & l'autre moitié, durant les 6 autres mois de l'année. On y a aussi la racine de manioc, dont on fait le pain de cassave, & le *coca*, si estimé des Indiens, & qui est un objet de très-grand commerce. C'est un petit fruit & une petite feuille d'arbrisseaux qui se trouvent particuliérement dans les Andes, & qui repoussent tous les 4 mois. On dit qu'on mèle le coca avec des écailles d'huitres, calcinées, & qu'on en forme des pastilles, qu'on tient longtems dans la bouche, & qu'on suce, sans les avaler. C'est une friandise pour les Indiens, qui prétendent qu'elles les remplissent de courage : ils usent du coca, comme les Orientaux, du bétel. Le maguey, cet arbre merveilleux, dont on a parlé à l'article du Méxique, vient aussi fort bien au Pérou. La vigne y a fort bien réussi : on l'y multiplie tous les jours. On y fait aujourd'hui, dans les vallées chaudes, quantité d'excellent vin, qu'on dit même meilleur que celui d'Espagne. Il y a cependant plusieurs rélations qui disent qu'on n'y exprime, des raisins, qu'une liqueur trouble & un peu salée. Peut-être en étoit-il ainsi, dans les commencemens, avant qu'on eut trouvé des lieux ou des plans convenables. On y a des olives ; mais on n'en fait point d'huile. Tous les arbres de ce Pays sont sauvages : on n'y sait ce que c'est que de les gréfer & élaguer. Il y a, vers les côtes, & dans les autres lieux bas, des grandes forêts, remplies de plantes & d'arbustes qui nous sont inconnus. Outre les cotonniers, les palmiers & d'autres arbres fruitiers des Indes, il y a des arbres d'Europe, tels que les noyers, les figuiers, les pêchiers &c : mais, dans les lieux un peu élevés, les arbres d'Europe sont rares ; excepté les saules. On y trouve aussi diverses espèces de cèdres, & d'autres arbres, diverses plantes salutaires &c. On remarque

encore que, vers la Mer, les forêts ne ſont guères que des taillis ; mais qu'on trouve les arbres plus grands, à meſure qu'on s'avance dans les terres, juſqu'à 7 ou 8 li. des côtes, où ils ſont à leur plus grande hauteur ; ce qui continuë dans un eſpace plus ou moins large, ſelon les lieux ; juſqu'à ce qu'enfin leur hauteur diminuë juſques vers les Andes. Il paroît que cette région favorable aux arbres eſt la même que la Sierra, ou du moins,la renferme.On y trouve diverſes ſortes de bois d'ébène, de gayac & d'autres bois, précieux par leur aromate, leur couleur & le poli admirable dont ils ſont ſuſceptibles. Le fameux arbre du *kina*, ou *quinquina*, dont l'écorce eſt ſi merveilleuſe en médecine, croît ſur les Andes, particuliérement vers le Potoſi, & la Province de Quito. Il reſſemble à un ceriſier. On trouve encore, au Pérou, l'*ipécacuana*, de la meilleure eſpèce qu'on connoiſſe, plante qui eſt auſſi d'un fort grand uſage en médecine.

La plûpart des rivières & des torrens du Pérou charient quantité d'or, qui eſt communément de 18 à 20 carats. Les montagnes renferment quantité de mines de ce métal ; auſſi bien que d'argent, de mercure, de cuivre, d'éméraudes. Celles d'argent, ſurtout, y ſont fort communes & fort riches: ce métal s'y trouve dans une eſpèce de pierre, apellée cinabre, dont on tire le vermillon. Lorſque les Eſpagnols arivèrent dans ce Pays, les utenciles de cuiſine des Indiens étoient d'or & d'argent. Les maiſons des riches, & les temples, étoient couverts de lames d'or. Le Roi d'Eſpagne ne fait exploiter aucune mine pour ſon compte : il les abandonne à ceux qui en ont fait la découverte, s'en réſervant, ſeulement, la cinquième partie, & la direction générale, à laquelle il commet des Oficiers, qui obligent les Chefs des Indiens à fournir un certain nombre d'ouvriers, pour y travailler. On a découvert,

au bailliage de *Choco*, une mine d'un métal inconnu jufqu'alors, qu'on a apellé *platine*, ou *or blanc*. Il eft d'un tiffu grainu, mais ferré, très-dûr, brillant, couleur d'argent, gris dans les fractures, fufceptible du poli : il a la pefanteur fpécifique & la fixité de l'or. Il eft inaltérable à l'eau forte & à tous les acides, excepté à l'eau régale : il eft peu malléable, peu ductile, mais cependant, amalgamable. Le feu le plus violent ne peut le mettre en fufion ; mais, par le moyen d'une grande lentille de verre, expofée aux rayons d'un foleil ardent, il entre en fufion par partie, & fans interméde : la partie fonduë devient traitable fous le marteau. Le Roi en a fait fermer la mine, auffi bien que celle de Santa Fé.

Le bétail, le gibier & la volaille abondent au Pérou. On dit, cependant, qu'avant que les Efpagnols y arivaffent, il n'y avoit point de volaille privée, excepté une efpèce de fort gros canards. Les chevaux qu'on y a tranfportés de l'Europe, y ont extraordinairement multiplié : ils font maigres, mais d'un fort bon fervice. On prétend que les chevaux d'Europe n'y peuvent pas vivre, & que la plûpart y crèvent au bout d'un an. Les autres beftiaux y ont multiplié de même. La plûpart vivent fauvages dans les bois, où l'on va les tuer, à la chaffe. Il y a des moutons d'une efpèce fort fingulière, qu'on apelle *pacos*, & *guanaques* : ils font de la grandeur & couleur d'un daim ; mais leur figure aproche de celle des chameaux, furtout par leur long cou, & leur boffe fur le dos ; ils marchent auffi comme eux, à tête levée. Ils n'ont point de cornes. Ils font fort dociles & fervent à porter des fardeaux. Les Péruviens n'avoient, autrefois, point d'autres bètes de charge : ils avoient des caravanes de plufieurs milliers de ces animaux, pour porter des marchandifes d'une Province à l'autre. Leur pas eft fort fûr : ils ont, derrière les pieds,

une espèce d'éperon, ou d'ergot, qui leur sert à grimper, de sorte qu'ils peuvent traverser les montagnes les plus escarpées avec beaucoup plus de facilité que d'autres bêtes de charge, & avec un fardeau d'environ 150 livres; mais ils ne font guères plus de 5 li. par jour. On dit qu'il y en a qui pourroient porter 2 hommes. Leur chair est fort bonne & fort délicate. Les pacos ont beaucoup de laine, fort belle & fort fine. Les guanacos n'en ont que fort peu,ou point; mais ils portent mieux les fardeaux. Ils sont d'une légéreté extraordinaire à la course. Ils vont en grandes troupes. On trouve encore, au Pérou, une espèce de chèvre sauvage, apellée *vigogne*, beaucoup plus grande & plus forte que la chèvre commune, & sans cornes. Elle est si légère à la course qu'un lévrier ne sauroit l'ateindre. Elle pait & se retire dans les endroits les plus élevés des montagnes, parmi la neige & les glaces. Ces animaux vont par troupes. Quand ils rencontrent quelqu'autre bête, ou des hommes, ils s'enfuyent, en chassant leurs petits devant eux. Cependant, on a trouvé le moyen d'en prendre en vie, & de les aprivoiser. Ils ne multiplient pas beaucoup. Ils ont une laine qui est comme de la soye blanche, & fort estimée, tant parce que sa blancheur conserve toujours sa beauté, que parce que les étofes qu'on en fait sont fraiches, & fort agréables dans les chaleurs. On en aporte beaucoup en Europe. Les Indiens mangent la chair des vigognes, quoiqu'elle ne soit pas bonne. On trouve, dans le corps de ces animaux, une espèce de bézoard, de la grosseur d'une noix, auquel on atribue les mêmes vertus qu'aux bézoards orientaux. Il y a encore, dans ce Pays, une autre sorte d'animaux sauvages, apellés *taraguas*, qui sont plus grands & encore plus légers à la course que les vigognes, & se tiennent aussi dans les lieux les plus élevés

qu'il y a des arbres dont une moitié donne du fruit durant 6 mois ; & l'autre moitié, durant les 6 autres mois de l'année. On y a auſſi la racine de manioc, dont on fait le pain de caſſave , & le *coca* , ſi eſtimé des Indiens, & qui eſt un objet de très-grand commerce. C'eſt un petit fruit & une petite feuille d'arbriſſeaux qui ſe trouvent particuliérement dans les Andes, &
qui repouſſent tous les 4 mois. On dit qu'on mêle le
l'huitres, calcinées, & qu'on en
l'on tient longtems dans la bou-
ſans les avaler. C'eſt une frian-
s, qui prétendent qu'elles les
e : ils uſent du coca, comme les
Le maguey, cet arbre merveil-
é à l'article du Méxique, vient
ou. La vigne y a fort bien réuſſi :
les jours. On y fait aujourd'hui,
udes, quantité d'excellent vin,
leur que celui d'Eſpagne. Il y a
relations qui diſent qu'on n'y ex-
qu'une liqueur trouble & un peu
toit-il ainſi, dans les commence-
eut trouvé des lieux ou des plans
a des olives ; mais on n'en fait
s arbres de ce Pays ſont ſauvages :
'eſt que de les gréfer & élaguer.
, & dans les autres lieux bas, des
plies de plantes & d'arbuſtes qui
Outre les cotonniers, les palmiers
uitiers des Indes, il y a des arbres
les noyers, les figuiers, les pê-
ns les lieux un peu élevés, les ar-
rares ; excepté les ſaules. On y
ès eſpèces de cèdres, & d'autres
antes ſalutaires &c. On remarque

lis & amicals avec les Espagnols ; leur donnans de l'or, des pierres précieuses, des esclaves des 2 séxes, & toutes sortes de provisions : qu'ils ne firent jamais mine de commettre aucune hostilité, jusqu'à ce que les Espagnols les y eurent contraints, par leurs outrages & leurs cruautés. Ils n'avaient ni arts, ni métiers particuliers ; mais chacun étoit son propre masson, charpentier, tisserand, cordonnier, tailleur. Ils se procuroient, par trocs, ce qui leur manquoit. Les étofes de laine & de coton qu'ils fabriquoient, & qu'ils teignoient en toutes sortes de couleurs, étoient leurs principales manufactures. Les tapis, & les draps dans lesquels ils couchoient, étoient faits de la laine de leurs brebis, ou du fin poil de leurs chèvres. Ils avoient, pour coucher, des draps, ou des filets, suspendus en l'air, par les 2 bouts, comme les palankins. On y est plus au frais & moins exposé à la vermine que dans des lits comme les nôtres. Une gaze, qui les couvre, garantit aussi, fort bien, des moucherons. Ils faisoient peu de commerce, & ne connoissoient point le fer : leurs hâches étoient faites de cuivre, ou de cailloux. Ils n'avoient pas, non plus, l'usage des poulies, ni des autres machines si avantageuses pour multiplier, ou seconder, les forces : cependant, ils avoient élevé de fort beaux édifices, & très-solides : on en voit encore quelques-uns. Les divers outils, que les Espagnols leur portèrent, leur firent un plaisir infini ; comme firent les miroirs, à leurs femmes. Les diférens peuples se distinguent particuliérement par la coifure. Quelques-uns portoient des piéces entiéres de coton, arrangées, à-peu-près, comme les turbans des Turcs : d'autres portoient des espèces de chapeaux ; d'autres, des bonnets, en forme de pain de sucre. La plûpart avoient la tète rasée. Il n'étoit permis, à personne, de changer la forme de son ha-

billement. Leurs principaux ornemens étoient des bagues, des pendans d'oreilles, des chaines de coquillages & de joyaux, à leur cou. Ils allongeoient extraordinairement leurs oreilles. Herréra raporte que les premiers Espagnols qui se présentérent dans la partie septentrionale du Pérou, furent repoussés par un peuple entiérement nud, peint, les uns en rouge, les autres en jaune; excepté quelques-uns; (apparemment, les Chefs,) qui avoient des manteaux, & d'autres vêtemens, de coton, ou de laine, & étoient ornés de joyaux. Les femmes étoient coiffées en cheveux, qui leur pendoient jusqu'au milieu des reins, flotans, ou tressés.

On distingue, aujourd'hui, les Péruviens qui demeurent au bas des Andes, de ceux qui sont plus haut. Les premiers forment des espèces de petites Républiques, sans mèlange, dirigées par leurs Curés Espagnols, & par leurs Gouverneurs, assistés de quelques Indiens. Ils se peignent, en bandes rouges, avec du rocou. Ils vivent sans défiance; laissans les portes de leurs maisons toujours ouvertes. Ils professent les métiers de charpentier, masson, tisseran. Leurs maisons sont si simples qu'on en peut élever une, des plus grandes, dans un jour. Ils s'occupent aussi à la chasse & à la pèche. Ceux qui sont, immédiatement, au pied des Andes, ne sont guères plus bazanés que les Espagnols. Ceux qui habitent les Andes mêmes, sont fort diférens &, dit-on, beaucoup plus nombreux. On les représente comme paresseux, stupides, dissimulés, traîtres, inconstans. Ils sont pauvres. Plusieurs d'entr'eux se répandent dans les villes, où ils servent comme domestiques; & dans les campagnes, où ils travaillent à la terre. On dit que les métifs sont, à présent, le plus grand nombre des habitans du Pérou, où ils jouïssent de tous les privilèges des blancs. Ils

éxercent tous les arts néceſſaires dans les Villes. Comme ils ſont fort dûrs envers les Indiens, & qu'on veut épargner, à ceux-ci, tous les travaux qui pourroient les ſurcharger, ils ont des protecteurs, d'ofice, dans toutes les villes: ils ſont exemts de la juriſdiction de l'Inquiſition, & ſoumis, ſeulement, à la corection des Evèques & des Curés. Frézier dit que, malgré les guerres & la deſtruction des Indiens, il reſte encore une famille de la race des Incas, qui demeure à Lima, & dont le chef, apellé *Ampuéro*, eſt reconnu, par le Roi d'Eſpagne, pour deſcendant des Empereurs du Pérou: que le Roi l'apelle couſin, & ordonne au Vice-roi de lui rendre une eſpèce d'homage public, à ſon entrée dans Lima. Dans cette cérémonie, Ampuéro eſt placé dans un balcon, ſous un dais, avec ſa femme. Frézier dit encore que les Péruviens ſont fort adonnés à la débauche du vin & des femmes; qu'ils ſont timides, malins, diſſimulés, ſournois, ſans ambition pour les richeſſes, indolens. On dit qu'il y a encore, dans les montagnes, ſurtout du côté de Cuſco, des peuples qui ont conſervé leur liberté, & haïſſent mortellement les Eſpagnols, dont ils tuent autant qu'ils en peuvent atraper. Ils retiennent l'idolatrie de leurs ancètres, qui conſiſte, principalement, dans une grande vénération pour le Soleil, qu'on dit qu'ils adoroient autrefois, en lui ofrant des ſacrifices, dans des temples élevés à ſon honneur. Ceux qui ſont ſoumis aux Eſpagnols ont embraſſé le Chriſtianiſme. Le Roi envoye, au Pérou, un Vice-roi, avec une autorité preſque abſoluë, mais ſeulement pour 7 ans; terme qui lui eſt plus que ſufiſant pour acquerir des richeſſes immenſes. Il paroît que le Paraguai, le Chili & la Terre Magellanique, ſont dans ſa dépendance.

Le Pérou eſt diviſé en 3 Audiences royales, ou Gouvernemens; Quito, Lima & La Plata.

I. GOUVERNEMENT DE QUITO; au N.

Plusieurs auteurs font dépendre ce Gouvernement du Vice-roi de Grenade. On y trouve des mines d'or, une grande abondance de bétail & de toutes sortes d'excellens fruits. Il renferme 3 Provinces, Quito, los Quixos & los Paçamores. La premiére est renfermée par 2 branches des Andes, dont l'occidentale est à 40 ou 45 li. de la Mer. La vallée qui les sépare n'a que 5 ou 6 li. de largeur; plus ou moins, selon les lieux; mais elle est fort longue, & élevée de 14 à 15 cent toises au-dessus du niveau de la Mer; ce qui est 3 ou 4 cent toises plus haut que les pointes les plus élevées des Pirénées. Les montagnes, de part & d'autre, sont presque toujours couvertes de neige. Les 2 chaines courent l'espace d'environ 170 li., depuis Cuença, & même au-delà, jusques vers l'Isthme de Panama: mais la vallée qui les sépare n'a pas, partout, la fertilité merveilleuse de celle de Quito, où il n'est pas râre de voir des arbres chargés, à la fois, de boutons, de fleurs & de fruits. L'air y est assez tempéré: il y a quantité de villages & de bourgs, habités par des Espagnols, ou descendans d'Espagnols, & des Indiens: on y trouve aussi des petites Villes assez jolies, bâties en pierre & en grosse brique. Chacune de ces habitations est ornée d'une grande place quarée, dont l'église fait un des ornemens, & où aboutissent plusieurs rués exactement alignées, qui vont se perdre, au loin, dans la campagne.

Quito, un peu au S. de l'Equateur, environ 50 li. dans les terres, capitale, Evêché, Ville considérable & assez bien fortifiée, où l'on compte de 30 à 40 mille ames, dont un tiers d'Espagnols, ou d'origine Espagnole. Selon plusieurs rélations, elle contient autant d'habitans que Lima. Il y a un grand nombre de communautés, 2 collèges, qui compoſent une petite Uni-

versité, un Gouverneur, une Audience royale, des manufactures de coton, de laine, de lin, pour la consommation du Pays. Il s'y tient des grandes foires, où les Indiens vont trafiquer, par échanges. Les denrées & autres marchandises du Pays y sont à fort bon marché; mais celles qui viennent du dehors y sont d'une cherté éxcessive; sans doute, à cause de la difficulté à les voiturer si loin, dans les terres, & à une si grande élévation. Il s'y fait un bon commerce en chapeaux, toiles, draps, coton, lin, sucre, sel &c. C'étoit, déjà autrefois, une des principales Villes du Pérou. Elle avoit été, longtems, la capitale d'un Royaume particulier. On a trouvé que son sol est élevé de 1460 toises, au-dessus du niveau de la Mer; & que la montagne de *Choussalong*, qui en est près, est encore plus haute, de plus de mille toises. Il y a, près de Quito, un volcan fort dangereux, qui jette quelquefois tant de cendres que les ruës de la Ville en sont remplies, au point, dit-on, qu'on ne pourroit plus y passer. Il paroît qu'il occasionne aussi des tremblemens de terre aux environs. En 1756, le 28e d'Avril, il y en eut un terrible qui renversa entiérement la Ville de Quito; mais la plûpart des habitans eurent le bonheur de se sauver; s'étant retirés à la campagne, à cause de diverses sécousses, moins fortes, qui s'étoient faites sentir quelques jours auparavant, & qui continuérent jusqu'au 3e de Mai suivant, presque tous les jours.

Les Péruviens avoient construit, entre Quito & Cusco, dans l'espace de près de 500 li., 2 grands chemins, de 25 pieds de largeur, qui avoient coûté des peines incroyables: l'un étoit dans la plaine, où il avoit falu afermir le sable & les terres légères; l'autre, au travers des montagnes, où l'on avoit rasé plusieurs hauteurs, & comblé des vallées fort profondes. Il y

avoit,

avoit, de distance en distance, des maisons pour les Oficiers de la Cour, des magasins &c. Les chemins des anciens Romains, qu'on vante avec bien de la raison, ne l'emportent pas sur ce magnifique ouvrage.

A 16 li. de Quito, vers le N., la terre est tellement imprégnée de sel, surtout au village de *Ste. Catherine*, qu'on en fournit presque toute la Province ; dont ce canton passe pour le plus fertile, & même, des Andes. On y a d'excellens melons d'eau.

Puerto-veio, près de la Mer, à l'O. de Quito ; petite Ville, qui est un des plus anciens établissemens des Espagnols, au Pérou. Elle est sur une petite rivière. Les maisons y sont construites de roseaux, & couvertes de paille, ou de feuilles de palmier. Il y en a qui sont assez jolies. On cultive, aux environs, du cacao, du tabac. On y recueille aussi du coton, de la cire &c.

Guyaquil, *Guajaquil*, ou la *Culate*, à 5 li. de la Mer, vers le 3e dég. de lat. méridionale ; Ville considérable & des plus florissantes du Pays ; avec 2 forts & un bon port. Elle est située sur la rive occidentale de la Guyaquil, qui est large & profonde, & immédiatement au-dessous de son confluent avec la *Daule*, qui est une autre rivière fort belle. Cette situation en fait une espèce d'entrepôt du commerce entre Panama & Lima. C'est aussi à ce port que l'on débarque ce qui est destiné pour Quito. La Ville est divisée en vieille & nouvelle, & toute bâtie en bois. Il y a un tribunal de l'inquisition. La rivière se jette dans le golfe de même nom. La navigation y est bonne : elle est fort poissonneuse ; mais pleine de crocodiles. Le flux y est considérable. Elle a moins de pente que les autres rivières, dont elle reçoit un grand nombre. Les montagnes des environs de la Ville abondent en cacao.

Paita, sur la Mer, vers le 5e dég. de lat. méridionale ; petite Ville ouverte, d'environ 200 maisons ;

située sur la rivière de *Chuquimaya*, qui y forme un bon port ; mais dans un canton fort stérile, qui n'est que sable & ardoise. Il y a un fort. Les maisons n'y ont qu'un étage & ne sont construites que de roseaux & d'argile, & couvertes de feuilles sèches. La plûpart des habitans sont des Indiens, des esclaves Nègres & des mulâtres. Il y a fort peu de blancs. C'est un lieu de relâche pour les vaisseaux qui vont du Méxique à Lima. Les environs sont si arides qu'on n'y trouve pas une goute d'eau bonne à boire, ni aucune sorte d'herbages ou d'autres provisions, excepté du poisson & quelques chèvres ; mais il y a, vers le N., à 2 ou 3 li. de là, une Ville d'Indiens, nommée *Colan*, d'où l'on transporte à Paita, sur des radeaux, de l'eau, du maïz, des herbages, de la volaille &c. La Ville fut pillée & brûlée en 1741, par les Anglois, sous Anson.

Baéça, environ 25 li. E. S. E. de Quito ; Ville bâtie en 1559, capitale de la province de *los Quixos.*

Zamora, 110 li. S. S. E. de Quito, auprès des Andes, aussi dans la Province de Quixos ; belle Ville, auprès de laquelle on trouve des riches mines d'or.

Valladolid, vers le 4e dég. de lat. méridionale, environ 60 li. dans les terres, Ville assez bien bâtie & bien peuplée, qui fait un grand commerce de sel. Elle est dans la Province de *Paçamores*, *de las Salinas*, ou de *Gualsongo*, abondante en grains, bétail, mines d'or &c. L'air y est assez tempéré.

Le Pays de *Maynas*, voisin de cette Province, &, ci-devant, renfermé dans l'Amazonie, fait, à présent, partie du Pérou. Il paroît que les Espagnols y ont des habitations, dont la principale est *Borja.*

A environ 150 li. des côtes de Quito, autour de l'Equateur ; on trouve les Iles *Galapes*, *Gualpégas*, *Gallapagos*, ou *des Tortuës*, qui ofrent un bon relâche aux vaisseaux. Elles ne sont pas habitées, mais elles abondent en excellentes tortuës, en oiseaux &c.

II. GOUVERNEMENT DE LIMA ; au milieu.

Lima, à 2 li. de la Mer ; lat. méridionale, 12° 6' ; capitale de tout le Pérou, siége d'un Conseil souverain, Université, Archevêché, grande & belle Ville, fort peuplée, extraordinairement riche & fort commerçante, qui passe pour la plus grande de toute l'Amérique méridionale. Elle fut fondée par les Espagnols, en 1535, & apellée d'abord, *los Reyes*. On y compte, selon quelques rélations, environ 60 mille ames ; selon d'autres, seulement de 25 à 28 mille, dont 8 ou 9 mille blancs : le reste est de métifs, de nègres, de mulâtres & d'Indiens. Elle est située dans une vaste plaine, agréable & fertile, au bas d'une vallée, sur une petite rivière de même nom. Les ruës y sont droites & de bonne largeur, partout égale. Les maisons n'y ont qu'un étage ; parce qu'elle est fort sujette aux tremblemens de terre. Il n'y en a que quelques-unes qui ayent un étage, au-dessus du rez-de-chaussée ; encore n'est-il construit qu'en canne, pour le rendre léger. Elles ne sont couvertes que de nattes, sur lesquelles est une légère couche de cendres, pour absorber les rosées. Il n'y en a presque point qui n'aït un aqueduc. Les superbes édifices, élevés par les fondateurs, ont été ruïnés. Il y a 8 paroisses, plusieurs belles églises, 12 ou 15 hôpitaux, 25 couvens d'hommes, & 12 de filles. Ces couvens sont si vastes qu'on prétend qu'ils ocupent, au moins, le quart de la Ville. On y compte 4 mille réligieuses. Les murs des grands édifices sont de brique cuite ; mais les autres, même les plus belles maisons, sont en brique cruë ; c. à d., de terre pétrie avec un peu d'herbe, & séchée au soleil ; ce qui dure, cependant, des siécles ; parce qu'il n'y pleut jamais. Les murs de la Ville ne sont que de cette brique. Vers le milieu est la place royale, dont un côté est ocupé par la cathédrale & l'Archevêché ; un autre, par le palais du Vice-roi,

qui est superbe, & les 2 autres, par d'autres beaux édifices publics, avec une suite de portiques uniformes. Au milieu est une fontaine, en bronze, avec 5 bassins & un grand nombre de figures, de même métal. La rivière est presque toujours guéable, excepté lorsque les pluies tombent sur la montagne, & que les neiges fondent. On la saigne, en plusieurs endroits, pour aroser les campagnes & les ruës de la Ville, aves ses jardins, où elle est conduite par des canaux couverts. On la passe sur un pont de 5 arches, pour aller à une petite partie de la Ville, qui est au N., & au-delà de la quelle est une promenade charmante, de 5 longues allées d'orangers, dont la principale est ornée de trois bassins de pierre, pour les fontaines. La beauté de ces arbres, toujours verds; le parfum des fleurs & le grand concours des calèches, qui s'y assemblent tous les jours, à l'heure de la promenade, font de ce cours, un lieu de délices. La douceur merveilleuse du climat, & la molle tranquilité dont on y jouït, y invitent à la volupté. On y a toutes sortes de fruits pendant toute l'année; car, dès qu'ils commencent à manquer dans la plaine, ils sont en maturité sur les montagnes voisines, d'où l'on en aporte en Ville, en abondance. On dit que les habitans se livrent beaucoup à la débauche. Le luxe y est prodigieux, aussi bien que les richesses. On y compte plus de 4 mille calèches, tirées par des mules, qui sont les voitures ordinaires du Pays. On raconte qu'à l'entrée d'un Vice-roi, en 1682, les ruës par où il devoit passer, pour se rendre à son palais, furent pavées de gros lingots d'argent, estimés 320 millions de liv. de France.

L'Université de Lima a été incorporée à celle de Salamanque, pour la faire jouïr des mêmes privilèges. On y compte 180 Docteurs, en diverses facultés, &, ordinairement, près de 2 mille écoliers. Il y a 20 chai-

res bien rentées, & 3 collèges royaux. Lima a aussi un tribunal de l'inquisition. Les tremblemens de terre y avoient causé de grands dommages, en 1678 & 1687. Un tremblement plus terrible la détruisit presqu'entiérement en 1746, le 26 d'Octobre.

Callao, à l'embouchure de la Lima, & à 2 li. de la Ville de Lima; Ville assez considérable, forte & commerçante; avec une rade qui passe pour la plus grande, la plus belle & la plus sûre de la Mer du Sud, en Amérique. La Ville est située sur une langue de terre qui n'est élevée que de 9 ou 10 pieds au-dessus de la haute Mer. Elle est fort régulière: ses ruës sont bien alignées, mais fort mal propres, & remplies de poussière. On y compte de 4 à 5 cent familles Espagnoles, & 5 couvens. Le flux ne s'y élève que de 4 à 5 pieds. Le Gouverneur de la Ville est envoyé d'Espagne, par le Roi, & changé tous les 5 ans. La Ville fut presqu'entiérement détruite, en 1746, par le tremblement de terre qui fit tant de mal à Lima. La Mer couvrit tous les édifices, & noya tous les habitans. Il n'y resta qu'une tour. De 25 vaisseaux qu'il y avoit dans le port, 21 furent engloutis, & les 4 autres furent portés à une li. dans les terres.

A une li. du Callao, on trouve l'Ile *St. Laurent*, d'environ 1 ½ li. de longueur, qui défend la rade de ce côté. C'est l'éxil des noirs & des mulâtres, condamnés, pour quelque crime, à tirer du moilon pour les édifices publics. On éxile les blancs à Baldavia.

Guanaco, 45 li. N. de Lima; Ville riche & agréable, capitale d'un canton de son nom, abondant en tout ce qui est nécessaire à la vie, & où l'on compte 30 mille Indiens.

La *Parilla*, ou *Santa Parilla*, sur la Mer, environ 80 li. N.N.O. de Lima; petite Ville, dans la vallée, & sur la rivière, de *Santa*, qu'on y passe, dit-on,

ſur des fruits qui reſſemblent à des courges, enfilés à une corde.

Truxillo, vers le 8ᵉ dég. de lat. méridionale, près de la Mer, ſur une petite rivière, dont l'embouchure forme un port; Evêché, belle Ville, riche & commerçante, bâtie par les Eſpagnols en 1553. Son terroir eſt très-fertile. Elle a, dans ſon reſſort, plus de 50 mille Indiens.

Caxamalca, lat. mérid. 8°, à 30 li. de la Mer; Ville capitale d'un quartier de Pays de ſon nom, abondant en maïz, pâturages, fruits & mines de divers métaux.

Valverde, environ 60 li. S. E. de Lima, près de la Mer; Ville riche, qui tire ſon nom de la belle vallée, toute plantée de vignes, où elle eſt ſituée. Il y a un port.

Caſtro-verreyna; lat. S. 13°, 60 li. S. E. de Lima; Ville remarquable par ſes mines d'argent, ſon bon tabac & la ſalubrité de ſon air.

Piſco, à ¼ li. de la Mer; lat. 13° 40′; belle Ville, avec une bonne & grande rade, dans un quartier fertile en bon vin & en excellens fruits. Elle étoit, autrefois, au bord de la Mer; mais, en 1682, le 19 d'Octobre, il y eut un tremblement de terre ſi violent que la Mer ſe retira de ½ li., & remonta, enſuite, avec tant de force, qu'elle inonda preſqu'autant de terrein, au-delà de ſes bornes; de ſorte qu'elle ruïna la Ville. On en voit encore les mazures, qui s'étendent depuis le rivage juſqu'à la nouvelle Ville, qui a été rebâtie plus avant dans les terres. Elle eſt diviſée par quartiers réguliers: ſes ruës ſont bien alignées, & elle eſt traverſée par une petite rivière de même nom, ou par un canal qui en eſt tiré. On y compte environ 300 familles; la plûpart de meſtices, mulâtres, ou noirs. Il n'y a que peu de blancs.

Cuſco, vers le 13ᵉ dég. de lat. méridionale, environ cent li. dans les terres; Evêché, grande Ville,

agréable & commerçante ; où l'on compte de 40 à 50 mille ames, dont environ les 3 quarts sont des Indiens. Elle est située au pied d'une montagne ; sur le penchant d'une colline, & arosée de 2 petites rivières. Il y a 5 paroisses, plusieurs couvens, diverses manufactures d'étofes, d'indiennes & autres toiles de coton, de cuirs &c. On y remarque la plus belle, ou, du moins, la plus grande place publique de toute l'Amérique, où aboutissent 4 grandes ruës tirées au cordeau, qui viennent de 4 côtés oposés. Les églises y sont riches & magnifiques. Les Indiens de cette Ville surpassent tous les autres Américains en peintures, dont ils remplissent le Pérou, toutes mauvaises qu'elles sont. Cusco étoit, autrefois, la capitale du Pérou, & la résidence des Incas. Quelques rélations disent que leur Palais subsiste encore : tous les murs y étoient revêtus d'or & d'argent. Il est, ou étoit, si bien muni de murailles & de tours, qu'on le regardoit comme imprenable. L'histoire dit qu'il étoit tout construit de pierre de taille d'une grosseur si prodigieuse que 40 chevaux pourroient, à peine, en traîner une, & que, cependant, elles avoient été amenées de loin. Elle dit encore que les Incas obligeoient tous leurs vassaux à bâtir un palais dans cette Ville, & que ces édifices, dont la plûpart, dit-on, subsistent encore, étoient construits si artifitement, & les pierres si bien arangées & cimentées, que les murs paroissoient d'une seule piéce. Les murailles des temples étoient couvertes de plaques d'or, dans lesquelles on avoit enchassé des turquoises & des émeraudes. Celui du Soleil avoit encore 7 fontaines dont les bassins & les tuyaux étoient d'or. Enfin, tout ce qui pouvoit être de métal, dans ces temples & dans le palais, étoit d'or. On peut juger, par-là, de la richesse immense du butin que firent les Espagnols, à la prise de Cusco.

Le terroir des environs de Cusco est très-fertile: on y a des raisins frais durant toute l'année. L'air y est pûr: cependant, on dit qu'il est froid, & que ses variations sont si subites qu'on y éprouve souvent, en un même jour, les extrêmes du chaud & du froid. On compte plus de 200 mille Indiens, dans le territoire de la Ville, tributaires des Espagnols. En-delà de Cusco, les deux chaines de montagnes s'éloignent beaucoup, l'une de l'autre, & laissent, entre deux, une vaste plaine, de plus de 150 li., qui est la Province de *Collao*. Cette campagne, que quelques auteurs renferment dans le Gouvernement de la Plata, est arosée d'un fort grand nombre de rivières, & abonde en herbages & en bons pâturages. Cependant, le terroir y est si froid & si sec qu'aucune espèce de grain n'y réussit, pas même le maïz; mais on y suplée par une petite racine, apellée *papas*, dont on fait, après l'avoir sèchée au soleil, & pilée, ce qu'on apelle *chugno*, espèce de pain, qui fait la principale nourriture des habitans de cette Province, & dont on transporte quantité aux mines du Potosi. On mange aussi les papas fraiches, bouillies, ou rôties. On y trouve encore d'autres racines & petites herbes, qui servent aussi à la nouriture. Nonobstant que le pain de grain manque dans cette Province, elle passe pour la mieux peuplée & la plus riche du Pérou, par la quantité de bestiaux qu'on y nourit; comme vaches, moutons, chèvres &c. Les perdrix y abondent. L'air y est sain. Il n'y a point de forêts. On trouve, dans cette Province, sous le 15e dég. de lat., & près de cent li. dans les terres, un grand lac qui porte le même nom, ou celui de *Titicaca*. Il a près de 80 li. de tour. On dit que les meilleures habitations du Pérou se trouvent sur ses bords. Son eau est salée & amère; moins, à la vérité, que celle de la Mer; mais elle est fort épaisse. Il se décharge par une rivière qui coule vers le S.S.E., & forme un autre

lac, apellé *Paria* ou *de los Aulagas*, presqu'aussi grand que le premier, & dont les environs nourissent quantité de bestiaux, surtout des porcs, qui s'engraissent merveilleusement des herbages qui croissent sur ses bords.

La Paz, surnommée, *en Collao*, ou *Nuestra Sénora-de la Paz*, près du lac de Collao, au S. E.; Evêché, Ville située au pied d'une montagne, dans une vallée abondante en vignes, & en fruits qui commencent à mûrir en Janvier.

Guamanga, ou *St. Jean-de la Victoire*, de 65 à 70 li. O. de Cusco, un peu au N., & 80 li. S. E. de Lima; Evêché, Ville assez considérable, capitale d'une Province de son nom, & remarquable par ses confitures, ses manufactures & les mines d'or, d'argent, d'aiman &, surtout, de mercure, qu'on trouve dans la Province; qui est, d'ailleurs, fort peuplée. On dit, qu'on trouve, dans quelques-unes des mines de mercure, des puits de 400 pieds de profondeur. Selon quelques rélations, Guamanga & St. Jean-de la Victoire seroient 2 villes diférentes, dont la dernière seroit le siége de l'Evêque.

Guancavelica, environ 20 li. O. de Guamanga; petite Ville, riche & abondante en mines de mercure & de cinabre. On en tire, surtout, une si grande quantité de mercure qu'elle en fournit tous les moulins d'or, & d'argent, du Pérou. Il y a une source fort remarquable, dont on dit que l'eau se pétrifie si promtement que la plûpart des maisons de la Ville sont bâties des pierres qui en proviennent; lesquelles sont d'un blanc un peu jaunâtre, légères & assez dûres. Elle est dans la Province de Guamanga, qu'on apelle aussi, quelquefois, du nom de cette Ville.

Arequipa, à 24 li. de la Mer; latit. 16° 40'; Evêché, Ville médiocre, située sur une rivière, dans un terroir très-fertile. On y compte environ 600 familles Espagnoles. Il s'y fait un bon commerce de vin & d'eau.

de vie. L'air y eſt fort tempéré, & paſſe pour le plus pûr de tout le Pérou. Le ſéjour en eſt fort agréable. Cependant il y a, près de là, un volcan, dont l'ouverture eſt ſur une montagne preſque toute de ſable, & d'une hauteur prôdigieuſe; telle qu'on n'y pourroit pas monter en moins de 2 jours; mais il n'eſt plus dangereux, & ne jette plus de feu.

Puno, environ 70 li. S. de Cuſco; petite Ville, où l'on ne compte qu'environ 180 familles, & dans un mauvais climat; mais conſidérable par la quantité de miniéres d'argent qui ſe trouvent aux environs.

III. GOUVERNEMENT DE LA PLATA; ou de LOS CHARCAS; au S.

Il y a, dans cette partie du Pérou, des vallées chaudes, d'une fertilité merveilleuſe, & des rochers fort rudes, abondans en mines, les plus riches qu'on connoiſſe. Mr. De Bomare dit que, " quoique les mines
„ de Potoſi, & de *Lipes*, conſervent toujours leur ré-
„ putation de richeſſe, on a cependant découvert, en
„ 1712, celles d'*Oruvo*, à 8 li. d'Arica, & celles
„ d'*Ollacha*, près de Cuſco, qui paſſent pour plus
„ riches. "

La Plata, *Suchiſaca*, ou *Chuquiſaca*, vers le 19e dégré de latit., environ 115 li. dans les terres; capitale, Archevèché, Ville conſidérable, riche & bien peuplée, ſituée ſur la petite rivière de *Chachimao*. On y compte 60 mille Indiens. Ses ruës ſont tirées au cordeau.

Potoſi, environ 15 li. O., ou S. O. de la Plata; Ville conſidérable, bien bâtie, très-riche & fort peuplée. On y compte environ 10 mille Eſpagnols & 60 mille Indiens. Il y a des rélations qui diſent qu'on y a eu compté juſqu'à 150 mille ames. Les vents y rendent l'air fort froid. Il y a pluſieurs égliſes magnifiques, & pluſieurs couvens. Elle eſt fameuſe par la mine d'argent, qui en eſt près, la plus riche qu'on

connoiſſe, ſur la Terre. Elle fut découverte en 1545, dans une montagne d'une li. de tour & d'environ 600 toiſes de hauteur. C'eſt un roc ſolide, où le minéral eſt ſi dûr qu'on ne peut le caſſer qu'à grands coups de gros marteaux. On y trouva, d'abord, des plaques d'argent, couchées, les unes ſur les autres, juſqu'à la profondeur d'une toiſe. Enſuite, on trouva 4 grandes veines, qu'on ſuivit juſqu'à la profondeur de 200 toiſes, où les filamens étoient encore de la même qualité, & auſſi riches qu'à la ſuperficie. On aſſûre que les Rois d'Eſpagne ont tiré, de cette ſeule mine, dans l'eſpace des 50 premiéres années, pour leur cinquiéme partie, la valeur de 20, 202 millions de livres de France. On dit que l'argent eſt auſſi commun, dans la Ville de Potoſi, que le cuivre l'eſt, en Europe, & que nombre de particuliers y comptent leurs richeſſes par millions. La plûpart ſont ſervis en vaiſſelle d'argent: leurs meubles ſont magnifiques; enfin, le luxe y eſt prodigieux. Toutes choſes, tant pour les beſoins que pour les douceurs de la vie, y abondent, autant qu'en aucun lieu du Monde; quoique le terroir de la montagne ſoit ſec & tout-à-fait ſtérile. On y aporte tout ſur des voitures. Ce lieu eſt auſſi le mieux habité de tout le Pérou. On dit qu'il y a, ordinairement, 20 mille Nègres qui travaillent à la mine; mais qu'elle commence un peu à s'épuiſer. La montagne a été tellement creuſée qu'elle eſt preſque percée à jour, de toutes parts. Le travail y devient, tous les jours, plus dificile & plus funeſte aux ouvriers; à cauſe des exhalaiſons qui ſortent du fond. On y rencontre des veines métalliques, qui rendent des vapeurs ſi pernicieuſes qu'elles tuent ſur le champ. L'humanité frémit d'aprendre à combien de millions d'Indiens & de Nègres ce rude travail a déja coûté la vie.

Il y a, près de Potoſi, au bout de la vallée de *Ta-*

papaya; un lac de forme ronde, dont l'eau eſt fort chaude ; quoique la terre d'alentour ſoit très-froide. On voit, au milieu, un bouillonement de plus de 20 pieds en quaré, qui eſt ſa ſource. On ſe baigne ſur les bords ; mais on ne pourroit en ſoufrir la chaleur, un peu plus avant.

Les mines de *Porco*, à 6 li. de Potoſi, ſont abandonnées.

Arica, ſur la Mer ; latit., 18° 26′ ; aſſez jolie petite Ville, où l'on compte de 150 à 200 familles ; avec une bonne rade. Elle étoit, autrefois, plus conſidérable & aſſez forte, avec un bon port, mais, les tremblemens de terre, auxquels elle eſt ſujette, l'ont preſque détruite. On y portoit, autrefois, l'argent des mines du Potoſi, pour le tranſporter, par Mer, à Lima ; mais La Feuillée dit que, depuis que les Anglois, ſous Drake, y eurent pris 3 bâtimens, qui en étoient chargés, on le tranſporte par terre. Il y a, aux environs, quantité de métairies, où l'on ne recueille que de l'*axy*, ou *piment*, eſpèce de poivre rouge, dont les habitans du Pérou aſſaiſonnent tous leurs mêts. On y en recueille une quantité prodigieuſe, au moyen de la *gana*, fiente d'oiſeaux, qui, dit-on, fait un des meilleurs revenus d'Arica ; car il s'en fait un fort grand débit à Lima, & aux autres lieux de la côte. On prétend qu'elle fertiliſe tellement la terre qu'elle donne juſqu'à 4 & 5 cent pour un, de toutes ſortes de grains.

Sta Cruz, ſurnommée *de la Sierra-l'Antigoa*, 115 li. E. de la Plata ; Evèché, Ville ſituée au pied d'une montagne, dans une campagne fertile en bons fruits, & capitale d'une Province de ſon nom, dont le miel & la cire ſont la principale richeſſe.

Sta Cruz-de la Sierra nueva, Ville, 45 li. N.O. de l'autre Sta Cruz, avec laquelle on la confond ſouvent.

DIXIÉME DIVISION DE L'AMÉRIQUE.

AMAZONIE, ou PAYS DES AMAZONES; au S. de la Terre ferme.

On a déja dit, à l'article de la Guyane, que plusieurs Géographes étendent les bornes septentrionales de l'Amazonie jusques vers l'Equateur; mais que d'autres la bornent à la rivière des Amazones, comme on le fait ici; vû que cette limite est naturelle; au lieu que l'autre est imaginaire, aussi bien que les autres bornes de cette grande région, encore presqu'inconnue, qu'on étend, au S., jusques vers le 16e ou 17e dégré de latit.; de sorte qu'elle peut avoir de 5 à 6 cent li. d'étendue, de l'E. à l'O.; & environ 350 li. du N. au S. On n'en connoît rien que les bords de l'Amazone, & de quelques autres grandes rivières qui se jettent dans celle-là, & que l'on a remontées.

L'Amazone, ou *rivière des Amazones*, sort d'un lac du Pérou, entre les 10e & 11e dégrés de latit. méridionale. On remarque, comme une chose fort surprenante, qu'en tout son cours, elle n'a que 333 toises de pente, quoiqu'elle ait, au Pérou, plusieurs cataractes. On remarque encore que, excepté à ses 2 extrêmités, elle coule dans des plaines immenses, unies, sans le moindre côteau. Elle est fort large, fort profonde & sans cataracte, depuis le Pérou. Dans la saison des pluies, elle se déborde prodigieusement, & inonde les terres fort au loin. Elle reçoit, de part & d'autre, un nombre prodigieux de rivières, dont plusieurs ont 5 ou 6 cent li. de cours. Depuis sa jonction avec le Rio Nègro & avec la *Madéra*, elle a environ une li. de largeur; en quelques endroits, 2 ou 3

li., & même davantage : elle en a de 50 à 80, à ſon embouchure ; mais elle y forme quantité d'Iles, ainſi que preſque tout le long de ſon cours. Sa profondeur eſt de 30 à 40 braſſes, juſqu'à 500 li. dans les terres. Elle eſt navigable preſque partout, particuliérement depuis Jaen, où elle commence à prendre ſa direction vers l'E. Le flux de la Mer s'y fait ſentir juſqu'à 200 li. dans les terres, où les Portugais ont, diſent-ils, un fort, nommé *Pauxis*. Son lit eſt fort reſſerré dans cet endroit ; car il n'y a que 905 toiſes. Au moyen des vents d'Eſt, qui ſouflent, preſque conſtamment dans ce Pays, avec aſſez de force, les vaiſſeaux remontent facilement la rivière ; preſqu'en auſſi peu de tems qu'ils en mettent à la deſcendre ; ſavoir, de 8 à 10 mois.

En 1539, Gonzale Pizaro, frère du conquérant du Pérou, ayant découvert l'Amazone, au Pérou, & ayant ouï dire qu'elle aroſoit des Pays abondans en or, entreprit de ſuivre ſon cours, acompagné de 340 ſoldats Eſpagnols, tant cavaliers que fantaſſins, & de 4 mille Indiens, pour porter le bagage, & les munitions de guerre & de bouche. Ils partirent de Quito pour cette découverte ; mais ils eurent tant de dificultés à ſurmonter ; ſoit par les pluies abondantes & continuelles, les inondations & les marais, juſqu'aux Andes ; ſoit, ſur ces montagnes, par les neiges, le froid &c ; ſoit, enfin, par le manque de proviſions dans les déſerts qu'il fallut traverſer, qu'un grand nombre, tant des Eſpagnols que des Indiens, périrent. Ils bâtirent enſuite un brigantin, ſur lequel ils embarquèrent 50 hommes, ſous le commandement d'Orellana, pour aller, premiérement, chercher des proviſions, & revenir le plus tôt poſſible : au lieu de quoi Orellana deſcendit la rivière ; ſans s'embaraſſer de Pizaro, qui, après avoir atendu longtems, s'en re-

tourna à Quito, où il ariva avec 80 Espagnols, seulement; tous les autres, & tous les Indiens, ayant péri, dans cette expédition. Il paroît que la rivière, sur laquelle Orellana s'étoit d'abord embarqué, étoit la *Coca*, qui, plus bas, prend le nom de *Napo*, d'où il ariva dans l'Amazone, qu'il suivit jusqu'à la Mer; après une navigation de 18 cent li., selon son estime. La rencontre qu'il avoit faite, en descendant cette rivière, de quelques femmes armées, dont un Cacique Indien l'avertit de se défier, la lui fit nommer Amazone, ou rivière des Amazones, au lieu de *Maragnon*, comme on l'apelloit auparavant. Mr. de la Condamine, académicien François, qui l'a descenduë l'espace de 1500 li., a vérifié, par la tradition du Pays, qu'il y avoit efectivement, sur ses bords, ces femmes guerrières; mais qu'elles se sont retirées vers la Guyane, il y a plus d'un siécle. Il a parlé à des habitans dont les pères les avoient vuës. Orellana, ayant obtenu, à la Cour d'Espagne, une commission pour faire la conquête du Pays qu'il avoit parcouru, s'en retourna, acompagné de 500 volontaires, & arriva à l'embouchure de l'Amazone, en 1554; mais il rencontra tant d'obstacles, avant que de l'avoir remontée l'espace, seulement, d'environ cent li., qu'il abandonna l'entreprise. Il mourut en s'en retournant. Plusieurs avanturiers descendirent, ensuite, cette rivière, depuis le Pérou. Téxeira, Portugais, la remonta en 1637, depuis Paria, au Brésil, jusqu'au Pérou, à la faveur des vents d'Est; puis, entra dans le Napo, qui le conduisit assez près de Quito, où il se rendit, par terre. Il la descendit ensuite. Comme on ne trouva pas, dans cette Contrée, l'or qu'on avoit espéré d'y trouver en abondance, on ne s'est pas beaucoup empressé d'y former des établissemens. Cependant, on dit que les Espagnols en ont quelques-uns, dans la partie occiden-

tale, & les Portugais, dans l'orientale, sur les bords de l'Amazone & de quelques autres des principales rivières.

Les chaleurs devroient être fort grandes, dans cette Contrée, vû son climat: on dit cependant que l'air, qui, d'ailleurs, y est sain, est assez tempéré, tant par les pluies abondantes qui y tombent, & y font déborder les rivières, pendant la moitié de l'année, que par les nuages dont le Ciel y est ordinairement couvert, & par un vent frais, qui vient de l'Est, & y soufle presque constamment. On y a les pluies lorsque le soleil y est vertical, ou à peu-près, c'est-à-dire, dans le tems où les chaleurs y devroient être les plus grandes. Ces pluies sont souvent acompagnées de terribles orages, tonères & éclairs. Quelques rélations disent qu'on n'y a point trouvé de mouches, ni d'autres insectes: d'autres disent que, depuis la jonction de l'Amazone avec le *Xingu*, ou *Ariopana*, grande rivière qui vient du Sud, à peine trouve-t-on, sur la rive droite de la première, aucun de ces insectes, si incommodes, qu'on nomme moustiques & maringoins, tandis que, sur le bord oposé, on en est tourmenté. Les arbres y sont toujours verds, & on y a, en tout tems, des fruits, des fleurs & du jardinage. Les principaux fruits de ce Pays, sont les bananes, les guaves, l'ananas, le cacao &c. Il produit du blé d'Inde & du manioc, quantité de coton & de cannes-à sucre, du tabac, de la salsepareille, du baume excellent, de la gomme, de l'orique, qui sert à teindre en écarlate, & plusieurs autres couleurs fines & rares, &c. Les principaux arbres, dont les forêts y sont remplies, sont le cèdre, le chène, l'ébénier, le bois de fer, les bois de Campêche, de Brésil & autres bois de teinture, le canelier sauvage &c. On y trouve quantité de tigres, d'élans, de singes. On dit que les tigres y sont aussi beaux & aussi

gros

gros que ceux de l'Afrique, & qu'ils font une guerre, très-destructive, aux crocodiles, qui sont fort communs, & d'une grosseur monstrueuse, dans l'Amazone & les autres grandes rivières du Pays. Ils leur enfoncent les grifes dans les yeux, seul endroit où ils peuvent les ofenser ; à cause de la dûreté de leurs écailles. Le crocodile entraîne quelquefois le tigre dans l'eau ; où celui-ci se noye plûtôt que de lâcher prise. Il y a des singes d'une infinité d'espèces ; les uns, fort grands, d'autres, dit-on, aussi petits que des rats. Il y en a qui ressemblent un peu à des petits lions, & sont dificiles à aprivoiser : ils ont le poil long & lustré ; la queuë deux fois aussi longue que le corps ; la tête, petite & quarée ; les oreilles, pointuës & saillantes, comme les chats. Les grands serpens, & ceux à sonnète, y sont aussi fort communs. Les chauve-souris y fourmillent tellement, qu'en plusieurs endroits, elles ont détruit le gros bétail que des missionaires y avoient mené, & qui commençoit à s'y multiplier. Elles leur sucent le sang, aussi bien qu'aux chevaux, aux mulets &, même, aux hommes, quand ils ont l'imprudence de s'endormir hors de quelque abri. Les diverses espèces de perroquets & autres oiseaux, qui se retirent dans les forêts, sont inombrables. Leur plumage est admirable ; mais leur ramage est tout-à-fait discordant.

On trouve, dans l'Amazone, une espèce de *lamproye*, dont le corps, comme celui de la lamproye ordinaire, est percé d'un grand nombre d'ouvertures ; mais a, de plus, la propriété de la torpille : quand on la touche avec la main, ou seulement avec un bâton, on ressent, dans le bras, un engourdissement douloureux : on en est quelquefois renversé. Il y a des *lamentins*, ou *vaches marines*, grands poissons, de 7 à 8 pieds de longueur, qui mangent l'herbe des bords de la rivière, & dont la chair & la graisse ont assez de

rapport avec celles du veau. Les femelles ont des mammelles, dont elles alaitent leurs petits. Les tortues y abondent tellement qu'on prétend qu'elles pourroient, avec leurs œufs, ſufire à la nourriture des peuples qui habitent ſur les bords de l'Amazone. On prétend qu'elles ſont auſſi plus délicates que les autres. Les lacs & les marais, que l'on rencontre fréquemment, le long de cette rivière, même aſſez avant dans les terres, ſe rempliſſent de toutes ſortes de poiſſons, dans le tems de ſes débordemens, & y demeurent lorſque les eaux ſe retirent, renfermés comme dans des réſervoirs naturels, où l'on les prend avec beaucoup de facilité.

Les habitans de l'Amazonie ſont bazanés : ils ont les yeux noirs, & les cheveux, longs & noirs : ils vont ordinairement nuds ; mais, quelquefois, ils portent des eſpèces de manteaux de peaux de bêtes. Quelques rélations diſent qu'ils ſe font des habits de toile de coton : peut-être n'eſt-ce que depuis que les Européens ſont dans leur voiſinage. Leurs cabanes ſont de bois, de claye & de chaume, d'un ſeul étage. Ils les placent ordinairement à portée de quelque rivière ; mais ſur des éminences, pour être garantis des inondations. Ils ſont diviſés en un fort grand nombre de peuples, dont la plûpart ont des langues diférentes. Quelques-uns ont des Caciques, ou chefs, qui portent des eſpèces de couronnes de fort belles plumes ; mais la plûpart n'ont point de ſupérieurs ; ſi ce n'eſt que les vieillards ont aſſez d'autorité ſur les jeunes gens. Il y a des rélations qui diſent que les femmes vivent ſéparées des hommes ; toutes celles d'un Canton demeurant enſemble ; & qu'ils ne ſe raſſemblent que 4 fois l'an. Leurs armes ſont l'arc, les flèches & la lance. Ils ont auſſi des ſarbacanes, avec leſquelles ils lancent, à une demi portée du fuſil, des petites flèches empoiſonnées. Ils ont des canots, faits de gros troncs

d'arbres vuidés. On dépeint ceux que les missionaires ont convertis, le long de l'Amazone, comme stupides & poltrons. On dit encore que plusieurs de ces peuples se sont retirés plus avant dans les terres, il y a plus d'un siécle, dès qu'ils eurent vû les Européens ; de sorte qu'il ne reste, le long du fleuve, qu'un petit nombre de bourgades de ceux que les missionaires ont tirés de leurs bois. On dit aussi qu'il y a des peuples, entr'autres, les *Omaguas*, qui sont dans l'usage de presser, entre 2 planches, le front des enfans nouveau-nés ; pour leur faire la tète plate. Leurs oreilles sont longues de 4 ou 5 pouces : ils les percent d'un trou de plus d'un pouce de diamètre, où ils mettent un gros bouquet. Il y en a quelques-uns, tels que les *Pévas*, qui se parent avec des os d'animaux, passés dans leurs narines & dans leurs lèvres.

Corupá, ou *Gurupa*, sur le bord méridional de l'Amazone, près de l'endroit où elle s'élargit extraordinairement, à l'embouchure, Ville Portugaise, avec un bon fort. Elle est agréablement située, sur un sol élevé.

ONZIÉME DIVISION DE L'AMÉRIQUE.

BRÉSIL ; à l'E. de l'Amérique méridionale.

LES côtes de ce Pays s'étendent depuis l'embouchure de l'Amazone jusqu'au Rio de la Plata ; espace d'environ 1400 li., ocupé par les Portugais, dans la largeur de 20 à 50 li. : ce qui renferme, de 30 à 40 mille li. quarées. La nature paroît avoir borné ainsi la largeur de ces côtes, par une longue chaîne de montagnes qui les suit dans toute leur longueur, & que quelques auteurs apellent *Cordiliéres du Bréfil:* cependant, la Contrée marquée, sur les Cartes, sous le nom de Brésil, ocupe un espace beaucoup plus grand ; car,

dans la partie septentrionale, elle a de 3 à 4 cent li. de largeur : mais ces bornes, dans des régions si peu connuës, ne signifient pas grand' chose. Il y a cependant des rélations qui assurent que, le long de quelques grandes rivières, il y a des établissemens Portugais, jusqu'à 400 li. dans les terres ; tels que ceux qui communiquent du Grand Para aux mines de St. Paul. Il paroît que leur premier établissement, dans ce Pays, a été en 1549. Les François y trafiquoient déja, depuis quelques années. En 1555, ils vinrent à Rio-Janeiro, avec une colonie de Calvinistes ; mais ils furent chassés par les Portugais, qui demeurerent en paisible possession de ce Pays, jusqu'en 1630, lorsque les Hollandois s'emparèrent d'une partie, qu'ils gardèrent jusqu'en 1654. Le Brésil est, aujourd'hui, la plus florissante des Colonies Portugaises. Le fils aîné du Roi de Portugal porte le titre de Prince du Brésil.

L'air est fort chaud dans la partie septentrionale du Brésil, qui est dans la zone torride. On y a, particuliérement en Mars & Septembre, des pluies extraordinairement abondantes, qui tombent en torrens, & des vents variables, souvent accompagnés d'ouragans furieux. Dans ces tems, tout le plat Pays est inondé, & l'air y est mal-sain : mais dans la partie méridionale, surtout au-delà du Tropique, l'air est fort sain & plus tempéré que dans la plûpart des autres Pays de ce Continent, qui sont sous le même climat. Vers les côtes, il est constamment rafraichi par les vents de Mer, &, plus avant dans le Pays, par ceux de terre, qui sont plus frais encore. Les eaux y sont fort bonnes & abondantes. Il y a quantité de lacs, & de rivières qui se débordent tous les ans. Les plus considérables servent à la navigation, & les petites, à faire tourner les moulins à sucre. Le Pays n'est point sujet aux tremblemens de terre : on y connoît aucun volcan. Il est

charmant & des plus agréables ; tout entremêlé de bois & de vallées, ou plaines, couvertes de belles prairies ; presque tous les arbres y sont verds, toute l'année. Les côtes sont assez basses, & il y a quantité de bons ports. Le terroir y est très-fertile, abondant en maïz, millet, citrons, oranges, ananas, cocos & autres fruits excellens, dont on confit une grande quantité ; en sucre, tabac, coton, indigo, café, vanille, cacao, qui y sert de petite monnoie, baumes, gommes, ipécacuanha & autres drogues, safran, gingembre, canelle bâtarde, anis, simples &c. Les cannes-à sucre y abondent plus qu'en aucun autre Pays du Monde : elles y viennent à la hauteur de 8 pieds, & prennent 2 pouces d'épaisseur. Le sucre en est estimé le meilleur & le plus beau de l'Amérique. Il y croît une espèce de cotonier, de la hauteur des plus grands arbres ; au lieu qu'ailleurs, il ne vient que fort petit. Il y a des forêts entières de ce bois, dit *de Brésil*, dont on se sert pour la teinture, & dont les arbres viennent aussi grands que les chênes. On y trouve des bois de prix, estimés pour leur force & leur incoruptibilité ; des bois de construction, pour la marine ; une espèce d'arbre, apellé *copaïba*, ou *copahu*, dont le bois est fort dûr, & dont on tire, par incision, une huile blanche, fort claire & liquide, qu'on apelle *baume de copahu*, merveilleuse pour les playes. On tire encore, de ce Pays, des huiles, des peaux, des cuirs, des fânons de baleine, de l'ambre gris. La poudre d'or abonde tellement, dans les rivières & les torrens, qu'on compte qu'on en tire, annuellement, pour plus de 35 millions de livres de France ; outre le tiers d'autant, qui se change, à Buènos-aires, contre de l'argent. Enfin, outre les mines de diamans qui s'y trouvent, on a découvert, vers le milieu de ce siécle, (18ᵉ.) que plusieurs rivières charient, parmi

le sable; une fort grande quantité de diamans; tellement que, de peur qu'ils devinssent trop communs, le Roi a donné, à une Compagnie, le privilège exclusif de les chercher dans tout le Brésil; mais, sans pouvoir y employer plus de 800 esclaves. Le Roi possède un diamant, sorti des mines du Brésil, qui pèse, dit-on, 1680 carats, ou 12¼ onces, & qu'on estime 5152 millions de livres de France. Il y a des mines de fort beaux cristaux, de jaspe, de rubis, de topases, d'amétistes, de cuivre, d'or & d'argent. On dit que la mine d'argent de *Guacadana* produit, annuellement, au-delà de 20 millions de livres de France.

Le Brésil nourit quantité de bétail, d'animaux sauvages & de grands serpens. Il y a aussi des serpens à sonnète, & une autre espèce que les habitans nomment *ibiboboca*, & qu'ils estiment beaucoup; non-seulement à cause de la beauté singulière de sa peau, nuancée des plus belles couleurs, mais aussi parce qu'il ne fait du mal à personne, &, surtout, qu'il mange les fourmis qui sont fort incommodes, & le fléau de l'agriculture, dans ce Pays. D'ailleurs, sa chair leur fournit un mets exquis. Il y a une espèce de ces serpens, beaucoup plus grands, qui sont fort dangereux; car ils attaquent tous les animaux qu'ils rencontrent, & s'entortillent autour de leur col, avec tant de force qu'ils les étranglent. Il y a encore, au Brésil, une autre espèce de serpens, pas plus gros que le petit doigt, & fort courts, mais qui jettent, par la tête & par la queue, un venin si violent qu'on ne connoît point de remède qui en puisse guérir. On y trouve aussi des scorpions & une espèce d'araignée vénimeuse, d'un pouce & demi de longueur, qui a 8 grandes jambes. On y voit une infinité d'oiseaux d'un plumage admirable, diverses espèces de perroquets, des toucans, des colibris. On dit qu'on y trouve un oiseau,

apellé *gonambuch*, qu'on prendroit pour le colibri, à une partie de la description qu'on en fait. On le représente comme de la grosseur d'un frélon, avec des aîles d'un blanc luisant, & chantant admirablement bien. Il y a aussi des mouches luisantes. On prend, sur les côtes, quantité de fort grands poissons, qui sont des espèces de baleines, & dont la graisse rend beaucoup d'huile. Les esclaves & les Indiens en mangent la chair. Il y a aussi quantité de crocodiles.

La plûpart des *Brasiliens*, originaires du Pays, se sont retirés dans l'intérieur des terres. Ils sont divisés en plusieurs peuples, dont les principaux sont les *Tapuyes*, au N. & au N. E., les *Tupiques*, vers le milieu, & les *Topinambes*, qui dominoient autrefois dans le Pays, d'où la plûpart se sont retirés dans l'Amazonie: ce sont les plus grands ennemis des Portugais. Leur langue est encore fort répandue au Brésil. En général, ces peuples sont beaucoup moins nombreux qu'avant l'arivée des Portugais, qui, dit-on, en ont fait périr un fort grand nombre, dans les commencemens, par toutes sortes de moyens. Quelques rélations disent que, dans la petite Province de Séregipe, où l'on en comptoit plus de cent mille, les Portugais les ont réduits, en peu d'années, à 4 ou 5 cent. La plûpart sont encore libres. Ils ont la tète grosse, les épaules larges, les cheveux noirs, le nez gros & camus, parce, dit-on, qu'ils l'écrasent aux enfans nouveau-nés. Leur taille est médiocre. Les septentrionaux sont de couleur de cuivre fort foncé, plus rouge que les Méxicains & les Péruviens; mais ceux du S. ne sont que bazanés. Ils sont robustes, toujours gais, point sujets aux maladies, & viennent fort vieux. Ils vont nuds, excepté quelques-uns, qui se couvrent de peaux de bètes sauvages, comme de tigres ou d'ours. Ils laissent floter leurs cheveux sur leurs épaules. Leurs

principaux ornemens sont des pierres brillantes, penduës à leurs lèvres & à leurs narines, des bracelets de plumes &c. Les hommes portent, à leur tête, des espèces de bonnets de plumes, qui ressemblent à des couronnes. Les femmes se couvrent de quelques feuilles autour de la ceinture. Ils ne sèment ni ne moissonnent; mais ils vivent de la chasse, de la pèche & des fruits que leur terre, très fécondé, leur prodigue : il paroît qu'ils font aussi du pain de manioc. Ils sont fréquemment en guerre, les uns avec les autres. On les dépeint comme violens, fort vindicatifs & fort adonnés à la sodomie. On trouve, dans les voyages de Correal, & dans plusieurs autres rélations, qu'ils mangent leurs prisonniers de guerre; que le jour de ce festin est une fète, où l'on boit & danse beaucoup, & que les prisoniers, eux-mêmes, prennent part à la première partie de la fête, s'y divertissent & font paroître tant de gaieté & de courage, ou plûtôt, de brutalité, qu'il seroit impossible à ceux qui ne sauroient pas ce qui en est, de s'imaginer que ces malheureux dussent, bientôt, être les victimes de la fète. Presque tous les entretiens de ces peuples roulent sur leurs exploits guerriers; c. à d., sur les cruautés qu'ils ont éxercées : cependant, plusieurs rélations les représentent comme fort hospitaliers avec les étrangers. Ceux qui sont fixés près des établissemens Portugais, se sont humanisés, & la plûpart ont embrassé le Christianisme. Ils demeurent dans des hameaux de 4 ou 5 maisons seulement, mais si longues que chacune pourroit contenir plus de 800 personnes. Ils couchent dans des branles, suspendus comme les palanquins. Quand les Portugais voyagent, ils se font porter en palanquins.

On compte, au Brésil, 12 cités, 66 bourgs, un fort grand nombre de villages & de peuplades, un Archevèché, 4 Evèchés & environ 430 mille ames; non com-

pris les Indiens. Les Portugais en font, tout au plus, la sixième partie. Les autres sont des esclaves Nègres, qu'on y fait travailler à la terre, aux mines &c. On compte qu'il y a plus de 40 mille Nègres fugitifs. Les Portugais ont divisé la Côte en 15 Capitaineries, ou Gouvernemens, dont 8, ou 9, apartiennent au Roi, & les autres, à des Seigneurs particuliers qui y ont formé des établissemens à leurs dépens : mais tous reconnoissent la souveraineté du Roi, qui y envoye un Vice-roi, ou Gouverneur général. On les trouve dans l'ordre suivant ; en commençant à l'embouchure de l'Amazone.

1. *Para*, *Paria*, *Grand Para*, ou *Belem*, sur la *Muju*, à environ 25 li. de son embouchure dans l'Amazone, vers le 2e dég. de lat. méridionale ; capitale de la Capitainerie de son nom, Evèché, Ville de 8 à 10 mille ames, bien bâtie & forte. Les ruës y sont droites, les maisons belles, & les églises magnifiques. Elle est défenduë par une citadelle & un autre fort. La Muju se jette dans une autre rivière qui, selon les Cartes les plus récentes, paroît s'unir à un bras de l'Amazone. On donne, à la Capitainerie, environ 150 li. des côtes, tant sur la Mer que sur l'embouchure de l'Amazone, & on y compte 50 mille ames. Elle fournit principalement, du sucre, du coton, du tabac, du café, du cacao, de la vanille, de la salsepareille, des bois de brésil, dont il y en a une espèce qui distille une huile aussi odoriférante que le baume, & dont l'écorce, brûlée, sert de parfum. On compte, dans l'intérieur, plus de 30 plantations de sucre. On dit qu'on y trouve du girofle.

St. George-dos Alamos, à 1 ½ li. de Para, est un bourg, avec une forteresse régulière.

A 14 li. de Para, en descendant l'Amazone, on trouve une langue de terre, séparée en plusieurs Iles,

dont la plus grande, nommée *Johannes*, ou *Maruyo*, est fort peuplée & défenduë par un petit fort. Elles apartiennent à divers Portugais, à titre de Baronies. Il y a plusieurs forts sur les bords de l'Amazone.

2. *Maranhào*, ou *Maragnon*, sur la Mer, environ 100 li. E. S. E. de Para, dans une Ile, à l'O. du Gouvernement de son nom, dont c'est la capitale; Evèché, Ville forte, mais petite; avec un fort bon port & un fort château. C'est la résidence d'un Gouverneur, dont l'autorité s'étend sur les 3 Capitaineries septentrionales, qui sont très-fertiles & très-riches. Elle a été bâtie par les François, qui s'étoient établis dans l'Ile, en 1612, & l'avoient nommée *St. Louïs-de Maragnon*. L'Abé Lenglet l'apelle *St. Philipe.* On donne, à l'Ile, de 26 à 45 li. de tour, & on y compte 15 mille ames. L'air y est fort agréable & fort sain. Tout y abònde, surtout, dit Echard, le girofle. La Province a environ 70 li. de côtes.

3. *Siara*, sur la Mer, environ 150 li. E. de Maragnon, presqu'à l'embouchure de la rivière de son nom, ou de *Siope*; & vers le milieu du Gouvernement, dont elle est la capitale. Il y a un port; mais il n'est bon que pour les petits bâtimens: il est défendu par un bon château, situé tout auprès, sur une montagne. La Province de Siara est mal peuplée & peu commerçante: on n'y compte que 10 mille ames; quoiqu'elle ait environ 150 li. de côtes.

4. *Rio-grande*, ou *Natal-los Reyes*, sur la côte orientale, à l'embouchure du Rio-grande, vers le 6e dég. de lat. méridionale; petite Ville, capitale du Gouvernement de son nom, qui n'a qu'environ 30 li. de côtes, & où l'on compte environ 12 mille ames. A ½ li. de la Ville est le port, défendu par une des meilleures forteresses du Brésil. On dit que la rivière prend sa source dans un lac d'environ 10 li. de tour, d'où l'on tire les meilleures perles du Brésil.

5. *Paraiba*, sur la Mer, vers le 7e dég. de lat., à l'embouchure d'une rivière de son nom; petite Ville, d'environ 4 mille ames. Quelques auteurs disent que son vrai nom est *Nuestra Senora-de la Neves*. Il y a un port, défendu par 2 ou 3 forts. C'est la capitale de la Province de Paraiba, qui paroît encore moins étenduë que celle de Rio-grande. On y compte 20 mille ames & 21 factoreries de sucre. Il y a quantité de bois de Brésil.

6. *Tamaraca*, ou *Ithamaraca*, sur la Mer, vers le 8e dég. de lat., dans une Ile de son nom, sur une hauteur; petite Ville, avec un bon port, dont l'entrée est défenduë par un château. Quelques auteurs l'apellent *Ste Marie de la conception*; & d'autres, *Nuestra Senora-de la conception*. L'Ile est séparée du Continent par un canal de 3 li. de longueur, & 1 li. de largeur. Il y a 3 fabriques de sucre. La Ville est capitale du Gouvernement de son nom, qui, selon quelques Cartes, est encore moins grand que les 2 précédens, & où l'on compte environ 10 mille ames. On y trouve encore la Ville de *Goyana*, avec 3 paroisses aux environs.

7. *Olinde*, sur la Mer; lat. 8° 13'; capitale du Gouvernement de *Fernambouc*, au N. duquel elle est située; Evêché, jolie Ville, fort commerçante, où l'on compte environ 12 mille ames, outre la garnison; avec un bon port, défendu par plusieurs forts, un collège, plusieurs couvens, des belles fontaines. Elle est dans une situation des plus charmantes, sur une hauteur. Les Portugais l'apellent *paradis de l'Amérique*. La maison, ci-devant des Jésuites, est superbe. On y fabrique des lames d'épée, fort renommées pour leur excellente trempe. Le *Récif*, ou *St. Antoine-du Récif*, près d'Olinde, est un fort, bâti sur un rocher, au bord de la Mer; avec un bourg fort peuplé & fort commerçant, & un bon port, bien défendu. On regarde le

Récif comme la plus forte place du Brésil. La Province de Fernambouc a environ 80 li. de côtes. Elle produit une grande quantité de sucre, & tant de bois de teinture qu'on dit, indiféremment, bois de Brésil, ou bois de Fernambouc. On y compte de 50 à 60 mille ames.

8. *St. Christophe*, ou *Seregipe*, sur la Mer, vers le 11e dég. de lat., sur la rivière de *Wazabaris*, capitale de la Province de Sérégipe, Ville bien fortifiée ; avec un bon port, pour les petits bâtimens. La Province n'a qu'environ 30 li. de côte ; mais elle s'étend fort avant dans les terres, le long de la rivière de *St. François*, qui paroît la borner au N. Les Indiens disent que cette rivière, qui vient de Paraguay, disparoît, vers le milieu de son cours, & reparoît quelques li. plus bas. On compte, dans la Province, environ 20 mille ames, & 25 fabriques de sucre. On en tire aussi du tabac, des cuirs &c. Il y a beaucoup de bétail.

9. *San Salvador* ; lat. 12° 14' ; sur la fameuse *baye de tous les Saints*, Ville assez considérable, où l'on compte plus de 20 mille ames. Selon la plûpart des auteurs, c'est la capitale de tout le Brésil, la résidence du Vice-roi, le siége d'une Cour souveraine & d'un Archevèché. Elle est située sur une hauteur, fort escarpée du côté de la baye, &, presque toute, environnée, du côté de terre, par un étang, de 15 à 20 brasses de profondeur en quelques endroits, & enfoncé dans une vallée, entre 2 montagnes, dont la pente est fort roide. Outre ces avantages de sa situation, elle est encore défenduë par 3 bons forts & divers ouvrages. Au bas, vers la baye, est la Ville basse. Cette Ville est fort commerçante & extraordinairement riche. Les ruës y sont bien alignées & larges ; mais le sol en est si montueux que la plûpart ont une pente très-rapide, qui les rend impraticables aux carosses, &, même, aux chaises-à porteurs. Les gens riches s'y font porter en palan-

kins, qu'on y apelle *ferpentins*. Il y a un grand & magnifique collège, un beau palais de l'Archevêque, une cathédrale fort riche, plufieurs couvens. On y remarque une églife, ci-devant des Jéfuïtes, qui eft fort belle, & bâtie de marbre, tout tranfporté depuis l'Europe, à ce qu'on affûre. Les maifons y font bien bâties. Prefque tous les habitans font noirs; car on compte qu'il y a près de 20 Nègres pour un blanc; de forte qu'on croiroit être dans une Ville de la Guinée. Ces Nègres vont tout nuds, tant hommes que femmes; excepté autour de la ceinture. Ce font des efclaves, qui fervent au luxe des riches & voluptueux habitans, & à décharger les autres de leur travail. On dit qu'on voit, fort communément, des Nègreffes parées de riches coliers en chaînes d'or, à plufieurs tours, de grandes boucles d'oreilles, de croix, de plaques fur le front, & d'autres ornemens d'or, fort pefans. La baye eft fi grande qu'elle pourroit, aifément, contenir 2 mille bâtimens, en toute fûreté: auffi eft-ce le rendez-vous de toutes les flotes deftinées pour le Bréfil. Les Portugais l'apellent, comme par excellence, la *Bahia*, la *Baye* : la Ville eft auffi apellée ainfi, affez communément. Tous les ans, vers le mois de Mars, une flote, d'environ 20 vaiffeaux, y arive de Lisbonne, chargée principalement, de toiles, d'étofes, de bas, de chapeaux, de fer, de quincaillerie &, furtout, de provifions de bouche, comme farines, bifcuits, vin, huile, beure, fromage; de façon que toutes fortes de vivres y abondent, excepté le jardinage; à caufe, dit-on, des fourmis, qui y ravagent les plantes & les fruits, prefque par tout. On dit auffi que la viande de bœuf n'y eft pas bonne; qu'on n'y a pas du mouton, & que les poules y font râres : cependant, on dit qu'on nourit beaucoup de beftiaux, aux environs. En 1623, les Hollandois prirent cette Ville, la pillèrent & y firent

un ſi grand butin, que la part de chaque ſoldat fut, dit-on, de 45 mille liv. de France. Les canelliers qu'on y a aporté de l'Aſie, ont fort bien réuſſi aux environs.

La Province a environ 100 li. de côtes. On y compte plus de 120 mille ames. On pèche ſouvent des baleines, dans la Mer des environs.

10. *San-Georgio*, ou *St. George*, ſur la Mer, vers le 15e dég. de lat., capitale du Gouvernement *dos Ilhéos*, ou de *Rio-dos Ilhéos*, vers le milieu duquel elle eſt ſituée; avec un port, défendu, auſſi bien que la Ville, par 2 forts. La Province a environ 60 li. de côtes, & contient autour de 20 mille ames. Elle eſt fort riche. Son principal commerce eſt en farine, dont elle fournit la plus grande partie du Bréſil, particuliérement San Salvador.

11. *Porto Seguro*, ſur la Mer, vers le 17e dég. de lat.; petite Ville, bien fortifiée, capitale du Gouvernement de ſon nom, ſituée ſur un rocher, à l'embouchure d'une rivière, vers le N. de la Province. Elle tire ſon nom, qui veut dire *port ſûr*, de la bonté de ſon port, qui eſt bien à l'abri des vents. Cette Ville, avec celle de *St. Antoine*, qui eſt ſur la rivière des *Caravelles*, & leurs environs, contiennent de 7 à 8 mille ames. La Province a environ 90 li. de côtes. Elle abonde en riz, maïz, fruits, ſucre &c.

12. *Spiritu Santo*, ſur la Mer, dans une Ile, vers le 20e dég. de lat.; petite Ville; avec un aſſez bon port & un petit château. Elle eſt au N. de la Province de ſon nom, qui a environ 90 li. de côtes, & qui eſt très-fertile, ſurtout en ſucre, coton, bois de Bréſil. On y compte environ 25 mille ames. Il y a 2 autres Villes.

13. *St. Sébaſtien*, vers le 23e dég. de lat., à 2 li. de la Mer, ſur la côte occidentale de la baye formée par le *Rio-Janeiro*, qui donne auſſi ſon nom à la Ville

& à la Province; Evêché, assez grande & belle Ville, fort commerçante, bien fortifiée & défenduë par 4 ou 5 forts; avec un bon & vaste port. On y compte environ 2 mille maisons & quantité de moulins à sucre. Le Journal du Voyage du Capitaine Cook, avec Mrs. Banks & Solander, autour du Monde, dit que cette Ville, qu'il apelle *Rio-Janeiro*, est la plus belle du Brésil, la plus considérable & la résidence du Vice-roi. Elle est située dans une plaine, & s'étend l'espace d'environ 5 quarts de li. le long de la rivière, qui forme, en dessus, une large baye, où sont plusieurs Iles. La rade est d'une capacité & d'une beauté admirables, & pourroit contenir de 60 à 70 vaisseaux de guerre. La Ville est défendue, au N., par une colline, au pied de laquelle sont les fauxbourgs, & les chantiers du Roi. Les Bénédictins y ont une maison magnifique; comme l'est aussi celle que les Jésuïtes y ocupoient ci-devant. Les habitans passent pour fort débauchés. La température de l'air y est admirable. La Contrée des environs seroit une des plus fertiles du Monde, si elle étoit bien cultivée. La côte est une chaine de collines & de vallées qui en rendent l'aspect très-agréable. Les rivières & les ruisseaux y entretiennent une fraicheur délicieuse. On y jouït d'un printems presque perpétuel. Tous les fruits des Tropiques s'y trouvent en abondance, & y viennent sans culture; circonstance bien agréable pour les habitans, naturellement portés à l'indolence. Le Rio Janeiro est autant fréquenté, & même plus, qu'aucun autre endroit du Brésil; à cause des mines d'or & de diamans, qu'on a découvertes dans les montagnes qui sont à l'O. de cette Province & de celle de St. Vincent, à 5 journées de St. Sébastien. C'est pourquoi il s'est fait nombre d'établissemens sur les bords de cette rivière. On compte que ces mines coûtent, annuellement, la vie à environ 2 mille Nègres.

Le Journal du voyage du capitaine Cook, déja cité, parle ainsi de Rio Janeiro. « Cette Ville est à l'O. de la » baye, au pied de plusieurs montagnes, qui s'élè- » vent en amphithéâtre. Elle est assez bien bâtie : les » maisons sont communément de pierre, à 2 étages; » avec des balcons & des jalousies. Les ruës sont droi- » tes, assez larges & coupées à angles droits. Elle peut » avoir une bonne li. de tour. La citadelle, apellée » *St. Sébastien*, est sur une montagne qui commande » la Ville. Les églises y sont fort belles. Cette Ville » contient, dit-on, 37 mille blancs & 629 mille noirs » ou Nègres, dont plusieurs sont libres; en tout, » 666 mille ames. Les Américains, qui travaillent » pour le Roi, dans le voisinage, résident à la cam- » pagne, & viennent, tour-à-tour, faire le travail » qu'on leur impose, & pour lequel ils ne reçoivent » qu'un petit salaire. Ils sont de couleur de cuivre » pâle, & ont des grands cheveux noirs. Les environs » de la Ville sont de toute beauté. Les endroits les » plus sauvages sont couverts d'une infinité de fleurs, » qui surpassent, en beauté, celles des plus élégans » jardins de l'Angleterre. On y voit une infinité d'oi- » seaux couverts de plumages très-brillans. La plû- » part des terres étoient en friche : il nous parut » qu'on prenoit peu de soin des autres. Il y a cepen- » dant des jardins où l'on cultive la plûpart de nos » légumes d'Europe; mais ils sont inférieurs aux nô- » tres. Nous y vîmes des poires, des pommes, des » pêches &c, mais d'un goût peu relevé. Il n'y croît » point de blé. La plûpart des terres que nous y vî- » mes étoient en pâturages, où paissoient quantité de » bestiaux; mais qui sont maigres. A peu de milles de » distance de la Ville, il y a des bornes qu'il n'est per- » mis à personne de passer, sous peine de mort; de » peur qu'on allât aux mines d'or & de diamans de la

» Province

„ Province qui sont immensément riches. L'entrée du
„ port est peu large, & défendue par 2 forts. La baye
„ est très-propre à la pèche, & remplie de petites Iles.
„ L'air y est fort sain. "

Le Gouvernement de Rio Janeiro a environ 100 li. de côte. On y compte plus de 40 mille ames, & de cent fabriques de sucre. Il se fait un bon commerce de sel à la Ville de *Cabo-Frio.* Quelqués auteurs font un Gouvernement particulier du *Pays des mines*, qui renferme dix Villes, ou bourgs, & dont la capitale est *Santos*, où ils comptent plus de 8 mille ames.

14. *St. Vincent*, sur la Mer; lat. 24° 15'; petite Ville, d'environ 3 mille ames; avec un bon port. Elle est vers le milieu de la Province de son nom, à laquelle on donne plus de cent li. de côtes, & qui est riche, fertile & agréable. On y trouve des mines d'argent. Son principal commerce consiste en bestiaux, surtout en porcs, en eaux-de vie, sucre &c.

St. Paul, de 15 à 20 li. O. N. O. de St. Vincent; Evèché érigé en 1745; Ville bâtie sur la fameuse montagne de *Paranampiacabo*, où est une riche mine de diamans. C'étoit, ci-devant, une espèce de République indépendante, formée par des bandits, de diverses nations, que le Roi n'avoit point encore pû domter jusqu'en dernier lieu, se contentant d'un tribut qu'ils lui payoient en or: mais, depuis qu'il les a soumis, la Ville & le Pays dépendent de son domaine immédiat. Le Pays est cultivé, riche & renferme 13 villes, ou bourgs. Il est presqu'inaccessible; à cause d'une grande forêt & des montagnes escarpées qui l'environnent. Quelques auteurs en font un Gouvernement particulier.

15. La *Province del Rey*, ou *du Roi*, comprend toute la côte, depuis celle de St. Vincent jusqu'à Rio de la Plata, espace de plus de 300 li. Les Espagnols la cédèrent aux Portugais par le traité d'Utrecht. Il ne

paroît pas qu'on y aît point encore formé d'établissement considérable.

Vers le 28e dég. de lat., près de la côte, on trouve une petite Ile, apellée *Ste. Catherine*, estimée un lieu de bon relâche pour les vaisseaux. On lui donne environ 9 li. de longueur, sur 2 de largeur. Il y a un port, défendu par 3 ou 4 forts. Le terroir y est très-fertile, & produit presque spontanément, & en grande abondance, plusieurs sortes de fruits & de plantes de tous les autres Pays chauds, comme ananas, pêches, abricots, raisins, oranges, limons, citrons, bananes, melons. La terre est couverte d'une forêt d'arbres toujours verds, tellement entremêlés de ronces, d'épines & d'arbrisseaux, qu'on n'y sauroit pénétrer, sinon, par quelques sentiers que les habitans ont pratiqués. Il y a, cependant, du côté du Continent, des terres qu'on a défrichées, pour des plantations. Les bois y rendent une odeur admirable, par la quantité d'arbres & d'arbustes aromatiques qui s'y trouvent. Il y a une infinité de singes & de perroquets. L'eau y est admirable, aussi bien que sur le Continent, vis-à-vis : elle a, comme celle de la Tamise, la propriété singulière de se conserver sur Mer. Après avoir été, un jour ou deux, en bariques, elle commence à travailler, avec une puanteur insuportable, & elle se couvre d'une écume verdâtre, qui, peu de jours après, se précipite ; après quoi l'eau devient parfaitement douce, & claire comme du cristal : mais l'air de l'Ile est humide, pesant & mal-sain. Il y a aussi une quantité prodigieuse de moustiques, dont la piqûre est vénimeuse, & qui, au coucher du Soleil, sont remplacés par une infinité de petites mouches, presqu'invisibles, dont les piqûres sont aussi très-incommodes.

DOUZIÉME DIVISION DE L'AMÉRIQUE.

PARAGUAY ; entre le Pérou & le Brésil.

CETTE vaste Contrée n'a point encore de bornes fixes. Elle s'étend depuis l'Amazonie, vers le 13e dégré de latit. méridionale, jusqu'aux Terres Magellaniques, au 37e dégré de latit., entre la partie méridionale du Brésil, à l'E., dont il est, dit-on, séparé par des hautes montagnes, & les parties, méridionale du Pérou, & septentrionale du Chili, à l'O.; de sorte qu'elle peut avoir de 550 à 600 li. du N. au S., & de 400, à 450 li., de l'E. à l'O. Jean de Solis, Espagnol, la découvrit en 1516, en remontant la rivière de la Plata; mais on dit que lui & ses compagnons furent mangés par les sauvages. Environ dix ans après, les Espagnols y rentrèrent par la même rivière, & y bâtirent quelques forts, où ils laissèrent des garnisons. Ils ont eu de fréquens démêlés, avec les Portugais, pour les limites orientales. Ces deux nations, ne pouvant s'acorder, abandonnèrent le Pays aux Jésuïtes; moyenant un tribut modique; mais elles l'ont repris en 1756; & sont convenuës, en 1777, que la navigation, sur les rivières de la Plata & Uraguai, & le terrein, sur les 2 rives, apartiendroient à l'Espagne, jusqu'à l'endroit où la *Pequiri*, ou *Peperi-guazu*, se décharge dans l'Uraguai. Par contre, les rives & la navigation de la grande rivière de *St. Pierre*, jusqu'à celle de *Jacuï*, sont dans le lot du Portugal. On ne voit, presque partout, dans ces Contrées, que des vastes plaines, surtout à l'O., l'espace de plus de 300 li. On y trouve plusieurs grandes rivières, dont la plûpart, & les plus considérables, venant de la zone torride, où

N 2

les pluies sont si abondantes, en certaines saisons, se débordent tous les ans, & fertilisent les terres. La principale est celle de *La Plata*, dont le Pays porte aussi le nom. On croit que sa source est près de la ville de ce nom, au Pérou. On l'avoit, d'abord, apellée *rivière d'Argent*, soit parce que l'argent du Potosi se transportoit autrefois sur cette rivière, pour être aporté en Europe, soit parce qu'elle charie des paillètes d'argent. Elle est fort rapide, mais peu profonde. Elle a environ 4[illegible] li. de largeur, à son embouchure. La rivière la plus considérable, après la Plata, est le *Paraguai*, qui a donné son nom au Pays. Elle sort du grand lac des *Xarayes*, au N., & se jette dans la rivière de la Plata, aussi bien que celles de Parana & d'Urvaig, qui viennent du N. E., & celles de *Vermejo*, & *Rio Blanco*, qui viennent du N. O. On y trouve aussi plusieurs grands lacs. L'air y est assez tempéré, surtout dans la partie méridionale, & sain. Le terroir y est fertile, & produit tout ce qui est néceſſaire à la vie, particuliérement, du blé, diverses sortes de fruits, du sucre, du coton, de la cochenille, du tabac. On dit qu'on y fait du vin. On y trouve des bois entiers de pêchiers, figuiers, amandiers &c. Les pâturages y sont extraordinairement abondans. On dit qu'on y voit des prairies de cent li. d'étenduë, toujours verdoyantes, arosées de quantité de rivières, & d'une fertilité merveilleuse. Le bétail y est devenu sauvage, & y a extraordinairement multiplié. On en tuë quantité, seulement pour avoir les cuirs, qui sont aujourd'hui un objet considérable de commerce. On y trouve une plante, nommée *coparibas*, dont le suc est un baume vulneraire excellent, & d'une odeur fort agréable; mais la production la plus remarquable est ce qu'on apelle *herbe du Paraguay*: c'est la feuille d'un assez grand arbre, semblable au coca du Pérou. On

dit que son goût aproche de celui de la mauve. On en fait une boisson qui se prépare comme le thé. La manière ordinaire dont on en fait usage est de la pulvériser, & d'en mettre dans de l'eau bouillante. Les Espagnols prétendent avoir, dans cette herbe, ce que les Chinois atribuent au genseng & au thé, un remède, ou du moins, un préservatif, contre presque tous les maux. La grande fabrique de cette feuille est à Villa-rica; le canton d'alentour étant le plus propre à la production de l'arbre qui la donne. Il s'en consomme une très-grande quantité dans le Pays même, au Pérou, au Chili &c. Les Indiens & les Nègres qui travaillent aux mines ne peuvent s'en passer. On assûre qu'on en tire, pour le Pérou seul, pour plus de 2 millions de livres de France.

On trouve, dans ce Pays, à peu-près, les mêmes animaux, tant sauvages qu'autres, qu'au Brésil & au Pérou. Il y a quantité de mines d'or & d'argent, qui, dit-on, produisent beaucoup. On en tire aussi du cuivre, des cuirs de taureaux sauvages, de la cire jaune &c.

Les Indiens du Pays sont de taille moyenne, & bien proportionnés. Ils sont olivâtres. Ils ont le visage plat; les cheveux longs, noirs & aussi forts que le crin des chevaux. Ils se couvroient, autrefois, de peaux de bêtes, qu'ils portoient sur les épaules, en forme de manteaux, avec une autre, autour de la ceinture : mais aujourd'hui, ils se conforment aux usages des Espagnols; du moins, ceux qui dépendent d'eux. Ils habitoient aussi sous des tentes & menoient une vie errante : ils ont, à présent, des longues cabanes, où plusieurs familles logent ensemble. On les dit braves, assez doux & dociles, moins cruels que les Brasiliens; mais, en général, extrêmement fainéans, indolens, sensuels & vindicatifs. On prétend que les Espagnols, établis dans le Pays, sont sujets aux mê-

mes vices, plus qu'en aucun autre Pays de l'Amérique. Il y a auſſi pluſieurs Indiens qui ſont indépendans des Eſpagnols, & vivent encore en ſauvages. Ils ont des Chefs, qui ſont électifs. Chaque peuple a ſon jargon diférent. Les miſſionaires en ont converti un très-grand nombre au Chriſtianiſme, & les ont, dit-on, amenés au point qu'ils ſont auſſi bigots que ceux d'entre les Eſpagnols qui le ſont le plus. Ils avoient, auparavant, une eſpèce d'idolatrie groſſière; ou plû-tôt, ils étoient ſans religion; du moins, pluſieurs d'entr'eux. Ils avoient pluſieurs femmes. La défenſe d'en avoir plus d'une a été, dit-on, un des plus grands obſtacles à leur converſion. Les miſſionaires les engagent à ſe marier fort jeunes; les garçons, à 16 ans, & les filles, à 14; aparemment, pour éviter les déſordres qu'entraîneroit l'impureté, à laquelle ils ſont fort ſujets. C'eſt par leur canal que ſe font la plûpart des unions. Les filles s'adreſſant volontiers à eux, pour obtenir l'objet de leur inclination.

Le Paraguai ſe diviſe en 7 Provinces, dont chacune a ſon Gouverneur, envoyé par le Roi d'Eſpagne; outre un Gouverneur général, ou deux, ſous le Vice-roi du Pérou.

1. La Province de *Chaco*, eſt au N. O. On repréſente ce Pays comme très-fertile. On dit qu'on y trouve beaucoup d'or. Il eſt habité par diverſes nations guerrières, qui parlent des langues diférentes. On dit que l'air y eſt fort humide & très-mal-ſain, & que, pour cette raiſon, il n'y a point d'établiſſement conſidérable.

2. Le *Paraguay propre* eſt le long de la rivière de ce nom, à l'E. du Chaco. On y trouve *Villarica*, qui, dit-on, tire ſon nom de la richeſſe de ſes habitans, & *Maracaju*, à l'E.; latit. 23°, au N. de Villarica.

3. La Province de *Guayra*, ou d'*Ontiveros*, est à l'E. du Paraguai propre, des 2 côtés de la Parana. Quelques auteurs y marquent une ville de son nom, de moyenne grandeur, siége d'un Evêché. *Ciudad réal*, sur la Parana, à l'endroit qu'on nomme le *grand saut*, en est la principale Ville : elle est bien bâtie & bien peuplée.

4. *La Plata*, le long de la rivière de ce nom, des 2 côtés, au S. du Chaco & du Paraguai, est une Province très-fertile, où les Espagnols ont leurs établissemens les plus considérables.

L'*Assomption*; latit., 25° 30', sur la rivière de Paraguay, un peu au-dessus de son confluent avec celle de la Plata; capitale, Evêché, grande & belle Ville, bien peuplée, siége d'une Audience royale, & résidence du Gouverneur. Quelques auteurs disent qu'il y a un Archevêque; mais qu'elle n'est plus la capitale de tout le Paraguai; & que c'est Buénos-airès. Son terroir est fertile en toutes sortes de grains & de fruits. Les arbres y sont toujours verds. Il y a aussi quantité de pâturages. L'air y est sain & tempéré.

Buénos-airès, sur la rive droite de l'embouchure de la Plata, à 60 ou 70 li. de la Mer, capitale de la Province, &, selon quelques auteurs, de tout le Paraguay, & résidence du Gouverneur général, Evêché, Ville considérable, fort riche & fort commerçante, qui paroît l'établissement le plus considérable de tout le Paraguay. On y compte 4 mille maisons; mais elles n'ont qu'un étage; à cause des tremblemens de terre, auxquels on y est sujet. Elle est assez bien bâtie : ses rues sont bien alignées. Les habitans sont des Espagnols & des Indiens. Tout y est fort cher. Le bon air qu'on y respire lui a fait donner son nom. Elle fut fondée en 1535, par les Espagnols, & ensuite abandonnée. On y envoya, en 1542, une nouvelle Colonie,

qui l'abandonna aussi. On la rebâtit en 1582. Elle est située dans une plaine très-abondante en pâturages, où paissent des troupeaux inombrables de bestiaux, qui y sont devenus sauvages, & qu'on tuë, à la chasse, pour en avoir les cuirs. On y débarque les esclaves destinés pour le Pérou & le Chili, où l'on les envoye, ensuite, par les rivières & par terre. On a planté, dans les environs, des pêchiers qui ont fort multiplié. La rivière y a plus de 7 li. de largeur. On fait partir, de tems en tems, de Cadiz, 2 ou 3 vaisseaux apellés *vaisseaux de régître*, pour y porter les choses dont on y manque, & en raporter les revenus du Roi.

Sta Fé, sur la rive droite de la Plata, environ 70 li. en dessus de Buénos-airès; Ville, dans le voisinage de laquelle on trouve des riches mines d'or & d'argent. Quelques auteurs disent qu'il y a un Evêque.

5. La Province de *Parana* est le long de la rivière de ce nom, vers le bas. On la représente comme extraordinairement fertile, & jouïssant d'un air des plus doux. C'est là qu'étoit la *Terre de la mission*, où les Jésuites s'étoient apliqués à civiliser les Indiens, à les réunir dans des bourgades, en diférentes peuplades, qu'ils apelloient *Doctrines*, & à leur faire embrasser le Christianisme. Ils avoient introduit, parmi eux, une forme de République, gouvernée par des chefs, choisis parmi ces Indiens; mais, toujours, sous la direction des Pères Jésuites, qui avoient assigné, à chacun, une certaine quantité de terre à cultiver, & leur avoient apris les métiers les plus nécessaires à la vie. On vit, au bout de 50 ans, à la honte des autres Colonies, le Pays des missions rempli de villages de plusieurs milliers d'Indiens, civilisés, & heureux sous ce gouvernement. Tout le travail & tous les biens étoient en commun: il n'y avoit, par conséquent, ni riches, ni pauvres; point d'avarice, point d'ambition, point

de jaloufies. Chaque village étoit une nombreufe famille, dont un Jéfuite étoit le père. On a compté qu'ils étoient au nombre de 300 mille familles. Quelques rélations ont dit que tout le travail de ces peuples apartenoit aux Jéfuites, qui en tiroient 5 millions d'écus par an. Ces Indiens, qu'on nomme *Tapes*, ne connoiffoient point d'autres Européens que les Jéfuites, & les divers maîtres d'arts & métiers que ces Pères avoient atirés dans le Pays, pour les leur aprendre. Ils formoient une milice très-bien éxercée, à l'Européenne. L'infanterie étoit armée de fufils & de fabres: la cavalerie, très-bien montée & équipée, étoit armée d'une carabine, d'une lance, d'un arc & de flèches. Lorfque les Cours d'Efpagne & de Portugal voulurent, en 1756, fe partager ces Pays, elles trouvèrent la réfiftence la plus opiniâtre chez ces peuples, qui combatirent vaillamment pour leurs maîtres Jéfuites; mais furent enfin vaincus. Ils avoient des canons & des drapeaux. Il en périt un grand nombre. Quelques-uns de ceux qui échapèrent au fer & au feu, fe foumirent aux vainqueurs; d'autres s'enfoncèrent, plus loin, dans les terres, emmenans, avec eux, leurs Docteurs; ou emmenés par eux.

6. L'*Uraguay*, ou *Urvaig*, eft le long de la rivière de ce nom, à l'E., jufqu'à fa jonction avec celle de la Plata. C'eft un Pays fort riche; mais il y a, à 60 li. de l'embouchure de l'Urvaig, une grande cataracte qui empèche d'y faire, facilement, des établiffemens plus haut. Les habitans Indiens font fort ignorans; mais ils paffent pour les plus doux des Américains. On donne le nom de *St. Salvador*, à la Ville capitale.

St. Sacrement, fur la rivière de la Plata, prefque vis-à-vis de Buénos-airès; Ville & colonie, ci-devant aux Portugais, qui l'ont cédée aux Efpagnols, en 1751, avec l'Ile, ou les Iles, de *St. Gabriel*, qui en

ſont près. On compte, dans la Ville, environ 2,500 habitans.

7. Le *Tucuman* eſt au S. O., vers le Pérou, le Chili & les Terres Magellaniques. L'air y eſt ſain, & le terroir fertile ; du moins, en pluſieurs endroits ; quoique ſabloneux. Il y a peu de montagnes. Les pâturages y ſont extraordinairement abondans, & nourriſſent une fort grande quantité de beſtiaux, ſurtout de moutous. On y recueille des grains, du coton, du miel, de la cire, du ſel, de la cochenille, une fort grande quantité de paſtel, du vin &c. Les bois y ſont remplis de bêtes ſauvages. Il y règne, ſouvent, des vents d'une violence prodigieuſe, qui renverſent les maiſons & les arbres. Les habitans Indiens ont été un peu civiliſés par les Eſpagnols : ils ont embraſſé le Chriſtianiſme : ils n'avoient point de réligion auparavant. On dit qu'ils ſont aſſez doux, plus laborieux & moins adonnés à la boiſſon que la plûpart des autres. Ils conſtruiſent leurs cabanes ſur des chariots, pour pouvoir les traîner d'un lieu en un autre. Ils s'habillent d'étofes de laine, qu'ils fabriquent eux-mêmes. Ils font auſſi de fort belles toiles de coton. Ils ont des guanacos, ou grands moutons, de l'eſpèce de ceux du Pérou, dont ils ſe ſervent pour porter des fardeaux.

St. Jago-del Eſtéro, ou ſimplement, *Eſtéro*, *St. Jago*, ou *Varco* ; latit. 26°, longitude O. 43° ; capitale & réſidence du Gouverneur de la Province, Evêché. Cette Ville eſt ſituée ſur une rivière de même nom, qui eſt fort poiſſonneuſe, dans un Pays plat, où il y a beaucoup de gibier. On y fabrique quantité d'étofes de laine. Il y a un tribunal de l'Inquiſition.

St. Miguel, environ 30 li. O. N. O. de St. Jago, ſur la même rivière, Ville médiocre.

Nouvelle Cordouë, environ 115 li. S. S. E. de St. Jago ; latit. 32° 10' ; Evêché, Ville aſſez conſidérable ; avec un beau collège.

Salta, ou *Villa-de Lerma*, latit. 24°, longit. O. 47°; petite Ville, située sur une petite rivière. Il s'y fait un bon commerce de blé, de vin, de bétail &c.

TREIZIÉME DIVISION DE L'AMÉRIQUE.

CHILI; sur la Mer du Sud, au S. du Pérou.

CE Pays est situé entre les 25e & 44e dégrés de latit. & tient environ 500 li. de côtes, du N. au S., & de 50 à 70 li. de largeur moyenne: mais, vers le milieu, il s'étend jusqu'à environ 180 li. dans les terres. Les Espagnols le découvrirent peu après le Pérou, en 1535. Baldivia en commença la conquête en 1540, & dès l'année suivante, il y fonda la Ville de St. Jago. Il bâtit, ensuite, les Villes de Coquimbo, la Conception, Impérialé & Baldivia. Sa tirannie ayant fait soulever les Indiens, ces peuples le firent prisonnier, & le firent mourir; en lui versant, dit-on, dans la bouche, de l'or fondu; métal dont il leur avoit paru trop avide.

Outre la diférence de température d'air que la grande diversité de climats doit naturellement mettre dans un Pays hors des Tropiques, la diversité des lieux y en met une beaucoup plus considérable, car il y fait extrêmement froid, sur les montagnes, & fort chaud dans les plaines; tandis que la température est merveilleuse le long des côtes, qui sont fort élevées, comme au Pérou. Il est aussi coupé par les 2 chaines de montagnes de la Sierra & des Andes; de sorte que l'aspect &, même, les qualités du terroir y sont aussi, à peu-près, les mêmes qu'au Pérou. En général, l'air & le terroir y sont infiniment meilleurs, à l'O. des Andes, qu'à l'E., où la plus grande partie du Pays

n'eſt guères qu'un déſert aride, & où l'air eſt fréquemment chargé de vapeurs groſſières. On y eſt, d'ailleurs, expoſé à de fréquens orages, acompagnés de tonnères afreux; au lieu que, dans la partie occidentale, & vers la Mer, on jouït d'un Ciel clair & ſerein, pendant la plus grande partie de l'année. Il y a fort peu de rivières navigables. On y trouve quelques lacs; mais il ne paroît pas qu'il y en ait des bien conſidérables. Il y en a, vers les côtes, pluſieurs dont l'eau eſt ſalée, & qui, ayant communication avec la Mer, dans les tems orageux, ſe rempliſſent de poiſſons: mais, dans les chaleurs, l'eau s'en évapore, & laiſſe, au fond, une croute de beau ſel blanc congelé, d'un pied d'épaiſſeur.

On a des rélations modernes qui diſent que le climat du Chili eſt le plus délicieux du nouveau Monde; que la fertilité y eſt des plus admirables, & la culture aiſée; que toutes les productions de l'Europe y réuſſiſſent au mieux; que les animaux qu'on y a tranſportés y ont extraordinairement multiplié, & s'y ſont améliorés; qu'on y trouve quantité de mines d'or, d'argent, de cuivre & de plomb; mais que cependant il eſt aſſez négligé par les Eſpagnols, & mal peuplé, à cauſe des fréquentes & ſanglantes guerres que ſe font les Indiens, ou qu'ils font aux Eſpagnols. Les principales productions du Pays ſont, toutes ſortes de grains, tant de l'Europe que de l'Amérique, de fruits & de fleurs. On aſſûre qu'on y trouve toutes les eſpèces de fruits qu'on a en Eſpagne. Les côteaux y produiſent auſſi du vin, comme celui d'Eſpagne; mais il ſe gâte, quand on le porte au Pérou Les pâturages & toute eſpèce de bétail y abondent: il y eſt devenu ſauvage, dans les bois, comme dans la plûpart des autres Pays de l'Amérique, & on l'y tuë de même, pour en avoir le cuir. On y a auſſi des vigognes, & les pacos, ou

grands moutons du Pérou, dont on s'y sert comme de bêtes de charge. Des oiseaux, d'une infinité d'espèces, y fourmillent, particuliérement les pigeons-ramiers, les tourterelles, les perdrix, diverses sortes de canards & de perroquets, les cignes, les flamands, dont les Indiens estiment beaucoup les plumes, pour en pârer leurs têtes, en certains jours, parce qu'elles sont d'un beau blanc & d'un beau rouge. On y trouve quantité de bois propres à la teinture. C'est du Chili que nous viennent les pommes de terre, cet admirable présent de la nature, cet heureux suplément aux grains, Les Indiens en font une espèce de pain. Plusieurs rélations assûrent que l'or abonde plus, dans ce Pays, qu'en aucun autre de l'Amérique, & que c'est le plus pûr du Monde. Outre celui des mines, on y en trouve, en divers endroits, quantité en grains, pûrs, gros comme des lentilles, & parsemés sur la terre, surtout dans les vallées, parmi une terre rouge, qu'on détrempe dans de l'eau, pour l'en séparer. Les Espagnols en tirent un revenu très-considérable. La plus grande partie de celui qu'ils tirent des Indiens est en poudre, & se trouve parmi le sable des rivières & des torrens. On y trouve aussi des mines de turquoises & de diamans; des pierres d'azur, d'aiman & de beau jaspe. Les objets principaux du commerce du Pays, sont, le blé, la chair salée, le beure, le sel, l'huile, le vin, le chanvre, le lin, les cuirs, les peaux de chèvres, le suif, le talc, l'or, l'argent, le cuivre &c. Toutes ces richesses sont transportées au Pérou, d'où une partie vient en Europe.

Les *Chiliens* ressemblent aux Péruviens, mais sont plus cendrés. Les hommes portent des habits de laine, lâches, qui leur vont jusqu'aux genoux; des culotes; mais point de chemises; des espèces de brodequins, ou botines, & un bonnet orné de plumes, ou de fleurs.

Les femmes s'habillent, à peu-près, comme les hommes, excepté qu'elles ne se couvrent point la tête, & qu'elles tressent leurs longs cheveux, ou les frisent. Elles lient aussi une espèce de couronne autour de leurs tempes, ornée de plumes & de fleurs. Elles portent, à leur cou, des chaines de belles coquilles & de pierres brillantes, & elles se ceignent d'une large ceinture. Elles ont les mammelles si longues qu'elles les font passer par dessus leurs épaules, pour donner à téter à leurs enfans, qu'elles portent ordinairement derrière leur dos. Ces peuples n'ont ni villes ni villages; mais ils demeurent dans des cabanes dispersées, faites de branches d'arbre & de paille. Leurs principaux meubles consistent dans une coupe, pour boire, une pierre à broyer le grain, des peaux de moutons, pour se coucher dessus, &c. Ils ont quasi autant de chefs que de familles, indépendans les uns des autres. Ils vont presque toujours à cheval. Ils ont une fort grande quantité de chevaux, dont l'origine vient de l'Europe : ils en mangent la chair, aussi bien que des ânes. Ils font, avec le maïz, une boisson dont ils se régalent. On dit qu'ils font aussi du cidre & du poiré. La plûpart sont encore indépendans des Espagnols. Le Roi y envoye un Gouverneur, sous le Vice-roi du Pérou.

Le Chili se divise en 3 Provinces ; le Chili propre, au N. ; Impérialé, au S., & Cuyo, à l'E. des Andes.

Sant Yago ; lat. 33° 40', à 15 li. de la Mer ; capitale de tout le Chili, Evêché, siége d'une Audience royale, belle Ville, fort commerçante, où l'on compte environ 2 mille Espagnols propres à porter les armes, & 80 mille Indiens, dont la principale ocupation est la culture du tabac. Elle est située dans une belle & vaste plaine, abondante en tout ce qui est nécessaire à la vie ; au pied des montagnes, sur la rivière *Topocal-*

ma, ou *Mopacho*, qui la traverse de l'E. à l'O. Les ruës y sont droites & coupées de divers canaux, qui servent aussi à aroser ses jardins. Elle est fort sujette aux tremblemens de terre. Elle en fut fort endommagée en 1647 & en 1657. Il y a un tribunal de l'inquisition.

Val-paraiso, environ 40 li. O. N. O. de St. Jago; petite Ville, d'environ cent maisons; avec un bon fort, & un port où l'on aborde pour St. Jago. Elle est dans un vallon, au pied de hautes montagnes.

La Seréna, ou *Coquimbo*-de la *Seréna*, sur la Mer, vers le 30e dég. de lat.; petite Ville, d'environ 200 maisons bien alignées, mais qui ne sont construites que de terre, & couvertes de paille; avec un très-beau & grand port, près d'une petite rivière de même nom. Elle est dans le climat le plus pûr & le plus serein du Chili. Les environs abondent en fruits & en mines, surtout de fer, qui ont fourni, aux Espagnols, tous les canons qu'ils ont dans cette Contrée. Les campagnes y sont toujours vertes; quoiqu'il y pleuve très-rârement.

Guasco, sur la Mer; lat. 28°; petite Ville, avec un port, à l'embouchure de la rivière de son nom, & sur une baye. Il y a des mines de cuivre aux environs.

Copiapo, sur la Mer; lat. 26°; petite Ville, fort commerçante; avec un port, à l'embouchure d'une rivière de son nom. Le Pays des environs est si fertile qu'un grain de blé, dit-on, y en produit ordinairement 300. Il y a, dans son voisinage, des mines d'or, de cuivre, d'étaim, de plomb, de fer, d'aiman & du plus fin soufre qu'on connoisse, qui n'a point besoin d'être purifié. Le salpètre n'y est pas moins abondant. On tire aussi, des environs, une gomme dont on fait un fort beau vernis; & quantité de bézoards, qu'on trouve dans une espèce de chèvre du Pays. Les nouvelles

de Madrid, du mois de May 1771, disent que cette Ville a été engloutie par la Mer, & que tous ses habitans, au nombre de 9 cent, ont péri, excepté deux.

La *Conception*, sur la Mer; lat. 36° 42′; capitale de la Province d'*Impériale*, Evêché, bonne Ville, avec un beau & vaste port, un bon fort & plusieurs bateries de canon. Il y a 7 monastères. Elle est dans un quartier abondant en grains & en fort bon vin. Il y croît une quantité prodigieuse de fraises, plus grosses que des noix : on assûre même qu'il y en a comme des œufs. On trouve plusieurs mines d'or à quelques li. de la Ville.

Arauca, près de la Mer, environ 20 li. S. de la Conception; place forte, qui tire son nom des *Arauques*, principaux habitans du Pays, qui sont aux environs.

La *Mocha*, ou la *Mouche*, 25 ou 30 li. S. O. d'Arauca; petite Ile, à environ 10 li. de la côte : c'est le rendez-vous ordinaire des vaisseaux qui vont dans la Mer du Sud.

Impériale, à 4 li. de la Mer; lat. 38° 40′; Ville qu'on dit la plus considérable de tout le Chili; comme son port en est le meilleur. Elle est fort agréable & dans une des plus charmantes situations du Pays; au bord de la rivière de *Cauten*, sur un rocher escarpé. C'est la résidence de l'Evêque de la Conception, depuis que cette dernière Ville eut été prise par les Indiens.

Baldivia, à 2 li. de la Mer, vers le 40e dég. de lat., près de l'embouchure d'une rivière de son nom; Ville d'environ 3 mille ames, forte & très-importante; avec un fort bon port, dont l'entrée est défenduë par cent piéces de canon. On trouve, dans son territoire, des mines de l'or le plus pûr de toute l'Amérique.

Osorno, de 25 à 30 li. S. E. de Baldivia, sur la rive septentrionale

ſeptentrionale du *Rio Buéno*; petite Ville, dans un Canton où l'on trouve des mines d'or. Laet dit qu'il y a, dans ſon territoire, plus de 200 mille Indiens qui payent tribut aux Eſpagnols.

Chiloé, au S., fort près de la côte, Ile d'environ 50 li. de longueur, ſur 7 de largeur, ſur les côtes de laquelle on ramaſſe beaucoup d'ambre gris. On croit qu'il y a des mines d'or. Sa principale Ville eſt *Caſtro*, ou *Chiloé-de Caſtro-d'Acud*, ſur la côte, vers le milieu. Elle eſt fortifiée. Il y a un port.

Mendoza; lat., 34° 40', au pied des Andes, à l'E., & ſur une rivière qui coule à l'E.; Ville capitale du *Cuyo*, ou *Chicuito*, Province qui eſt à l'E. des Andes, vers le Tucuman & les Terres Magellaniques, & renommée pour ſes riches mines d'or.

San Juan-de la Frontéra, environ 25 li. N. N. O. de Mendoza, près du lac *Guanacho*, ſur une rivière qui coule à l'E.; Ville qui tient en reſpect les ſauvages des montagnes voiſines. On compte, dans ſon territoire, plus de 20 mille Indiens, qui payent tribut au Roi d'Eſpagne. Il y a des grands troupeaux de moutons & une eſpèce d'amandes très-délicates. On y trouve auſſi quantité de mines d'or.

Fernandez, ou *Juan-de Fernandez*, à environ 150 li. de la côte; lat. S. 34° 40', ou ſelon quelques voyages, 36° 30'; eſt une Ile d'environ 5 li. de longueur, ſur 2 de largeur. L'air y eſt pûr; le Ciel beau; le ſol très-varié, & les eaux excellentes, & reſtent toujours claires. Les grains, les fruits, les légumes, les quadrupèdes de l'Europe & de l'Amérique y ont très-bien réuſſi. L'herbe y eſt verte toute l'année. Quelques chèvres qu'on y avoit laiſſé, lorſqu'on la découvrit, y avoient tellement multiplié qu'elle en étoit toute remplie; mais les chiens, qui s'y ſont auſſi multipliés, en ont détruit la plus grande partie. Les côtes ſont fort poiſſonneuſes;

on y trouve, ſurtout, une quantité incroyable de veaux marins: la moruë y eſt auſſi abondante qu'à Terre-neuve. La partie méridionale, ou plûtôt, du S. O., eſt ſèche, pierreuſe & ſans arbres: la côte y eſt fort eſcarpée, & on n'y trouve que peu, ou point, d'eau: mais la côte ſeptentrionale, ou du N. E., eſt formée par des montagnes hautes & eſcarpées, dont pluſieurs ſont inacceſſibles, quoique la plûpart ſoyent couvertes de bois. Il y a un bon port. La terre y eſt légère & peu profonde; au point que l'on y voit ſouvent des grands arbres mourir, ou être renverſés par le moindre choc, faute de racines: on aſſûre même que, quelquefois, un homme en fait tomber, en s'y apuyant. Les arbres de cette partie, ſeptentrionale, ſont, preſque tous, aromatiques, & de pluſieurs ſortes. Le mirte y vient le plus gros, & pouſſe une tête auſſi réguliérement arondie que ſi elle eut été taillée avec tout le ſoin poſſible. On y trouve auſſi l'arbre à piment & l'arbre à choux, beaucoup d'avoine & de trèfle &c. Les pèchiers & les amandiers que Mr. Anſon y ſema, en 1740, y ont très-bien réuſſi. On y voit des vallées des plus admirables, & quantité de caſcades des plus enchantées; de ſorte que le ſéjour en eſt délicieux. Les bois n'y ſont point embaraſſés de broſſailles qui puiſſent empècher d'y pénètrer librement. Le capitaine Carteret, Anglois, qui y aborda en 1767, en parle ainſi. « Nous trouvâmes que les Eſpagnols avoient
» fortifié cette Ile. Nous vîmes un nombre conſidéra-
» ble d'hommes aux environs du rivage, une maiſon
» & 4 piéces de canon, au bord de l'eau, &, dans
» l'intérieur, à 160 toiſes de la côte, un fort, conſ-
» truit ſur le penchant d'une montagne, avec pavillon
» Eſpagnol, & 25 ou 30 maiſons aux environs. Nous
» vîmes beaucoup de bétail, paiſſant ſur le ſommet
» des collines, qui nous parurent cultivées, puiſque

„ certains cantons sont séparés les uns des autres, par
„ des hayes. "

" *Massafuéro*, environ 30 li. O. de Juan Fernandez,
„ autre Ile, d'environ 7 ou 8 li. de circonférence, dont
„ la forme est triangulaire. Elle est fort élevée & rem-
„ plie de montagnes. Nous y voyions, du vaisseau,
„ des beaux courans d'eau, une grande abondance de
„ bois à brûler, & quantité de chèvres, sur les collines. Il
„ y a une plage excellente, propre à contenir une flote
„ entière. La Mer des environs fourmille de poissons,
„ surtout de *veaux marins*, qui donnent une huile
„ excellente, & dont plusieurs parties sont bonnes à
„ manger; outre que leurs peaux sont une très-belle
„ fourure. Nos gens prirent, dans une seule nuit,
„ 7 cent pintades, dans l'Ile. Il y a aussi quantité de
„ faucons & d'autres oiseaux. "

QUATORZIÉME DIVISION DE L'AMÉRIQUE.

TERRES MAGELLANIQUES; au S.

Cette Contrée, dans laquelle on comprend la Terre de feu, tient depuis l'embouchure de la Plata. Elle fut découverte & cotoyée, en 1520, par Magellan, Portugais, au service de l'Espagne, qui, après avoir passé le détroit qui porte son nom, continuant, par l'O., au travers de l'Océan Pacifique, avec 5 petits vaisseaux, ariva aux Iles Marianes, & aux Philipines, où il fut tué. Ses gens continuèrent le voyage, & arivèrent aux Moluques, où ils laissèrent une Colonie, & s'en revinrent en Europe, par l'E., autour de l'Afrique. On prétend que c'est la première fois qu'on a fait le tour du Monde.

L'air y est beaucoup plus froid que dans les Pays septentrionaux qui sont à égale distance de l'Equateur,

Le ſol y eſt montueux, du moins à l'O. & au S., où les montagnes ſont toujours couvertes de neiges. La partie orientale eſt remarquable par une grande ſingularité; c'eſt que, depuis la rivière de la Plata, dans l'eſpace de plus de 400 li., & auſſi avant dans les terres que les découvertes ont pû s'étendre, on ne trouve abſolument point d'arbre. Toutes ces terres ne ſont compoſées que de dunes, d'une terre ſèche, légère & graveleuſe, entremêlée de grands eſpaces ſtériles. Enfin, elles ſont ſi ingrates, preſque partout, que les colonies Eſpagnoles qui ont cherché à s'y établir, y ont péri de miſère, ou ſe ſont diſperſées. Il y croît cependant une eſpèce d'herbe, forte & longue, qui nourit une quantité prodigieuſe de vaches, de chevaux, & de chiens ſauvages, provenus de ceux que les Eſpagnols y ont tranſportés d'Europe. Les chevaux ſont excellens: comme ils ne coutent que la peine de les aller chercher, on a les meilleurs, à Buénos-aires, pour un écu. Ils ſont fort bons à manger: pluſieurs Indiens en préfèrent la chair à celle du bœuf. Il y a auſſi une immenſe quantité de guanaques & de vigognes. Les chiens s'y nouriſſent, en grande partie, de la chair des bœufs que les chaſſeurs Eſpagnols tuent, & dont ils ne prennent que le cuir & le ſuif. Il y a des lièvres qui pèſent de 20 à 30 livres, & dont la chair eſt fort blanche & excellente. On y trouve peu de bonnes eaux douces: elles ſont ſaumaches; ce qui provient de ce que la terre y eſt imprégnée de ſel & de nitre. L'eau des rivières eſt auſſi mauvaiſe. On y trouve quelques bayes & ports, dont le meilleur eſt celui de *St. Julien*, vers le 49e dég. de lat. La partie méridionale, & la Terre de feu, ſont tellement diſgraciées de la nature, & ſi ſtériles que, même pendant l'Été, on n'y voit, dit-on, que glaces & neiges. La côte orientale fourmille de veaux marins & d'une grande variété d'eſpèces d'oiſeaux de

Mer, surtout de pengouins, qui sont de la grosseur & de la figure des oies; mais qui, au lieu d'ailes, n'ont que deux espèces de moignons, qui ne peuvent leur servir qu'à nager. Il y a fort peu d'habitans, excepté dans la partie septentrionale, où l'on trouve les plus courageux d'entr'eux, & les plus actifs. Ils montent fort bien à cheval, & sont fort adroits à manier toutes sortes d'armes blanches : mais les Espagnols ont grand soin de ne leur point fournir d'armes à feu. Ceux qui sont plus au S., sont beaucoup moins nombreux, & dispersés. On les représente comme laids, puans, stupides, misérables, presque nuds; n'étant couverts que de peaux de veaux marins, qu'ils jettent sur leurs épaules, comme un manteau court. Enfin, vers le détroit de Magellan, on trouve les *Patagons*, que les premières rélations ont représentés comme des géans de dix pieds, & au-delà. On va raporter ce qu'on trouve de plus essentiel, dans les voyages modernes qui en ont parlé. On a donné, en Angleterre, une rélation d'un voyage autour du Monde, sur un vaisseau de guerre où l'on s'exprime ainsi. « Le 22ᵉ de Décembre 1764, on s'aprocha de la Terre de feu, » & l'on aperçut des hommes, à cheval, dont la taille » gigantesque frapa tout le monde. Les gens de l'équipage, qu'on envoya à terre, pour les voir, furent » reçus, par les Patagons, avec des grandes marques » d'amitié, & des invitations à aller à terre, pour y » prendre des rafraichissemens. Ces Patagons étoient » environ 200, tant hommes que femmes : ils s'assirent sur le sable, pour recevoir les présens qu'on » leur fit, de divers colifichets. Il parut que ceux de » la taille moyenne, tant hommes que femmes, » avoient environ 8 pieds, & les plus grands, 9 pieds, » & au-delà. Leurs habits, de peaux, s'atachoient sur » leurs épaules, & descendoient jusqu'aux genoux. Ils

» ſont bien faits : leurs cheveux ſont longs & noirs : » le viſage des femmes étoit peint d'une manière ex- » travagante. »

Cette relation qui, par diverſes circonſtances, ſur-tout par la date, paroît être celle du Comod. Biron, dans ſon voyage autour du Monde, en difére, cependant, en quelque choſe. La voici. « Vers le 52e dégré » de latit. méridionale, pas loin de l'entrée orientale » du détroit de Magellan, nous vîmes, ſur le rivage, » une troupe d'hommes à cheval, qui arboroient une » eſpèce de pavillon, ou de mouchoir blanc, & nous » faiſoient ſigne d'aller à terre. Curieux de connoître » ce peuple, je fis mettre en Mer mon canot, où je » m'embarquai avec un détachement de ſoldats bien » armés. A notre aproche de la grève, nous vîmes » que cette troupe ſe montoit à environ 500 hommes, » dont quelques-uns étoient à pied; & le plus grand » nombre, à cheval.... Je n'aperçus, entre leurs » mains, aucune eſpèce d'armes : cependant, je leur » fis ſigne de ſe retirer en arrière; ce qu'ils firent ſur » le champ : en continuant de nous apeller à grands » cris..... Deſcendus à terre, je m'avançai, ſeul, » vers les Indiens; mais les voyant ſe retirer, à me- » ſure que j'aprochois, je leur fis ſigne que l'un d'eux » devoit s'avançer. Auſſitôt un Patagon ſe détacha » pour venir à ma rencontre. Il étoit d'une taille gi- »ganteſque.... La peau d'un animal ſauvage lui » couvroit les épaules. Il avoit le corps peint de la » manière la plus hideuſe. L'un de ſes yeux étoit en- » touré d'un cercle noir; l'autre, d'un cercle blanc : » le reſte du viſage étoit bizarement ſillonné par des » lignes de diverſes couleurs. Sa hauteur me parut » n'être guères au-deſſous de 7 pieds... J'allai, avec » lui, trouver ſes compagnons, à qui je fis ſigne de » s'aſſeoir : tous eurent cette complaiſance. Il y avoit,

» parmi eux, plusieurs femmes d'une taille proportionnée à celle des hommes, qui étoient, presque
» tous, d'une stature égale à celle du chef qui étoit
» venu au-devant de moi. Le son de plusieurs voix
» réunies avoit frapé mes oreilles, dans l'éloignement:
» lorsque j'aprochai, je vis un certain nombre de
» vieillards qui, d'un air grave, chantoient d'un ton
» si plaintif que j'imaginai qu'ils célèbroient quelqu'acte de réligion. Ils étoient, tous, peints &
» vêtus, à peu-près, de la même manière. Les cercles
» peints autour des yeux, varioient pour la couleur:
» les uns les avoient blancs & rouges; les autres,
» rouges & noirs. Leurs dents, qui ont la blancheur
» de l'ivoire, sont unies & bien rangées. La plûpart
» étoient nuds, à l'exception d'une peau jettée sur
» leurs épaules; le poil en dedans. Quelques-uns
» portoient aussi des botines, avec une petite cheville
» de bois, à chaque talon, pour éperon..... Leur
» nombre s'acrut de plusieurs autres qui arivèrent
» au galop, & que je ne réussis qu'avec peine, à faire
» asseoir à côté de leurs compagnons. Je leur distribuai du tabac, des rubans & des grains de rassade,
» jaunes & blancs, qu'ils parurent recevoir avec un
» extrême plaisir... Ni l'impatience de partager ces
» brillantes bagatelles, ni la curisioté de me considérer de plus près, ne purent les porter à quiter la
» place que je leur avois assignée..... L'un d'eux
» me chanta une longue chanson..... On peut s'imaginer l'impression que dut faire, sur nous, la vuë
» de 5 cent hommes, dont les plus petits étoient,
» au moins, de 6 pieds 6 pouces, & dont la quarure
» & la grosseur des membres répondoient parfaitement à cette hauteur gigantesque. Ils avoient,
» avec eux, un grand nombre de chiens. Leurs
» chevaux sont très-petits & en fort mauvais état,

» mais très-vîtes à la course. Leurs selles sont comme
» des coussinets.

Extrait du Voyage du capitaine Wallis, autour du Monde. En Décembre 1766. « Ces Patagons,
» tant hommes que femmes, avoient, chacun, un
» cheval, avec une selle assez propre, une bride &
» des étriers de bois. Nous primes la mesure des plus
» grands : l'un d'eux avoit 6¼ pieds de France : plu-
» sieurs avoient 2 pouces de moins ; mais la taille du
» plus grand nombre étoit de 5 ½ pieds, au moins.
» Leur teint est de couleur de cuivre foncé. Ils ont des
» cheveux droits & presque aussi forts que des soyes
» de cochons : ils les nouent avec une atache de coton.
» Ils ne se couvrent point la tête. Ils sont bien faits &
» robustes : ils ont des gros os ; mais leurs pieds &
» leurs mains sont d'une petitesse remarquable. Ils
» sont vêtus de peaux de guanaques, cousuës ensem-
» ble, par piéces d'environ 6 pieds de longueur, sur
» 5 de largeur, dont ils s'envelopent le corps, & qu'ils
» atachent avec une ceinture de duvet de guanaque :
» ils y font une ouverture, pour y passer la tête. Ils
» ont une espèce de caleçons qu'ils tiennent fort
» serrés, & des brodequins qui descendent, du milieu
» de la jambe, jusqu'au cou du pied, passant sous le
» talon. Le reste du pied est découvert. Plusieurs des
» hommes avoient un cercle rouge, peint autour de
» l'œil gauche : d'autres s'étoient peint les bras & di-
» férentes parties du visage. Toutes les jeunes femmes
» avoient leurs paupières peintes en noir. Ils par-
» loient beaucoup. Chacun avoit, à sa ceinture,
» une arme de trait, d'une espèce singulière : c'étoit
» une corde, d'environ 8 pieds de long, à chaque
» bout de laquelle étoit atachée une pierre ronde,
» du poids d'environ 1 liv., & couverte de cuir. Ils
» s'en servent en tenant une des pierres dans la main,

„ & faisant tourner l'autre autour de la tête ; comme „ une fronde, jusqu'à ce qu'elle ait aquis une force „ sufisante : alors, ils la lancent contre l'objet qu'ils „ veulent ateindre. Ils sont fort adroits à manier cette „ arme : ils peuvent fraper, des 2 pierres à la fois, à „ la distance de 45 pieds, un but qui n'est pas plus „ grand qu'une noix. Quand ils vont à la chasse „ des guanaques & des autruches, ils la lancent de „ manière que, par la force & le mouvement de ro„ tation des pierres, la corde envelope les jambes de „ l'animal, & l'arête de manière qu'il devient leur „ proie, vivant. Nous les vîmes manger de la chair „ crue, entr'autres le ventre d'une autruche, sans „ autre préparation que de le retourner & le sécouer. „ Leurs chevaux paroissoient bien faits, légers & de „ race Espagnole, aussi bien que les chiens qui les „ acompagnoient. „ Le capitaine Carteret, qui vit aussi des Patagons, en 1766, confirme la rélation de Wallis.

Messieurs Guyot & de la Giraudais, François qui, en 1766, ont vû des Patagons, à la *baye de Famine*, qui est sur le détroit de Magellan, disent que " ces „ peuples ont, les plus petits, 5 pieds 7 pouces, &, „ quelques-uns, environ 6 ½ pieds. Ils étoient à che„ val, & reçurent fort bien ceux qui les aprochèrent. „ Ils étoient peints & vêtus de peaux de diférens ani„ maux. Ils changent souvent de demeure, & vivent „ sous des tentes couvertes de peaux de chevaux. „ Les femmes ont la peau fort blanche & sont fort „ modestes. On a vû, à ces peuples, des couteaux & „ des sabres ; ce qui fait juger qu'ils ont quelque com„ merce du côté du Chili, ou du Paraguai. „

Mr. Bougainville parle ainsi des Patagons, dans la rélation de son Voyage autour du Monde. " Ces Amé„ ricains sont les mêmes que ceux vûs par le vaisseau

» l'Etoile, en 1766. Un de nos matelots, qui étoit, » alors, sur ce bâtiment, en a reconnu un qu'il avoit » vû dans le premier voyage. Ces hommes sont d'une » belle taille : parmi ceux que nous avons vû, aucun » n'étoit au-dessous de 5 pieds & 5 à 6 pouces ; ni en » dessus de 5 pieds & 9 à 10 pouces. Les gens de l'E- » toile en avoient vû, dans le précédent voyage, » plusieurs de 6 pieds. Ce qu'ils ont de gigantesque, » c'est leur énorme quarure, la grosseur de leur tête » & l'épaisseur de leurs membres. Ils sont robustes & » bien nouris ; leurs nerfs sont tendus ; leur chair est » ferme ; leur figure n'est ni dure ni désagréable ; » plusieurs l'ont jolie ; leur visage est rond & un peu » plat : leurs yeux sont vifs ; leurs dents, extrêmement » blanches & larges ; leurs cheveux, longs & noirs, » attachés sur le sommet de la tête. J'en ai vû qui » avoient, sous le nez, des moustaches plus longues » que fournies. Leur couleur est bronzée, comme » celle de tous les autres Américains, tant de ceux qui » habitent la zone torride que de ceux des zones » tempérée & glaciale. »

Voici encore le résumé de quelques autres rélations. Quoique les Patagons habitent un climat si froid, la plûpart vont nuds : ceux qui s'habillent un peu, n'ont, simplement, qu'une espèce de manteau, fait de peau de poisson, ou de quelqu'animal terrestre, qu'ils posent lorsqu'ils sont en action. Ils ont des cabanes couvertes de chaume, & se nourrissent de poisson, de gibier & de ce que la terre produit spontanément. Ils ont des canots, faits de gros troncs d'arbres creusés. Leurs filets, pour la pêche, sont faits de fibres d'écorce d'arbres, ou de boyaux d'animaux. Il ne paroît pas qu'ils ayent point de rėligion. La Feuillée dit qu'il y a, dans ce Pays, d'autres hommes dont la condition est plus misérable que celle d'aucun autre peu-

ple du Monde, car on les chasse, comme des bêtes féroces, pour les garder ou pour les vendre. Il dit aussi qu'il s'y trouve encore, vers le milieu du Pays, à l'O., un autre peuple, nommé *Cessares*, qui se gouverne en forme de République, assez civilisé & si jaloux de sa liberté qu'il ne permet à aucun Européen d'aprocher de ses terres; de peur d'en devenir l'esclave. Il dit, enfin, que leur Pays est bon, & les met en état de subsister, sans avoir besoin de commercer avec les étrangers.

Les Espagnols regardent cette Contrée comme une dépendance du Chili.

La *Terre de feu*, au S. des Terres Magellaniques, n'est pas une Terre contiguë, comme on l'avoit d'abord crû; mais un amas de plusieurs Iles, hérissées de montagnes hideuses, d'une hauteur étonnante, & couvertes de neige. Le nom de Terre de feu leur a été donné, à cause du feu qu'on a vû sortir des volcans qui s'y trouvent, au S., dans la plus grande de ces Iles. Nonobstant que ce climat soit si afreux, il paroît qu'il y a des habitans; que même ils vont presque nuds, & se peignent le corps de diverses couleurs. Quelques rélations disent que le Pays est rempli de montagnes couvertes de forêts; que les habitans sont blancs, mais fort laids & antropophages. D'autres disent qu'il y a, dans ces Iles, quantité de vallées & de prairies, arosées d'agréables ruisseaux, & habitées par des sauvages, dont quelques-uns sont antropophages.

Voici ce qu'on trouve, dans le voyage de Messieurs Bancks & Solander, autour du Monde, arivés à la Terre de feu, à la baye de *Bon succès*, vers le détroit Lemaire; latit. 54° 44'. « Les terres qui bordent cette » baye, sont élevées & couvertes de bois. Les sauva» ges que nous y vîmes sont gros & mal faits.... Ils

» joignent, à beaucoup de quarure, un air robuste ;
» sans, cependant, avoir les membres fort gros. Un
» visage large & plat, le front étroit, de grosses joues,
» le nez écrasé, des petits yeux noirs, une grande
» bouche, de petites dents, pas trop belles, des longs
» cheveux noirs & droits, qui tombent sur l'une &
» l'autre oreille & sur le front, sont les principaux
» traits de la figure de ces sauvages. Ils sont sans barbe.
» Leur taille est d'environ 5 ½ pieds. Leur couleur
» aproche de la rouille de fer, mêlée avec de l'huile.
» Leur vêtement est un manteau de peaux de guana-
» ques ou de veaux marins, dont ils s'envelopent,
» excepté qu'ils laissent, quelquefois, le bras droit,
» nud. Un morceau de la même peau leur envelope
» les pieds, & se ferme, comme une bourse, au-des-
» sus de la cheville. Les hommes portent, sur la tête,
» une espèce de rézeau de laine filée de guanaques,
» qui leur tombe sur le front, & se nouë, par derriè-
» re, avec des couroies. Il y en a plusieurs, de l'un
» & de l'autre séxe, qui se peignent diférentes parties
» du corps, de rouge, de noir, de blanc & de brun ;
» mais grossiérement. Les hommes & les femmes
» s'impriment, sur le rivage, divers traits qui leur
» traversent le nez & les jouës. Ils portent, aux poi-
» gnets, des bracelets de grains, de petites coquilles &
» d'os. Les femmes en ont aussi au bas des jambes.
» Elles ont des tabliers de peau, & portent sur le dos
» leurs enfans, pliés dans le manteau qui leur sert
» de vêtement. Elles sont chargées des soins domes-
» tiques les plus pénibles & les plus bas. Ces sauvages
» demeuroient dans un petit village, composé de 15
» cabanes des plus chétives. Ils ne sont pas plus de
» 50, en tout ; & ce sont les seuls habitans de ce
» Pays ; puisque les Contrées voisines sont absolu-
» ment désertes. Rien n'est si chétif & si misérable

» que leurs habitations. Ils se nourissent de coquillages & de poissons. Ils ont pour armes, des arcs & des flèches, dont ils se servent avec une merveilleuse adresse. Leurs arcs sont proprement faits, & leurs flèches sont garnies de plumes, à un bout, &, à l'autre, de pointes de pierre, d'une espèce de jaspe, artistement taillées. Ils ont des chiens de 2 pieds de haut, aux yeux desquels les Européens ne paroissoient pas étrangers. Le mouillage de la baye est bon, partout. Les vaisseaux y sont à l'abri des vents d'Est, par la Terre des Etats. La contrée est couverte de bois, & coupée par plusieurs ruisseaux, dont quelques-uns viennent se décharger dans la baye. »

Une autre rélation du même Voyage s'exprime ainsi, en parlant de la même baye de Bon succès. « Entr'autres productions des environs, on remarque l'écorce de *winter*, espèce de canelle sauvage, agréable & saine. Quelques misérables Américains, qui vinrent à notre bord, ne voulurent boire ni vin, ni eau de vie: après en avoir porté à la bouche, ils les rejettèrent; mais ils mangèrent de tout ce qu'on leur ofrit. Ils ne parurent afectés de rien de ce qui devoit être si curieux pour eux, à bord du vaisseau. Nous ne vimes aucun meuble dans leurs misérables hutes: un peu de foin, à terre, y servoit de siéges & de lits. Ils n'avoient, pour tout utenciles, qu'un panier à main, un sac qu'ils portoient sur le dos, & la vessie de quelqu'animal, pour tenir de l'eau. Ils parurent atacher une grande valeur à tout ce qui étoit rouge, & préférer un de nos grains de verroterie, à un couteau, ou même, à une hache. Leur langage est, en grande partie, guttural. Nous vimes, chez eux, plusieurs morceaux de verre & quelques marchandises d'Europe, comme des an-

» neaux, des boutons, des draps & des toiles; d'où » nous conclumes que ces peuples voyagent du côté » du Nord; car il y avoit plusieurs années qu'aucun » vaisseau n'étoit allé au Sud, jusqu'à cette partie de » la Terre de feu. Nous observâmes aussi qu'ils ne » montroient aucune surprise, lorsque nous nous ser- » vions de nos armes à feu. Nous n'y avons vû aucun » quadrupède, excepté des veaux marins & des chiens. » Ces chiens aboyoient; ce que ne font pas ceux » qui sont originaires d'Amérique: nouvelle preuve » que ce peuple a quelque communication avec les » Européens. Tous les jours nous y avions des bou- » fées de neige; quoique nous fussions au milieu de » l'été de cet hémisphère: deux de nos gens y péri- » rent de froid. Cependant, quoiqu'on y voye tou- » jours de la neige, çà & là, les pentes des collines, » & les côtes nous montroient la plus agréable ver- » dure. Les hauteurs ne peuvent pas être apellées » des montagnes; quoique leurs sommets soyent en- » tiérement nuds. Le sol des vallées est riche, & d'une » grande profondeur. Elles sont arosées de quantité » de petits ruisseaux d'eau rougeâtre, mais sans mau- » vais goût. L'aspect de la *Terre des Etats*, ne nous » a point paru aussi sauvage que le dépeint la rélation » du voyage d'Anson. La terre n'y étoit, quand nous » la vimes, ni destituée de bois & de verdure, ni cou- » verte de neige. L'Ile paroît avoir 12 li. de longueur » & 5 de largeur..... Nous eumes lieu d'être très- » satisfaits d'avoir doublé le cap Horn, plutôt que » d'avoir passé par le détroit de Magellan. »

On passoit d'abord, par ce détroit pour aller dans la Mer du Sud; mais, comme il est dangereux & dificile, on a pris, depuis, une autre route, qui est plus à l'E., ou au S. E., découverte l'an 1616, par un Hollandois nommé *Lemaire*, dont le détroit a reçu

fon nom. Il eſt entre la pointe la plus orientale de la Terre de feu, & l'Ile des Etats. On lui donne 5 li. de longueur, & autant de largeur; (ſelon quelques rélations 9 li. de longueur & 6 ou 7, de largeur.) On double enſuite le cap *Horn*, le plus méridional de l'Amérique, dans la Terre de feu. Il doit y avoir un autre détroit, apellé *Brewers*, entre l'Ile des Etats, & une autre Ile, plus à l'E.; mais Anſon conſeille à ceux qui paſſent dans la Mer du Sud, de prendre à l'E. de ces Iles.

Le *détroit de Magellan*, qui ſépare la Terre de feu des Terres Magellaniques proprement dites, a environ 150 li. de longueur, ſelon quelques auteurs; 116 li., ſelon d'autres, & ſeulement 100 li., ſelon d'autres. On lui donne 3 ou 4 li. de largeur dans la plûpart des lieux; mais, ſeulement ½ li., en quelques-uns. Les Eſpagnols y avoient élevé 2 forts, qui ſont maintenant détruits.

Acoſta, Eſpagnol, parlant de ce détroit, s'exprime ainſi. « Il a environ 100 li. de longueur, & une » de largeur, au plus étroit, ou un peu moins. Les » marées qui y entrent, de la Mer du S., s'avan- » cent à 30 li. dans les terres; celles qui viennent de » la Mer Atlantique y pénètrent juſqu'à 70 li., & ren- » contrent les premières: ce qui a fait juger que les » marées montent, en même tems, dans ces deux » Mers. Dans les 30 li. de l'O., on voit, de part & » d'autre, des rochers & des montagnes fort hautes, » dont les ſommets ſont perpétuellement couverts de » neige; tellement qu'il ſemble, à cauſe de leur gran- » de hauteur, qu'elles ſe joignent, les unes avec les » autres; ce qui rend l'entrée du détroit, du côté » de l'O., fort dificile à reconnoître. La Mer y eſt ſi » profonde, dans l'eſpace de ces 30 li., qu'on n'y » peut point trouver de fond; mais on y peut amarer

» les vaisseaux à terre ; le rivage y étant droit & cou-
» pé. Dans l'espace des 70 li. à l'E., on trouve fond à
» 18 brasses, & même, à 15, & l'on y voit, de part
» & d'autre, des grandes campagnes, qu'on apelle,
» en Amérique, *savanas*. Plusieurs grandes rivières,
» d'une eau belle & claire, entrent dans ce détroit,
» qui est entrecoupé de plusieurs Iles, & bordé, en
» plusieurs endroits, de grandes & merveilleuses fo-
» rèts, où l'on trouve quelques arbres d'un bois
» exquis, & de bonne odeur, qui nous sont inconnus.
» Plus avant, dans les terres, on trouve des grandes
» prairies. Les habitans, du côté du S., sont petits &
» méchans : ceux du côté du N. sont grands, vail-
» lans & bons archers. Ils vont vètus de peaux de
» bètes sauvages, dont il y a une grande quantité.
» Le détroit n'est point navigable, en hyver, à cause
» des tempètes qui y règnent alors.»

Le journal du voyage du Comodore Byron, autour du Monde, fait encore mieux connoître ce détroit, les côtes voisines & les habitans ; il s'exprime ainsi.
« Toute la pointe de *Sandy*, dans le Détroit, est cou-
» verte de bois : nous y trouvâmes des sources d'eau
» douce : les arbres & la verdure y ofrent un coup
» d'œil très-agréable. Au-dessus de la pointe, on trouve
» une plaine unie, coupée de plusieurs ruisseaux, &
» dont le sol paroît fertile. La terre étoit couverte
» de fleurs qui répandoient, dans l'air, un parfum
» délicieux. Nous y vîmes des pois dont les tiges
» étoient fleuries. Nous donnâmes, à des oiseaux qui
» y abondent, le nom d'*oies peintes* ; à cause de leur
» plumage, nuancé des plus brillantes couleurs.....
» Les bords de la rivière *Sedger*, qui se décharge
» dans la baye *Famine*, sont plantés de grands &
» superbes arbres, tels que je ne pense pas qu'on en
» puisse jamais voir d'une plus belle élévation, &

» qui feroient très-propres à faire d'excellens mâts
» pour les plus grands vaiffeaux. Il y en a qui ont
» plus de 24 pieds de circonférence. Le poivrier y eft
» très-commun. Ces beaux arbres font embellis par
» une infinité de perroquets & d'autres oifeaux, d'un
» magnifique plumage.... Au cap *Forward*, à 4 li.
» de la baye Famine, les montagnes nous parurent,
» dans l'éloignement, d'une hauteur immenfe, tail-
» lées à pic & couvertes de neige depuis leur fommet
» jufqu'au pied..... Je paffai fur la côte du Nord;
» j'y trouvai, en quelques endroits, la terre couverte
» de fleurs qui n'étoient inférieures à celles de nos
» jardins, ni par la variété & l'éclat de leurs couleurs,
» ni par le parfum qu'elles exhaloient.... A la baye
» *Elizabeth*, (toujours dans le détroit de Magellan,)
» il vint, autour de notre vaiffeau, des pirogues
» très-mal conftruites, d'écorce d'arbres nouée aux 2
» bouts, & traverfées dans le milieu, par un mor-
» ceau de bois, pour les tenir ouvertes. Il y avoit 4
» hommes, 2 femmes & un enfant. Je n'avois pas
» encore vû de créatures fi miférables. Ils étoient
» nuds, à l'exception d'une peau, très-puante, de
» loup de mer, jettée fur leurs épaules. Ils étoient
» armés de petits arcs & de flèches, qu'ils nous pré-
» fentèrent contre quelques grains de coliers & d'au-
» tres bagatelles. Les flèches, longues de 2 pieds,
» étoient de rofeaux & armées d'une pierre verdâtre...
» Plus à l'O., nous vîmes d'autres pirogues, mieux
» faites & conftruites de planches coufuës enfemble;
» cependant, les Américains nous parurent plus ftu-
» pides encore qu'aucuns de ceux que nous avions
» vûs; ils étoient nuds; n'ayant, malgré la rigueur
» du froid, qu'une peau de loup de mer, fur leurs
» épaules. L'un d'eux découpoit, avec les dents, un gros
» morceau de baleine, déja en putréfaction, & dont

„ l'odeur infectoit l'air au loin. Ils mangeoient de
„ cette charogne avec voracité..... J'eus ocasion
„ de voir que ces sauvages sont de fort bonnes gens,
„ qui se montrèrent prêts à nous rendre tous les ser-
„ vices qui étoient en leur pouvoir, & point voleurs.
„ Ils parurent fort sensibles à nos témoignages d'ami-
„ tié..... Quoique nous eussions eu beaucoup à souf-
„ frir, dans notre longue traversée du Détroit, (de-
„ puis le 17e de Février 1765, au 9e d'Avril,) nous
„ trouvâmes que cette route est infiniment préférable
„ à celle du cap Horn ; d'autant plus qu'on y trouve,
„ en abondance, du bois, de la bonne eau, du céleri,
„ du cochléaria, des fruits & plusieurs autres végé-
„ taux antiscorbutiques, dont l'usage garantit tout
„ notre équipage, de maladie, pendant cette longue
„ traversée. „ Cependant, le capitaine Cook, qui est passé dans la Mer du Sud, environ dix ans après, a doublé le cap Horn, & s'en est fort bien trouvé, surtout pour l'expédition.

Le Capitaine Wallis, autre Anglois, qui, dans son tour du Monde, est aussi passé par le Détroit de Magellan, où il fut près de 4 mois, au commencement de 1767, en parle ainsi. « Le tems y étoit nébuleux, ora-
„ geux & froid ; quoiqu'au milieu de l'été. Les vallées
„ étoient, presque partout, sans verdure, & les mon-
„ tagnes, sans bois : enfin, la terre que nous y vî-
„ mes ressembloit plus aux ruïnes d'un Monde qu'à
„ l'habitation d'êtres animés. Les hommes nous pa-
„ rurent excessivement misérables & fort jaloux de
„ leurs femmes. Les environs de l'Ile *Ste Élizabeth*,
„ environ 30 li. dans le Détroit, à l'E., furent le pre-
„ mier endroit, de toute l'Amérique méridionale,
„ où nous vîmes du bois..... Les environs de la baye
„ *Des cordes* présentent l'aspect le plus aride & le
„ plus sauvage. Les montagnes, de chaque côté du

„ Détroit, sont d'une élévation prodigieuse, & cou-
„ vertes de gros arbres, jusqu'à un quart de leur hau-
„ teur; de là, jusqu'au milieu, on ne voit plus que des
„ arbustes desséchés; & plus haut, que des tas de neige.
„ Le sommet est entiérement nud, & s'élève au-dessus
„ des nuës, en monceaux de rochers entassés, qui res-
„ semblent à des ruïnes de la nature, dévouées à une
„ éternelle stérilité..... Vers l'Ile *Rupert*, une troupe
„ de 16 Américains, de la côte méridionale, ayant
„ joint nos gens, on se frapa, mutuellement, dans
„ les mains. Ils étoient couverts de peaux de veaux
„ marins, & exhaloient une horrible puanteur: quel-
„ ques-uns mangeoient de la viande pourie & du pois-
„ son crud. Ils étoient plus petits que ceux que nous
„ avions déja vûs, le plus grand n'ayant pas plus de
„ 5½ pieds. Ils étoient armés d'arcs, avec des flèches &
„ des javelines dont la pointe étoit de caillou, éguisé
„ en forme de langue de serpent. Ils les lançoient avec
„ beaucoup de force & d'adresse. Ils mangèrent de
„ tout ce qu'on leur ofrit; mais ils ne voulurent boire
„ que de l'eau. Nos habits & un miroir furent les
„ objets qui les frapèrent le plus dans notre vaisseau.
„ Ils nous donnèrent, contre quelques bagatelles,
„ quelques-unes de leurs armes, & plusieurs mor-
„ ceaux de mondic, tel qu'on en trouve dans les
„ mines d'étaim de Cornouaille. Ils nous firent en-
„ tendre qu'ils le ramassoient sur les montagnes qui,
„ probablement, renferment des mines d'étaim.
„ Comme ce Pays semble être le plus sauvage & le
„ plus inhabitable du Monde, les habitans paroissent
„ aussi être les plus misérables de l'espèce humaine.
„ Nous vîmes plusieurs de leurs hutes, sur la côte
„ méridionale. Une peau de veau marin servoit de
„ voile à leur canot. Nous observâmes qu'en s'en re-
„ tournant, aucun d'eux ne tourna la tète, pour re-

„ garder vers nous..... Au canal de *Snow*, de la
„ baye *Butler*, trois de nos gens, étant grimpés ſur
„ une montagne de roche, pour obſerver le Détroit
„ & les triſtes régions qui le bordent, trouvèrent que
„ la côte du Sud eſt la plus horrible & la plus ſauvage
„ de toutes celles qu'ils avoient jamais vuës; qu'elle
„ eſt couverte de montagnes raboteuſes, plus hau-
„ tes que les nuës, & abſolument dépouillées, depuis
„ leur baſe juſqu'à leur ſommet; car on n'y aperçut
„ pas un ſeul arbriſſeau, ni un ſeul brin d'herbe. Les
„ vallées ne préſentoient pas un aſpect moins afreux,
„ étant entiérement couvertes de profondes couches
„ de neiges..... Plus avant dans le Détroit, à la baye
„ *Upright*, nous vîmes encore des Américains qui
„ avoient l'air auſſi groſſiers & auſſi miſérables que
„ les précédens. Ils avoient de la chair de veaux ma-
„ rins & d'autres animaux, qu'ils mangeoient toute
„ cruë. Un de nos gens ayant donné un poiſſon vivant
„ à l'un d'eux, celui-ci le prit avec l'avidité d'un chien
„ à qui on jette un os. Il tua, d'abord, le poiſſon, en
„ lui donnant un coup de dent, près des ouïes, & ſe
„ mit à le manger, ſans rejèter les arêtes, les na-
„ geoires, les écailles ni les boyaux. Ils ne voulurent
„ boire que de l'eau. Ils étoient tremblans de froid,
„ & n'avoient, pour ſe couvrir, qu'une peau de veau
„ marin, jettée ſimplement ſur leurs épaules, & qui
„ ne deſcendoit pas juſqu'à la ceinture: ils la laiſ-
„ ſoient, même, à côté d'eux, lorſqu'ils ramoient.
„ Ils avoient quelques javelines, groſſiérement ar-
„ mées d'un os, à la pointe, & dont ils ſe ſervoient
„ pour percer les veaux marins, les poiſſons & les
„ pingouins. Ils avoient tous les yeux malades; ce
„ que nous atribuâmes à l'habitude d'avoir le viſage
„ ſur leurs feux. Ils exhaloient une odeur plus déſa-
„ gréable que celle des renards. Ils avoient un canot

„ grossiérement fait, d'écorces d'arbres cousuës en-
„ semble, avec des nerfs, ou des lanières de cuir. "

Vers le 52ᵉ dég. de lat. méridionale, & à environ cent li., E., des terres Magellaniques, on trouve les Iles *Malouïnes*, ou de *Falkland*, ocupées, en 1770, par les Anglois, malgré les Espagnols, qui prétendoient en être les maîtres, pour les avoir découvertes, & nonobstant que les François y fussent, actuellement, établis. Ces prétentions ont été sur le point de causer une guerre entre les Anglois & les Espagnols. Cependant, on assûre que ce ne sont que des misérables rochers, presqu'arides & incultes, où l'on ne trouve que des chèvres, des moutons & des cochons, qui y ont fort multiplié. Le *port Egmont*, objet principal de ces diférens, est dans la *Grande Malouïne*. Selon une Lettre d'un capitaine de vaisseau Anglois, qui étoit dans ce port, le 30ᵉ d'Avril 1770, cette Ile a environ 50 li. de longueur; ne produit aucune sorte d'arbres, & l'on n'y voit d'autres quadrupèdes que des loups. On pêche, tout le long des côtes, quantité de poissons de diverses espèces, surtout des veaux marins, qui rendent une quantité prodigieuse d'huile. On y trouve aussi quantité d'oies sauvages, dont on prend beaucoup, à leur passage. Le Pays est extrêmement froid. Ce même Capitaine dit que les François étoient établis, en 1769, dans un port très-avantageux, environ 30 li. E. du port Egmont; qu'il les alla voir, & qu'il y trouva environ 2 cent hommes; sans compter les femmes & les enfans; ocupans une cinquantaine de maisons. Il passa, en même tems, au port *Julien*, & au port du *Desir*, sur la côte des Patagons, qui est, dit-il, à 90 li. du port Egmont.

Le Commodore Byron, déja cité, & qui fut au Port Egmont en Janvier 1765, en parle ainsi. " Je ne
„ pense pas qu'on puisse voir, dans le Monde, un plus

» beau port. Tous les vaisseaux de la Grande-Brétagne y pourroient être à l'ancre. Nombre de ruisseaux d'eau fraiche en embellissent les bords. Le céleri & l'oseille sauvage y abondent, aussi bien que toutes sortes de coquillages. Les oies, les canards, les sarcelles & d'autres oiseaux s'y trouvent en si grande quantité que nos gens étoient las d'en manger. On tuoit les oies avec des pierres. Les loups marins & les pingoins y sont si nombreux qu'on ne sauroit marcher sans les faire fuir par troupes. On rencontre aussi, le long des côtes, quantité de lions marins, dont plusieurs sont d'une taille énorme & très-formidables. On y trouve quantité d'animaux assez ressemblans à des loups, ou à des renards, & fort dangereux. Ils sont de la grosseur d'un chien ordinaire: on ne conçoit pas d'où ils sont venus; car ces Iles sont éloignées du Continent, au moins, de cent li. Les joncs qu'on y voit ressemblent, de loin, à des forêts; mais le défaut de bois y est général, à l'exception de quelques troncs d'arbres, qui flotent le long des côtes, & qui, vraisemblablement y sont portés du Détroit de Magellan.



CINQUIÈME DIVISION DE LA TERRE.

TERRES ÉPARSES.

On comprend, dans cette diviſion, toutes les Terres, encore peu connuës, diſperſées ſur tout le Globe, & trop éloignées des 4 autres parties pour pouvoir être claſſées dans aucune. On apelle *Terres polaires* celles qui ſont renfermées dans les Cercles polaires, & on les diſtingue en *Arctiques*, ou *Septentrionales*, & *Antarctiques*, ou *Méridionales*, ou *Auſtrales*. Les principales Terres éparſes ſont, 1, le Groenland; 2, le Spitzberg; 3, la Nouvelle Guinée; 4, la Nouvelle Hollande, &, 5, la Nouvelle Zélande, avec les autres Iles éparſes dans la grande Mer du Sud.

I. GROENLAND; au N. E. de l'Amérique.

Quelques auteurs comprennent cette Contrée dans l'Amérique; parce qu'elle en eſt fort peu éloignée, &, peut-être, lui eſt contiguë; car elle commence à la baye de Baffin, & forme le détroit de Davis : c'eſt le *nouveau Groenland*, ou *Groenland occidental*. La côte tire enſuite au N.E., juſques vers le 80e dég. de lat.: c'eſt le *vieux Groenland*, ou *Groenland oriental*. On ne connoît rien au-delà. Le vieux Groenland fut découvert, au 9e ſiécle, ou, ſelon quelques auteurs, ſeulement vers la fin du 10e, par des Norvégiens, dont le Roi y envoya une colonie. On y trouva des habitans, qui vivoient en ſauvages. Il fut nommé Groenland, qui veut dire *Terre verte*, à cauſe de la mouſſe qu'on y voit, le long du rivage. La communication avec ce Pays fut interrompuë vers le milieu du 14e ſiécle. Les Danois, à qui il eſt cenſé apartenir,

ont tâché de la renouveller, vers le milieu du 17e siécle ; mais le commerce y a été peu considérable, jusqu'à présent. Les Hollandois ont tenté, 2 fois, au 17e siécle, d'y établir des colonies ; mais tous leurs colons y ont péri du scorbut.

On ne connoît, du Groenland, que les côtes. L'air y est si froid que la Mer y est gelée pendant les 3 quarts de l'année : on dit même qu'elle l'est, quelquefois, pendant toute l'année, dans les parties les plus septentrionales. Il n'y a ni printems ni automne ; tant l'hyver & l'Eté s'y succèdent rapidément. L'Eté y commence ordinairement avec le mois de Juin, & finit avec le mois d'Août. Pendant toute cette saison, on n'y a point de nuit, & le ciel y est ordinairement clair & agréable; excepté aux Iles, que des brouillards froids & humides couvrent presque sans cesse ; car ils ne disparoissent guères que pendant le mois d'Août. Les pluies n'y sont ni fréquentes ni copieuses. Il y tonne rârement, & le tonnère n'y fait entendre qu'un bruit sourd. Les ouragans y sont râres & courts. Il y a cependant des rélations qui disent que l'air y est fréquemment agité de vents impétueux. On assûre qu'il n'y tombe pas autant de neige qu'en Norvège ; surtout dans l'intérieur du Pays, où elle ne passe guère la hauteur de 2 pieds. Le flux de la Mer y est régulier, & même, dit-on, assez fort. Les côtes, vis-à-vis de l'Islande, sont bordées d'écueils & d'Iles ; & on y trouve divers grands golfes, qui forment des bons ports. La terre y est, partout, hérissée de rochers, dont les plus élevés sont perpétuellement couverts de neige & de glace ; aussi bien qu'une bonne partie des vallées.

Suivant les anciennes descriptions de cette Contrée, elle étoit, autrefois, assez fertile ; elle nourissoit des vaches & d'autre bétail, & produisoit même du beau froment. Il n'en est pas de même aujourd'hui. Dans

ſes vallées & dans les fonds, le terrein conſiſte en marais & en terres de tourbe : cependant, on y rencontre çà & là, ſurtout au S., des quartiers où il vient de la belle herbe, & diverſes ſortes de bonnes plantes : mais on n'y trouve des arbres qu'en un ſeul endroit, au bord d'un golfe, où il y a un petit bois de bouleaux, de la groſſeur de la jambe, & qui s'élèvent de 6 à 9 pieds. On y trouve quelques buiſſons de genèvriers & de groſeillers ; beaucoup d'amiante, dans les montagnes, & des marbres de toutes couleurs; mais on dit qu'ils ne ſont pas bons. Echard dit que, malgré le grand froid de ce Pays, il eſt très-fertile, ſurtout en pâturages excellens. D'autres rélations diſent qu'il y a quantité de gros & de menu bétail; des chevaux; des loups, qui aprochent beaucoup de la figure des ours ; des renards, fort petits, & peu garnis de poil ; des lièvres, auſſi fort petits, & qui deviennent blancs, en hyver; quantité d'ours, tant blancs que noirs ; des loups-cerviers, des caſtors, des martres, auſſi belles que celles de Ruſſie ; des rennes, diférentes de celles des Lapons, & qui ſont des eſpèces de cerfs, &c. On n'y trouve point d'animaux domeſtiques que des chiens, qui grondent & hurlent, mais n'aboyent point, & ſont poltrons. Les habitans les atèlent à leurs traineaux, & les mangent. Les ſerpens & autres reptiles vénimeux y ſont inconnus; auſſi bien qu'au Spitzberg & en Islande ; mais les mouches y ſont fort incommodes. Il n'y a que très-peu d'eſpèces d'oiſeaux terreſtres ; mais on y en voit une quantité prodigieuſe d'aquatiques. Parmi les premiers, il n'y a, dit-on, que les perdrix de mangeables. Elles ſont blanches, & tachetées de noir : elles paſſent l'hyver dans le Pays ; au lieu que les autres oiſeaux le quitent. Elles amaſſent de l'herbe, qu'elles rangent par petits tas, pour leur ſervir de nouriture pendant cette ſaiſon ſi dure & ſi longue. On y

voit aussi des pies, & plusieurs espèces d'oies & de canards sauvages. Les rivières y sont remplies de saumons, de truites, d'écrevisses. La Mer des environs est aussi fort poissonneuse. Les baleines y sont plus abondantes & plus grandes qu'ailleurs.

Le Groenland est fort mal peuplé. Les naturels du Pays ressemblent assez aux Lapons. Ils sont trapus, petits, laids : ils ont la tête fort grosse & le visage aplati, brun & rouge; ce qui paroît être l'effet de leur malpropreté excessive : leurs cheveux sont noirs & chétifs: leurs habits sont faits de peaux de rennes, de chiens, ou de veaux marins, cousuës avec des boyaux. Ils ont aussi des espèces de camisoles faites de peaux d'oiseaux, ornées de plumes de diférentes couleurs. Les femmes s'ajustent, à peu-près, comme les hommes : elles sont de fort petite taille, mais assez bien proportionées : leurs mamelles sont si molles & si longues qu'elles alaitent leurs enfans par dessus l'épaule : les mamelons sont noirs comme du charbon. Leur peau est de couleur olivâtre très-foncée. Elles ont rârement plus de 3 ou 4 enfans, & dans des intervales de quelques années. Ces peuples sont extraordinairement stupides, ignorans, paresseux, pauvres, & misérables. Leurs cabanes, creusées en terre, sont fort peu élevées au-dessus : elles sont construites de cailloux, liés avec de la mousse & de la terre, & couvertes de gazon, ou de peaux : elles n'ont guères au-delà de 20 pieds en quaré: on dit cependant qu'elles renferment souvent 7 ou 8 familles. La chaleur y est si grande que tant les hommes que les femmes laissent la partie supérieure de leur corps nuë, pendant tout le tems qu'ils y sont. Les femmes les construisent à l'entrée de l'hyver. En Eté, ils demeurent sous des tentes légères, construites de peaux de chiens marins. Ils vivent de la chasse & de la pèche. Ils font du pain avec les arêtes du poisson. Ils mangent

le poiſſon & la chair des rennes, cuits dans de l'huile de poiſſon. On dit qu'ils mangent quelquefois le poiſſon crud, ou à demi pourri, & qu'ils ne peuvent pas ſoufrir le vin, mais qu'ils boivent avec délices, de l'huile de baleine, qui eſt extraordinairement puante, de l'eau de Mer & du ſang de chien marin. Cette nouriture & leur malpropreté les rendent ſi puans que les Européens ne les aprochent qu'avec beaucoup de peine, & ne pourroient pas tenir dans leurs cabanes. Ils ſont fort ſujets au ſcorbut, aux rhumes de cerveau &, ſurtout, à des abcès & à des maux d'yeux & de poitrine. Ces maladies leur cauſent, ſouvent, une mort lente & douloureuſe. Il y a peu d'hommes qui paſſent 50 ans : les femmes viennent plus vieilles. La petite vérole, & d'autres maladies de cette eſpèce, leur ſont inconnuës. Leurs armes ſont l'arc, les flèches, la fronde & des javelots, qui, ainſi que les flèches, ſont armés de cornes, ou de dents aiguiſées. Ils ont auſſi des épées, des couteaux : mais ils ne ſe ſervent de toutes ces armes qu'à la chaſſe; car ils ne ſavent, dit-on, ce que c'eſt que la guerre. Ils ſe ſervent, pour la pêche, de canots fort ſinguliers, qui ont environ 11 pieds de longueur, mais ſont fort étroits, pointus aux 2 bouts, formés de côtes de baleine, & couverts de peaux de chiens, ou de veaux marins. Il n'y peut qu'un ſeul homme, qui y eſt comme emmailloté, juſques ſous les bras. Ils font, dans ces canots, juſqu'à 20 li. en un jour, avec une ſeule rame, longue de 5 à 6 pieds, aplatie aux 2 bouts, & qu'ils tiennent par le milieu. On dit qu'ils vivent dans la plus parfaite liberté, ſans ſupérieurs &, même, ſans loix. Leurs aſſemblées ſont toujours marquées par le ſon du tambour, par le chant & par la danſe. Lorſqu'ils ſe viſitent, ils ſont aſſez dans l'uſage d'aporter des préſens avec eux. Ils ſe traitent avec amitié: ils animent la converſation par la gayeté & la plaiſanterie ;

quoiqu'ils ſoyent naturellement enclins à la mélancolie. Leur langue a quelque raport avec celle des Eskimaux, qui ſemblent être un même peuple que les Groenlandois ; du moins, les occidentaux. Le vol eſt inconnu entr'eux ; mais ils volent, ſans ſcrupule, les Danois & les autres étrangers, ſur leſquels ils ſe donnent une grande ſupériorité. Il ne paroît pas qu'ils ayent point de réligion; excepté ceux qui ont embraſſé le Chriſtianiſme, prêché par les miſſionaires Danois. Il eſt rare qu'ils prennent pluſieurs femmes. On dit que, lorſqu'ils voient qu'elles tirent à leur fin, ils les enterrent vivantes. En 1734, on donna, à Copenhague, l'ordination à 3 Evêques, pour aller dans le Groenland, faire proſpérer les ſemences du Chriſtianiſme. On a apris, depuis, que cette miſſion fructifie beaucoup. Un de ces Evêques réſide à *Beatford*. Il y a, aujourd'hui, 4 Colonies Danoiſes, dont la principale, établie en 1741, & appellée, 1, *Friderikshabb*, eſt vers le 62ᵉ dég. de lat. Il y a un miſſionaire & une Communauté Chrétienne de Groenlandois. 2, Celle de *Gotthaab* eſt vers le 64ᵉ dég. Il y a, près de là, une autre Colonie & Communauté d'*Herrenhutiens*, apellée *Neu-Herrenhuth*, & établie par la permiſſion du Roi de Danemarc. Il paroît que ce ſont des Hollandois ; mais qu'ils ſont obligés de ſe tenir éloignés, de pluſieurs lieuës, des Colonies Danoiſes. On dit qu'elle eſt, aujourd'hui, auſſi nombreuſe que les 4 Colonies Danoiſes enſemble. 3, Celle de *Chriſtianhaab* eſt ſous le 69ᵉ dég.; &,4,celle de *Jacobshavn* eſt à environ 8 li. de là. Les Groenlandois ne connoiſſent point l'argent monnoié, & ne font aucun commerce entr'eux,& très-peu avec les étrangers. Ce commerce, après avoir été, diverſes fois, abandonné, ſe fait, aujourd'hui, par la Compagnie générale de Copenhague, qui y envoye, annuellement, 3 ou 4 vaiſſeaux.

En 1785, les Danois ont découvert un nouveau port, sur la côte méridionale, lat. 60° 40', qu'ils disent fréquenté par les Américains occidentaux. Les habitans des environs ont les mœurs douces & innocentes. Ils échangent leur poisson contre du tabac, des perles fausses & d'autres bagatelles. Ils mangent des chiens marins, des poissons & des oiseaux. On dit qu'ils ne mangent, des oiseaux, que les entrailles, cruës. Il y a, aux environs du port, 3 sources, dont les eaux sont si chaudes qu'on ne peut y tenir la main ; même pendant les plus grands froids.

Une rélation moderne de ces côtes parle ainsi. « Le » *détroit de Davis* fut découvert en 1585. Les peu» ples des côtes qui le bordent sont civils, robustes & » vivent ordinairement plus de cent ans. Ils se choi» sissent des Chefs, qui les gouvernent, & président » à leurs assemblées. Ils campent continuellement » sous des tentes, tantôt en un lieu, tantôt en un au» tre. Leur boisson favorite est le sang des animaux » qu'ils tuent. Ils connoissent fort bien les étoiles, & » sont fort adroits à aller sur Mer, avec des petites » barques. Les femmes se font, à chaque jouë, une » taillade, qu'elles remplissent d'une couleur noire ; » ce qu'elles estiment leur plus grand ornement. Pen» dant les 3 mois d'Été, l'air y est serein, agréable & » assez chaud. »

Au fond du détroit, on trouve la grande *baye de Baffin*, où l'on pêche les plus grandes baleines, & qui paroît communiquer avec celle d'Hudson, par derrière la grande Ile de *James*, ou *Jaqües*, qui est à l'O. du détroit. On trouve, presque toujours, des glaces vers les côtes de ces bayes & détroits.

C'est dans les Mers du Groenland, vers les 68e & 69e dég. de lat., que les Européens font la principale *pêche de la baleine*. La grandeur ordinaire de ces pois-

sons monstrueux est de 60 à 80 pieds. Quelques auteurs prétendent qu'il s'en trouve de 100, 150, & même, de 200 pieds. Ils sont fort épais, vers la tête; mais ils vont en diminuant, jusqu'à la queuë, qui a 4 brasses de largeur. La tête fait environ un tiers de leur masse. On est étonné de voir avec quelle agilité cet animal si énorme fend les ondes. On compte jusqu'à 15 espèces diférentes de baleines. On remarque que la grande baleine se distingue sensiblement des autres poissons, dont elle n'a que la figure extérieure; mais que, par sa structure intérieure, elle ressemble, en tout, aux animaux terrestres, étant vivipare, & alaitant ses petits. Elle n'a point de dents: sa langue a environ 18 pieds de longueur. Il y a, de chaque côté de la gueule, ou, selon quelques rélations, de la langue, 250 fânons, couverts d'une espèce de poil comme celui des chevaux. Ces *fânons*, qu'on apelle *côtes de baleines*, & servent à faire des corsets &c, sont placés comme les longs poils que les chats ont des deux côtés de la bouche. Ils ont de 12 à 15 pieds de longueur. On croit que la baleine s'en sert pour ramasser l'herbe, dont on dit qu'elle se nourit. La baleine se promène ordinairement à fleur d'eau, entre les glaçons, & elle jette en l'air, par les narines, une grande quantité d'eau; ce qui fait un bruit qu'on entend de fort loin. Les vaisseaux qui sont à la pêche avancent de ce côté, & dès qu'on voit la baleine, les barques, au nombre de 4 ou 5, pour chaque vaisseau, avec 6 ou 8 hommes dans chacune, s'en aprochent, jusqu'à ce qu'on puisse lui lancer un harpon, espèce de dard en fer, de 5 ou 6 pieds de longueur, dont la pointe est triangulaire & fort tranchante, & auquel est atachée une très-longue corde. La baleine, se sentant blessée, frape l'onde, de sa queuë & de ses nageoires, avec tant de violence

qu'elle renverse quelquefois les chalouses, & seroit capable de submerger les vaisseaux : elle se précipite vers le fond de la Mer, & y entraîneroit la barque, si on ne làchoit assez promtement la corde. Elle est bientôt obligée de revenir au dessus de l'eau, pour prendre l'air : elle fait, alors, un bruit éfrayant, qu'on compare à celui du canon. On lui enfonce un autre harpon dans le corps ; ce qui la fait plonger de nouveau. Lorsqu'elle reparoît, on la perce avec des lances dans les endroits qu'on croit les plus propres à lui donner la mort, jusqu'à ce qu'elle pousse, en l'air, des flots de sang, au lieu d'eau; battant les ondes, de sa queuë & de ses nageoires, au point que la Mer en est toute écumante. On la suit jusqu'à ce qu'elle aît perdu ses forces. Lorsqu'elle meurt, elle se tourne sur le dos. Alors, on l'atache contre le vaisseau ; oû bien, si on n'est pas trop éloigné des côtes, on la traîne à terre, où l'on la coupe en piéces, pour en extraire l'huile ; en faisant bouillir la graisse. Si on n'a pas les commodités pour cela, on aporte ces morceaux de graisse en Europe. On tire d'une baleine, de 60 à 120 bariques d'huile ; selon sa grandeur. Chaque barique est estimée environ cent liv. de France. Cette huile sert dans les manufactures de cuirs, de draps, de savon &c, & à brûler dans les lampes. On part ordinairement en Avril, pour cette pêche : on en revient en Août. On compte qu'on prend, année commune, 5 mille baleines.

Les Mers du Groenland sont couvertes de glaces, en hyver : on y en trouve encore, en Eté, d'énormes morceaux, dont plusieurs ont ½ li. de longueur, & plus de cent pieds d'épaisseur : on les évite tant qu'on peut; car, lorsque ces montagnes de glaces flotantes sont mises en mouvement, par quelqu'orage, les vaisseaux qui se trouvent aux environs sont en grand danger.

II. SPITZBERG ; environ 150 li. N. de la Laponie.

Cette Terre eſt entre les 76e & 82e dég. de lat., & les 30e & 48e dég. de longit. orientale. Elle fut découverte par les Hollandois, en 1596, & nommée *Spitzberg*, qui veut dire *montagnes aiguës*, parce qu'elle eſt couverte de pareilles montagnes. On n'en connoît qu'une partie des côtes. On dit que les hommes, qu'on y avoit mis à terre, pour en prendre connoiſſance, ne ſont point revenus ; les uns ayant été dévorés par des ours ; les autres y étant morts de froid ; de ſorte que l'intérieur nous eſt abſolument inconnu. On dit qu'on n'y a vû ni arbres, ni habitations, ni hommes ; mais, ſeulement, des ours blancs, monſtrueux, qui, dit-on, ſe nourriſſent de poiſſons. On y a auſſi vû des rennes, des renards, diverſes eſpèces d'oiſeaux &c. La terre y eſt, preſque toujours, couverte de glaces : cependant, on prétend ſavoir qu'il y a quantité de plantes qui nous ſont inconnuës : il y a même des rélations qui aſſûrent qu'il y a des habitans, plus petits encore que les Lapons. Les Européens, particuliérement les Hollandois & les Anglois, vont dans ces Mers à la pêche des baleines, qui y ſont fort abondantes, & extraordinairement grandes. Il y a, au Spitzberg, 3 bayes remarquables. Les Hollandois s'arêtent ordinairement à la baye *Maurice*, pour tirer l'huile de leurs baleines. On y pêche auſſi quantité de chevaux marins, de la même manière que les baleines. Ils ſont de la groſſeur d'un bœuf, & peuvent vivre également ſur terre & dans l'eau ; ayant des pieds & des nageoires. Leur chair n'eſt bonne à rien : on ſe contente d'en prendre les dents, qui ſont quelquefois auſſi grandes que celles des éléphans, & ſervent aux mêmes uſages. Il y a auſſi des vaches marines, & des veaux marins.

En 1786, le capitaine Wyatt, Anglois, étant au Spitzberg,

Spitzberg, à la pêche de la baleine, eut la curiosité de s'avancer au N., aussi près du pôle qu'il pourroit. « Nous fumes très-surpris, dit-il, étant parvenus au » 87e dég. de lat., de ne plus trouver de glaces. Le » Ciel étoit sans nuage. Vers le 89e dég. de lat., nous » fumes alarmés par un bruit sourd & lointain, sem- » blable à celui du tonnère : plus nous avancions vers » le N., plus le bruit augmentoit ; jusqu'à ce qu'enfin » nous arivâmes à une côte dont le rivage étoit abso- » lument blanc & très-glissant : nous y descendimes, » avec des couvertures ; le froid étant très-aigu : nous » montâmes sur une colline assez élevée, au sommet » de laquelle nous vimes une matière fort blanche, » qui s'élevoit dans les airs, vers le N., avec une force » prodigieuse. Il tomba, à mes pieds, plusieurs frag- » mens éxagones, d'une substance cristalisée, que je » reconnus, en les goutant, pour du nitre. J'en rassem- » blai quelques-uns, que je mis dans un flacon, & qui » continuèrent assez longtems, à reluire, dans l'obs- » curité. Il n'y avoit pas longtems que nous étions » sur la colline, lorsqu'il survint une éruption terri- » ble, qui acheva de nous persuader que nous étions » dans le voisinage d'un volcan. Nous descendimes en » hâte, & remimes à la voile, pour revenir. »

III. NOUVELLE GUINÉE; à l'E. des Iles Moluques.

Cette Contrée, qu'on nomme aussi *Terre des Papous*, est située entre l'Equateur & le 10e dég. de lat. méridionale ; & entre le 148e & 162e dég. de longit. orientale. Elle fut découverte en 1527, par Alvaro de Salvedra, qui y fut poussé par les vents, en retournant des Moluques au Méxique. On l'apelle Nouvelle Guinée, parce, dit-on, que son terroir & ses habitans ressemblent beaucoup à ceux de la Guinée

d'Afrique. On dit que Papous veut dire noirs ; que les terres y ſont très-fertiles & que les Hollandois y font quelque commerce. Les habitans ſont éfectivement noirs, ou du moins, fort bazanés : ils ont le viſage rond & large.; le nez gros & plat ; les cheveux courts : cependant, leur phyſionomie ne feroit pas abſolument déſagréable, s'ils ne ſe défiguroient pas avec une cheville, de la groſſeur du doigt, & d'environ 4 pouces de longueur, dont ils ſe traverſent les 2 narines. Ils ſe font auſſi des grands trous aux oreilles, où ils paſſent des chevilles, comme au nez. Les femmes ont les mammelles fort longues & pendantes ; le ventre, extrêmement gros ; les jambes & les bras, fort menus. Les Papous, vont entiérement nuds. Ils vivent ſans ſupérieurs & ſans réligion. Ils paſſent pour fort vaillans, parmi les peuples voiſins. On dit que les Rois des Iles voiſines en prennent à leur ſolde. Il y a des rélations qui diſent que quelques-uns d'entr'eux payent tribut au Roi de Ternate. Il y en a auſſi pluſieurs qui aſſûrent qu'il y a des géans, dans ce Pays, auſſi bien qu'aux Terres Auſtrales. Selon le Journal du voyage autour du Monde, par Mrs. Banks & Solander, il paroît que la Nouvelle Guinée eſt ſéparée de la Nouvelle Hollande, par un détroit, rempli d'Iles ; quoiqu'il ajoute, d'abord après avoir dit qu'ils avoient traverſé ce détroit, qu'ils reconnurent que c'étoit les parties d'un même Continent. Il dit que ce détroit eſt au 10e dég. 36′ de lat. S., & au 141e 44′ de longit. E. de Londres. Il continuë ainſi : « Aux environs d'une plage, déſignée ſur les Cartes Hollandoiſes, ſous le nom de » *Herveer*, nous deſcendîmes dans une Ile pour y » chercher des rafraichiſſemens : nous vimes des coco- » tiers & des platanes, en abondance, ſur cette Terre, » qui nous parut fertile ; mais nous n'avions pas fait » cent pas que les naturels du Pays, reſſemblans à

» ceux de la Nouvelle Hollande, par la figure & la
» taille, assemblés en grand nombre, commencèrent
» à nous ataquer. Ils faisoient tomber, sur nous, des
» longues flèches; sans que nous vissions de quelle
» manière elles étoient tirées: mais ce qui nous causa
» une bien plus grande surprise, fut un instrument
» singulier, comme un bâton court, que ces Indiens
» employoient fréquemment, en l'agitant de côté &
» d'autre, & à l'instant il en sortoit du feu & de la fu-
» mée comme d'un coup de fusil; mais sans aucune
» explosion, & sans que nous pussions découvrir quel
» autre éfet il pouvoit produire. Cet endroit gît au
» 6° 15' lat. S.; environ 65 li. N. E. du port *St. Au-*
» *gustin*, ou cap *Walche*. " On trouve, dans la Nouvelle Guinée, des forêts entières de palmiers-sagou, dont on a parlé à l'article des Moluques, l'arbre à pain, des cocotiers, des planes.

IV. NOUVELLE HOLLANDE; au S. des Iles Moluques.

Cette Contrée est située entre les 13e & 34e dég. de lat. méridionale, & les 128e & 160e, de longit. orientale. Elle fut découverte par les Hollandois, en 1616, 1622, 1628 & 1644. On n'en connoit que les côtes, aux diverses parties desquelles on a donné les noms suivans; du N. E., au S. O.; *Carpentarie*, *Terre d'Arnhem*, *Terre de Diémens*, *Terre de Wit*, *Terre d'Endracht*, ou *de la Concorde*, & *Terre de Leuwin*, ou *Liewen*. Mrs. Banks & Solander dans leur voyage autour du Monde, fini en 1771, suivirent la côte orientale pendant 6 mois, l'espace d'environ 700 li., du S. au N. Ils connurent, dit leur Journal, que la Nouvelle Hollande ne fait pas partie d'un Continent Austral; mais que c'est une Ile, plus grande que l'Europe entière. On ne sait pas s'ils y comprennent une autre

Terre de Diémens, qui est au S. E., sous le 42e dég. de lat., & le 160e de longit., découverte en 1642, par Abel Tasman, Hollandois, qui y trouva une baye, qu'il nomma *Fréderic-Henri*. Selon le journal de ces voyages, la fertilité de cette Contrée se manifeste par la verdure, les plantes & les arbustes, qui y abondent extraordinairement; quoiqu'il paroisse que le sol y soit sec & sabloneux. Entre les diférens végétaux qu'on y a vûs, l'espèce la plus commune est celle qui produit la résine apellée *sang-de dragon*. La Mer des environs abonde en poissons. On y trouve surtout une espèce de raye, qui pèse de 2 à 3 cent livres. Les habitans de cette Contrée, sont fort peu nombreux. Ils sont noirs, ou d'un brun très-foncé; mal faits, minces & maigres: ils ont les cheveux longs, noirs & lisses, le nez plat; les lèvres grosses & les dents blanches. Ils tiennent toujours leurs paupières à demi fermées, pour se garantir, comme on le croit, des moucherons, qui leur sont fort incommodes. Quelques rélations disent qu'ils n'ont point de barbe : celle de Mrs. Banks & Solander, dit qu'ils en ont; qu'elle est noire & épaisse, & qu'ils en brûlent l'extrêmité, pour en être moins embarassés. Ce journal ajoute : « Ils ressemblent à la plûpart des » peuples que la nature semble avoir abandonnés, » vers les climats glacés des Terres Australes : ils sont » foibles, timides, lâches, sans ressort, sans industrie. » Leur taille est au-dessous de la nôtre. Ils ne portent » aucune espèce de vêtemens, & ils ont considéré, » avec étonnement, ceux qu'on leur a oferts; mais ils » ont refusé de s'en servir. Nous observâmes, sur leur » poitrine, des figures grotesques & grossiérement des» sinées avec une couleur blanche, dont ils se barbouil» lent irréguliérement les autres parties du corps. » Ils portent, du moins quelques-uns, une espèce de ceinture, faite d'écorce d'arbre. Leur principale parure

consiste dans un os d'oiseau, de la grosseur du doigt, & de 5 ou 6 pouces de longueur, qu'ils passent dans un trou, fait au travers du cartilage qui sépare les 2 narines : cet os leur croise le visage, & leur bouche si bien le nez, qu'ils sont obligés, pour respirer, de tenir la bouche ouverte : & ils nazillent tellement qu'ils ont peine à se faire entendre, les uns aux autres. Leur langue est, d'ailleurs, fort rude. Outre ce bijou, ils ont des coliers faits de coquillages, taillés, & atachés ensemble, très-proprement ; des brasselets de petits cordons de cheveux, qui forment plusieurs tours sur la partie supérieure du bras, & un cordon de cheveux tressés, autour des reins. Quelques-uns portent encore des espèces de hausse-cols, faits de coquillages, suspendus le long du cou, & qui traversent la poitrine. Ils ont aussi des trous aux oreilles ; quoiqu'ils n'y mettent point de pendans. Outre l'ordure & la boue qui les couvrent, ils sont encore enduits de blanc & de rouge, mais avec assez de goût. Le rouge semble être de l'ocre : on n'a pas pû savoir ce que le blanc étoit. Ils se nourissent de limaçons & de coquillages cruds, de quelques fruits, de la chair de quelques animaux, & surtout, de poissons, qu'ils prennent en les harponnant, ou avec des hameçons de coquillages, comme à Taïti, faits avec beaucoup d'art. Ils n'ont ni grains, ni légumes. Ils vivent par troupes de 20 à 30, pêle-mêle, hommes & femmes. Ils n'ont, pour habitations, que des misérables huttes, en forme de fours, faites de perches qui se croisent à 4 ou 5 pieds de terre, ou avec des baguètes, dont les deux bouts sont enfoncés dans la terre, & recouvertes de feuilles de palmier & de morceaux d'écorce d'arbre, qui ne sont point liés. La porte n'est qu'une grande ouverture, vis-à-vis la place du feu. Un homme ne peut qu'à peine, s'y tenir debout, ni s'y étendre, en aucun sens. Ils s'y couchent, en se re-

pliant le corps en rond, de manière que les talons de l'un touchent à la tête de l'autre; au moyen de quoi ces petites huttes peuvent contenir 3 ou 4 perſonnes. Une horde les conſtruit, au beſoin, dans les endroits qui lui fourniſſent de la ſubſiſtance, pour un tems; car il paroît qu'ils n'ont point de lieu de demeure fixe: on n'y voit rien qui reſſemble à une ville ou à un village. Ils n'ont point de lits que la terre. Ils ont des pirogues, ou canots fort légers, pour la pèche, & pour aller chercher des tortuës, dans les Iles baſſes, qui ſont peu éloignées des côtes. Ces pirogues de 10 à 12 pieds de longueur, ſont groſſiérement faites, de l'écorce d'un demi tronc d'arbre, liée aux 2 bouts, & tenuë en règle par des petits cerceaux. Ils voguent avec une célérité extraordinaire, au moyen de 2 courtes rames, de 18 pouces de longueur, dont le conducteur tient une à chaque main. Elles portent 2 ou 3 hommes. Leurs armes ſont la lance, le bouclier & des ſabres de bois de fer. Les lances ſont faites d'un bois léger, & armées d'une longue pointe d'os, très-aiguë, garnie de petites pointes, pour en rendre les bleſſures plus dangereuſes, plus douloureuſes, & même mortelles. Leurs boucliers ſont un ovale d'écorce, de 3 pieds ſur un, & concave en dedans. Pelſart dit qu'il vit, dans cette Contrée, en 1730, des hommes noirs, qui marchoient ſur les mains, comme ſur les pieds.

Voici ce que dit encore le Journal du Capitaine Cook, avec qui étoient Mrs. Banks & Solander. « Nous » apellâmes *Nouvelle Galles méridionale*, la côte » orientale de la Nouvelle Hollande, que nous par- » courumes.... Au S. du 33ᵉ dég., la terre eſt, en » général, baſſe & unie: au N., elle eſt remplie de » collines; ſans être, nulle part, ce qu'on apelle mon- » tueuſe. Les terres élevées, priſes enſemble, ne ſont » qu'une petite portion de la ſurface, en comparaiſon

» des vallées & des plaines. En général, elle est plûtôt stérile que fertile. Cependant, les terres élevées sont entrecoupées de bois & de prairies, & les plaines & les vallées sont, en plusieurs endroits, couvertes de verdure; quoique le sol en général, soit sabloneux. La plûpart des savannes, surtout au N., sont stériles & semées de rochers. La végétation est moins vigoureuse, sur les meilleurs terreins de cette partie septentrionale, que dans la méridionale : les arbres n'y sont pas si grands ni en si grand nombre, & les herbes y sont moins épaisses. Le sol nous a cependant paru, en quelques endroits, susceptible de quelqu'amélioration. La côte, du moins la partie qui est au N. du 25e dég., est remplie de bonnes bayes & de bons havres..... Nous étions dans la Nouvelle Hollande au fort de la saison sèche : cependant, nous l'avons trouvée bien arosée de petits ruisseaux & de sources; mais point de grandes rivières. Quoique la surface du Pays soit, partout, entrecoupée de criques salées, & de terres qui portent des palétuviers, il n'y eut qu'un seul endroit où nous ne pumes pas nous procurer de l'eau douce. On n'y trouve que deux sortes d'arbres qu'on puisse apeller bois de charpente. Le plus grand est le gommier, qui y vient partout. La résine, ou gomme, qui en distille, est d'un rouge foncé, & ressemble au sang de dragon, (si ce n'est pas la même.) Les autres arbres ressemblent à nos pins, & viennent fort grands. Le bois de ces 2 arbres est extrêmement dûr & pesant. Nous vimes 3 diférentes sortes de palmiers. Au reste, la Mer y fournit plus d'alimens que la terre; car le poisson y fourmille. On y trouve une quantité incroyable des plus belles tortuës vertes, des huitres de diférentes espèces, entre lesquelles il y en a qui ont des perles.... Les habitans sont peu

„ nombreux : nous n'en avons pas vû plus de 30 en-
„ ſemble, & cela, une ſeule fois. Lorſqu'ils formè-
„ rent le projet de nous ataquer, ils ne purent raſſem-
„ bler que 14 ou 15 combatans.... Nous n'y avons
„ point vû de terrein cultivé.... Les hommes n'ame-
„ noient pas leurs femmes avec eux, quand ils ve-
„ noient vers nous. Ils ſont d'une vigueur, d'une acti-
„ vité & d'une agilité remarquables... Leur peau eſt
„ tellement couverte de bouë & d'ordure, qu'il eſt
„ très-dificile d'en connoître la véritable couleur :
„ nous ne pumes pas réuſſir à enlever cette croûte.
„ Ces ordures les font paroître auſſi noirs que des
„ Nègres. Ils n'ont point le nez plat, ni les lèvres groſ-
„ ſes. Ils laiſſent leurs cheveux mêlés & ſâles ; cepen-
„ dant, à notre grande ſurpriſe, ils étoient éxemts de
„ vermine. Ils n'y mettent ni huile ni graiſſe. Leur
„ barbe eſt noire comme leurs cheveux, touſuë &
„ épaiſſe. Nous n'avons aperçu, ſur leur corps, aucune
„ trace de maladies, ni de plaies ; mais, ſeulement,
„ des grandes cicatrices, en lignes irrégulières, qui
„ ſembloient être les ſuites des bleſſures qu'ils s'é-
„ toient faites, comme monumens de leur douleur,
„ à la mort de quelque parent, ou ami ; comme ils
„ nous le firent comprendre par ſignes.... Le ſeul meu-
„ ble que nous ayons aperçu, dans leurs cabanes, eſt
„ une eſpèce de vaſe oblong, qu'ils font avec de l'é-
„ corce, en liant les deux bouts avec une baguète d'o-
„ ſier, dont les boucles ſervent d'anſes. Ils ont auſſi
„ des ſacs de maille, que les hommes portent ſur leur
„ dos, & qui, à l'ordinaire, renferment un morceau,
„ ou 2, de réſine, ou autre matière dont ils ſe peignent,
„ quelques hameçons faits avec beaucoup d'art, des
„ lignes & quelques ornemens. L'igname eſt le ſeul
„ végétal qui faſſe une partie eſſentielle de leur nou-
„ riture ; quoiqu'ils mangent auſſi pluſieurs ſortes de

» fruits. Il ne paroît pas qu'ils mangent aucune chair
» cruë; mais, comme ils n'ont point de vafes pour la
» faire bouillir, ils la grillent, ou la font cuire dans
» un trou, avec des pierres chaudes, comme les infu-
» laires de la Mer du Sud.... A la baye de *Botanique*,
» qui eſt au 34° de lat. S., & 208° 37′ O. de Londres,
» les habitans ſont d'un brun très-foncé, ou couleur
» de ſuie, ſans être noirs : leurs membres ſont d'une
» petiteſſe remarquable : leurs chevëux ſont noirs,
» & non laineux : ils les brûlent courts, ainſi que leur
» barbe. Il ne leur manquoit point de dents, comme
» Dampierre dit qu'il en manquoit à ceux qu'il vit
» ſur la côte occidentale. Quelques parties de leur
» corps avoient été peintes en rouge. Les traits de leur
» viſage étoient bien loin d'être déſagréables : ils
» avoient les yeux très-vifs, les dents blanches &
» unies, la voix douce, éféminée & harmonieuſe.
» Leurs pirogues, très-étroites, & d'environ 10 pieds
» de longueur, étoient garnies d'un balancier, faites
» d'écorce, & reſſembloient beaucoup à celles des Iles
» de la Mer du Sud, mais étoient beaucoup mieux
» faites. Plus au N., nous en vimes qui étoient faites
» d'un tronc d'arbre, creuſé par le feu. Elles ont en-
» viron 14 pieds de long, & ſont auſſi fort étroites,
» mais garnies d'un balancier, pour les empêcher de
» chavirer. Elles ne portent jamais plus de 4 hommes.
» Ils les font marcher avec des rames ſi grandes qu'il
» faut emploier les deux mains pour en manier une.
» Nous ne leur avons point vû d'autres inſtrumens
» qu'une hâche de pierre, fort mal faite.... Tout le
» Pays, collines & vallées, bois & plaines, abondent
» en fourmilières, dont quelques-unes ont de 6 à 8
» pieds de haut, ſur 12 à 16 de circonférence. Il n'y
» a pas beaucoup d'eſpèces diférentes d'arbres. »

En 1786, les Anglois ont envoyé, à cette baye Bo-

tanique, une colonie, composée pour la plus grande partie, de malfaiteurs échapés à la corde.

V. ILES DE LA MER DU SUD.

La vaste Mer du Sud renferme un fort grand nombre d'Iles éparses; la plûpart fort petites, fort éloignées les unes des autres, & environnées de récifs de corail tout pûr, qui, de loin, paroissent d'une belle couleur écarlate. On prétend même que le fond de toutes ces Iles n'est autre chose que du corail, qui s'élève, du fond de cette Mer si profonde, non en forme de montagne conique, mais presque perpendiculairement. Or, si le corail est, comme on le prétend, l'ouvrage d'un ver, qui bâtit son habitation depuis le fond de la Mer jusqu'à fleur d'eau, quel ouvrage immense que tout ce corail, qui soutient tant d'Iles, ou plûtôt, qui les forme! On y trouve aussi quantité de bancs de corail, cachés sous l'eau, & dangereux pour les vaisseaux. Plusieurs de ces Iles ont des volcans, & quantité de vestiges d'anciens volcans, qui feroient soupçonner qu'ils ont eu occasionné quelque grand bouleversement dans cette vaste Mer. Ce qu'on dit, à l'article de l'Ile de Pâques, le rend encore plus probable. Presque toutes ces Iles sont habitées d'hommes qui ont un raport frapant, les uns avec les autres. Un de leurs usages communs est le *tatouage*, qui consiste à imprimer, sur le corps, des figures de toutes espèces, dans lesquelles ils insinuent une couleur noire, qui les rend inéfaçables. Ils se servent, pour cela, d'un instrument à plusieurs dents, avec lequel ils se percent la peau assez profond. Cette opération, très-douloureuse, se fait aux enfans des deux séxes, à l'âge de 12 à 14 ans, malgré leur résistance. Il y a des peuples qui se tatouent par tout le corps: d'autres, seulement en quelques parties, surtout aux fesses, qu'ils se plaisent à

montrer avec une ſorte d'oſtentation. Il y en a auſſi qui, au lieu de pareils deſſeins, ſe font des inciſions profondes, très-douloureuſes, & qui les défigurent étrangement. On ne conçoit pas d'où a pu venir un pareil uſage, ſi répandu, non-ſeulement dans l'immenſe étenduë de la Mer du Sud, mais auſſi chez diverſes nations de l'Amérique, de l'Aſie & de l'Afrique; ſeulement avec quelques variations. La longueur des ongles eſt encore, chez pluſieurs de ces inſulaires, une marque bien bizare de diſtinction; comme chez les Chinois & quelques autres peuples. Quoiqu'ils ayent, tous, une langue commune, on trouve cependant dans quelques-unes de ces Iles, 2 autres langues, mais beaucoup moins répanduës. Il y en a où l'on trouve quelque mélange des trois langues; ce qui feroit ſoupçonner que 3 nations diférentes ont, autrefois, peuplé la Mer du Sud. Ces peuples ont du goût & du talent pour la muſique; ſurtout à la Nouvelle Zélande & à Tanna. Quand des étrangers veulent entrer, avec eux, en quelque eſpèce de négociation, un des principaux leur adreſſe un diſcours qui paroît cadencé, une eſpèce de harangue ſolemnelle, que le peuple écoute avec une atention reſpectueuſe. On ne conçoit pas comment ils ont pû, avec de miſérables outils de pierre & de coquillages, conſtruire des barques aſſez conſidérables pour aller ſur Mer. Tous ont des pirogues, & même, quelques-uns, des armées navales. On ne trouve, dans toutes ces Iles, que 3 ſortes de quadrupèdes; des chiens, des cochons & des rats: encore ne les trouve-t-on pas dans toutes. La Nouvelle Zélande a des chiens, mais point de cochons. Les Iles Marquiſes, celles des Amis, les Hébrides, n'ont point de chiens. L'Ile de Pâques & la Calédonie n'ont point de quadrupèdes.

I. La Nouvelle ZÉLANDE, entre les 34ᵉ & 44ᵉ dégrés

de latit. méridionale, & les 172e & 180e dégrés de longitude occidentale est, à peu-près, l'antipode du Portugal. C'est une Ile, découverte en 1642, par Abel Tasman, Hollandois, qui y vit des sauvages d'une taille grossière, mais fort haute; de couleur entre le brun & le jaune; avec des cheveux noirs & bouclés, & le corps couvert, par devant, d'une pièce de natte, ou d'un morceau de toile de coton. Selon d'autres rélations, ils sont noirs & se parent, comme ceux de la Nouvelle Hollande, d'un os, ou d'une cheville, au travers du nez: les femmes se couvrent le visage d'un rouge vif, de craye & d'huile. Ils sont fréquemment en guerre, les uns avec les autres; aussi sont-ils très-peu nombreux. Pour signe de paix, ils déployent une sorte de pavillon blanc; ou bien, ils présentent des branches d'arbres, vertes, & prononcent, avec solemnité, une harangue, que les assistans écoutent en silence, avec un air de respect. Si on répond à ces signes de paix, par des signes de même nature, ils regardent cette cérémonie comme une alliance solemnelle. Cet usage a lieu chez la plûpart des insulaires de la Mer du Sud. Ils ont du goût & du talent pour la musique. Le poisson fait leur principale nourriture. Il y a, dans le Pays, des forêts d'une grande étenduë, remplies de bois de charpente, les plus droits, les plus beaux & les plus gros qu'on connoisse; mais si dûrs & si pesans qu'ils ne peuvent pas servir à la mâture. On y a découvert quantité d'espèces nouvelles de plantes; mais on y trouve peu de végétaux comestibles. On y cultive des citrouilles, dont on y fait des vases. On y trouve le mûrier-à papier Chinois; le même dont les insulaires de la Mer du Sud fabriquent leurs étofes; mais il y est râre. Il y croît, spontanément, une espèce de lin qu'on dit très-supérieur à celui d'Europe. Selon quelques rélations, les habits des

habitans sont composés de feuilles de cette plante, ou du mûrier-à papier, sans beaucoup de préparation. Ils en fabriquent leurs lignes & leurs cordages, qui sont beaucoup plus forts que ceux de chanvre. Ils tirent, de la même plante, préparée d'une autre maniére, de longues fibres, minces, luisantes comme de la soye, aussi blanches que la neige, & d'une force surprenante, dont ils font leurs plus belles étofes. Leurs filets, dont quelques-uns sont d'une longueur énorme, sont formés des feuilles de cette plante : tout le travail consiste à les couper en bandes, de longueur convenable. Cette plante paroît très-vivace, & s'acommoder à tous les terroirs.

Messieurs Banks & Solander, dans leur voyage autour du Monde, ont vérifié que la Nouvelle Zélande n'est point un Continent, & que l'anse, connuë jusqu'ici sous le nom de *baye des Assassins*, est un véritable détroit, de 4 ou 5 li. de largeur, qui la sépare en 2 parties, au N. & au S., qui ont, ensemble, plus d'étenduë que la Grande-Brétagne, car ils leur donnent environ 300 li. de longueur. Les insulaires prétendent pouvoir faire le tour de la partie méridionale, en 4 jours. Les Anglois ont fait le tour des 2 parties, & ont débarqué en plusieurs endroits, malgré la résistance des habitans. Ils les placent entre les 34e & 48e dégrés S., & les 181e & 194e O. de Londres. Pendant le séjour qu'ils y ont fait, ils ont remarqué que ces peuples parlent une langue qui, quoique diférente, pour la prononciation, de celle des autres Iles de la Mer du Sud, qu'ils ont parcouruës, est cependant la même ; puisqu'un homme, amené d'Otahiti, entendoit les Zélandois, & s'en faisoit entendre. Le journal Anglois ajoute. « Ces peuples, en général, sont d'une » stature un peu plus grande que celle des Européens : » leurs membres sont forts, charnus & bien propor-

„ tionnés ; mais ils ne ſont pas auſſi gras que les oiſifs
„ & voluptueux inſulaires de la Mer du Sud : leur
„ couleur eſt bronzée, un peu plus qu'à Otahiti : ils
„ ont l'uſage de porter leur barbe, qui eſt noire, &
„ d'atacher leurs longs cheveux, auſſi noirs, ſur le
„ ſommet de la tête : ils ſe peignent les feſſes, comme
„ ceux d'Otahiti, avec de la couleur bleuë, tracée
„ en lignes ſpirales, & qu'ils introduiſent ſous la peau,
„ en la piquant. Ils portent, hommes & femmes, une
„ eſpèce de tunique, atachée ſur les épaules, avec
„ des cordons, & qui leur deſcend juſqu'à la chute
„ des reins : il y a des bordures brodées, & ornées
„ de franges de poils de chiens. Les deſſeins de la
„ broderie ſont des figures bizares, nuancées de cou-
„ leurs brune & noire. Ils ſe couvrent les parties na-
„ turelles avec des ceintures, faites des fils d'une
„ herbe très-forte, tiſſus enſemble. Quelques-uns
„ s'envelopent dans des eſpèces de manteaux, faits
„ d'une étofe qu'ils fabriquent eux-mêmes, d'une
„ manière fort ſingulière, avec de l'écorce de cer-
„ tains arbuſtes qui croiſſent dans le Pays, ſans cul-
„ ture. Ils ont le ſecret de les teindre d'un noir ſi
„ beau que nous n'avons rien de pareil. Pluſieurs de
„ leurs femmes n'avoient, pour tout vêtement, qu'une
„ natte, faite de mauvaiſes racines de Mer, dont elles
„ ſe couvrent autour de la ceinture. Chacun d'eux
„ porte, autour du cou, un ſiflet, comme une petite
„ flute. Ils ont des groſſiers peignes d'os, ou de bois.
„ Ils ſe parent de pendans d'oreilles, qui ſont des
„ petites figures de pierre ou de bois, ou des dents
„ de leurs ancètres. Leur façon de ſe ſaluer conſiſte
„ à s'aprocher juſqu'à ce que les bouts de nez ſe joi-
„ gnent. Ils font rotir leurs viandes dans des eſpèces
„ de fours ſouterrains comme à Otahiti. L'uſage de
„ les faire bouillir leur eſt inconnu ; car ils n'ont point

„ de vases où ils puissent faire bouillir de l'eau. Ils „ mangent la chair des chiens, dont ils gardent quantité pour cela. La voix des femmes est d'une douceur „ remarquable. Il ne paroît pas qu'elles soyent fort „ chastes : plusieurs d'entre les plus jeunes venoient, „ journellement, traiter de leurs faveurs avec nos „ gens. Dans nos diférentes sorties, pour reconnoître „ la Contrée, nous étions reçus, partout où il y avoit „ des habitations, avec les témoignages d'une sincère „ amitié, &, quelquefois, on nous ofroit des filles.... „ Ces peuples sont très-cruels & antropophages : „ nous eumes plusieurs ocasions de nous en convaincre entiérement : ils mangent leurs ennemis, quand „ ils peuvent s'en rendre maîtres ; car ils sont souvent „ en guerre, les uns avec les autres : cependant, ils „ observent fidèlement les traîtés. Ils sont extraordinairement adonnés au vol : il n'y a, peut-être, „ sur la Terre, aucun peuple qui aît moins d'égard à „ la justice & à l'équité, & qui craigne moins les „ dangers. Ils fortifient leurs habitations, à leur façon, „ avec assez d'art. Ils ont diverses sortes d'armes ; entr'autres, la hache, qui est de bois de fer, & dont „ le manche est fort long ; la lance, ou javeline, du „ même bois, & à la quelle ils atachent, vers la pointe, des houpes faites de poil de chien ; une autre „ espèce de javelot, qui est une lame à 2 tranchans, „ du même bois, ou d'os, ou de pierre avec un manche enchassé. Ils jettent ces javelines avec la main, „ avec une adresse & une force surprenantes. Avant „ nous, ils ignoroient totalement l'usage de l'arc & „ des flèches. Ils ne connoissoient point, non plus, la „ fronde. Ils ont encore une espèce de poignard, fait „ d'os de baleine & de pierres fort dures. Ils ont, à „ la guerre, des espèces de trompètes, qui rendent „ un son rauque & lugubre.... Le 15e d'Octobre,

„ 1769, nous entrâmes dans une large baye, que „ nous apellâmes *Baye du faucon*; latit. 39° 40', „ longitude occidentale de Londres, 180½°. Dans le „ fond de la baye, la terre ofre, à l'œil, une très- „ belle perſpective, diverſifiée par l'inégalité du ter- „ rein, par des vallons de verdure, des piéces d'eaux, „ des bois de grands arbres, dont les rameaux ne ſe „ dévelopent que vers la cîme, & qu'on prendroit „ pour des cèdres. Un peu plus avant, la Contrée s'é- „ lève en amphithéatre, juſqu'aux montagnes, dont „ quelques-unes ſont auſſi élevées que le pic de Té- „ nérife. Une neige éternelle couvre leurs cîmes qui „ ſe perdent dans les nuës. Au S. O. de ces monta- „ gnes, les terres ſont plus baſſes & moins inégales: „ on y découvre des grandes plaines, couvertes de „ diverſes plantes.... Etant partis de là, nous fumes „ acoſtés, ſur le ſoir, par une pirogue, où étoient „ cinq Indiens, qui nous firent entendre qu'ils déſi- „ roient paſſer la nuit à bord. Nous les reçumes avec „ plaiſir, & nous les traitâmes de la manière que nous „ crumes devoir leur être la plus agréable. Ils ne pa- „ roiſſoient aucunement embaraſſés ni timides. Ils „ agiſſoient avec une franchiſe & une liberté ſurpre- „ nantes. Ils prenoient, familiérement & ſans façon, „ de tout ce qu'ils nous voyoient manger; lors même „ qu'on ne leur en préſentoit pas. Deux d'entr'eux „ étoient de très-beaux hommes, parfaitement pro- „ portionnés dans leur taille, ainſi que dans leurs „ membres: les traits fins & délicats de leur viſage „ auroient fait honneur à leurs plus belles femmes. „ Nous les renvoyâmes, le lendemain, comblés de „ préſens. Ils nous quitèrent à regret.... Nous avons „ vû, dans ce Pays, des chiens d'une grande taille. „ Dans l'endroit où nous étions débarqués, les mai- „ ſons des habitans étoient contiguës. Les terres, dans

„ les

„ les vallées adjacentes, font affez réguliérement „ unies, & partagées en petites portions très-bien „ cultivées. Les patates douces, ou pommes de terre, „ ocupent une partie confidérable de ces plantations. Voici encore des extraits du Journal du Capitaine Cook. “ Les habitans de la Nouvelle Zélande ont „ fortifié leurs villages de doubles paliffades fort hau- „ tes, & très-bien arangées. Ces villages font, d'ail- „ leurs, fitués dans des lieux très-avantageux.

„ Ces peuples font extraordinairement alertes & „ vigoureux : on apérçoit, dans tout ce qu'ils font, „ une adreffe & une dextérité peu communes. Leur „ teint eft brun : il y en a peu qui l'ayent plus foncé „ que celui d'un Efpagnol qui a été expofé au foleil, „ & celui du plus grand nombre l'eft beaucoup moins. „ Leurs dents font très-régulières & très-blanches. „ Ils jouïffent d'une fanté robufte : nous avons vû un „ grand nombre de vieillards qui paroiffoient très- „ âgés, à en juger par la perte de leurs cheveux & „ de leurs dents ; mais aucun n'étoit décrépit, ni „ moins gai & vif que les jeunes gens. Leurs bleffures „ fe guériffent & fe cicatrifent avec une facilité fur- „ prenante. Ils ne font pas auffi propres, fur leurs „ perfonnes, que les Otahitiens ; parce que leur cli- „ mat, moins chaud, ne leur permet pas de fe bai- „ gner auffi fouvent. L'huile, dont ils oignent leurs „ cheveux, eft ce qu'ils ont de plus dégoutant : c'eft „ une graiffe de poiffon, ou d'oifeau, fonduë : les „ principaux l'employent fraiche ; mais ceux d'une „ claffe inférieure fe fervent de celle qui eft rance ; „ ce qui les rend prefqu'auffi défagréables, à l'odorat, „ que les Hotentots. Leurs têtes ne font pas éxemtes „ de vermine ; quoiqu'ils ayent des peignes d'os, & „ de bois, qu'ils portent, quelquefois, dreffés fur „ leurs cheveux. Leur habillement, fort bizare au

» 1er coup d'œil, eſt compoſé de feuilles de leur plante-
» à lin, qu'ils découpent en 3 ou 4 bandes, & les
» entrelacent, lorſqu'elles ſont ſèches, de façon qu'ils
» en forment une eſpèce d'étofe, qui tient le milieu
» entre le réſeau & le drap. Deux piéces de cette étofe
» font un habillement complet : l'une eſt atachée ſur
» les épaules, avec un cordon, & pend juſqu'aux ge-
» noux; l'autre eſt envelopée autour de la ceinture &
» pend juſqu'aux pieds. Les femmes s'en envelopent.
» Ils ont d'autres étofes, à ſurface unie, faites avec
» beaucoup d'art. Les principaux ornent leurs habits
» avec des fourures de chiens, des plumes &c. Ils ſe
» font, aux oreilles, des trous où l'on peut paſſer un
» doigt, & où ils mettent des plumes, des os de grands
» oiſeaux, un morceau de bois, ou d'étofe &c. Les
» femmes portent ordinairement leurs cheveux
» courts. Quelques-uns ſe peignent tout le corps, de
» diverſes façons, depuis la tête aux pieds, avec de
» l'ocre rouge & de l'huile : d'autres ſe peignent en
» rayes, noires & blanches. Nous ne pouvions guè-
» res les toucher, ſans en porter des marques. Ils ſe
» font auſſi, ſur le corps, quantité de ces taches noires
» apellées *amoco*, qui répondent au tatouage de tant
» d'autres peuples. Les femmes & les jeunes gens ſe
» peignent les lèvres. Les hommes ſemblent ajouter,
» chaque année, quelque choſe à ces bizares orne-
» mens ; de ſorte que pluſieurs d'entr'eux, qui paroiſ-
» ſoient d'un âge fort avancé, étoient preſque cou-
» verts de ces taches, de la tête aux pieds. Ils ont en-
» core, ſur le corps, des marques fort extraordinaires :
» ce ſont des ſillons d'environ une ligne de profon-
» deur & largeur, tels qu'on en voit ſur un jeune
» arbre où l'on a fait une inciſion. Ils ſont dentelés,
» noirs & éfrayans. Le viſage des vieillards eſt preſ-
» qu'entiérement couvert de ces marques. Les jeunes

» gens ont communément une tache noire sur une
» joue & sur un œil, & ils procèdent ainsi, par dégré,
» jusqu'à ce qu'ils deviennent vieux. Les marques du
» visage sont ordinairement spirales; tracées avec
» beaucoup de précision &, même, d'élégance: celles
» d'un côté corespondent éxactement à celles de l'au-
» tre. Tous ont des figures diférentes. Ils semblent
» être d'un caractère doux & afable. Ils se traitent les
» uns les autres de la maniére la plus tendre & la
» plus afectueuse; mais ils sont implacables envers
» leurs ennemis. Ils ont autant de réserve, de décence
» & de modestie que les peuples les plus civilisés; &
» quoique les femmes ne fussent pas inaccessibles,
» elles ne se rendoient qu'avec modestie, & après ca-
» pitulation. Ils sont très-sensibles à la perte de leurs
» parens & amis: pour le témoigner ils se font des
» blessures terribles. Quand ils sont en guerre, ils
» ne commencent une ataque qu'après avoir dansé,
» longtems, devant l'ennemi, avec des contorsions
» éfrayantes & des chansons menaçantes..... La racine
» de fougère leur sert de pain. Ils en font leurs pro-
» visions, aussi bien que de poisson, pour l'année,
» dans les tems convenables, & les font sécher. Ils
» mangent quelques oiseaux dans leurs régals. Nous
» ne leur avons point vû d'autre boisson que de l'eau.
» Il paroît que, quoiqu'ils soyent fort peu nombreux,
» leur subsistance est assez précaire, & que c'est ce
» qui ocasione leurs guerres, & les rend antropopha-
» ges. Ils cultivent quelques terres; mais assez mal.
» Leur industrie paroît, surtout, dans leurs pirogues.
» Elles sont longues & étroites. Les plus grandes sem-
» blent destinées pour la guerre, & portent de 40 à
» 100 hommes armés. Nous en mesurâmes une qui
» avoit 68 ½ pieds de longueur, 5 de largeur & 3½ de
» profondeur. Le fond étoit aigu, avec des côtés

» droits, en forme de coin. Les planches des côtés
» tenoient toute la longueur, & avoient de 10 à 12
» pouces de largeur, sur $1\frac{1}{4}$ pouce d'épaisseur. Elles
» étoient jointes avec beaucoup d'art. Leurs rames
» sont petites, légères, très-proprement faites, & font
» marcher leurs pirogues avec une vîtesse surprenan-
» te. Ils ont une voile ; mais ils ne savent pas la diri-
» ger avec avantage ; ne connoissant point d'autre
» manière de faire voile que d'aller devant le vent.
» Leurs habitations sont les plus grossiers & les moins
» industrieux de leurs ouvrages. Elles ont rârement
» plus de 18 ou 20 pieds de long, 8 ou 10 de large
» & 5 ou 6 de haut. Des perches en font la charpente.
» Les côtés & le toit sont formés d'herbes sèches.
» La porte est à l'une des extrêmités, & n'a que la
» hauteur sufisante pour admettre un homme qui se
» traîne sur ses mains & ses genoux. Près de la porte
» est un trou quaré, qui sert de fenêtre & de chemi-
» née. Ils étendent, le long des côtés, un peu de paille,
» sur laquelle ils se couchent. Lorsqu'ils font quel-
» ques excursions, pour pêcher, ou pour chercher
» des racines de fougère, ils couchent sous des buis-
» sons, avec leurs femmes & leurs enfans ; lors mê-
» me que la pluie tombe des 24 heures de suite ....
» Nous trouvâmes, dans ce Pays, des arbres d'une
» grandeur & grosseur monstrueuses ; nous en mesu-
» râmes un qui avoit $19\frac{1}{2}$ pieds de contour, à 6 pieds
» de terre, & 89 pieds de tronc, jusqu'à la 1re branche.
» Il étoit aussi droit qu'une flèche, & un peu terminé
» en pointe. Nous en vîmes, ensuite, plusieurs qui
» étoient encore plus gros : il y en a des forêts entiè-
» res. Parmi les plantes cultivées, nous n'en avons
» trouvé que 3 bonnes à manger ; les ignames, les
» patates douces & les cocos. Il y a des plantations,
» de plusieurs acres, de ces 3 plantes, du moins dans

„ la partie feptentrionale. Parmi les arbres, les arbrif-
„ feaux & les plantes, il n'y en a point qui portent
„ des fruits. Nous n'y avons point aperçu d'autres
„ quadrupèdes que des chiens & des rats; ceux-ci en
„ très-petit nombre. Les efpèces d'oifeaux n'y font
„ pas en grand nombre, & prefque toutes diférentes
„ de celles d'Europe. Les infectes n'y font pas plus
„ nombreux, & fe réduifent à un petit nombre de pa-
„ pillons & d'efcarbots, des mouches &c: par contre
„ les poiffons abondent dans la Mer: ils font excel-
„ lens & fort fains..... Nous avons eu lieu de croire
„ que les hivers y font plus doux qu'en Angleterre,
„ & reconnu que l'été n'y eft pas plus chaud; mais
„ que la chaleur y eft plus uniforme.... La partie
„ feptentrionale a meilleure aparence que la méri-
„ dionale; le fol eft couvert de collines & de monta-
„ gnes garnies de bois. Chaque vallée a un ruiffeau
„ d'eau douce. Il y a auffi des bois dans quelques
„ plaines. Le fol y eft léger, mais fertile. Nous jugea-
„ mes que toutes les plantes & fruits d'Europe y réuf-
„ firoient très-bien.... La Nouvelle Zélande eft fou-
„ mife à plufieurs chefs, dont il y en a un qui gou-
„ verne plus de 80 li. de côtes."

2. La Nouvelle CALÉDONIE, au N. de la Nouvelle Zélande, eft une Ile de près de 200 li. de côtes; mais où l'on ne compte qu'environ 50 mille ames. Les habitans font fort fociables: „ ce font les feuls", dit la rélation Angloife qu'on en a, „ qui ne firent pas di-
„ ficulté de laiffer aborder les Anglois, & qui vécu-
„ rent familiérement avec eux. Ils font fort grands
„ & bien proportionnés. Leur teint eft d'un chatain
„ foncé: leurs cheveux font noirs & frifés. Ils vont
„ prefque nuds; n'ayant qu'une efpèce de petit ta-
„ blier. Ils ornent leur tête de plumes, & leurs oreil-
„ les, d'anneaux. Ils ont des vafes de terre, pour

» cuire leurs alimens ; ce qui manque dans la plûpart
» des autres Iles de la Mer du Sud. Leur langue est
» rude, & paroît n'avoir aucun raport avec celle des
» Zélandois. Ils sont fort habiles à la pêche. Leur Pays
» est pauvre, & paroît ressembler, par la qualité de
» son sol & de ses végétaux, à la Nouvelle Hollande :
» cependant, on y trouve, partout, des bananes,
» des canes-à sucre, des noix de cocos, du fruit à pain.
Second Voyage du capitaine Cook autour du Monde, en 1774.

3. Les Nouvelles HÉBRIDES, à 2 ou 3 journées de navigation, N. E., de la Calédonie, vers le 19½ dégré de latit., & le 180e de longitude, sont un assez grand nombre d'Iles, dont la plus grande, & la plus occidentale, a 60 li. de tour, & s'apelle *Terre du St. Esprit.* Celle de *Mallicolo* a 20 li. de longueur : elle est fort peuplée ; car on y a compté environ 50 mille ames. Les habitans, qu'on représente comme des nains, ont le teint noir, & les cheveux laineux : ils paroissent avoir du raport avec ceux de la Nouvelle Guinée. Leur langue est fort rude, & n'a point d'afinité avec celle de la plûpart des autres Iles de la Mer du S. Ils ont des armes empoisonnées. Ils reçurent les Anglois d'une maniére amicale, en 1774. Les Iles de *Tanna*, *Erromango*, & *Annarom*, comprises dans les Hébrides, ont une langue particulière, qui n'est pas la même qu'à Mallicolo, ni la langue générale de la Mer du S. ; de sorte que les habitans de ces 3 Iles semblent faire une nation à part. Dans celle d'*Ironam*, on parle la langue générale de la Mer du S. ; de sorte qu'on parle 3 langues, absolument diférentes, dans l'Archipel des Hébrides. L'Ile de Tanna a un volcan qui, en 1774, jettoit des flammes avec des grands éclats, comme ceux du tonnère. La plûpart de ces Iles sont assez peuplées. Quelques-unes ont 20, 30, 35 li. de

tour. Elles ſont très-fertiles. On y a des cannes à ſucre, l'arbre à pain, les ignames ; aſſez de cochons. La plûpart des habitans vont preſque nuds ; pluſieurs des hommes n'ont qu'une corde, qui leur ſerre le ventre très-fortement. Les femmes portent un jupon court. Elles ſe parent de pendans d'oreilles, & de braſſelets, qui ſont ordinairement faits de dents de cochons, & qu'elles portent au-deſſus du coude, & aux poignets. Ces peuples ſont auſſi dans l'uſage de ſe paſſer, par le cartilage du nez, une pierre blanche & courbe, d'environ un pouce & de demi de longueur. Ils ſe peignent bizarement, de pluſieurs couleurs, le viſage, le cou, les épaules & la poitrine, & ſe ſervent, pour cela, d'huile de cocos. Quelquefois, ils ont une moitié du viſage en rouge, & l'autre en noir. Ils portent, comme ceux de Taïti & les Zélandois, des treſſes des cheveux de leurs amis, qui ſont morts. Ils paroiſſent avoir beaucoup d'intelligence, ſurtout ceux de Tanna. Il paroît cependant qu'ils ſont terribles dans leurs vengeances, & qu'ils mangent de la chair humaine. Il y a des volcans dans quelques-unes de ces Iles ; entr'autres, à Tanna & à *Ambrim*.

Les Iles de *Disapointment*, latit. S. 14° 5', longitude O., 127½, furent découvertes, en 1765, par le Comodore Byron, qui y vit des hommes de couleur bronzée, bien proportionnés, & qui paroiſſoient joindre, à un air de vigueur, une grande agilité. Le Journal de ſon voyage s'exprime ainſi. « Je » ne crois pas d'avoir jamais vû d'hommes ſi légers à » la courſe. Ils firent tous leurs éforts, par toutes » ſortes de démonſtrations menaçantes, pour nous » détourner d'aborder ; ce qui ne nous en auroit pas » empêché, ſi nous euſſions pû mettre à l'ancre. Nous » regrettions beaucoup de ne pas pouvoir en tirer des » fruits dont nous avions grand beſoin : delà le nom

» que nous donnames à ces Iles, c'est-à-dire Contre-
» tems. Nous voyons les cocotiers qui élevoient leurs
» rameaux épais & chargés de fruits, au-dessus des
» autres arbres. »

» Au 1° 18′ latit. S., & 173° 46′ long. O. de Lon-
» dres, nous découvrimes une Ile, que nos gens vou-
» lurent apeller de mon nom, (*Byron.*) Elle nous
» présenta un coup d'œil charmant. Elle est bassé,
» unie & couverte d'arbres, entre lesquels les co-
» cotiers se font remarquer. La population y étoit
» très-nombreuse. Nous vîmes, d'abord, un millier
» d'insulaires assemblés sur la plage, &, bientôt, plus
» de 60 pirogues, ou espèces de pros, mirent en
» mer, & ramèrent vers nos vaisseaux : chacune con-
» tenoit, au moins, 3 personnes, & 6, au plus. Elles
» sont d'une construction bien entendue ; si nettes &
» si propres qu'elles sembloient neuves. Après nous
» avoir considérés quelques instans, l'un de ces In-
» diens sauta dans l'eau, nagea vers le vaisseau, y
» grimpa comme un chat, & s'y assit, en faisant de
» violens éclats de rire. Il parcourut tout le vaisseau,
» s'éforçant de dérober tout ce qui se trouvoit sous sa
» main ; mais sans succès, parce qu'étant nud, il ne
» pouvoit rien cacher. On lui donna du pain, qu'il
» mangea avec voracité. Nos matelots lui mirent une
» veste & des culotes, avec lesquels il fit nombre de
» tours grotesques, puis s'élança dans la mer, & re-
» gagna sa pirogue. Aussi-tôt plusieurs autres nagè-
» rent vers le vaisseau, où ils s'insinuérent par les
» sabords, & se saisirent de tout ce qui leur tomba
» sous la main ; après quoi, se replongeans dans la
» mer, ils nagèrent à une très-grande distance ; quoi-
» que quelques-uns, ayant les mains pleines, les tins-
» sent hors de l'eau, pour ne pas mouiller ce qu'ils
» emportoient. Ils sont d'une taille très-avantageuse,

„ bien pris & proportionnés dans tous leurs membres.
„ Leur teint eſt un bronzé-clair. Les traits de leur
„ viſage n'ont rien de déſagréable : on y remarque
„ un mélange étonnant d'intrépidité & d'enjoûment.
„ Ils laiſſent croître leurs cheveux qui ſont noirs.
„ Les uns les portent noués derriére la tête, en une
„ groſſe toufe : d'autres en font 3 nœuds. Quelques-
„ uns avoient des longues barbes ; d'autres, ſeule-
„ ment des mouſtaches, & d'autres n'avoient qu'un
„ petit bouquet de barbe, à la pointe du menton. Ils
„ vont entiérement nuds, excepté quelques orne-
„ mens, qui conſiſtent en coquillages aſſez agréable-
„ ment arangés, en coliers, bracelets & ceintures.
„ Tous avoient les oreilles percées, mais ſans aucun
„ ornement : elles deſcendoient, à quelques-uns, juſ-
„ ques ſur leurs épaules : pluſieurs les avoient entié-
„ rement découpées. L'un d'eux, qui paroiſſoit jouïr
„ de quelque conſidération, avoit, pour ceinture, un
„ cordon garni de dents d'hommes ; probablement
„ les trophées de ſes exploits. „

4. Les Iles de SALOMON ; latit. méridionale 10°, longitude occidentale, 170° ; furent découvertes en 1567, par Alvaro de Mendoza, Eſpagnol. On en compte 18 principales, dont quelques-unes ont plus de 200 li. de tour. La plus grande s'apelle *Iſabelle*. On en repréſente le terroir comme fort bon, & l'air, comme aſſez tempéré pour le climat. Les habitans ſont noirs, ou fort bruns.

Les Anglois, Byron & Carteret, ont couru, l'un au N., l'autre au S., de la ſituation que l'on donne à ces Iles, & dans les environs, ſans avoir pû les découvrir ; d'où ils ont conclu que, ſi elles éxiſtent, leur ſituation a été mal déterminée.

5. Les *Iles des* AMIS, ſituées vers le Tropique du Capricorne, & le 160° dégré de longitude occidentale,

furent découvertes vers le milieu du 17[e] siécle, par Tafman, Hollandois. Les Anglois les ont apellées Iles des Amis, parce qu'ils y ont trouvé des peuples doux, qui leur firent une réception très-amicale. Celle qu'on nomme *Amfterdam* eft, furtout, très-bien cultivée; mais la fertilité n'y eft pas auffi grande qu'à Taïti. On y a cependant l'arbre à pain, & les autres excellentes productions de cet heureux climat. On en tire ces plumes rouges, qui font d'un fi grand prix à Taïti. Les habitans n'ont, pour tout vètement, qu'une piéce d'étofe, qui les couvre depuis la ceinture jufqu'aux genoux. Ils mettent, à leurs cheveux, des poudres de diverfes couleurs. Ils portent des coliers & des braffelets, d'or, de coquillages, de nacre de perle ou d'écaille de tortuë. Ils ont des inftrumens de mufique, de 8 à 10 petits rofeaux. Ils ont l'ufage fingulier, qui, difent les rélations, a lieu au Paraguai, dans la Californie & chez les Hotentots, de fe mutiler les doigts, à la mort de quelcun de leurs parens. Ils fe faluent, comme les Zélandois, en fe frotant le nez, l'un contre l'autre. Ils font, comme dans la plûpart des autres Iles de la Mer du Sud, des étofes d'écorce de mûrier, d'une teinture folide.

A très-peu de diftance de ces Iles, vers l'E., eft une Ile, habitée par un peuple bien diférent, qu'il fut impoffible, aux Anglois, d'aprivoifer, & qui s'opoférent à leur defcente avec une extrème férocité : c'eft pourquoi ils la nommèrent *Sauvage*. Les habitans font prefque nains, & entiérement nuds.

6. O-TAHITI, ou *Taïti*; latit. méridionale, 17°; longitude occidentale, 132½°. Voici la rélation que donne, de cette Ile, le Journal du voyage de Meffieurs Bancks & Solander, autour du Monde, fini en 1771. » Cette Ile avoit été nommée *George*, par les Anglois, » dans un précédent voyage. Elle eft compofée de 2

„ parties d'inégale grandeur, unies par un isthme „ qui est une terre basse, dont la courbure forme, „ au N. E., une baye ouverte. Elle a 40 li. de tour, „ & 15, dans sa plus grande largeur... Les insulaires „ vinrent à la rencontre de quelques-uns de nos gens; „ qui descendirent à terre; les reçurent avec des dé- „ monstrations de joye & d'amitié; leur présentèrent „ des rafraichissemens préparés à leur manière, avec „ quelques pièces d'étofes travaillées dans l'Ile.... „ Rien de plus agréable que l'aspect de l'Ile. Des „ hautes montagnes qui se voyent de 20 li. en Mer, „ & couronnées d'arbres & d'arbustes, en ocupent „ l'intérieur. Il en sort quantité de sources, dont les „ eaux excellentes, serpentent dans les vallées, & y „ entretiennent une éternelle verdure. C'est un des „ plus charmans Pays, & des plus délicieux séjours, „ de la Terre. L'Ile est cultivée presque partout. Le „ plat-pays, qui s'étend depuis les montagnes jusqu'à „ la Mer, est des plus fertiles, & tout couvert de „ plantations d'herbage & d'arbres fruitiers. Le cli- „ mat en est très-agréable, & l'air si pûr que, malgré „ la chaleur, les viandes s'y conservent 2 jours, & le „ poisson, un jour. Les principaux arbres fruitiers „ qu'on y trouve sont les cocotiers & d'autres sortes „ de palmiers, l'arbre-à pain, les ignames &c. *L'ar-* „ *bre-à pain* produit un fruit de la grosseur d'un me- „ lon, rempli d'une substance assez ferme, blanche „ comme de la neige, & qui n'éxige aucune prépara- „ tion. Ce fruit, qui tient lieu de pain, en plusieurs „ Pays, est délicieux & fort nourissant. Quelque- „ fois, on grille la pulpe du fruit. Quand la saison „ en est passée, on y suplée par une pâte un peu „ aigrelette, faite de ce fruit, & qui se conserve „ plusieurs mois. Elle a le goût du pain, & en tient „ fort bien lieu. L'arbre qui porte ce fruit, paroît

» propre à plusieurs Pays des Tropiques, & vient de
» graine, sans culture : son tronc a jusqu'à 6 pieds de
» circonférence. On a aussi, dans cette Ile, des pata-
» tes, espèces de pommes de terre, des cannes-à sucre,
» une espèce de mûriers dont l'écorce est propre à
» faire des étofes, quand l'arbre est jeune... Nous eu-
» mes la satisfaction d'y voir croître toutes les grai-
» nes que nous avions semées, à l'exception de celles
» de melon, de moutarde & de cresson. On n'y a au-
» cune connoissance de l'or, de l'argent, ni des au-
» tres métaux, non plus que dans les autres Iles de la
» Mer du Sud, où nous avons abordé.... Il y a de nom-
» breux troupeaux de cochons, d'une petite espèce,
» dont la chair a un goût fort relevé, & n'a pas la qua-
» lité indigeste de celle des nôtres : ce sont, avec les
» chiens, les seuls quadrupèdes de l'Ile. Le poisson y
» abonde, aussi bien que les oiseaux, de toute espèce,
» & la volaille domestique. Les fourmis sont les seuls
» insectes incommodes qu'on y trouve.... On compte,
» dans l'Ile, au-delà de 200 mille ames. La différence
» qu'on remarque dans la taille & la couleur de ces
» insulaires, feroit croire qu'ils sont un composé de 2
» diférentes races. En général, ce sont de fort beaux
» hommes, tous, de haute taille, (au-dessus de 5 ½
» pieds,) bien faits & d'une figure agréable : mais, ni
» leur force, ni leur vigueur, ne répondent à la ma-
» jesté de leur taille & de leur quarure. Leurs mem-
» bres ont une fléxibilité & une souplesse étonnante,
» qu'ils aquiérent par la danse, dont ils font un éxer-
» cice continuel, dès leur plus tendre jeunesse. Leur
» teint est de couleur bronzée, plus clair que celui des
» Américains. On en voit, mais en petit nombre, dont
» la peau n'est pas moins blanche que celle des Euro-
» péens, & dont quelques-uns ont les cheveux bruns,
» blonds ou rouges : mais, en général, ils les ont noirs.

» Les hommes ont de la barbe, & ne la coupent qu'aux
» moustaches & aux jouës; laissans croître la partie in-
» férieure. Il est râre de rencontrer, parmi eux, des
» personnes infirmes : ils ateignent la plus heureuse
» vieillesse, presque sans incommodité. Ils sont dans
» l'usage, ainsi que tant d'autres peuples, d'impri-
» mer, sur leur corps, des figures & des desseins iné-
» façables. Ils se peignent les fesses, tant les hommes
» que les femmes, dès l'âge de 12 ans, d'un bleu foncé,
» & se piquent la peau, avec un os pointu avant que
» d'y mettre la teinture, afin qu'elle ne puisse pas s'é-
» facer. Cette opération est extrêmement doulou-
» reuse. Ils sont les meilleurs nageurs de tous les In-
» diens. Les femmes sont les plus belles qu'on puisse
» voir : tous leurs traits sont agréables : leur taille est
» souple, élégante & majéstueuse : enfin, elles sont
» charmantes, & passionées pour les hommes. Nos
» gens les trouvèrent si favorables à leurs desirs qu'ils
» n'eurent point d'autre embaras que celui du chox,
» pendant tout notre séjour dans l'Ile, qui fut de 3 mois.
» Les filles vivent dans une pleine liberté; mais les
» femmes mariées sont obligées à plus de ménage-
» mens.... Les hommes n'y ont pas conservé l'égalité
» naturelle; car il y a des maîtres & des esclaves....
» Leurs vêtemens, dont la forme & la manière de
» les porter, sont fort variées, sont faits d'une étofe
» singulière, qu'ils fabriquent eux-mêmes avec l'é-
» corce d'un arbuste cultivé dans le Pays. Ils se cou-
» vrent autour de la ceinture, & s'envelopent d'une
» piéce d'étofe, d'environ 6 pieds de longueur, au
» milieu de laquelle est une ouverture où ils passent
» la tête, & qui, flotant négligemment sur leurs épau-
» les, les couvre jusqu'aux genoux. Cet habillement
» leur sied bien. Dans leurs maisons, ils roulent cette
» espèce de manteau autour de leurs reins : c'est aussi

» l'habillement des femmes; mais elles en font plu-
» ſieurs plis, dont elles s'envelopent autour de la cein-
» ture. Elles portent leurs cheveux aſſez courts, &
» les laiſſent tomber, en boucles, ſur le col; au lieu
» que les hommes les laiſſent croître, les relèvent &
» les atachent ſur le ſommet de la tête, avec des plu-
» mes d'oiſeaux, en une ſeule toufe, ou en deux; une,
» de chaque côté. Il y en a auſſi qui les laiſſent floter:
» alors, ils bouclent avec beaucoup de roideur. Ils les
» arangent très-proprement; quoiqu'ils n'ayent point
» de peignes. Ceux à qui nous en donnâmes, s'en ſer-
» virent très-bien. Quelques-uns s'envelopent la tête
» d'une piéce de toile blanche, de leur fabrique, en
» forme de turban. La longueur des ongles eſt auſſi,
» parmi eux, comme chez quelques peuples de l'Aſie,
» une marque de diſtinction. Les femmes portent, ſur
» le front, une eſpèce d'aigrette, faite de cheveux
» treſſés avec des ſoins infinis: mais, ce qu'elles eſti-
» ment le plus, dans leur parure, ce ſont des pen-
» dans d'oreilles, de perles fines. Elles ne portent ni
» coliers ni braſſelets.... Nous aperçumes qu'on ne
» nous avoit donné, de ce Pays, que des rélations éxa-
» gérées. Toutes les proviſions de vivres, que l'Ile put
» nous fournir, ſe réduiſirent à une livre de porc frais,
» par ſemaine, pour chaque perſonne. Le troiſième
» jour de notre arivée, les principaux chefs de l'Ile
» ſe rendirent à notre bord: ils nous aportèrent quel-
» ques cochons & une petite quantité de fruits. Nous
» établimes un marché à notre campement, où les
» inſulaires vinrent fréquemment aporter des fruits,
» des poules & quelques autres proviſions, qu'ils
» échangeoient contre des outils de fer, des clous &c....
» Dans nos fréquentes tournées, dans l'intérieur de
» l'Ile, tous les habitans nous invitoient à entrer dans
» leurs maiſons; nous y préſentoient des rafraichiſſe-

» mens & de très-jolies filles; nous pressant de les ac-
» cepter, avec une franchise & une cordialité char-
» mantes. Ce qui nous surprenoit, c'est qu'il étoit râre
» que nous ne fussions pas volés, dans ces mêmes
» maisons où l'on nous combloit de caresses. Ils ont
» une adresse étonnante pour faire leurs vols, & ils
» sont fort adonnés à ce vice, qui, cependant, est puni
» chez eux.... Les gens de notre équipage ne tardèrent
» pas à s'apercevoir que les belles Otahitiennes qu'ils
» avoient choisies pour femmes, pendant leur séjour
» dans l'Ile, étoient ataquées de maux vénériens....
» La principale nouriture de ces peuples consiste en
» fruits, légumes, patates, porc, volaille & poisson.
» Ils mangent le poisson grillé, & souvent, crud. Ils
» le prennent fort adroitement, de diverses manières.
» Ils ont des canards comme ceux d'Europe; mais ils
» préfèrent la viande de chiens à toute autre. Ils man-
» gent beaucoup, & avec une espèce de voracité. Ils
» font rotir leurs viandes, dans une espèce de fours
» soûterrains, d'une construction toute particulière.
» Outre la pâte du fruit à pain, ils font, avec la pulpe
» des noix de cocos & de bananes, une pâte commu-
» nément destinée pour le souper & le déjeuner. L'eau
» est leur boisson ordinaire: ils boivent aussi du lait de
» noix de cocos; mais ils n'ont point de liqueurs spi-
» ritueuses, sinon celle qu'ils tirent de la racine d'une
» espèce de poivre qui croît dans l'Ile; mais elle ne
» paroît guères que sur la table des principaux. La
» façon dont on la prépare est fort singulière. Plusieurs
» personnes mâchent la racine, jusqu'à-ce qu'elle soit
» tendre, pour la mettre dans un vase; & quand il y
» en a une quantité sufisante, on y met de l'eau, que
» l'on passe, ensuite, au travers d'une étofe fibreuse,
» en la serrant: dès ce moment, la liqueur est potable.
» On la fait toujours au moment où l'on veut la boire.

» Elle a un goût de poivre ; mais un peu insipide : » cependant, elle énivre.... Ces peuples ont leurs dan» ses, leur musique &, même, des pièces dramati» ques. Leurs instrumens de musique sont le tambour » & une espèce de flute de roseaux, à 3 trous, où l'on » soufle avec le nez.... L'étofe qu'ils font avec l'écorce » d'arbuste dont on a déja parlé, acquiert, par le lavage » une extrême blancheur; &, quoique ce ne soit qu'u» ne écorce batuë, elle a cependant beaucoup de con» sistence. Il s'en fabrique une fort grande quantité."
(Il semble, d'abord, par la façon dont parle l'auteur du Journal, qu'on a souvent bien de la peine à concilier avec lui-même, que cet étofe soit un tissu, comme les nôtres, d'Europe ; mais, par ce qu'il dit ensuite, il paroît que ce n'est, simplement, qu'une écorce artis- tement batuë, jusqu'à-ce qu'elle soit bien mince.)
» Quand ils veulent de l'étofe épaisse, ils en étendent » 2 ou 3 piéces, l'une sur l'autre, & les colent ensem» ble. Ils les teignent admirablement bien, en écar» late, en rose, en pourpre, en très-beau jaune, en » paille, en noir & en brun. Nous pouvions en avoir » plusieurs aunes pour un clou.... Leur rouge est très» beau ; même plus brillant & plus fin qu'aucun de » ceux d'Europe.... Tous leurs outils sont de pierre, » de coquilles ou d'os ; ce qui fait croire qu'ils n'ont » aucune espèce de métal. Ils n'ont point de vaisselle » de terre, ni aucun vase pour contenir l'eau, & la sou» mettre à l'action du feu. Ils n'avoient même pas plus » d'idée qu'elle pût être chaufée, qu'ils ne pouvoient » s'imaginer qu'elle pût devenir solide, par le froid.... » Comme ils sont souvent en guerre avec les Iles voi» sines, ils ont diverses armes ofensives; savoir, l'arc, » dont ils se servent avec une dextérité surprenante; la » javeline, qui est une espèce de pique, d'un bois très» dûr, qu'ils lancent avec beaucoup d'adresse, & la

hâche

» hâche, qui est une pierre tranchante, de la couleur
» du jaspe, ou de la pierre de touche, qui ressemble
» beaucoup à une houë de jardinier, & qu'ils atta-
» chent à un manche de bois. Leurs flèches ne sont
» pas pointuës, mais terminées par une pièce ronde ;
» ils ne s'en servent que pour tuer des oiseaux. Ils en
» ont cependant aussi, qui ont, au bout, des os poin-
» tus. Ils ont aussi des massuës, & des frondes pour
» lancer des pierres. Leur arme défensive est une es-
» pèce de cuirasse, ou de cotte de maille, de forme
» demi circulaire. Ils ont d'assez grandes pirogues, ou
» barques, & même des armées navales. Dans une
» revuë navale, qui se fit en notre présence, seule-
» ment d'une dixiéme partie de l'Ile, nous comptâmes
» plus de cent pirogues, & environ 200 bâtimens plus
» petits. Il y a telle de ces pirogues de guerre qui éxige
» 144 rameurs, 9 personnes pour gouverner, & qui
» porte 30 guerriers : mais ces grands bâtimens sont en
» petit nombre ; les grandes pirogues ordinaires n'é-
» tant montées que de 50 hommes, & les petites, de
» 30. . . . Ces insulaires croyent un Etre suprême, qui
» sécouë la Terre, quand il veut, & qui a engendré
» un nombre infini d'Etres subalternes ; chargés de
» présider aux diférentes parties de la nature. Ils ne
» rendent aucun culte à ces Etres. Ils espèrent de re-
» vivre, après leur mort, dans une autre Ile, où ils
» se retrouveront dans le même état que dans la pre-
» mière. Ils croyent que le soleil & la lune ont donné
» naissance à toutes les étoiles, & que le tems des
» éclipses est celui de leur union. Ils pratiquent la
» circoncision. Ils exposent les morts sur des espèces
» d'échafauts, jusqu'à ce qu'ils tombent en pourriture :
» alors, ils enterrent les os. Ils témoignent, à leurs ci-
» metières, les mêmes marques de respect qu'à leur
» Roi. Leur langue abonde en voyelles, & n'a point

» de consonnes rudes & sifiantes ; de sorte qu'elle est » douce, fléxible, chantante & facile à prononcer. » Elle est répanduë dans la plûpart des Iles de la Mer » du Sud. Elle est plus douce & plus harmonieuse à » Taïti qu'ailleurs.... Les Otahitiens commercent avec » les habitans des Iles voisines, qui sont à l'E. Ils » échangent leurs étofes & des provisions de bouche, » contre des perles fines &c.... Ils sont gouvernés par » un Roi dont le pouvoir est illimité, & qui nomme » ses Lieutenans, dans les diférens districts. Il n'a » qu'une femme, mais plusieurs concubines. La poli- » tique du gouvernement éxige que tous ses enfans » naturels soyent étoufés, en naissant, pour préve- » nir les désordres que pourroient ocasioner leurs pré- » tentions au trône. La marque de souveraineté est » une espèce de ceinture rouge. Lorsque le Roi s'en » décore, pour la première fois, on fait des réjouis- » sances publiques, dans toute l'Ile, pendant 3 jours. » Après son investiture, il est toujours servi, à table, » par les personnes de sa suite, qui coupent ses mor- » ceaux, & les lui mettent dans la bouche, avec les » doigts, qu'ils doivent tremper, chaque fois, dans du » lait de cocos. Les gens de qualité ne se donnent pas, » non plus, la peine de se servir eux-mêmes, pour » manger; mais ils se font aussi mettre les morceaux » dans la bouche, par leurs domestiques. On témoi- » gne son respect pour le Roi, tant les hommes que » les femmes, en se découvrant la partie supérieure » du corps, jusqu'à la ceinture. A cela près, il est di- » ficile de s'aperçevoir des rangs & des distinctions. » D'ailleurs, personne ne les fait valoir au point d'hu- » milier ses inférieurs. »

Deux bâtimens François, commandés par Mr. de Bougainville, avoient abordé à Taïti, peu de tems avant les Anglois, & y avoient fait un séjour de 12 jours.

Voici un extrait abrégé de leur journal. " La côte, au
» N. E., où nous abordâmes, étoit élevée en amphi-
» théâtre, & nous ofroit le plus riant ſpectacle. Quoi-
» que les montagnes y ſoyent d'une grande hauteur,
» tout y eſt couvert de bois. A peine en crumes-nous
» nos yeux, lorſque nous découvrimes un pic iſolé
» qui s'élevoit au niveau des montagnes, quoiqu'il ne
» parût pas avoir plus de 30 toiſes de diamètre, vers
» la baſe, & qu'on eût pris, de loin, pour une pira-
» mide, d'une hauteur immenſe, que la main d'un
» décorateur habile auroit parée de guirlandes & de
» feuillages ; car il étoit chargé d'arbres, juſqu'à ſa
» cime. Les terres moins élevées ſont entrecoupées de
» prairies & de boſquets. Dans toute l'étendue de la
» côte, il règne, ſur les bords de la Mer, au pied des
» hautes terres & des collines, une liſière de terres
» baſſes & unies, couvertes de plantations, fermées
» de haies. On y aperçoit les maiſons, au milieu des
» bananiers, des cocotiers & d'autres arbres chargés
» de fruits, diſperſées ſans aucun ordre, & ſans ja-
» mais former de villages. On y trouve, à chaque pas,
» les payſages les plus variés, couverts des plus ri-
» ches productions de la nature. Une infinité de pe-
» tites rivières, qui deſcendent des montagnes, ferti-
» liſent les terres, & ne ſervent pas moins à la com-
» modité des habitans qu'à l'ornement des campagnes.
» On voit, partout, des troupes d'hommes & de fem-
» mes, aſſis à l'ombre des vergers. On croit être
» dans les champs éliſées. Des ſentiers, ſoigneuſe-
» ment entretenus, rendent, par-tout, les communica-
» tions faciles. On y trouve beaucoup de cannes-à ſu-
» cre, grandes, d'un très-bon goût & qu'on ne cultive
» point, & une eſpèce d'indigo ſauvage. Nous y avons
» ſemé du blé, de l'orge, de l'avoine, du riz, du maïz, des
» oignons & des graines potagères, de toutes eſpèces.

» Nous avons lieu de croire que ces plantations seront
» bien soignées ; car les insulaires les entourèrent de
» palissades : ils nous ont parû aimer l'agriculture. Le
» bois propre à travailler croît dans les montagnes. Les
» habitans en font peu d'usage ; ne l'employans qu'à
» leurs grandes pirogues, qu'ils construisent de bois
» de cèdre. L'arbre-à pain leur sert pour les pirogues
» ordinaires : c'est un bois fort gommeux, & qui ne se
» fend point ; mais fort mol.... Nous n'avons point vû
» d'autres quadrupèdes, dans l'Ile, que des cochons,
» des chiens, d'une espèce petite, mais jolie, & quan-
» tité de rats. Il y a des poules, entiérement sembla-
» bles aux nôtres, des tourterelles vertes, charman-
» tes, des gros pigeons, d'un beau plumage, bleu de
» roi, & d'un très-bon goût ; quantité de canards, di-
» férentes espèces de perroquets, entr'autres, des
» perruches, fort petites, mais fort singulières, par
» le mélange de bleu & de rouge, dont leurs plumes
» brillent. On n'y nourit les cochons & la volaille
» qu'avec des bananes.... Nous n'y avons pas éprouvé
» des grandes chaleurs. Pendant notre séjour, (du 4e
» au 16e d'Avril,) le thermomètre de Réaumur n'a
» jamais monté à plus de 22 dég., & il a été, quel-
» quefois, à 18 dég. Les vents y souflent ordinaire-
» ment de l'E. au S. S. E. ; & ce sont, le plus souvent,
» des petites brises. On n'y est pas, non plus, infesté
» par cette légion odieuse d'insectes qui font le suplice
» des Pays situés entre les Tropiques : nous n'y avons
» vû aucun animal vénimeux, ni grenouilles, ni cra-
» pauds, ni scorpions, ni mille-pieds, ni serpens, d'au-
» cune espèce, mais seulement quelques fourmis. Le
» climat y est si sain que, malgré les travaux forcés
» que nous y avons faits, quoique nos gens fussent
» continuellement dans l'eau & au grand soleil,
» qu'ils couchassent sur le sol nud, & à la belle étoile,

» perſonne n'y eſt tombé malade : au contraire, les
» ſcorbutiques que nous y avions débarqués, & qui
» n'y ont pas eu une ſeule nuit tranquile, y ont repris
» des forces, & s'y ſont rétablis, en très-peu de tems,
» au point que quelques-uns ont été, depuis, parfai-
» tement guéris à bord. Au reſte, la ſanté & la force
» des inſulaires, qui habitent des maiſons ouvertes à
» tous les vents, & couvrent, à peine, de quelques
» feuillages, la terre qui leur ſert de lit ; l'heureuſe
» vieilleſſe à laquelle ils parviennent, ſans aucune in-
» commodité ; la fineſſe de tous leurs ſens, & la beauté
» ſingulière de leurs dents, qu'ils conſervent dans le
» plus grand âge ; quelle meilleure preuve, & de la
» ſalubrité de l'air & de la bonté du régime que ſui-
» vent les habitans ?... Les pirogues ne ceſſoient de
» venir, en foule, à nos vaiſſeaux, pour faire des
» échanges. Les inſulaires nous aportoient toutes ſor-
» tes de fruits & d'autres rafraichiſſemens, tels que
» poules, pigeons, cochons &c. Ils demandoient, en
» échange, du fer, des outils, des pendans d'oreilles.
» Les trocs ſe faiſoient avec la plus grande loyauté.
» Leur allégreſſe & leur empreſſement, autour de nos
» vaiſſeaux, étoient tels que nous eumes beaucoup
» de peine à nous amarrer, au milieu de la foule & du
» bruit.... Le Chef d'un Canton nous fit entrer chez
» lui. Il y avoit un vieillard vénérable & 5 ou 6 fem-
» mes, qui nous saluèrent en portant la main ſur la
» poitrine, & criant, pluſieurs fois, *tayo*, c. à d. ami.
» La maiſon n'avoit aucun ornement qui la diſtin-
» guât des autres, que ſa grandeur, qui étoit d'envi-
» ron 80 pieds, ſur 20 pieds. Chaque jour, nos gens
» ſe promenoient dans le Pays, ſans armes, ſeuls,
» ou par petites bandes. On les invitoit à entrer dans
» les maiſons, où l'on leur ofroit collation & des jeu-
» nes filles. Hommes & femmes du voiſinage ſe raſ-

» sembloient pour les voir; faisoient un cercle autour » des étrangers, & de la jeune fille qui faisoit les » honneurs de la maison d'une manière si extraordi- » naire : on jonchoit la terre de feuillages & de fleurs, » & des musiciens chantoient, aux acords de la flûte, » des chansons qu'on avoit lieu de croire gaillardes. » Ils étoient surpris de l'embaras que témoignoient » nos gens, peu acoutumés à tant de publicité; car » Vénus qui est, ici, la déesse de l'hospitalité, n'ad- » met point de mystères dans son culte.... Quand je » parcourois l'Ile, avec un ou deux compagnons, je » me croyois transporté dans le jardin d'Eden : par- » tout, nous voyions régner le repos, une joye douce » & toutes les aparences du bonheur. Un jour, nous » fumes arrètés par un habitant de belle figure, qui, » couché sous un arbre, nous proposa de nous asseoir » auprès de lui; puis, d'un air tendre, aux acords d'une » flûte, dans laquelle un autre insulaire soufloit avec » le nez, il nous chanta lentement une chanson : cette » scène fut délicicuse.... Le peuple de Taïti est com- » posé de 2 races d'hommes très-diférentes, qui, ce- » pendant, ont la même langue, les mêmes mœurs, » & qui paroissent s'unir sans distinction. L'une, » qui est la plus nombreuse, produit des hommes de la » plus grande taille; de 6 pieds & plus. Je n'ai trouvé, » nulle part, des hommes mieux faits ni mieux pro- » portionnés. Il paroît que, s'ils vivoient moins à l'air » & au grand soleil, ils seroient aussi blancs que nous : » en général, leurs cheveux sont noirs. L'autre race » est de taille médiocre, & a les cheveux crépus & forts » comme du crin : sa couleur & ses traits diférent peu » de ceux des mulâtres. Les uns & les autres se laif- » sent croître la partie inférieure de la barbe; mais ils » se rasent les moustaches & le haut des jouës. Ils laif- » sent aussi, aux ongles, toute leur longueur, excepté

» à celui du doigt du milieu de la main droite. Quel-
» ques-uns se coupent les cheveux très-courts ; d'au-
» tres les laissent croître, & les atachent sur le sommet
» de la tête. Tous les oignent, ainsi que la barbe,
» avec de l'huile de cocos, dans laquelle ils infusent
» la poudre d'une racine, dont l'odeur aproche de
» celle de la rose. Je n'ai rencontré qu'un seul homme
» estropié, & qui paroissoit l'avoir été par une chûte.
» Notre chirurgien-major m'a assûré qu'il avoit vû,
» sur plusieurs, les traces de la petite vérole. On les
» voit souvent nuds, tant hommes que femmes, sans
» autre vêtement qu'une ceinture, qui leur couvre les
» parties naturelles : cependant, les principaux s'en-
» velopent ordinairement d'une grande piéce d'étofe,
» qu'ils laissent tomber jusqu'aux genoux. Comme les
» femmes ne vont jamais au soleil, sans être couver-
» tes, & qu'un petit chapeau de canne, garni de fleurs,
» défend leur visage de ses rayons, elles sont beau-
» coup plus blanches que les hommes : leurs traits
» sont délicats, & leur corps, parfaitement beau. Elles
» se peignent, ainsi que les hommes, d'un bleu foncé,
» les reins & les fesses, & se percent les oreilles, pour
» y porter des perles, ou des fleurs. La plus grande
» propreté embellit encore ce peuple aimable : ils se
» baignent sans cesse, & jamais ils ne mangent, ni ne
» boivent, sans se laver, avant & après. Les végétaux
» & le poisson sont leur principale nouriture : ils man-
» gent rarement de la viande : les enfans & les jeunes
» filles n'en mangent jamais. Ils ne connoissent point
» d'autre boisson que l'eau : l'odeur seule du vin &
» de l'eau de vie leur donnoit de la répugnance ; aussi
» bien que le tabac, les épiceries & toutes les choses
» fortes.... Les femmes ne mangent point avec les
» hommes ; mais elles leur servent les mets que les
» valets ont aprêté. Deux sœurs même se placent à

» une certaine diſtance, l'une de l'autre, pour manger.
» Les heures ordinaires des repas ſont, lorſque le ſo-
» leil eſt à midi, & lorſqu'il ſe couche. Le caractère
» de la nation nous a paru être doux & bienfaiſant;
» mais d'une grande légèreté: ils ont un penchant
» marqué pour la douce plaiſanterie. Il ne paroît pas
» qu'il y ait, dans l'Ile, aucune guerre civile; quoi-
» qu'elle ſoit diviſée en petits cantons, dont chacun a
» ſon Chef, indépendant. Leurs maiſons ſont toujours
» ouvertes: tout y eſt à terre, ou ſuſpendu, ſans ſer-
» rures ni gardiens. Il paroît que, pour les choſes
» abſolument néceſſaires à la vie, il n'y a point de
» propriété, & que tout eſt à tous. Chacun cueille des
» fruits, ſur le premier arbre qu'il rencontre, ou en
» prend dans la maiſon où il entre. Avec nous, ils
» étoient de très-habiles filoux; mais d'une timidité
» qui les faiſoit fuir, à la moindre menace: leurs Chefs
» les puniſſoient de quelques coups de bâton, quand
» ils étoient découverts. Quelquefois ils pendent les
» voleurs à des arbres. Ils ont l'uſage de ſaluer ceux
» qui éternuent, en leur diſant, *que le bon Eatoua te*
» *réveille*, ou bien, *que le mauvais Eatoua ne t'endor-*
» *me pas.* On voit, par-là, qu'ils ont l'idée d'un bon
» & d'un mauvais principe. C'eſt, à peu-près, tout ce
» qu'on peut dire de leur réligion. La poligamie paroît
» être générale chez eux; du moins, parmi les prin-
» cipaux. Une douce oiſiveté eſt le partage des fem-
» mes, & le ſoin de plaire, leur plus ſérieuſe ocupa-
» tion: cependant, dès qu'elles ſont mariées, elles
» doivent reſter fidèles à leurs maris; à moins de leur
» conſentement pour s'en diſpenſer; ce qui, à l'ordi-
» naire, n'eſt pas dificile à obtenir; tant la jalouſie
» leur eſt étrangère. Un mari eſt ſouvent le premier à
» y inviter ſa femme; en l'ofrant à d'autres.

» Ces inſulaires ne manquent point d'intelligence:

„ leur adreſſe & leur induſtrie ſont très-remarquables,
„ ſurtout dans leurs inſtrumens pour la pêche : leurs
„ hameçons ſont de nacre, auſſi délicatement travail-
„ lés que s'ils avoient le ſecours de nos outils : leurs
„ filets ſont entiérement ſemblables aux nôtres. Nous
„ avons admiré la charpente de leurs vaſtes maiſons,
„ & la diſpoſition des feuilles de latanier, qui en font
„ la couverture. Pour rendre leurs grandes pirogues
„ propres à les tranſporter aux Iles voiſines, ils en lient
„ deux enſemble, côte à côte, à la diſtance d'environ
„ 4 pieds. Par deſſus l'arrière de ces bâtimens ainſi
„ unis, ils poſent un pavillon d'une charpente très-
„ légère, couvert d'un toit de roſeaux, qui les met à
„ l'abri de la pluie & du ſoleil, & où ils tiennent leurs
„ proviſions ſèches. Ces pirogues doubles ne riſ-
„ quent jamais de chavirer : elles vont, ainſi que les
„ ſimples, à rames & à voiles. Les voiles ſont compo-
„ ſées de nattes, étendues ſur un cadre de roſeaux.
„ Ils vont ainſi à des grandes diſtances ; quelquefois,
„ de 3 ou 4 cent li., ſans autre guide que le ſoleil &
„ les étoiles, qu'ils paroiſſent bien connoître. La fa-
„ brique des étofes ſingulières qui compoſent leurs
„ vêtemens, n'eſt pas le moins remarquable de leurs
„ arts. Elles ſont tiſſues avec l'écorce d'un arbuſte que
„ tous les habitans cultivent autour de leurs maiſons.
„ C'eſt en la battant qu'ils parviennent à en former une
„ étofe très-égale & très-fine, de la nature du papier ;
„ mais beaucoup plus ſouple & moins ſujette à ſe dé-
„ chirer. Ils lui donnent une grande largeur. Ils en
„ ont de pluſieurs ſortes, plus ou moins épaiſſes.
„ Ce peuple eſt auſſi dans l'uſage de porter le deuil.
„ Toute la nation le porte du Roi. Le deuil des pères
„ eſt fort long : les femmes le portent, de leurs maris ;
„ ſans que ceux-ci leur rendent la pareille. Les mar-
„ ques du deuil ſont de porter, ſur la tête, une coë-

„ ſure de plume, dont la couleur eſt conſacrée à la „ mort, & de ſe couvrir le viſage d'un voile. Quand „ les gens en deuil ſortent de leurs maiſons, ils ſont „ précédés de pluſieurs eſclaves, qui battent des caſ- „ tagnètes d'une certaine manière : chacun ſe range; „ ſoit par reſpect pour la douleur des gens en deuil; „ ſoit qu'on craigne leur aproche, comme ſiniſtre... „ Dans les maladies un peu graves, tous les proches „ parens ſe raſſemblent chez le malade, & s'arangent „ pour le ſoigner & veiller, à tour. Ils ont auſſi l'uſa- „ ge de ſaigner : mais ce n'eſt ni au bras ni au pied. „ Un médecin, ou prêtre, frape, avec un bois tran- „ chant, ſur le crâne du malade, & ouvre ainſi la „ veine ſagitale; après quoi il ceint la tête d'un ban- „ deau : le lendemain, il lave la playe avec de l'eau. „ Ils conſervent longtems les cadavres des morts, „ étendus ſous une eſpèce de hangard, où, malgré „ l'infection, les femmes vont pleurer, une partie du „ jour, auprès du corps, qu'ils oignent d'huile de „ cocos. Lorſqu'il ne reſte plus que les ſquelètes, on „ les tranſporte dans la maiſon : j'ignore combien de „ tems on les y conſerve... Ils ſont preſque toujours „ en guerre avec les habitans des Iles voiſines. Ils la „ font d'une maniére cruelle : ils tuent les hommes & „ les enfans mâles, pris dans les combats : ils leur „ lèvent la peau du menton avec la barbe, qu'ils por- „ tent comme un trophée : ils conſervent les femmes. „ J'ignore comment ils panſent les bleſſures : nos chi- „ rurgiens ont admiré les cicatrices.... Le fils d'un „ Chef de canton, nommé *Aotourou*, voulut nous „ acompagner à notre retour : ſon père & pluſieurs „ de ſes compatriotes nous preſſèrent de le recevoir. „ Il eſt reſté onze mois à Paris, pendant leſquels il „ n'a témoigné aucun ennui : tous les jours, il ſortoit „ ſeul; il parcouroit la ville, il alloit à l'opéra, il ne

„ s'eſt jamais égaré. Il eſt reparti pour ſon Ile en „ Mars 1770. On lui a donné quantité d'outils, de „ graines, de beſtiaux. C'eſt de lui que j'ai apris plu- „ ſieurs des détails ci-deſſus, que mon court ſéjour „ dans ſon Pays ne m'auroit pas permis de connoître. „ Il m'a apris encore que ſes compatriotes, que j'a- „ vois crû preſqu'égaux entr'eux, ſont aſſujettis à „ des diſtinctions de rangs très-marquées: la diſpro- „ portion eſt même cruelle. Les Rois & les Grands „ ont droit de vie & de mort, ſur leurs eſclaves & „ valets. C'eſt dans la claſſe infortunée des gens du „ peuple, qu'ils nomment *hommes vils*, qu'on prend „ les victimes, pour les ſacrifices humains. La viande „ & le poiſſon ſont réſervés pour la table des Grands: „ le peuple ne vit que de légumes & de fruits. Les „ Seigneurs ont des livrées pour leurs valets, qui „ portent, plus ou moins haut, la piéce d'étofe dont „ ils ſe ceignent, ſuivant la qualité des maîtres."

Voici encore comment parle, de Taïti, le journal du Voyage du capitaine Wallis, autour du Monde, fait en 1766, 67 & 68. Quoique la cîme des montagnes „ y ſoit, en général, ſtérile & brûlée par le ſoleil, „ la terre y donne auſſi des productions, en plu- „ ſieurs endroits. Les arbres à pain & les pommiers „ ſont alignés ſur le penchant des collines: les coco- „ tiers & les bananiers, qui demandent plus d'humi- „ dité, ſont dans la plaine. Au-deſſous des arbres, & „ ſur les collines, il y a de la très-bonne herbe. En „ ſortant de chez lui, l'Otahitien ſe trouve ſous un „ ombrage le plus agréable qu'il ſoit poſſible d'ima- „ giner. Ce ſont, partout, des bocages d'arbres-à pain „ & de cocotiers, ſans brouſſaille. Rien n'eſt plus déli- „ cieux que ces ombrages, dans un climat ſi chaud, „ & il eſt impoſſible de trouver de plus belles prome- „ nades, ni une fraicheur plus délicieuſe, avec un

» air plus pûr. La fertilité y paroît merveilleuse. J'y » plantai des noyaux de pêches, de cerises & de pru- » nes: j'y semai de la graine de beaucoup de plantes » potagères, de citrons, d'oranges & de limons. On » y trouve 13 sortes de bananes, excellentes, un fruit » ressemblant à la pomme, mais un peu meilleur, du » gingembre, du tamarin, des planes, du cacao & » divers autres fruits qui nous sont inconnus, & sont, » tous, des productions spontanées de la terre. De » toutes les pierres que nous y vîmes, il n'y en a » pas une qui ne porte des marques incontestables de » feu, excepté, peut-être, les cailloux dont les ha- » bitans font leurs hâches. L'Ile est environnée par » un récif de rochers de corail, qui forme plusieurs » bayes & ports excellens.... Le teint des hommes est » bazané, brun clair, ou olive; ceux qui vont sur l'eau » l'ont beaucoup plus bronzé que les autres. Leurs » cheveux sont un peu rudes, & ordinairement noirs; » mais quelquefois, bruns, rouges ou blonds; au lieu » que les Asiatiques, les Africains & les Américains, » sans exception, les ont noirs. Leur seul trait un peu » difforme est le nez qui, en général, est un peu aplati. » Leurs yeux, surtout chez les femmes, sont pleins » d'expression, quelquefois étincelans, ou remplis » d'une douce sensibilité. Leurs dents sont très-égales » & très-blanches, & leur haleine est parfaitement » pûre. Leurs mouvemens sont pleins de vigueur & » d'aisance: leur démarche est agréable; leurs ma- » niéres sont nobles & généreuses; leur conduite, » entr'eux & envers les étrangers, afable & civile. » Ils n'ont aucune idée de l'indécence, soit dans les » paroles, soit dans les actions. Leur conversation » roule principalement sur ce qui est la source de » leurs plus grands plaisirs: les deux séxes y parlent » de tout, sans retenuë.... Deux pièces d'étofe, nul-

» lement taillées, forment leur vètement : l'une, qui
» a un trou au milieu, pour y passer la tête, pend de-
» vant & derrière jusqu'à mi-jambes. Ils s'envelopent
» de l'autre, qui a de 12 à 15 pieds de longueur, &
» 3 de largeur, & cela de diverses maniéres. Il n'y a
» jamais 2 piéces d'étofe cousuës ensemble. Les fem-
» mes rassemblent l'étofe autour de leurs reins, avec
» une ceinture d'une étofe plus légère, & assez lon-
» gue pour faire plusièurs tours du corps. Les plus
» distinguées ont encore une piéce d'étofe d'environ
» 33 pieds de longueur, sur 6 de largeur, dont elles
» font plusieurs tours, & de manière qu'elle pend en
» forme de jupon, jusqu'à mi-jambes. Ils portent,
» dans les tems secs, une étofe qui ne résiste pas à
» l'eau ; mais dans les tems de pluie, ils prennent un
» habit de natte. Les plumes, les fleurs, les coquilles
» & les perles font leur principale parure. Ils ont les
» jambes & les pieds nuds. Ils se garantissent le visage
» du soleil avec des petits bonnets de natte, ou de
» feuilles de cocotiers, qu'ils font dans quelques mi-
» nutes, au besoin. Les femmes portent aussi, quel-
» quefois, une espèce de petit turban, ou une autre
» parure composée de cheveux, tressés en fil qui
» n'est guères plus gros que de la soye à coudre, &
» qu'elles entortillent, en très-grande quantité, au-
» tour de la tête, d'une maniére agréable, avec des
» fleurs. Elles en font qui ont près de ½ li. de lon-
» gueur, sans aucun nœud..... Les fours où ils
» cuisent leurs viandes sont des creux en terre, de ½
» pied de profondeur & de 6 à 10 pieds de circonfé-
» rence. Ils en pavent le fond avec des gros cailloux
» unis, & ils y font du feu avec du bois sec, des
» feuilles & des coques de cocos. Lorsque les pierres
» sont assez chaudes, ils nétoyent le foyer & le cou-
» vrent d'une feuille verte, de cocotier, sur laquelle

» deſſous. Nous les avons vûs faire, de tems en tems, » des eſpèces de proceſſions, en cérémonie, avec ces » pirogues, vêtus auſſi avec cérémonie. Pour faire » les planches dont ils les conſtruiſent, ils brûlent un » des bouts d'un tronc d'arbre juſqu'à ce qu'il com- » mence à ſe gercer; alors ils le fendent, avec des » coins d'un bois dûr, dans la direction de ſes fibres, » en pièces auſſi minces que poſſible. Ils font, ainſi, » des planches qui ont juſqu'à 2 pieds de largeur, & » de 10 à 15 de longueur. Ils en uniſſent aſſez bien » les côtés, mais ils ſont obligés d'éguiſer leurs inſ- » trumens à chaque inſtant. Pour abatre les arbres, ils » ont des eſpèces de hâches faites de pierres verdâtres » fort dûres, auxquelles ils adaptent, fort adroitement, » un manche. Le bois dont ils ſe ſervent, pour leurs » grandes pirogues, eſt une eſpèce de pommier très- » léger, très-droit & qui s'élève à une grande hauteur. » Il y en a de 20 à 40 pieds de circonférence, au » tronc, à la hauteur des branches.... Pour alumer du » feu, ils frotent le bout d'un morceau de bois ſec ſur » le côté d'un autre; à peu-près comme nos charpen- » tiers éguiſent leurs ciſeaux.... Dans un feſtin, que la » Reine donna à environ mille perſonnes, ſes domeſ- » tiques lui portoient les mets tout préparés; la vian- » de, dans des coques de cocos, & les coquillages, » dans des augets de bois: elle les diſtribuoit enſuite, » de ſes propres mains, à tous ſes hôtes, aſſis & rangés » autour de ſa maiſon: après quoi elle s'aſſit ſur une » eſpèce d'eſtrade, & 2 femmes, placées à ſes côtés, » lui donnèrent à manger, en lui mettant les mets » dans la bouche avec leurs doigts.... La Reine, » étant venuë à bord de notre vaiſſeau, ne voulut ni » boire ni manger; mais les gens de ſa ſuite mangè- » rent de tout ce qu'on leur ofrit, ſans vouloir rien » boire que de l'eau pûre.... Nous vimes des hangars fermés,

» fermés, &, sur les poteaux qui les soutenoient, » plusieurs figures grossiérement sculptées, d'hommes, de femmes, de chiens & de cochons. Nous » remarquâmes que les insulaires y entroient de tems » en tems, d'un pas lent, & avec la contenance de la » douleur : nous conjecturames que c'étoient leurs » cimetiéres. Le milieu étoit bien pavé, avec des » grandes pierres rondes ; mais il nous parut qu'on » n'y marchoit pas souvent, car l'herbe y croissoit » par tout.... Ces insulaires sont divisés en diférens » ordres : après les 2 Rois, pour les 2 pénisules qui » composent l'Ile, il y a comme 2 dégrés de noblesse » & les paysans. Chacune des 2 souverainetés est di» visée en diférens districts, (environ cent :) les » nobles de la 1re classe sont Seigneurs d'un, ou de » plusieurs districts : ceux de la classe inférieure en » cultivent des portions, comme vassaux des premiers. » Les paysans semblent être dans une position sem» blable à celle des villains, dans nos tristes gouver» nemens féodaux : ils cultivent la terre, sous les » nobles de la 2de classe ; ils vont à la pèche &c... Nous » y vimes un de ces hommes singuliers, diférens de » toutes les autres nations. Il avoit la peau d'un blanc » mat, sans aucune aparence d'autre couleur, quoi» que quelques parties de son corps fussent un peu » moins blanches que le reste. Ses cheveux, ses sour» cils & sa barbe étoient aussi blancs que sa peau : ses » yeux étoient rouges, & il sembloit avoir la vuë » basse.... Nous vimes encore 5 ou 6 de ces hom» mes blancs : leur peau étoit d'un blanc sembla» ble au nez d'un cheval blanc, teigneuse & revè» tuë d'une espèce de duvet blanc. Nous trouvâmes » qu'il n'y avoit pas deux de ces hommes qui apar» tinssent à la même famille ; d'où nous conclumes » qu'ils ne forment pas une race ; mais que ce sont

„ des malheureux, devenus tels par maladie. "

A environ 30 li. O. de Taïti, on trouve un group de plusieurs petites Iles très-peuplées, très-civilisées & d'une grande fertilité, semblables, presqu'en tout, à Taïti. On les apelle *Iles de la Société*. Les principales sont, *Huaheine*, *Olictéa*, ou *Uliétéa*, *Taha*, ou *Otaha*, & *Balabola*. Huaheine a 7 ou 8 li. de tour. Olictéa, ainsi nommée dans le Journal du capitaine Cook, mais que les Otahitiens apellent *Quaictea*, est trois fois plus grande. Dans un cimetière, qui paroissoit servir de temple aux habitans, les Anglois virent des viandes; & ils aprirent que ces peuples ofroient, à l'Etre, principe des choses, des sacrifices d'animaux, & même d'hommes, mais seulement de méchans, jugés dignes de mort.

7. Oahéna. (Le journal Anglois continuë ainsi.) „ Quatre jours après avoir quité Otahiti, nous découvrîmes, au N. O., une autre petite Ile, d'environ „ 15 li. de circuit, qu'on apelle *Oahéna*. L'imagina„ tion la plus vive ne peut pas se représenter un sé„ jour plus enchanteur. Le rivage est bordé d'arbres „ chargés de fruits, entre lesquels on voit les coco„ tiers élever leurs tiges fécondes. Des bosquets, „ égayés par le ramage de mille oiseaux; des prairies, „ d'où s'exhale le parfum des fleurs, & qu'arosent „ plusieurs petits ruisseaux charmans; la fertilité sur„ prenante du sol; les plus riches paysages, de toute „ espèce; tout y frape d'admiration. Les habitans de „ cette Terre fortunée sont les hommes les mieux „ faits & les plus beaux qu'on puisse jamais voir. Les „ femmes, surtout, y sont ravissantes: mais, ce qui „ fait le plus d'honneur à ce peuple, c'est l'humanité, „ la droiture, la franchise de l'âge d'or, qu'on trouve „ chez eux. Ils nous donnèrent, pour quelques baga„ telles, une ample provision de cochons, de volaille,

„ de poiſſon & de fruits, de toutes eſpèces. Ils ne furent pas peu ſurpris, à la vuë de notre vaiſſeau : „ c'étoit le premier qu'ils euſſent jamais vû. L'Ile „ apartient au Souverain d'une autre Ile voiſine.„

8. Lagone, latit. méridionale, 18° 44'; longitude occidentale, de Londres, 138° 58'. „ Cette Ile," continuë le journal Anglois, „ qui n'a qu'une li. d'étenduë, eſt partagée en 4 diviſions, liées enſemble „ par des récifs & des bancs de ſable. Dans la premiére, nous aperçumes environ une trentaine d'Indiens „ nuds. Un moment après, nous en vimes quelques-uns vêtus. A la vuë du pavillon que nous arborâmes, pluſieurs d'entr'eux entrèrent dans l'eau, & „ nous firent ſigne d'aborder. Tous étoient armés de „ lances. Ils ſont de couleur bronzée : leurs cheveux „ ſont d'un noir d'ébène, ſans être crépus. Nous obſervâmes que toute la Contrée étoit couverte d'arbres, entre leſquels nous diſtinguâmes les cocotiers, les platanes, les palmiers, dont les rameaux, „ épais & chargés de fruits, ombrageoient des gazons „ de verdure, émaillés de fleurs.

„ Au 17ᵉ dég. 24 m. de latit. méridion., & au 142ᵉ „ dég. 50 m. de longitude occidentale de Londres, „ nous découvrimes une autre Ile, baſſe, d'environ „ 3 li. d'étenduë. Toute la Contrée, du côté de l'E., „ étoit couverte de grands arbres, ſous leſquels nous „ aperçumes, diſtinctement, des cabanes, des pirogues & des Indiens. Nous la nommâmes, *Ile de l'Oiſeau.* „

9. Iles Marquises; vers le 9ᵉ dégré de latit. méridionale, & le 108ᵉ de longitude occidentale. Ces Iles, au nombre de 5, furent découvertes par les Eſpagnols, en 1595. La race des hommes y eſt plus belle que dans la plûpart des autres Iles de cette Mer. Leur taille eſt avantageuſe. Ils n'ont, pour tout vête-

ment, qu'une bande de toile, autour de la ceinture. Les femmes font vêtues d'une piéce d'étofe qui envelope leurs feins, en forme de jupon, & qui defcend jufqu'à mi-jambes. Un manteau flotant couvre leurs épaules. Ils ont, foit à la tête, foit aux jambes, divers ornemens de plumes, de nacre de perle, d'écaille de tortue, de cheveux. La plus confidérable de ces Iles a environ 15 li. de tour. Les habitans l'apellent *Ilec-veron* : les Efpagnols l'ont nommée *Dominique.*

Entre les Marquifes & Taïti, on trouve quantité d'Iles baffes, à demi fubmergées, & cependant habitées.

10. L'Ile St. CHARLES, ou *Davis*; latit. méridionale, 27° 26'; longitude, 269°, fut découverte en 1686, par Davis, Anglois. On a apris que les Efpagnols s'en font mis en poffeffion le 16e d'Octobre 1770, en lui donnant le nom de St. Charles. Voici un abrégé de la rélation qu'on en a. „ Cette Ile n'a guères „ que 8 mille habitans. Ce peuple eft d'un caractère „ doux. Leur taille eft haute & lefte. Ils ne connoif„ fent point les métaux. Leurs arts font en petit „ nombre. Ils n'ont point d'armes, point d'outils „ tranchans. L'aproche de nos vaiffeaux ne leur a „ caufé ni éfroi, ni inquiétude; au contraire, plufieurs „ d'entr'eux s'étant jettés à la nage, pour venir à „ notre rencontre, tous fe font difputé le plaifir „ de nous préfenter des fruits, des poules &, même, „ leurs vêtemens, qui font faits d'étofes groffières, „ dont les herbes ou les fruits du Pays, fourniffent „ la matiére. Comme ils donnent, avec facilité, tout „ ce qu'ils poffèdent, ils demandent, avec une liberté „ égale, tout ce qui leur fait plaifir : ils n'éprouvent „ aucune peine à en être dépouillés. Ils fe nouriffent „ de volaille, dont ils ont une grande abondance, & „ de fruits groffiers, qu'une culture plus parfaite „ rendra, fans doute, meilleurs. Des caveaux, creufés

„ dans la terre, des antres, ou grotes formées par la
„ nature, ſont leurs demeures. Il paroît qu'ils ont
„ un culte, & qu'ils vénèrent des ſtatues de pierre,
„ d'une taille giganteſque."

Voici une autre rélation, des Anglois, qui, par le nom, la poſition & diverſes circonſtances, paroît regarder la même Ile; quoique, dans cette rélation, on lui donne le nom d'*Ile de Pâques*, auſſi bien que celui de Davis. " Cette Ile n'a que 6 ou 7 cent habi-
„ tans, qui vivent dans la pauvreté & dans la miſère,
„ dans un terrein ſtérile, ſec & déſert, où l'on ne voit
„ qu'un petit nombre d'arbriſſeaux & quelques her-
„ bes calcinées. Il n'y a point d'eau douce, ni de bois
„ à brûler. On y voit quantité de roches briſées, épar-
„ ſes çà & là, dont l'aſpect caverneux, & la couleur
„ ferrugineuſe, annoncent les veſtiges d'un feu ſoû-
„ terrain; auſſi bien que les chemins rudes, ſur des
„ tas de pierres de volcan & de lave briſée, qui bleſſent
„ les pieds. Il y croît cependant, mais en petite quan-
„ tité, des cannes-à ſucre, des bananes, des ignames,
„ des patates, des citrouilles. Il n'y a aucune eſpèce
„ de quadrupèdes; mais ſeulement quelques volailles,
„ fort petites. La côte eſt peu poiſſonneuſe. Les habi-
„ tans ſont d'un caractère doux & paiſible, hoſpita-
„ liers, vifs & actifs. Leur phiſionomie eſt aſſez heu-
„ reuſe. Les hommes ſont couverts, de la tête aux
„ pieds, de figures imprimées dans la peau. Ils ſe pei-
„ gnent de rouge & de blanc, auſſi bien que les fem-
„ mes, dont quelques-unes ſont vètuës d'une piéce d'é-
„ tofe aſſez longue; mais la plûpart n'ont qu'une eſ-
„ pèce de tablier, qui leur prend depuis les ſeins juſ-
„ qu'aux jambes. Leurs étofes ſont faites de l'écorce
„ d'un arbriſſeau. Ils ornent leur front d'un bandeau
„ rond, garni de plumes. Ils ont auſſi, pour ſe garan-
„ tir de l'ardeur du ſoleil, des chapeaux de paille, fort

» larges. Ils ont, tant les hommes que les femmes, des
» grands trous aux oreilles, quelquefois de 3 pouces,
» où ils replient souvent la partie inférieure. On n'y
» a vû que très-peu de femmes & d'enfans; sans qu'on
» sache si, en éfet, il n'y en a qu'un si petit nombre,
» ou s'ils les tenoient cachés. Le peu de femmes qui
» parurent, donnèrent dans des excès de débauche
» incroyables. La langue de ces insulaires est, à peu-
» près, la même qu'à Taïti, & dans la plûpart des au-
» tres Iles de la Mer du Sud. Elle a, surtout, une
» grande conformité avec celle de la Nouvelle Zé-
» lande, par la dûreté de la prononciation, & l'em-
» ploi des lettres gutturales. Ce qui nous a le plus sur-
» pris, dans cette Ile, ce sont des statuës colossales,
» qu'on y trouve en grand nombre, & qui surpassent,
» de beaucoup, les forces actuelles d'une poignée d'ha-
» bitans, qui n'ont aucun des outils nécessaires pour
» élever de si énormes masses. Ces statuës sont placées
» sur des plate-formes de maçonnerie, fort grandes &
» fort hautes. Une d'elles, qui étoit tombée, avoit
» près de 27 pieds de longueur, & plus de 8 pieds de
» largeur, au-dessus de la poitrine. Il y en avoit d'au-
» tres, en place, qui étoient encore plus grandes. Ce
» sont des figures d'hommes, assez grossiérement fai-
» tes. Il paroit que les habitans ont de la vénération
» pour elles, comme pour des monumens érigés, au-
» trefois, à la mémoire de leurs Rois. Les plate-for-
» mes, aussi bien que les statuës, sont de pierres de
» taille, grises, fort larges & posées sans aucun ci-
» ment; mais très-bien enchassées, les unes dans les
» autres; de sorte que les jointures sont très-serrées.
» Quelques-uns de nous, qui éxaminèrent cette pier-
» re, la trouvèrent diférente de toutes celles qu'on
» voit dans l'Ile; & elle leur parut factice. Sur la tête
» de chaque statuë est une grosse pierre cilindrique,

» de couleur rouge, dont une, qui n'étoit pas la plus
» grande, avoit 52 pouces de haut, sur 66 de lon-
» gueur. »

11. Les Iles de SANDWICH, entre le 18e dég. 54', & le 22e dég. 15' de lat. septent., & les 217½ dég. & 225⅚ dég. longit., sont peu éloignées de la route ordinaire que tiennent les vaisseaux Espagnols, en allant d'Acapulco à Manille. Ils les laissent, en allant, à peu de dégrés au N. de leur route : au retour, ils les laissent à peu de distance, au S. : cependant, il paroît qu'ils n'y ont jamais abordé ; car, quand le Capitaine Cook y arriva, pour la première fois, il parut que les habitans n'avoient jamais vû de vaisseaux, & qu'ils n'avoient aucune idée de l'éxistence des Européens : ils paroissoient ignorer entiérement l'éfet des armes-à feu.
» Ces Iles, (dit le Journal Anglois), au nombre de 51,
» sont un group qui s'étend l'espace de plus de 80
» li., du S. au N., sur 200 li. de l'E. à l'O. Il paroît
» que les habitans cultivent leurs terres ; du moins,
» vers les côtes. Ils nourissent quantité de cochons ;
» mais ils ne connoissent point d'autres quadrupèdes,
» sinon, des chiens & des rats. Leur langue est la
» même que dans les autres Iles de la Mer du Sud,
» depuis le 47e dég. de lat. septentrionale, jusqu'au
» 20e de lat. méridionale ; ce qui fait près de 1700
» li., en lat., & plus encore, en longit. Leur dia-
» lecte & plusieurs de leurs usages semblent avoir
» plus d'analogie avec le langage & les coutumes
» de la Nouvelle Zélande qu'avec ceux des autres
» Iles. Ils sont fort civilisés, d'un caractère doux,
» assez intelligens : il est admirable avec quelle in-
» dustrie ils font quantité de choses qui demandent
» de l'intelligence & de l'adresse. » Ils sont extrèmement propres dans leurs repas : tous les Anglois convinrent que la manière dont ils aprètent les nouritures,

animales & végétales, étoit ſupérieure à la leur. On y a trouvé une eſpèce de ſociété de moines, qui vivent en communauté, & dont les Anglois font les plus beaux éloges : ils en parlent comme de perſonnages très-reſpectables, doux, honnètes, bienfaiſans, hoſpitaliers : ils diſent qu'ils n'ont rencontré, nulle part, d'auſſi habiles nageurs. Ces inſulaires jouent beaucoup : ils ont pluſieurs ſortes de jeux ; entr'autres un, qui reſſemble beaucoup à notre jeu de dames. Ils ſont fort courageux. Les fuſils, ni même les canons, ne produiſoient aucun ſigne de frayeur parmi eux, dans un combat qu'ils ſoutinrent contre les Anglois, & où le Capitaine Cook perdit la vie. Leurs armes ofenſives ſont des piques, des eſpèces de poignards, des maſſues. Ils lancent auſſi des pierres, avec force & adreſſe, ſoit avec la main, ſoit avec des frondes. Ils ſe couvrent, dans les combats, d'une eſpèce de nattes, d'un tiſſu ſi ferme & ſi ſerré qu'elles réſiſtent au poignard, & ſont même impénétrables aux coups de fuſils, chargés de petit plomb.

12. Les Iles MARIANNES ſont autour du 160e dég. de longit. orientale, le long duquel elles font une longue chaine, preſque toute, au S. du Tropique du Cancer, & qu'on apelle *Archipel de St. Lazare.* Elles furent découvertes en 1520, par Magellan. On n'en compte que 12; mais il y a encore quelques petits ilots. Elles ſont, toutes, fort petites. L'air y eſt pûr & ſain. On dit que le Ciel y eſt preſque toujours ſerein, & que la chaleur n'y eſt pas exceſſive, quoiqu'entre les Tropiques ; mais on y a, fréquemment, des ouragans très-violens. Les montagnes y ſont chargées d'arbres toujours verds, & il en ſort pluſieurs ruiſſeaux, qui rendent les plaines & les vallées fort agréables. Leurs principales productions ſont des fruits & diverſes racines, qui, avec le poiſſon, font preſque toute la ſubſiſtance

des habitans. On y trouve particuliérement le fruit-à pain : les Espagnols y ont introduit la culture du riz. Lorsqu'on les découvrit, on n'y avoit jamais vû de quadrupèdes, ni même de reptiles ; mais seulement, dit-on, une certaine espèce d'oiseaux, à peu près semblables aux tourterelles. Elles abondent, aujourd'hui, en bœufs, cochons sauvages, volaille &c. Les cousins & d'autres sortes de moucherons, y fourmillent ; aussi bien que les tiques, & tourmentent les hommes & les bêtes. Il y a aussi des scorpions & des mille-pieds. Les Espagnols avoient d'abord donné, à ces Iles, le nom d'*Iles des Larrons*, parce que les habitans, qui n'avoient jamais vû de fer, leur prirent quelques instrumens de ce métal : mais on a trouvé qu'on leur avoit fait tort. Ils sont bien faits, bazanés, plus forts & plus robustes que les Européens. Ils ne connoissent point les maux que cause l'intempérance ; quoiqu'ils soient si gras qu'ils paroissent enflés. Ils vivent fort longtems : on dit que la plûpart passent les cent ans. Les hommes vont entiérement nuds : les femmes se couvrent : elles font consister leur plus grande beauté dans les dents noires & les cheveux blancs. Leur langue est douce & agréable : on croit que c'est celle des *Tagales*, qu'on parle aux Philipines. Plusieurs de leurs usages ressemblent à ceux des Japonois : ils sont aussi vindicatifs qu'eux. On dit qu'il y a, parmi eux, des Nobles, qui ne sont pas moins hautains, ni moins fiers que ceux du Japon. Leur inconstance est extrême ; aussi bien que leur passion pour la danse, la course & la lutte. Leur principale ocupation est la pèche : ils s'y éxercent dès leur enfance. Ils sont si souvent dans l'eau qu'ils nagent comme des poissons. Leurs *pros*, ou barques, sont d'une invention qui feroit honneur aux peuples les plus civilisés : la structure en est très-simple : elles vont d'une vitesse si extraordinaire qu'elles

ſont communément 8 li. par heure. On aſſûre qu'une de ces barques, ayant été expédiée à Manille, fit ce voyage, de 5 à 6 cent li., en 4 jours. Elles ſont conſtruites de la manière la plus convenable à la nature des vents qui règnent dans ces Mers. Leurs maiſons ſont aſſez agréables: elles ſont conſtruites de bois de cocotier, & d'une autre eſpèce, particulière à ces Iles. Avant l'arivée des Eſpagnols, ils vivoient dans une ſimplicité dont on a peine à ſe faire une idée. Séparés de toutes les autres nations de la Terre, par des vaſtes Mers & n'ayant aucun commerce avec elles, ils ignoroient entiérement qu'il y eut d'autres Terres & d'autres hommes. Ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt qu'ils n'avoient jamais vû de feu: leur étonnement fut extrême, quand ils en virent pour la première fois, & qu'ils en aperçurent les éfets & les uſages. Ils n'avoient ni loix ni chefs: chaque famille ſe gouvernoit à ſon gré. Ils n'avoient ni arcs, ni flèches, ni épées. Lorſqu'ils ſe batoient, ce qui arivoit rârement, ils ſe ſervoient de bâtons, qu'ils armoient du plus grós os d'hommes qu'ils pouvoient trouver, & qu'ils rendoient pointu en l'éguiſant. On dit que ces os ſont ſi vénimeux qu'il n'y a point de poiſon plus promt, ni plus violent, & qu'on n'y a point encore pû trouver de remède. On croit qu'ils les frotoient avec quelque herbe extrêmement vénimeuſe. Les miſſionaires qu'on y a envoyés, depuis l'an 1660, y ont fait quantité de Chrétiens.

La plûpart de ces Iles étoient autrefois fort peuplées; mais, aujourd'hui, elles ſont preſqu'inhabitées, excepté deux ou trois. On n'y trouve ni ports ni bonnes rades.

Guam, *Guaham*, la plus conſidérable de ces Iles, eſt ſous le 13ᵉ dég. de lat. ſeptentrionale. On ne lui donne que de 30 à 40 li. de tour. Quelques rélations diſent qu'il y a environ 30 mille ames: d'autres diſent

ſeulement 4 mille, preſque tous, naturels de l'Ile. Il y a un Gouverneur Eſpagnol & une garniſon de 150 hommes. L'Ile abonde en excellens fruits, & l'air y eſt ſain : cependant les habitans ſont ſujets à une eſpèce de lèpre. Il y a une petite ville, apellée *St. Ignatio-de Agand*, dont les maiſons ſont bâties de pierre. Elle eſt défenduë par deux petits forts, & par une baterie, placée ſur une éminence voiſine de la Mer. Les galions de Manille y abordent, en venant d'Acapulco, & y prennent des rafraichiſſemens; mais ils n'y oſent reſter qu'un jour ou deux; parce que la rade eſt fort mauvaiſe.

On donnera, ici, l'extrait d'une agréable deſcription qu'on trouve, de Tinian, une de ces Iles, dans le Journal du voyage d'Anſon, autour du Monde, fait en 1740 & 1741. " *Tinian* eſt ſous le 15ᵉ dég. 8′ de lat. » ſeptentrionale, & 144 dég. 50′ O. d'Acapulco. » Sa longueur, du S. S. O. au N. N. E., eſt d'environ » 4 li., & ſa largeur, de 2 li. On y trouve, dans la » plus grande abondance, tous les vivres des Pays les » mieux cultivés. L'eau & l'air y ſont excellens. Elle eſt » remplie de toutes ſortes de bétail, d'un goût exquis. » Les bois y ſont ſans broſſailles, & exhalent un par- » fum admirable. Elle produit, en abondance, des oran- » ges, tant douces qu'amères, des limons, des citrons, » des goyaves, des noix de cocos &, ſurtout, le *fruit-à* » *pain*, que nous avons mangé, en lieu de pain, du- » rant tout notre ſéjour dans l'Ile; car, pendant tout » ce tems, on ne diſtribua point de pain à l'équipage. » Tout notre monde le préféroit au pain. Ce fruit croît » ſur un grand arbre, qui s'élève aſſez haut, & qui, » vers la tête, ſe diviſe en grandes branches. Ses feuil- » les, d'un beau verd foncé, ont les bords dentelés, » & ſont longues de 12 à 18 pouces. Le fruit vient, » indiféremment, à tous les endroits des branches : » ſa figure eſt un ovale, de 7 à 8 pouces de longueur,

„ Il a une écorce épaiſſe & forte. Il croît ſéparément, „ & jamais en grape. On ne le mange que quand il a „ toute ſa groſſeur, pendant qu'il eſt encore verd. „ Son goût & ſa ſubſtance reſſemblent aſſez à ceux „ d'un fond d'artichaud. Quand il eſt tout-à-fait mûr, „ il eſt mou & jaune, & acquiert un goût doucereux, „ & une odeur agréable, qui tient un peu de celle de „ la pèche : mais on prétend qu'alors il eſt mal-ſain, „ & cauſe la dyſſenterie. Quoique l'Ile ſoit inhabi- „ tée, elle étoit bien éloignée de paroître déſerte & „ inculte : elle a, plûtôt, l'air d'une habitation ma- „ gnifique. On y voit des bois ſuperbes, avec des „ grandes & belles clarières, ſi bien diſtribuées qu'el- „ les feroient honneur à un cultivateur &, même, à un „ deſſinateur. Les points de vuë, qu'elle ofre de tou- „ tes parts, ſont ſi admirables qu'ils paſſent toute „ deſcription. L'air y eſt ſi ſain que nos malades en „ ſentirent, preſqu'à l'inſtant même, la ſalutaire in- „ fluence. Il nous donnoit, à tous, un apétit dévorant. „ Le terroir y eſt, partout, ſec & tant ſoit peu ſablo- „ neux ; ce qui, en arètant ſon extrème fécondité, fait „ que le gazon y eſt plus fin & plus uni qu'on ne le „ trouve ordinairement dans les climats chauds. Le „ ſol s'élève inſenſiblement, depuis le rivage. Les „ heureux animaux qui, durant la plus grande partie „ de l'année, ſont les ſeuls habitans de cette Ile for- „ tunée, font auſſi partie de ſa beauté romaneſque. „ On y voit quelquefois, dans une prairie, des milliers „ de bœufs, paiſſans enſemble, & tous, auſſi blancs „ que du lait, excepté aux oreilles, qu'ils ont ordinai- „ rement noires. Nous ne les trouvâmes point farou- „ ches. Il peut y en avoir environ 10 mille, au moins, „ dans l'Ile. Leur chair eſt très-bonne & plus facile à „ digérer qu'aucune autre de la même ſorte. Les Eſ- „ pagnols de Guam en tirent beaucoup. Les cris con-

„ tinuels, & la vuë, d'oiſeaux domeſtiques, qui peu-
„ plent les bois, excitoient en nous les agréables idées
„ de villages. Cette volaille eſt graſſe & excellente :
„ on la prend facilement ; à la courſe. Il n'y a point
„ d'eau courante ; mais quantité de puits & de ſour-
„ ces. On y trouve auſſi des baſſins admirables d'eau
„ douce, entr'autres 2 lacs, vers le milieu de l'Ile,
„ remplis de canards, de ſarcelles &c. Des Indiens
„ des Iles voiſines nous aprirent que Tinian étoit fort
„ peuplée, juſqu'au commencement de ce ſiécle, ou
„ à la fin du précédent, & contenoit environ 30 mille
„ ames ; mais que les Eſpagnols en ont tranſporté tous
„ les habitans à Guam, pour y remplacer ceux qu'une
„ maladie épidémique y avoit enlevés, & où la plûpart
„ périrent du regret de leur patrie. Nous trouvâmes,
„ dans l'Ile, en confirmation d'une ancienne popula-
„ tion, des ruïnes diſperſées de tous côtés, en pluſieurs
„ lieux, fort près les uns des autres, & qui, preſque
„ toutes, conſiſtoient en 2 rangs de piliers, d'envi-
„ ron 13 pieds de hauteur, & de forme piramidale,
„ dont la baſe eſt un quaré de 5 pieds, & à la diſtance
„ d'environ 6 pieds l'un de l'autre. Le double de cet
„ eſpace ſépare ordinairement les rangs. Sur chacun
„ de ces piliers étoit un demi globe, dont la ſurface
„ plate eſt en haut. Le tout eſt fait de ſable & de pierre,
„ cimentés enſemble, & recouverts de plâtre. Les In-
„ diens dont j'ai parlé, nous dirent que ces piliers
„ avoient apartenu à des monaſtères d'Indiens. Il ſou-
„ fle, preſque ſans ceſſe, des vents frais dans l'Ile, & il y
„ pleut de tems en tems, mais rârement, & pendant
„ peu de tems de ſuite. On y eſt tourmenté par une in-
„ finité de couſins & d'autres moucherons ; auſſi bien
„ que par des tiques. Quoique cet inſecte s'atache or-
„ dinairement au bétail, nous en fumes aſſez ſouvent
„ ataqués... Nous y trouvâmes auſſi des mille-pieds

„ & des fcorpions. L'ancrage n'y eft point fûr, en
„ certaines faifons. "

Pour faire mieux connoître ces Iles, particuliérement celle de Tinian, on ajoutera encore ce qu'en dit le Journal du voyage autour du Monde, par des Anglois, fous le Comod. Byron. „ Le 31e de Juillet 1765,
„ nous débarquâmes au même endroit que le Lord
„ Anfon. L'eau y étoit tellement tranfparente qu'on
„ en apercevoit diftinctement le fond, à la profondeur
„ de 24 braffes, ou 140 pieds. L'Ile eft couverte de
„ bois, qu'on ne peut traverfer qu'avec des peines
„ infinies. La contrée s'ofrit à nos regards fous un af-
„ pect bien diférent du tableau qu'en a fait l'auteur
„ de la rélation du voyage d'Anfon. Les plaines
„ étoient entiérement couvertes de rofeaux & de
„ buiffons, qui, en plufieurs endroits, s'élevoient plus
„ haut que nous, & partout, au moins jufqu'à la
„ ceinture. Nos jambes, continuellement embaraffées
„ dans ces efpèces de ronces, étoient toutes déchirées.
„ Nous étions couverts de mouches, de la tête aux
„ pieds, &, fi nous voulions parler, nous étions fûrs
„ d'en avoir la bouche pleine. L'eau du puit où nous
„ puifâmes, & qui, je penfe, eft le même où les
„ gens d'Anfon en prirent, étoit la plus mauvaife que
„ nous euffions encore trouvée, depuis que nous
„ étions en Mer : elle eft faumâtre & toute pleine de
„ vers. La rade où nous étions à l'ancre eft, on ne peut
„ pas plus dangereufe, dans cette faifon ; un fond de
„ fable y couvre des groffes maffes de corail dur &
„ tranchant, qui coupe les cables, & où l'ancre n'a
„ point de tenuë. L'Ile produit des limons, des oran-
„ ges amères, des cocos, le fruit-à pain, des goyaves
„ &c. ; mais nous n'y trouvâmes ni melons d'eau, ni
„ ofeille, ni autres plantes antifcorbutiques. On y
„ trouve du coton & de l'indigo, en abondance. Je

„ crois que l'air y eſt très-mal-ſain ; du moins pen-
„ dant la ſaiſon où nous y fumes. Les pluies y ſont
„ violentes & preſque continuelles, & la chaleur
„ ſufoquante : je n'en avois pas éprouvé de pareille
„ ſur les côtes de Guinée & aux Indes occidentales.
„ On y eſt encore tourmenté de quantité de mille-
„ pieds, de ſcorpions & de groſſes fourmis noires,
„ dont les morſures ſont également dangereuſes.
„ Il y a auſſi une infinité d'autres inſectes véni-
„ meux, qui nous étoient entiérement inconnus, &
„ qui nous furent très-incommodes. Leurs piquûres
„ cauſoient des douleurs aiguës : nous tremblions de
„ nous mettre au lit ; car on en étoit tourmenté par
„ tout. Il y a aſſez de bétail ; mais ſi ombrageux qu'il
„ étoit très-dificile d'en aprocher aſſez près pour tirer
„ deſſus. Lorſqu'enfin on étoit parvenu à tuer quel-
„ cun de ces animaux, & à le traîner l'eſpace de 7 ou
„ 8 milles, à travers les bois & les plaines hériſſées
„ de bruières, il étoit couvert de mouches, exhaloit
„ une odeur fétide & n'étoit plus bon à rien. Nos
„ gens, exténués par ces pénibles courſes, étoient
„ bientôt ataqués de fiévres, dont ils avoient bien de
„ la peine à ſe tirer. Nous avions moins de peine à
„ nous procurer de la volaille. Les bois de l'Ile ſont
„ peuplés d'une ſi grande quantité d'oiſeaux, de tou-
„ tes eſpèces, qu'on pouvoit toujours en tirer aiſé-
„ ment ; mais la chair en eſt généralement d'un mau-
„ vais goût ; &, une heure après qu'on les avoit tués,
„ ce n'étoit plus que de la pourriture ; tant la chaleur
„ étoit grande. Les cochons ſauvages y abondent, &
„ firent notre plus grande reſſource, pour la viande
„ fraiche. Ils ſont très-féroces, & ſi gros qu'ils pèſent
„ communément 200 liv. Le poiſſon qu'on prend ſur
„ la côte eſt très-beau, mais très-mal-ſain : il ocaſiona
„ des fâcheux accidens à ceux qui en mangèrent,

„ même sobrement : ils en furent très-dangereuse-
„ ment malades, & coururent risque d'en perdre la vie.
„ L'Ile de *Saipan*, 3 li. N., ou N. O., de Tinian, est plus
„ grande que celle-ci, & l'aspect en est plus agréable.
„ On y trouva plusieurs arbres qui seroient propres à
„ faire des mâts de navires : on y vit quantité de co-
„ chons sauvages & de guanaques ; mais aucune trace
„ d'autre bétail, ni aucun oiseau. On ne trouva
„ point d'eau douce à la plage où l'on aborda, qui est,
„ d'ailleurs, très-belle. Il y a un grand étang, vers le
„ milieu de l'Ile. Des grands tas d'écailles d'huitres
„ perliéres, amoncelées sur le bord du rivage, & plu-
„ sieurs autres vestiges, firent juger qu'il n'y avoit
„ pas longtems qu'on étoit venu dans l'Ile. Il se peut
„ faire que les Espagnols s'y rendent pour y faire la
„ pêche des perles. On y vit aussi plusieurs de ces
„ piliers, de figure piramidale, qui portent sur une
„ base quarée, comme les gens d'Anson en virent à
„ Tinian."

On auroit encore pû placer ici, &, peut-être, plus à leur place, les Iles de Peleu, qu'on a mises à la suite des Philipines ; parce qu'elles n'en sont pas fort éloignées.

On ajoutera encore, ici, les extraits suivans du Journal d'un Voyage autour du Monde, fait par les Anglois, sous le capitaine Carteret, en 1766, 67 & 68. „ Nous vimes les *Iles de la Reine Charlote* ; latit.
„ S. 10° ; longitude E., (sans doute, de Londres,)
„ 164°. J'en comptai 7, & je crois qu'il y en avoit un
„ plus grand nombre. Nous vimes des habitans noirs,
„ à tête laineuse, & entiérement nuds. Ils s'oposérent
„ à notre abordage, en décochant des flèches sur nos
„ gens. Nous croyons qu'une de ces Iles, que je
„ nommai *Egmont*, est la même que les Espagnols
„ ont nommée *Sta Cruz*. Nous vimes, dans cette Ile,
„ plusieurs

„ plusieurs maisons réguliérement construites. On y
„ voit plusieurs jardins, ou vergers, enclos de murs,
„ & plantés de cocotiers, de bananiers, de planes,
„ d'ignames & d'autres végétaux. Nous vimes un
„ grand nombre de cocotiers parmi les maisons d'un
„ village. Vis-à-vis d'un autre grand village, à 1 li.
„ du premier, & près de la Mer, il y avoit un para-
„ pet de pierre, d'environ 4½ pieds de hauteur, cons-
„ truit, non en ligne droite, mais à angles, comme
„ nos fortifications. Dans un autre endroit, nous vi-
„ mes une ville fort étenduë, où les habitans sem-
„ bloient fourmiller. Lorsque le vaisseau passa en son
„ travers, il en sortit une multitude incroyable d'in-
„ sulaires, tenans, dans leurs mains, quelque chose
„ qui ressembloit à un paquet d'herbes vertes, dont
„ ils paroissoient se fraper les uns les autres, en dan-
„ sant, ou courant en cercle. Plus loin, nous vimes
„ encore un grand village, défendu &, probablement,
„ environné d'un parapet de pierre, comme le pré-
„ cédent. Près delà, nous vimes une grande pirogue,
„ avec un abri, ou pavillon, au milieu. Quand le
„ vaisseau passa, les habitans acoururent aussi en foule,
„ sur le rivage, & éxécutèrent la même espèce de dan-
„ se, en rond. Nos gens, qui étoient descendus à
„ terre, au premier village, avoient été reçus dans
„ une maison beaucoup plus grande que toutes les
„ autres, bâtie & couverte de chaume, & qui parois-
„ soit une maison d'assemblée. Les côtés & le plan-
„ cher étoient couverts d'une belle natte, & il y avoit
„ un grand nombre de flèches, en paquets, suspen-
„ duës, pour servir au besoin. Dans un autre endroit,
„ à l'O. de l'Ile, à l'entrée d'un grand lagon, étoit
„ une Ile, que nous apellames *Trévanion*, laquelle,
„ avec celle d'Egmont, sembloit former, en cet en-
„ droit, une ville continuë, dont les habitans étoient

„ innombrables. Un de ces hommes, que nous eumes
„ ocafion d'éxaminer, avoit la tête laineufe, comme les
„ Nègres, & une petite barbe ; mais il n'étoit pas auffi
„ noir que les Nègres. Il étoit de taille moyenne, entié-
„ rement nud, ainfi que tous les autres. Ses traits étoient
„ fort réguliers. Sa pirogue très-petite & groffiérement
„ travaillée, n'étoit qu'un tronc d'arbre creufé, avec
„ un balancier. Aucune des pirogues que nous y vimes
„ ne portoit des voiles : trois ou 4 hommes les con-
„ duifent avec une dextérité étonnante : elles en peu-
„ vent porter 12. Ils en ont des plus grandes. L'Ile
„ d'Egmont a de 18 à 20 li. de longueur, de l'E. à l'O.
„ On y vit des cochons & des volailles, en grande
„ abondance, des cocotiers, des bananiers, des pla-
„ nes & beaucoup d'autres végétaux. Les habitans
„ font extrêmement agiles, vigoureux & actifs. Ils fem-
„ bloient auffi propres à vivre dans l'eau que fur la
„ terre ; car ils fautoient, de leurs pirogues, dans la
„ Mer, prefqu'à chaque minute. Ils tirent de l'arc
„ avec une jufteffe & une force incroyables. Leurs
„ flèches ont une pointe de pierre. Nous ne vimes,
„ parmi eux, aucune aparence de métal. Le Pays,
„ en général, eft couvert de bois & de montagnes, &
„ entrecoupé d'un grand nombre de vallées, aro-
„ fées de plufieurs petites rivières. Nous en vimes
„ une grande, qui nous parut navigable affez avant
„ dans les terres, au moins pour des bâtimens médio-
„ cres. Il y a quantité de hâvres, fur la côte. La pointe
„ orientale de l'Ile git au 10° 40′ S. & 164° 49′ E.
„ Nous nommames *Ile du Lord How*, une plus petite
„ Ile, au S. de celle d'Egmont, qui en eft féparée
„ par un canal de 1½ li..... A environ 13 li., O. N.
„ O., de la pointe orientale de l'Ile d'Egmont, eft
„ une autre Ile, d'une hauteur prodigieufe, & de
„ figure conique, dont le fommet a la forme d'un

„ entonnoir. Nous en vimes ſortir de la fumée, „ mais point de flamme. Je l'apellai *Ile du Volcan*..

Au 7° 56' latit. S., & au 158° 56'. longitude E., „ nous découvrimes une petite Ile baſſe & plate, que „ j'apellai *Gower*. Elle a environ 2½ li. de longueur, „ ſur le côté occidental, qui eſt garni de bayes. Elle „ eſt, partout, couverte d'arbres, dont la plûpart „ ſont des cocotiers. Nous y vimes quelques tortuës, „ & un nombre conſidérable d'Indiens qui reſſem- „ bloient beaucoup à ceux de l'Ile d'Egmont, & auſſi „ tout nuds. Ils avoient, pour armes, des arcs, des „ flèches & des piques dont les pointes étoient de „ ſilex. Nous conjecturames, de quelques ſignes „ qu'ils firent, en montrant nos fuſils, qu'ils n'igno- „ roient pas entiérement l'uſage des armes-à feu. Une „ pirogue que nous primes étoit conſtruite avec art, „ de planches très-bien jointes, & ornée de coquilla- „ ges & de figures groſſiérement peintes. Les cou- „ tures étoient revêtuës d'une ſubſtance aſſez reſſem- „ blante à notre maſtic noir, mais qui paroiſſoit avoir „ plus de conſiſtence. Leurs pirogues, en général, „ ſont d'une ſtructure diférente, & beaucoup plus „ grandes que celles de l'Ile d'Egmont; mais nous „ n'en avons vû aucune qui eût des voiles.

„ A environ 12 li. plus au S., nous découvrimes 2 „ autres Iles, à la diſtance d'environ 2 milles, l'une de „ l'autre. Celle qui eſt à l'E. eſt beaucoup plus petite „ que l'autre, & nous la nommames *Simpſon*. Nous „ apellames *Carteret*, la plus grande, qui eſt élevée „ & de belle aparence.

„ Au 4° 36' S., & au 154° 17' E., nous rencontrames „ 9 Iles, qui s'étendent dans un eſpace d'environ 15 „ li. Je penſe que ce ſont les Iles de *Ohang Java*, „ découvertes par Taſman. Une de ces Iles eſt d'une „ étenduë conſidérable: les 8 autres ne ſont guères

„ que des grands rochers : mais, quoiqu'elles ſoyent
„ baſſes & plates, elles ſont bien couvertes de bois,
„ & bien peuplées. Les habitans ſont noirs & ont la
„ tête laineuſe, comme les Nègres. Leurs armes ſont
„ l'arc & les flèches. Ils ont des grandes pirogues,
„ qui portent une voile.

„ Nous abordames à la *Nouvelle Brétagne*, dans un
„ excellent mouillage, 3 li. N. O. du cap St. George,
„ latit. S., 5°; longitude E. de Londres, 152° 19'.
„ Nous recueillimes, dans les environs, quelques
„ cocos & *choux-palmiſtes*. Ce chou, qui croît ſur
„ une eſpèce de palmier, eſt blanc, friſé & d'une ſubſ-
„ tance remplie de ſuc. Lorſqu'on le mange crud, il
„ a une ſaveur qui reſſemble à celle de la chateigne :
„ quand il eſt bouilli, il eſt ſupérieur au meilleur pa-
„ nais. Le Pays des environs eſt élevé & montueux,
„ mais couvert d'arbres de diférentes eſpèces, dont
„ quelques-uns ſont d'une grandeur énorme. Les
„ muſcadiers y abondent; mais les muſcades ne me
„ parurent pas de la meilleure qualité; peut-être
„ parce qu'elles croiſſent ſans culture, ou qu'elles ſont
„ trop à l'ombre, ſous les grands arbres. Je crois qu'on
„ y a toutes les eſpèces de palmiers, l'arbre qui pro-
„ duit la noix de bétel, diverſes ſortes d'aloës, des
„ canes-à ſucre, des bambous &c; mais on n'y trouve
„ aucun végétal comeſtible. Les bois ſont remplis de
„ tourterelles, de pigeons, de perroquets. Il y a, par-
„ ticuliérement, quantité d'oiſeaux à plumage noir,
„ qui font un bruit aſſez ſemblable à l'aboyement d'un
„ chien. Nos gens n'y virent que 2 petits quadrupè-
„ des, qu'ils prirent pour des chiens. Ils dirent qu'ils
„ étoient très-ſauvages, & qu'ils s'enfuirent fort vîte.
„ Nous y vimes des ſcorpions & quelques ſerpens,
„ de diférentes eſpèces. Il y avoit des huttes, les plus
„ miſérables que nous euſſions jamais vuës. Nous re-

„ connumes que la Nouvelle Brétagne est partagée
„ en 2 Iles, par un canal que nous parcourumes.
„ Sur la méridionale,qui est la plus grande, on trouve
„ quelques terres élevées, & 3 montagnes remar-
„ quables, qu'on aperçoit à 20 li. de distance. Nous
„ vimes derrière la plus grande, qui est celle du mi-
„ lieu, une grosse colonne de fumée; ce qui nous fit
„ juger qu'il y a un volcan. Ce canal est partagé, à 25
„ li. du cap George, par une Ile assez grande, que
„ j'apellai *Ile du Duc d'York*. Elle est unie & d'un
„ aspect très-agréable. L'intérieur est couvert de
„ grands bois. Les habitations des insulaires, assez
„ voisines les unes des autres, sont rangées près des
„ bords de l'eau, parmi des bocages de cocotiers; de
„ façon que le tout forme un coup d'œil des plus
„ beaux & des plus pitoresques qu'il soit possible d'i-
„ maginer. Je donnai à l'Ile septentrionale le nom de
„ *Nouvelle Irlande*, & laissai à la méridionale le nom
„ de Nouvelle Brétagne. Nous vimes des grandes
„ pirogues de la Nouvelle Irlande, très-bien faites,
„ dont une avoit avoit, au moins, 90 pieds de long;
„ quoique formée d'un seul arbre: elle avoit quelques
„ ornemens, en sculpture, dans les côtés: 33 hom-
„ mes la faisoient marcher; nous n'y vimes aucune
„ aparence de voile. Ces pirogues, en général, étoient
„ fort étroites, avec un balancier. Les hommes qui
„ les conduisoient étoient noirs,& avoient de la laine
„ à la tête, comme les Nègres, mais ils n'avoient pas
„ le nez plat & les lèvres grosses. Ils vont absolument
„ nuds, excepté quelques parures de coquillages,
„ qu'ils atachent à leurs bras & à leurs jambes. La
„ laine de leur tête étoit chargée de poudre blanche,
„ aussi bien que leurs barbes. Ils avoient aussi des
„ ornemens de plumes, à la tête. Ils étoient armés de
„ piques & de grands bâtons, en forme de massues;

V 3

„ mais nous ne leur vimes ni aros ni flèches. Ils avoient „ des filets & des cordages qui paroiſſoient très-bien „ faits.

„ Vers le 2½° latit. S., & environ 140 li. O. du cap „ St. George, dans la Nouvelle Irlande, nous vimes „ de 20 à 30 Iles, dont quelques-unes étoient très- „ conſidérables, & que nous apellames *Iles de l'Amirauté.* Elles ſont couvertes de la plus belle verdure: „ les bois ſont élevés & épais; entremêlés de clariè- „ res qui ont été défrichées pour des plantations, de „ bocages de cocotiers, & des maiſons des habitans, „ qui nous parurent très-nombreuſes. Les inſulaires „ vinrent nous ataquer avec pluſieurs pirogues, dont „ une que nous primes, quoique des plus petites, „ avoit 50 pieds de long, & d'un ſeul arbre, avec un „ balancier. Elle étoit groſſiérement travaillée. Il y „ avoit 2 grands pots de terre, où il parut qu'ils fai- „ ſoient cuire leurs alimens. Ces peuples ſont sembla- „ bles à ceux de la Nouvelle Irlande & de l'Ile Eg- „ mont: ils ſont de couleur de cuivre foncé, preſque „ noirs; avec la tête laineuſe. Ils mâchent du bétel, „ & vont entiérement nuds, excepté des parures de „ coquillages, enfilés en cordons, qu'ils portent aux „ jambes & aux bras. Ils avoient auſſi les cheveux „ poudrés. Leur viſage étoit peint de rayes blanches. „ Je n'obſervai pas qu'ils euſſent de la barbe. La „ pointe de leurs lances etoit formée d'une eſpèce de „ caillou bleuâtre.

„ Vers 50 min. latit. N., & au 137° 51' longit. „ E., nous découvrimes 3 petites Iles, dont la plus „ grande, que les habitans apellent *Pégan*, & que „ je nommai *Freewill*, n'a qu'environ 2 li. de tour. „ Elles ſont baſſes & fort peuplées. Pluſieurs piro- „ gues, remplies d'Indiens, vinrent à nous avec des „ ſignes de paix, & ſans la moindre marque de dé-

„ fiance ou de crainte. Ils n'avoient rien que des „ noix de cocos, qu'ils nous vendirent pour quel- „ ques morceaux de fer, qu'ils paroissoient déjà con- „ noître, & aimer plus passionnément qu'aucun au- „ tre peuple que nous eussions vû. Ils sont de cou- „ leur de cuivre, & les premiers, de ce teint, que „ nous ayons remarqués dans ces parages. Ils ont des „ beaux & grands cheveux noirs, & peu de barbe. „ Nous remarquames qu'ils s'arachent les poils du „ menton & de la lèvre supérieure. Leurs traits sont „ beaux, & leurs dents d'une blancheur & d'un poli „ éclatans. Ils sont de stature moyenne, mais extraor- „ dinairement alertes, vigoureux & actifs. Ils mon- „ toient sur la grande hune beaucoup plus promte- „ ment que nos matelots. Leur caractère est franc & „ ouvert. Ils mangeoient & buvoient tout ce qu'on „ leur donnoit. Ils alloient, sans hésiter, dans toutes „ les parties du vaisseau, & ils étoient tout-à-fait fa- „ miliers & gais avec nos gens. Ils n'avoient, pour „ vètement, qu'une légère couverture, autour des „ reins, composée d'une pièce étroite de belle natte. „ Leurs pirogues sont très-bien travaillées, & avec „ beaucoup d'art. Un arbre creusé en forme le fond: „ les côtés sont de planches. Elles ont un balancier „ & une voile de nate fine. Leurs cordages & leurs „ filets ne sont pas moins bons. Ils nous pressèrent „ instamment d'aller à terre; & lorsqu'enfin ils virent „ que nous les quittions, l'un d'eux demanda ardem- „ ment de venir avec nous, malgré nous & ses com- „ pagnons. Il l'emporta, & vint avec nous jusqu'à „ Célèbes, où il mourut. Il paroit que les Iles d'où „ il venoit produisent des cocotiers, des palmiers, „ des citroniers, l'arbre-à pain, l'arbre à bétel &c; „ car il les connut d'abord, à Célèbes. Il nous fit aussi „ entendre que le poisson & les tortues y abondent."

Environ 100 li. S. O. de la Terre de feu, les Cartes marquent une Terre & un port, découverts par François Drake, &, plus au S., un peu à l'O., sous le Cercle polaire, une autre Terre, découverte par le même navigateur.

Vers le 42e dégré de latit. méridionale, & vers le 6e ou 7e de longitude orientale, les Cartes marquent une Terre, apellée *Terre de Vuë*. On a donné, à la pointe la plus septentrionale, le nom de *Cap des Terres Australes*.

Sous le 54e dégré de latit. méridionale, & le 28e de longitude orientale, près de 500 li. S. de l'Afrique, Mr. de Lozier-Bouvet, qui étoit chargé, par la Compagnie Françoise des Indes, de reconnoître les Terres Australes, au S. de l'Afrique, découvrit, le 1er de Janvier 1739, une Terre, qu'il nomma *Terre de la Circoncision*. Il ne put y aborder, à cause des brouillards, des vents contraires & des montagnes de glace qui nageoient de tous côtés, sur la Mer des environs. Il ne vit guères qu'un cap. Par les remarques qu'il y fit, on a conjecturé qu'il y a, vers le Cercle polaire antarctique, des Terres élevées, & des hautes montagnes, d'où coulent des grandes rivières, qui sont gelées la plus grande partie de l'année, & portent leurs glaces à la Mer. Quelques-unes de ces montagnes de glaces s'élèvent de plus de cent pieds au-dessus du niveau de l'eau.

On a aussi annoncé que les Anglois, sous le capitaine Cook, avoient découvert, à environ 25 dégrés E., de la Terre de feu, un peu au Nord, une Ile qu'ils ont nommée *Géorgie*, ou *Sud-Géorgie*, qu'ils l'ont trouvée, au milieu de l'Eté de cet hémisphère, couverte de glaces, à la profondeur de plusieurs brasses; excepté en quelques endroits des côtes, où il ne croît qu'une seule espèce de gazon. « Quelques jours après,

„ ajoute la rélation de Mr. Spaarman, Suédois, qui
„ étoit à bord du vaiſſeau du Capitaine Cook, vers
„ le 60e dégré latit. S., le 28e de Janvier 1775, nous
„ nous trouvames fort près d'une haute Terre, cou-
„ verte de neiges & de frimats, & que nous nomma-
„ mes *Thulé du Sud*; comme étant la Terre la plus
„ lointaine qu'on eût vuë dans cet hémiſphère : mais
„ le vaiſſeau ne pouvant plus faire route, à cauſe
„ des glaces, nous fumes obligés de quiter cette
„ latitude. "

FIN DU TOME IV.

TABLE ALPHABÉTIQUE

De tout ce dont on a parlé dans cet ouvrage.

A.

B.

Bachia

TABLE ALPHABÉTIQUE

De tout ce dont on a parlé dans cet ouvrage.

A.

Callao

Côte-

F.

Huelga,

L.

M.

P.

Rockersbourg

T.

Rockersbourg

U.

Utrecht

W.

FIN de la Table.

Utrecht

W.